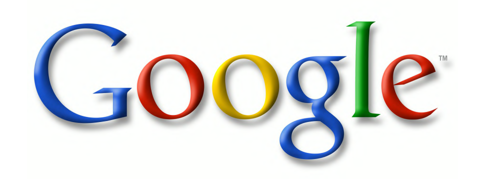
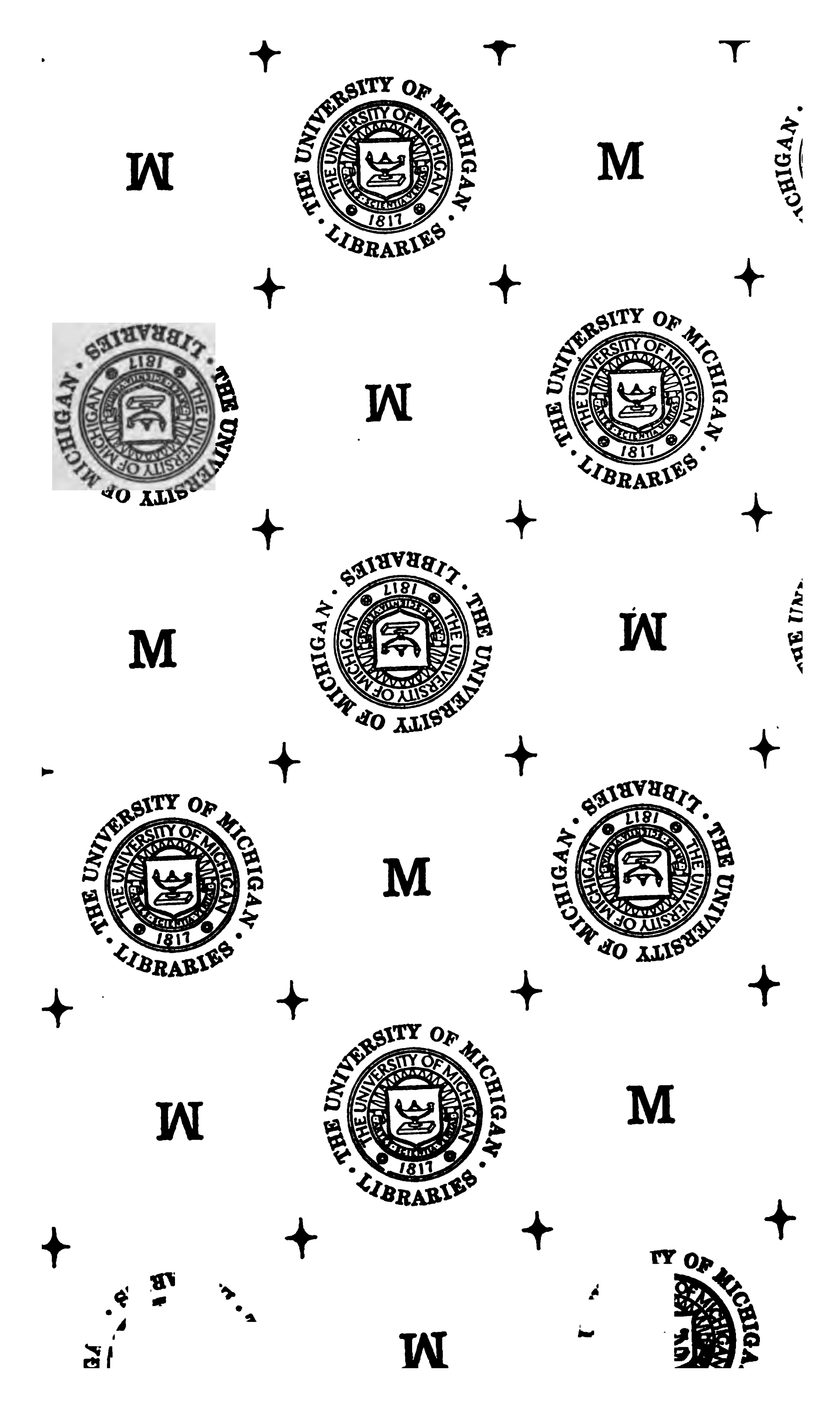
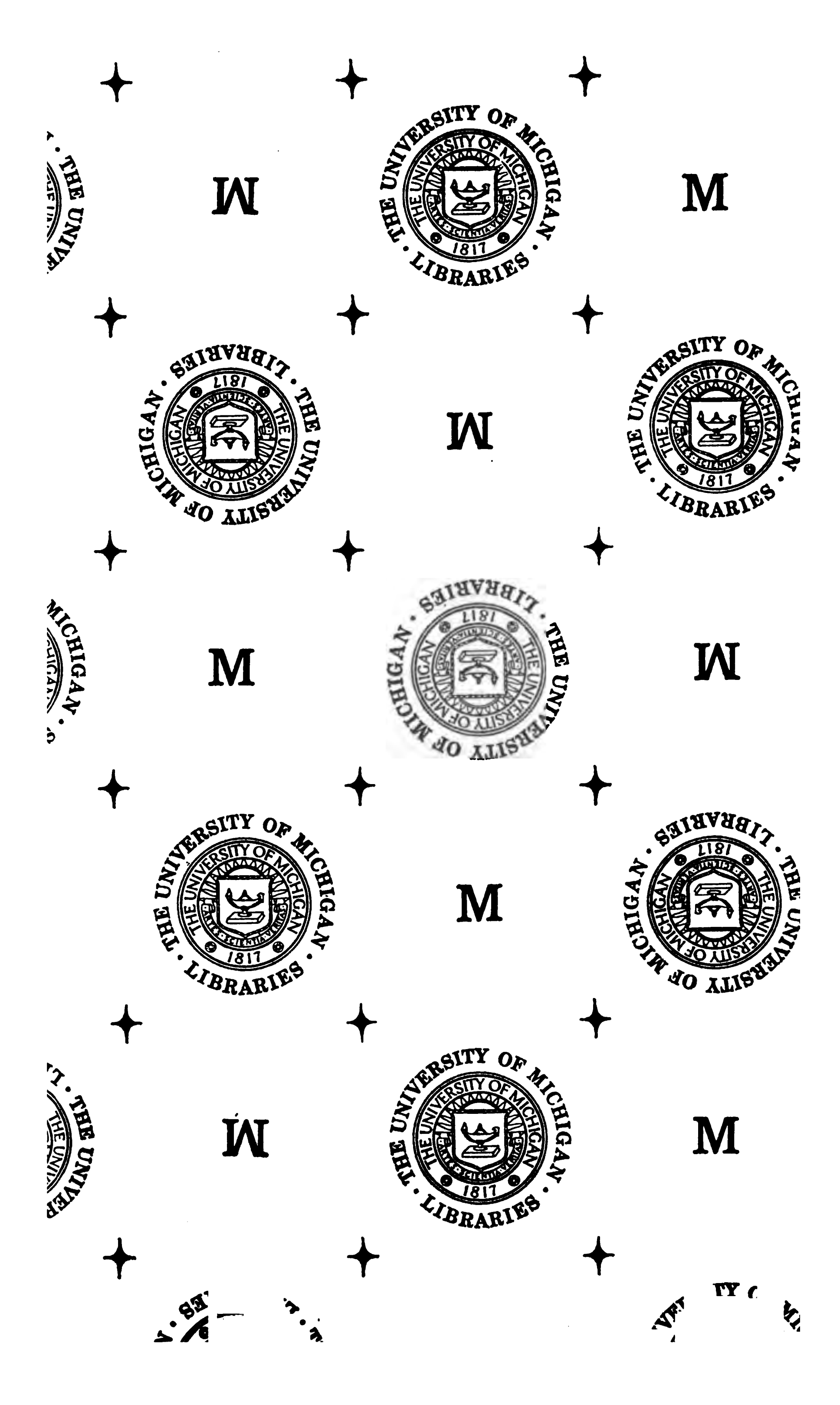


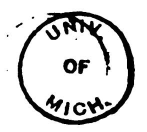


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817

Le Lay d'Aristote :

Ainsi ua qui amors maine
Pucele plus blanche que laine ;
Mestre musars me soustient,



FABLIAUX
ET
CONTES
DES POÈTES FRANÇOIS
DES XI, XII, XIII, XIV ET XVe SIÈCLES,

TIRÉS DES MEILLEURS AUTEURS;

Publiés par BARBAZAN:

Avec un Glossaire pour en faciliter la lecture.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée et revue sur les Manuscrits de la Bibliothèque Impériale, par M. MÉON, employé aux Manuscrits de la même Bibliothèque.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez B. WARÉE oncle, Libraire, quai des Augustins, nº 13.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

M DCCC VIII.

AVIS DU LIBRAIRE,

inséré dans la première édition de ces Fabliaux.

L'AUTEUR de ce *Recueil des Poètes, etc.* m'a remis son Manuscrit entièrement fini, d'un nouveau Trésor de Borel, ou Dictionnaire de tous les termes de l'ancienne langue françoise usitée dans les XII, XIII, XIV, XV et XVIe siècles, pouvant servir de supplément au Dictionnaire universel de Trévoux, au Dictionnaire François de Ducange, de Recueil complet de tous les Glossaires de cette ancienne langue, etc. en deux volumes in-folio (1). L'utilité de cet Ouvrage pour l'intelligence tant des anciens Manuscrits, que des Titres et Archives, des Contrats, etc. se fait assez sentir. On y verra les variations de notre langue, l'Auteur ayant eu soin de marquer les différens siècles où les Auteurs qu'il cite ont écrit. On y trouvera aussi des étymologies certaines et démontrées des anciens mots françois. On donnera enfin, dans la Préface, des modèles sur les différentes écritures de chaque siècle, pour faciliter la lecture des Ecrivains de ces siècles. Le tout recueilli des meilleurs Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, de celle de l'Église de Paris, de celle de Sorbonne, etc.

Plusieurs savans (*) qui connoissent cet Ouvrage lui ont donné leur approbation, et en ont reconnu la néces-

(1) Cet Ouvrage, resté manuscrit, est maintenant à la Bibliothèque de l'Arsenal.

(*) M. Joly de Fleury, ancien Procureur général, M. le Comte de Caylus, M. de Bombarde, M. l'Abbé de Fleury, M. l'Abbé Sallier, M. Ladvocat, M. Melot, etc.

sité. Je souhaiterois être en état de répondre au desir qu'ils ont de le voir imprimé, et je contribuerai, autant qu'il sera en moi, à sa prompte et parfaite exécution; mais j'ai besoin de l'appui d'un nombre assuré de savans et de curieux en ce genre, pour m'enhardir dans une entreprise aussi considérable.

Je prie donc les personnes à qui cet Ouvrage pourra convenir, de vouloir me donner leurs noms, je les regarderai d'avance comme autant de souscripteurs certains.

Les Particuliers qui souhaiteront avoir une idée plus parfaite de cet Ouvrage, pourront en voir le Manuscrit, prêt à être imprimé, chez le Libraire.

PRÉFACE.

LA Poésie qui n'est que l'imitation de la nature et l'expression de ses sentimens, est aussi ancienne qu'elle. Le don qui a été accordé à l'homme d'exprimer ses pensées par des sons articulés, l'a conduit naturellement à chanter, et le principe qui l'a fait chanter lui a fait faire des vers; c'est pourquoi l'on trouve des Poésies dans les temps les plus reculés, chez tous les peuples, et dans toutes les langues. Les François ne sont point exceptés, et dans tous les temps ils ont dû avoir leurs Poètes. Leur caractère, dont le fond a toujours été le même que celui qui les distingue aujourd'hui, les engageoit encore plus que les autres à s'exercer dans ce genre de composition; et il nous autorise à penser que leur Poésie est aussi ancienne que leur langue. Il est vrai que leurs productions ne sont point parvenues jusqu'à nous; mais est-on en droit d'en conclure qu'il n'y en a point eu?

Le Roman du Brut fait dans le XIIe siècle, par Maître Wistace, que nous nommerions aujourd'hui Eustache, n'est point, comme on le croit assez communément, ce qui nous reste de plus ancien en vers françois. Ce Roman contient la Chronologie des Rois d'Angleterre, que l'Auteur croit descendre de Brutus, fils d'Enée, qu'il fait aborder dans cette isle, et dont il nous donne

la suite jusqu'à son temps. La date de sa composition est marquée par ces vers qui se lisent à la fin.

Puis que Dieu incarnation
Prist, pour noštre redemption,
M. C. L. et cinq ans,
Fist Maistre Wistace cest Romans.

Le manuscrit des Cordeliers de Paris, contenant une traduction françoise des quatre livres des Rois, nous présente des vers encore plus anciens que ceux du Roman du Brut; car quoique ce manuscrit ne soit que du XII[e] siècle, il n'est que la copie d'un autre manuscrit plus ancien; et la version qu'il renferme est de beaucoup antérieure à ce siècle. Le mélange qu'on y trouve de vers et de prose, prouve que la Poésie n'étoit point nouvelle chez les François, et qu'il falloit que l'art de faire des vers fût connu depuis long-temps parmi eux, puisqu'ils les mêloient indifféremment avec la prose dans de simples traductions. La version contenue dans ce manuscrit est en différens endroits et très-fréquemment entremêlée de Poésie; mais les vers n'y sont point distingués, et sont écrits de suite comme la prose. Le Cantique d'Anne, mère de Samuel, qui se lit au second chapitre du premier livre, s'y trouve traduit de cette manière. Quelques versets le sont en vers, et les autres en prose.

(*) Li arcs des forz est surmuntez
E li fieble sunt efforciez.

(*) Versets 4 et 5.

Ki primes furent saziez,
Or se sunt pur pain luez,
E li fameilleux sunt asasiez,
Puis que la baraîgne plusurs enfantad,
E cele ki mulz out enfans afébliad.

C'est-à dire : *L'arc des forts est brisé, et les foibles sont remplis de force ; ceux qui auparavant étoient rassasiés se sont loués pour avoir du pain ; et ceux qui étoient affamés ont été rassasiés, depuis que la femme stérile a eu plusieurs enfans, et que celle qui avoit beaucoup d'enfans a été affoiblie, c'est-à-dire, les a perdus.*

Les versets 6 et 7 sont en prose, mais le huitième est en vers.

Le mezaize esdresce del pudrier,
Le poure sache del femier,
Od les Princes le fait sedeir,
Chaire de gloire li fait aveir.

C'est-à-dire : *Il tire l'indigent de la poussière, il fait lever le pauvre du fumier, le fait asseoir avec les Princes, et lui fait avoir une chaire, ou un trône de gloire.*

Ce n'est pas seulement dans les Cantiques que les vers sont ainsi mêlés avec la prose, on en trouve aussi dans les récits historiques. La réprimande que fit le grand Prêtre Heli à ses enfans, et le peu d'égard qu'ils y eurent, sont traduits ainsi :

(*) Vostre fame ne n'est mie seine,
Kar à mal le pople meine.

(*) Versets 24 et 25

AVIS DU LIBRAIRE,

inséré dans la première édition de ces Fabliaux.

L'AUTEUR de ce *Recueil des Poètes, etc.* m'a remis son Manuscrit entièrement fini, d'un nouveau Trésor de Borel, ou Dictionnaire de tous les termes de l'ancienne langue françoise usitée dans les XII, XIII, XIV, XV et XVIe siècles, pouvant servir de supplément au Dictionnaire universel de Trévoux, au Dictionnaire François de Ducange, de Recueil complet de tous les Glossaires de cette ancienne langue, etc. en deux volumes in-folio (1). L'utilité de cet Ouvrage pour l'intelligence tant des anciens Manuscrits, que des Titres et Archives, des Contrats, etc. se fait assez sentir. On y verra les variations de notre langue, l'Auteur ayant eu soin de marquer les différens siècles où les Auteurs qu'il cite ont écrit. On y trouvera aussi des étymologies certaines et démontrées des anciens mots françois. On donnera enfin, dans la Préface, des modèles sur les différentes écritures de chaque siècle, pour faciliter la lecture des Ecrivains de ces siècles. Le tout recueilli des meilleurs Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, de celle de l'Église de Paris, de celle de Sorbonne, etc.

Plusieurs savans (*) qui connoissent cet Ouvrage lui ont donné leur approbation, et en ont reconnu la néces-

(1) Cet Ouvrage, resté manuscrit, est maintenant à la Bibliothèque de l'Arsenal.

(*) M. Joly de Fleury, ancien Procureur général, M. le Comte de Caylus, M. de Bombarde, M. l'Abbé de Fleury, M. l'Abbé Sallier, M. Ladvocat, M. Melot, etc.

sité. Je souhaiterois être en état de répondre au desir qu'ils ont de le voir imprimé, et je contribuerai, autant qu'il sera en moi, à sa prompte et parfaite exécution; mais j'ai besoin de l'appui d'un nombre assuré de savans et de curieux en ce genre, pour m'enhardir dans une entreprise aussi considérable.

Je prie donc les personnes à qui cet Ouvrage pourra convenir, de vouloir me donner leurs noms, je les regarderai d'avance comme autant de souscripteurs certains.

Les Particuliers qui souhaiteront avoir une idée plus parfaite de cet Ouvrage, pourront en voir le Manuscrit, prêt à être imprimé, chez le Libraire.

PRÉFACE.

La Poésie qui n'est que l'imitation de la nature et l'expression de ses sentimens, est aussi ancienne qu'elle. Le don qui a été accordé à l'homme d'exprimer ses pensées par des sons articulés, l'a conduit naturellement à chanter, et le principe qui l'a fait chanter lui a fait faire des vers; c'est pourquoi l'on trouve des Poésies dans les temps les plus reculés, chez tous les peuples, et dans toutes les langues. Les François ne sont point exceptés, et dans tous les temps ils ont dû avoir leurs Poètes. Leur caractère, dont le fond a toujours été le même que celui qui les distingue aujourd'hui, les engageoit encore plus que les autres à s'exercer dans ce genre de composition; et il nous autorise à penser que leur Poésie est aussi ancienne que leur langue. Il est vrai que leurs productions ne sont point parvenues jusqu'à nous; mais est-on en droit d'en conclure qu'il n'y en a point eu?

Le Roman du Brut fait dans le XIIe siècle, par Maître Wistace, que nous nommerions aujourd'hui Eustache, n'est point, comme on le croit assez communément, ce qui nous reste de plus ancien en vers françois. Ce Roman contient la Chronologie des Rois d'Angleterre, que l'Auteur croit descendre de Brutus, fils d'Enée, qu'il fait aborder dans cette isle, et dont il nous donne

la suite jusqu'à son temps. La date de sa composition est marquée par ces vers qui se lisent à la fin.

Puis que Dieu incarnation
Prist, pour nostre redemption,
M. C. L. et cinq ans,
Fist Maistre Wistace cest Romans.

Le manuscrit des Cordeliers de Paris, contenant une traduction françoise des quatre livres des Rois, nous présente des vers encore plus anciens que ceux du Roman du Brut; car quoique ce manuscrit ne soit que du XII[e] siècle, il n'est que la copie d'un autre manuscrit plus ancien; et la version qu'il renferme est de beaucoup antérieure à ce siècle. Le mélange qu'on y trouve de vers et de prose, prouve que la Poésie n'étoit point nouvelle chez les François, et qu'il falloit que l'art de faire des vers fût connu depuis long-temps parmi eux, puisqu'ils les mêloient indifféremment avec la prose dans de simples traductions. La version contenue dans ce manuscrit est en différens endroits et très-fréquemment entremêlée de Poésie; mais les vers n'y sont point distingués, et sont écrits de suite comme la prose. Le Cantique d'Anne, mère de Samuel, qui se lit au second chapitre du premier livre, s'y trouve traduit de cette manière. Quelques versets le sont en vers, et les autres en prose.

(*) Li arcs des forz est surmuntez
E li fieble sunt efforciez.

(*) Versets 4 et 5.

Ki primes furent saziez,
Or se sunt pur pain luez,
E li fameilleux sunt asasiez,
Puis que la baraîgne plusurs enfantad,
E cele ki mulz out enfans afébliad.

C'est-à dire : *L'arc des forts est brisé, et les foibles sont remplis de force ; ceux qui auparavant étoient rassasiés se sont loués pour avoir du pain ; et ceux qui étoient affamés ont été rassasiés, depuis que la femme stérile a eu plusieurs enfans, et que celle qui avoit beaucoup d'enfans a été affoiblie, c'est-à-dire, les a perdus.*

Les versets 6 et 7 sont en prose, mais le huitième est en vers.

Le mezaize esdresce del pudrier,
Le poure sache del femier,
Od les Princes le fait sedeir,
Chaire de gloire li fait aveir.

C'est-à-dire : *Il tire l'indigent de la poussière, il fait lever le pauvre du fumier, le fait asseoir avec les Princes, et lui fait avoir une chaire, ou un trône de gloire.*

Ce n'est pas seulement dans les Cantiques que les vers sont ainsi mêlés avec la prose, on en trouve aussi dans les récits historiques. La réprimande que fit le grand Prêtre Heli à ses enfans, et le peu d'égard qu'ils y eurent, sont traduits ainsi :

(*) Vostre fame ne n'est mie seine,
Kar à mal le pople meine.

(*) Versets 24 et 25

Ne faites mais tel vueraine,
Dunt le sacrefise remaigne.
Si hom peche vers altre, à Deu se purad acorder,
E s'il peche vers Deu, ki purad pur lui preier?
Tant tendrement les fils ama
Que reddement nes chastia,
Par bel les reprist e par amur,
Nient par destresce, ne par reddur,
Cume apent à mestre e à pastur.
Li fol Proveire ne receurent le chastiement,
Kar Deus les volt occire, e faire vengement.

C'est-à-dire : *Votre réputation me fait de la peine, car elle porte le peuple au mal; ne commettez plus telle iniquité, dont le sacrifice reste, c'est-à-dire, pour l'expiation de laquelle il n'y a point de sacrifice. Si un homme pèche contre un autre, il pourra se réconcilier avec Dieu; mais s'il pèche contre Dieu, qui pourra prier pour lui? (Heli) aima ses enfans si tendrement, qu'il ne les châtia pas avec force. Il les reprit doucement et par amour, non par colère ni avec dureté, comme auroit pu faire un Maître ou un Pasteur. Les Prêtres insensés ne reçurent point la correction, parce que Dieu vouloit les faire mourir et tirer vengeance.*

Ces vers, comme tous ceux qui se lisent dans cette traduction, sont antérieurs au XIIe siècle; et parmi les Fabliaux, dont nous présentons un recueil au Public, il en est quelques-uns qui remontent visiblement encore plus haut. Ainsi, quoique nous ne puissions point donner l'époque

qu'un, ou de le blâmer, dans la vue de le corriger.

Les Complaintes avoient pour objet quelque triste aventure, et servoient à témoigner les regrets de la mort de quelqu'un, ou à déplorer son triste sort.

Mais les Pièces les plus communes, et vraisemblablement les plus anciennes, étoient les Chansons et les Contes. Les François, naturellement gais, légers et badins, saisirent ce genre de composition avec plus d'avidité que les autres nations, et ils en communiquèrent le goût à leurs voisins. Il devoit y avoir parmi eux un grand nombre de Pièces de cette sorte, puisque dans toutes les compagnies où l'on se trouvoit, l'usage étoit que chacun chantât une Chanson, ou récitât un Conte, comme on le voit par la fin du Fabliau *Du Prestre qui ot Mere à force*, où on lit ces vers:

> A cest mots fenist cis Fabliaux
> Que nous avons en rime mis,
> Por conter devant noz amis.

Et par le témoignage de Jean li Chapelain, qui, dans son Dit du Segretain, ou Sacristain de Clugny, atteste que de son temps la coutume étoit de défrayer son hôte par une Chanson, ou par un Conte.

> Usages est en Normandie,
> Que qui hebergiez est, qu'il die

Fable ou Chanson die à son oste.
Ceste costume pas n'en oste
Sire Jehans li Chapelains.

Les Chansons fort en vogue, sur-tout dans le XIIIe siècle, étoient de diverses sortes, et portoient différens noms. Il y en avoit de pieuses, d'amoureuses et de badines.

Les Sonez fort différens de nos Sonnets d'aujourd'hui, étoient une de ces espèces de Chansons.

Dans le XIVe siècle, il y avoit des Virelais, des Balades et des Servantois.

Les Virelais étoient composés de trois couplets, ou strophes, et presque toujours d'un refrain à la fin de chaque couplet.

Les Balades ne différoient en rien du Virelai, suivant Eustache Morel, surnommé Deschamps, Poète, qui vivoit dans le XIVe siècle, et qui a donné un Ouvrage intitulé : *l'Art de faire Chansons, Balades, Virelais et Servantois.*

Les Servantois, ou Sorvantois, étoient des espèces de Chansons suppliantes, et ce caractère particulier leur avoit fait donner ce nom. Il y en avoit de pieuses adressées à la sainte Vierge, et d'autres amoureuses.

Les sottes Chansons étoient comme les Servantois, à l'exception qu'elles étoient satyriques.

Les Contes ou récits d'avantures gaies, vraies ou fausses, pour divertir et amuser, se nommoient Fabel, Fablel, ou Fabliau. C'est de cette

dernière espèce de Poésie que nous présentons le recueil au Public. Quoique nous ne les annoncions que pour des productions des XII, XIII et XIVe siècles, parce que les manuscrits dont ils sont extraits sont de ces temps, il s'en trouve quelques-uns parmi eux qui sont d'une date plus ancienne, comme on peut en juger par la différence du langage. A l'égard des autres espèces de Poésie, nous en donnerons des exemples dans le Glossaire que nous proposerons incessamment au Public, à la tête duquel le lecteur trouvera une liste de tous les Poètes françois non imprimés, et un catalogue de leurs Ouvrages.

Ces anciens Poètes françois employoient, dans leurs compositions, des vers de différentes mesures, comme les modernes. On en trouve de six pieds, de cinq, de quatre et de deux pieds et demi ; mais dans leurs grands vers de dix ou douze syllabes, c'est-à-dire, de cinq ou six pieds, ils n'étoient pas fort exacts observateurs de la césure, c'est-à-dire, de ce repos qui coupe un vers en deux parties.

Leurs vers sont rimés, comme ceux d'aujourd'hui ; mais leurs rimes ne sont ni riches, ni exactes. Tout rimoit dans ces siècles reculés, ou du moins les Poètes se donnoient la licence de faire tout rimer en corrompant, suivant le besoin, la terminaison des mots. Ils faisoient rimer Pierre avec pardon, en disant Pierron ; Charles avec

repos, en corrompant ce premier mot, et le prononçant Challos, ou Charlot, comme dans le Fabliau de Charlot le Juif. La corruption des noms, sur-tout de Baptême, qui règne encore aujourd'hui dans bien des Provinces, et même dans le commun à Paris, doit probablement son origine à cette licence de nos Poètes. Ce n'étoit point à l'égard des noms seuls qu'ils se donnoient cette liberté; ils la prenoient indifféremment dans tous les autres mots, dont ils ne se faisoient aucun scrupule de changer et d'altérer la terminaison pour l'ajuster à leur rime. Ainsi Jean de Mehun, dans son Roman de la Rose, a fait rimer *aime* avec *vilain*, en changeant le premier mot en *ain*.

Gentillesce est noble, et si l'ain
Qu'el n'entre mie en cuer vilain.

Cette licence prise sans aucune modération par nos anciens Poètes, ne contribue pas peu à les rendre difficiles à entendre. Ceux qui ont fait des Poëmes épiques en vers alexandrins, le sont encore plus que les autres, parce qu'ayant voulu quelquefois faire jusqu'à cinquante ou soixante vers de la même rime, ils se sont mis dans la nécessité d'user plus souvent de cette licence.

Ils ne distinguoient point, comme aujourd'hui, les rimes masculine et féminine. Cette distinction est nouvelle dans notre Poésie. Marot qui a vécu

fort avant dans le XVIe siècle, ne l'a point connue; et ce n'est que dans le XVIIe siècle qu'elle a été admise.

Ils connoissoient trois sortes de rimes, la léonime, la consonante, et la rime croisée.

La léonime étoit regardée comme la plus parfaite, et c'étoit ce que nous appellons aujourd'hui rime riche. Pierre Fabri, curé de Meray en Berry, Auteur des Vigiles de Charles VIII, dit que la rime léonime est la plus belle, comme le lion est le plus beau des animaux. En s'exprimant ainsi, il veut faire entendre que l'étymologie de léonime vient de *Leo*. Il cite ces quatre vers pour exemple de la richesse de cette rime :

Glorieuse Vierge et pucelle,
Qui es de Dieu mere et ancelle,
Pardonne-moi tous mes péchiez
Desquels je suis si entechiez.

L'Art de Rhétorique, imprimé en 1493, dit que la rime est léonime, lorsque deux dictions sont semblables et de pareilles syllabes, comme ces deux vers extraits du Roman de la Rose :

Prode fame, par saint Denis,
Dont il est mains que de fenis.

La consonante est une rime moins riche. Il suffisoit qu'elle sonnât à l'oreille, quoique le mot ne rimât pas par lui-même, mais seulement par la corruption ou le changement de sa terminai-

son, comme dans ces vers déja cités du Roman de la Rose :

Gentillesce est noble, et si l'ain
Qu'el n'entre mie en cuer vilain.

Et dans ceux-ci du Poëme de la conquête du Royaume de Jérusalem, par Renax, où cet Auteur fait rimer Royaume avec maison :

Quel maisnie a li Dus o lui en sa maison ?
Par ma foi, Sire, à l'ore que fus en son Roion
Estoient bien o lui dix mile compaignon.

La rime croisée en usage dans le XIIIe siècle, se faisoit en entremêlant dans les vers une rime avec une autre. Le Reclus de Moliens a fait usage de cette rime dans son Roman de Charité, et dans son *Miserere*. Strophe 230 de ce dernier Poëme :

Hom, entèn par un court sermon,
A peor d'infer te semon,
Par une proueche que fist
Un preudom de jadis, qui non
L'Escriture apele Zenon.
Labeur d'esrer et fain souprist
Chest preudome tant qu'il s'asist
Près d'un gardin, ses cuers li dist :
Prens de chel fruit, et il dist : non,
Du fruit prendre ne s'enhardist,
Peors d'infer l'acouardist,
Car en infer vont li larron.

L'oubli dans lequel sont tombées les différentes productions de ces anciens Poëtes, vient en partie de la prévention, et en partie de la difficulté de

les entendre. On les a négligées et même méprisées, parce que l'on s'est persuadé qu'elles étoient grossières, sans invention, sans imagination et sans conduite. Quoique les Auteurs ne paroissent point s'être formés sur les beaux modèles de l'antiquité, on retrouve néanmoins, dans quelques-uns de leurs Ouvrages, des traces des Anciens; et dans ce dont ils ne sont redevables qu'à leur propre fonds, il y a des traits qui feroient honneur à notre siècle. Guyot de Provins, par exemple, a composé dans le XIIe siècle une Satyre contre tous les états, connue sous le titre de la Bible Guyot*, c'est-à-dire, du livre de Guyot, dont le manuscrit se trouve dans la Bibliothèque de l'Eglise de Paris, coté E, n° 6, *in-4°*. Le début de cet Auteur est beau, son Ouvrage se soutient, sa satyre est fine et délicate en certains endroits, dans d'autres à la vérité elle est trop mordante, ses comparaisons sont heureuses et justes. Son début ne paroîtra point, à ceux qui le comprendront, être indigne de nos meilleurs Poètes modernes.

Don siecle puant et orrible
M'estüet commencier une bible,
Por poindre et por aguilloner,
Et por grant essample doner.
Ce n'iert pas bible losengiere,
Mès fine et voire et droitturiere;

* Elle est imprimée, et se trouve dans le deuxième volume de ce Recueil, page 307.

Mireors iert à toutes genz :
Ceste bible or ne argenz
Esloingner de rien ne me puet,
Qar de Deu et de raison muet;
Ce que je veuil conter et dire,
Est sanz felonie et sanz ire
Voldrai le siecle molt reprendre,
Et assaillir et reson rendre,
Et diz et essamples mostrer
Où tuit cil se porront mirer
Qui entendue et créance ont :
Que toutes les Ordres (*) qui sont
Se porront mirer és biau diz,
Et és biauz moz que j'ai escriz
Se mirent cil qui bien entendent,
Et li prodome s'i amendent.

Peut-on trouver une comparaison plus ingénieuse et plus juste que celle qu'il fait au vers 622, lorsqu'il dit qu'il seroit à souhaiter que l'Apostoille, c'est-à-dire, le Pape, et tous les Chefs de l'Église ressemblassent à la *tresmontaingne*, c'est-à-dire, à l'étoile du nord qui est immuable; que le Pape et les Évêques fussent à ceux de la conduite desquels ils sont chargés, ce que cette étoile est aux mariniers? Elle guide ceux qui navigent et les conduit dans la droite voie, parce qu'elle ne change point de place; il en est de même des Chefs; tant qu'ils donnent bon exemple, tout est bien conduit.

Puisque l'Apostoles ne voit,
Et il ne fet ce que il doit,

(*) Ordres Monastiques.

Chéoir

Chéoir devons et si corper,
Et lois chéoir et remuer
Ainsinc com les estoiles font,
Qui chient et volent et vont;

Rutebeuf qui vivoit sous saint Louis et sous Philippe-le-Hardi, est Auteur d'un grand nombre de Pièces tant Fabliaux que Vies des Saints, et autres Pièces morales, parmi lesquelles il y en a beaucoup où il règne une grande justesse, et même du sublime. Je me contenterai de citer quelques fragmens d'un de ses Ouvrages intitulé : le Dit d'Aristote. Ce sont des enseignemens pour un Roi.

SUR LA MANIÈRE DE RENDRE LA JUSTICE.

Se tu iez de quereles juges,
Garde que tu si à droit juges,
Que tu n'en faces à reprandre.
Juge le droit, sans l'autrui prandre.
Juges qui prent n'est pas jugerres,
Ains est jugiez à estre lerres.

SUR LA MANIÈRE DE DONNER.

Et se il te covient doneir,
Je ne ti wel plus sarmoneir.
Au doneir done en tel meniere
Que miex vaille la bele chiere
Que feras au doneir le don,
Que li dons; car ce fait preudon.

SUR L'AVANTAGE D'ÊTRE LIBÉRAL.

Murs ne arme ne puet deffendre
Roi qu'à doneir ne wet entendre,

Rois n'at mestier de forterresse,
Qui a le cuer plain de largesse.
Hauz hom ne puet avoir nul vice
Qui tant le griet comme avarice.

Mais c'est dans leurs Fabliaux sur-tout qu'ils font paroître plus de génie. On y trouve une heureuse simplicité, des narrés intéressans, des images vives, des pensées fines, des réflexions justes, des expressions énergiques, une agréable variété, de la conduite et de l'ordonnance. M. le Comte de Caylus, dont le goût exquis, ainsi que l'amour des Sciences et des beaux Arts, sont connus de tout le monde, a prouvé dans un Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Inscriptions au mois de juillet 1746, et qui est inséré dans les Mémoires de cette Compagnie, tom. xx, pag. 352, qu'il n'y a aucune partie nécessaire à la perfection d'un Ouvrage de cette nature qui n'ait été rendue dans les Fabliaux de nos anciens Poètes d'une manière à servir de modèle.

Les Grands Hommes des deux derniers siècles en ont porté le même jugement. Non-seulement ils les ont lus, mais ils n'ont pas dédaigné de les copier quelquefois, ou du moins d'emprunter d'eux le fond de leurs plus ingénieuses productions. Bocace qui, lorsqu'il étudioit dans l'Université de Paris, avoit été à portée de les lire, a su en tirer profit. Son Décaméron renferme plus de dix Nouvelles absolument semblables, ou pres-

que toutes composées des seuls Fabliaux qui se lisent dans le manuscrit de l'Abbaye de S. Germain-des-Prés, indépendamment de mille détails que tout lecteur sentira en comparant les textes. La sainte Léocade du même manuscrit, et le Fabliau de Charlot le Juif, n'ont point été inconnus à Rabelais. L'un et l'autre lui ont fourni, selon toutes les apparences, ses longues et fréquentes tirades sur les Papelards; et sur membrer, remembrer et démembrer. On ne peut douter que Molière n'ait lu le même manuscrit et le Roman des Sept Sages de Rome, et qu'il ne s'en soit servi pour composer une de ses principales scènes de son Georges Dandin, qui est celle de la femme qui feint de vouloir se tuer, pour exciter son mari à lui ouvrir la porte, afin de n'être point trouvée pendant la nuit hors de sa maison. En lisant le Fabliau du Vilain Mire, qui est le premier de ce recueil, on aura de la peine à se persuader qu'il ne lui ait point servi pour composer sa Comédie du Médecin malgré lui; et ce ne seroit pas trop hasarder que de dire que c'étoit la lecture de la Bible Guyot de Provins qui lui avoit donné ce goût décidé pour critiquer les Médecins. La Fontaine a pris le fond de ses Contes dans Bocace et dans la Reine de Navarre; mais il a aussi puisé des exemples et des modèles dans nos anciens Poëtes. Ses Contes des Remois, du Cuvier, et du Berceau, ne sont pour ainsi dire

que des traductions faites mot à mot des Fabliaux de Constant Duhamel, du Cuvier, de Gombert et des deux Clercs, qu'on trouvera dans ce recueil. En lisant le Fabliau De deux Dames qui trouvèrent un Anel, on croira aisément que Despréaux l'avoit vu, et que c'est ce qui lui a fait faire sa fable de l'Huître. Mademoiselle de Lussan avoit certainement lu le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 7218, ou celui de l'Église de Paris, coté N., n° 2, ou quelque autre semblable, lorsqu'elle a donné son Roman de la Comtesse de Vergi, parce qu'il y est mot à mot. J'en dis autant de l'Auteur du Roman du Comte de Ponthieu, qui se retrouve aussi mot à mot dans le manuscrit de l'Église de Paris, coté M., n° 7. Les Contes d'Ouville sont en grande partie tirés d'une Pièce intitulée : le Castoiement, c'est-à-dire, les Instructions d'un Père à son Fils, qui est parmi les Fabliaux de S. Germain-des-Prés, n° 1830, qu'on trouvera dans le 2e vol. de ce Recueil. Regnard, célèbre par son beau comique, ne pourroit-il pas aussi avoir lu le Fabliau des Chevaliers, des Clers et des Vilains, que l'on trouvera dans ce Recueil, pour composer son Sonnet sur un beau jardin, qui finit ainsi :

Dans le charmant réduit de tant d'aimables lieux,
Moins faits pour les mortels qu'ils ne sont pour les Dieux,
Qu'il est doux à loisir de pousser une selle !

Il n'y a de différence qu'en ce que Regnard

décrit un jardin, où il admire l'art, au lieu que l'Auteur du Fabliau fait la description d'un bois et admire la nature : Regnard déguise le mot, et l'Auteur du Fabliau parle comme on parloit dans son siècle.

L'usage où étoient nos anciens Poètes de nommer toutes les choses naturelles par des termes que la politesse a bannis depuis du langage, les fait passer pour grossiers et obscènes ; mais on ne fait point attention que cet usage ne leur étoit point particulier, et que ces mêmes termes qu'on leur reproche, étoient employés sans scrupule par les personnes les plus graves et les plus polies. On s'exprimoit ainsi dans les siècles éloignés de nous. On n'étoit point scandalisé des mots, ni des choses qu'ils signifioient ; on ne se scandalisoit que du mauvais usage que l'on en faisoit, et des mauvaises actions qui indiquoient la corruption du cœur. On étoit alors plus simple, et par conséquent moins mauvais. Si le lecteur veut s'en convaincre, il peut consulter un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 6701, qui contient une traduction littérale de la Bible. Il y verra qu'au vers. 14 du chap. xvj de la Genèse : *Masculus cujus præputii caro non fuerit circumcisa*, etc. le traducteur rend le mot *præputii* par un terme françois que nous n'osons plus prononcer. De même au verset 22 du chap. xxx : *Recordatus Dominus Rachelis aperuit vulvam*

ejus, le mot *vultum* est traduit par un autre dont il n'est plus permis de se servir. Ce n'est pas seulement dans ces deux endroits que je viens de citer, mais presque par-tout, qu'il pourra faire la même remarque. Ne seroit-on pas étrangement surpris, si l'on entendoit aujourd'hui un Prédicateur s'exprimer comme le fit un Orateur ancien dans un Sermon sur l'humilité, qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque de S. Germain-des-Prés, n° 2343? Cet Orateur se disposant à paraphraser le Cantique évangélique *Magnificat*, cita ce vers latin : *Laus mea sordet eo quod sit in ore meo*; et le traduisit ainsi : *Ma loenge n'est que merde et conchiure, parce qu'elle est faite de ma bouche*. Gautier de Coinsy, Religieux de l'Ordre de S. Benoît, dans l'Abbaye de Saint Médard de Soissons, a composé un volume considérable des Miracles de Notre-Dame de Soissons. Au liv. 2, chap. 20, il en rapporte un d'une fille qui avoit voué sa virginité à la Vierge. Ses parens la marièrent malgré ce vœu, mais le mariage par miracle ne put être consommé. Il s'exprime tout naturellement; mais avant que de le faire, il s'excuse ainsi :

Un petitet trop plengement
Ici endroit parler m'estuet,
Mais autrement estre ne puet,
Se le miracle weil retraire,
Si con la lettre me desclaire.

S'aucune foiz chastes oreilles
S'esmerveillent de tiex merveilles;
Raison depri que me deffende,
Car dire estuet si c'on l'entende.

Je pense que l'on ne sera pas fâché de savoir comment cet Auteur s'est exprimé contre les Sodomites.

(*) La Gramaire *hic* à *hic* acouple,
Mais nature maldit la couple,
La mort perpétuel engenre
Cil qui aime masculin genre
Plus que le féminin ne face,
Et Diex de son livre l'efface.
Nature rit, si com moi sanble,
Quant *hic* et *hec* joignent ensanble;
Mais *hic* et *hic* chose est perdue;
Nature en est tot esperdue,
Ses poins debat et tort ses mains,
Et Diex n'en poise mie mains.

A en juger par ce que dit Jean de Mehun dans le Roman de la Rose, dont il a été le continuateur après Guillaume de Lorris, il semble qu'au commencement du XIVe siècle, il y avoit des gens qui se scandalisoient d'entendre nommer certaines choses. Il se déchaîne contre eux, et fait parler la raison, à qui l'on reproche d'avoir

(*) Liv. I, chap. 2.
Ce morceau dont Barbazan vient de parler, est tiré de Sainte Léocade, vers 1233 : la pièce est imprimée dans le premier volume de cette collection.

Mireors iert à toutes genz :
Ceste bible or ne argenz
Esloingner de rien ne me puet,
Qar de Deu et de raison muet;
Ce que je veuil conter et dire,
Est sanz felonie et sanz ire
Voldrai le siecle molt reprendre,
Et assaillir et reson rendre,
Et diz et essamples mostrer
Où tuit cil se porront mirer
Qui entendue et créance ont :
Que toutes les Ordres (*) qui sont
Se porront mirer és biau diz,
Et és biauz moz que j'ai escriz
Se mirent cil qui bien entendent,
Et li prodome s'i amendent.

Peut-on trouver une comparaison plus ingénieuse et plus juste que celle qu'il fait au vers 622, lorsqu'il dit qu'il seroit à souhaiter que l'Apostoille, c'est-à-dire, le Pape, et tous les Chefs de l'Église ressemblassent à la *tresmontaingne*, c'est-à-dire, à l'étoile du nord qui est immuable; que le Pape et les Évêques fussent à ceux de la conduite desquels ils sont chargés, ce que cette étoile est aux mariniers? Elle guide ceux qui navigent et les conduit dans la droite voie, parce qu'elle ne change point de place; il en est de même des Chefs; tant qu'ils donnent bon exemple, tout est bien conduit.

Puisque l'Apostoles ne voit,
Et il ne fet ce que il doit,

(*) Ordres Monastiques.

Chéoir

Chéoir devons et si corper,
Et lois chéoir et remuer
Ainsinc com les estoiles font,
Qui chient et volent et vont;

Rutebeuf qui vivoit sous saint Louis et sous Philippe-le-Hardi, est Auteur d'un grand nombre de Pièces tant Fabliaux que Vies des Saints, et autres Pièces morales, parmi lesquelles il y en a beaucoup où il règne une grande justesse, et même du sublime. Je me contenterai de citer quelques fragmens d'un de ses Ouvrages intitulé : le Dit d'Aristote. Ce sont des enseignemens pour un Roi.

SUR LA MANIÈRE DE RENDRE LA JUSTICE.

Se tu iez de quereles juges,
Garde que tu si à droit juges,
Que tu n'en faces à reprandre.
Juge le droit, sans l'autrui prandre.
Juges qui prent n'est pas jugerres,
Ains est jugiez à estre lerres.

SUR LA MANIÈRE DE DONNER.

Et se il te covient doneir,
Je ne ti wel plus sarmoneir.
Au doneir done en tel meniere
Que miex vaille la bele chiere
Que feras au doneir le don,
Que li dons; car ce fait preudon.

SUR L'AVANTAGE D'ÊTRE LIBÉRAL.

Murs ne arme ne puet deffendre
Roi qu'à doneir ne wet entendre,

Rois n'at mestier de forterresse,
Qui a le cuer plain de largesse.
Hauz hom ne puet avoir nul vice
Qui tant le griet comme avarice.

Mais c'est dans leurs Fabliaux sur-tout qu'ils font paroître plus de génie. On y trouve une heureuse simplicité, des narrés intéressans, des images vives, des pensées fines, des réflexions justes, des expressions énergiques, une agréable variété, de la conduite et de l'ordonnance. M. le Comte de Caylus, dont le goût exquis, ainsi que l'amour des Sciences et des beaux Arts, sont connus de tout le monde, a prouvé dans un Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Inscriptions au mois de juillet 1746, et qui est inséré dans les Mémoires de cette Compagnie, tom. xx, pag. 352, qu'il n'y a aucune partie nécessaire à la perfection d'un Ouvrage de cette nature qui n'ait été rendue dans les Fabliaux de nos anciens Poètes d'une manière à servir de modèle.

Les Grands Hommes des deux derniers siècles en ont porté le même jugement. Non-seulement ils les ont lus, mais ils n'ont pas dédaigné de les copier quelquefois, ou du moins d'emprunter d'eux le fond de leurs plus ingénieuses productions. Bocace qui, lorsqu'il étudioit dans l'Université de Paris, avoit été à portée de les lire, a su en tirer profit. Son Décaméron renferme plus de dix Nouvelles absolument semblables, ou pres-

que toutes composées des seuls Fabliaux qui se lisent dans le manuscrit de l'Abbaye de S. Germain-des-Prés, indépendamment de mille détails que tout lecteur sentira en comparant les textes. La sainte Léocade du même manuscrit, et le Fabliau de Charlot le Juif, n'ont point été inconnus à Rabelais. L'un et l'autre lui ont fourni, selon toutes les apparences, ses longues et fréquentes tirades sur les Papelards; et sur membrer, remembrer et démembrer. On ne peut douter que Molière n'ait lu le même manuscrit et le Roman des Sept Sages de Rome, et qu'il ne s'en soit servi pour composer une de ses principales scènes de son Georges Dandin, qui est celle de la femme qui feint de vouloir se tuer, pour exciter son mari à lui ouvrir la porte, afin de n'être point trouvée pendant la nuit hors de sa maison. En lisant le Fabliau du Vilain Mire, qui est le premier de ce recueil, on aura de la peine à se persuader qu'il ne lui ait point servi pour composer sa Comédie du Médecin malgré lui; et ce ne seroit pas trop hasarder que de dire que c'étoit la lecture de la Bible Guyot de Provins qui lui avoit donné ce goût décidé pour critiquer les Médecins. La Fontaine a pris le fond de ses Contes dans Boccace et dans la Reine de Navarre; mais il a aussi puisé des exemples et des modèles dans nos anciens Poëtes. Ses Contes des Remois, du Cuvier, et du Bereau, ne sont pour ainsi dire

que des traductions faites mot à mot des Fabliaux de Constant Duhamel, du Cuvier, de Gombert et des deux Clercs, qu'on trouvera dans ce recueil. En lisant le Fabliau De deux Dames qui trouvèrent un Anel, on croira aisément que Despréaux l'avoit vu, et que c'est ce qui lui a fait faire sa fable de l'Huître. Mademoiselle de Lussan avoit certainement lu le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 7218, ou celui de l'Église de Paris, coté N., n° 2, ou quelque autre semblable, lorsqu'elle a donné son Roman de la Comtesse de Vergi, parce qu'il y est mot à mot. J'en dis autant de l'Auteur du Roman du Comte de Ponthieu, qui se retrouve aussi mot à mot dans le manuscrit de l'Église de Paris, coté M., n° 7. Les Contes d'Ouville sont en grande partie tirés d'une Pièce intitulée : le Castoiement, c'est-à-dire, les Instructions d'un Père à son Fils, qui est parmi les Fabliaux de S. Germain-des-Prés, n° 1830, qu'on trouvera dans le 2e vol. de ce Recueil. Regnard, célèbre par son beau comique, ne pourroit-il pas aussi avoir lu le Fabliau des Chevaliers, des Clers et des Vilains, que l'on trouvera dans ce Recueil, pour composer son Sonnet sur un beau jardin, qui finit ainsi :

Dans le charmant réduit de tant d'aimables lieux,
Moins faits pour les mortels qu'ils ne sont pour les Dieux,
Qu'il est doux à loisir de pousser une selle !

Il n'y a de différence qu'en ce que Regnard

décrit un jardin, où il admire l'art, au lieu que l'Auteur du Fabliau fait la description d'un bois et admire la nature : Regnard déguise le mot, et l'Auteur du Fabliau parle comme on parloit dans son siècle.

L'usage où étoient nos anciens Poètes de nommer toutes les choses naturelles par des termes que la politesse a bannis depuis du langage, les fait passer pour grossiers et obscènes ; mais on ne fait point attention que cet usage ne leur étoit point particulier, et que ces mêmes termes qu'on leur reproche, étoient employés sans scrupule par les personnes les plus graves et les plus polies. On s'exprimoit ainsi dans les siècles éloignés de nous. On n'étoit point scandalisé des mots, ni des choses qu'ils signifioient ; on ne se scandalisoit que du mauvais usage que l'on en faisoit, et des mauvaises actions qui indiquoient la corruption du cœur. On étoit alors plus simple, et par conséquent moins mauvais. Si le lecteur veut s'en convaincre, il peut consulter un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 6701, qui contient une traduction littérale de la Bible. Il y verra qu'au vers. 14 du chap. xvj de la Genèse : *Masculus cujus præputii caro non fuerit circumcisa*, etc. le traducteur rend le mot *præputii* par un terme françois que nous n'osons plus prononcer. De même au verset 22 du chap. xxx : *Recordatus Dominus Rachelis aperuit vulvam*

ejus, le mot *vulvam* est traduit par un autre dont il n'est plus permis de se servir. Ce n'est pas seulement dans ces deux endroits que je viens de citer, mais presque par-tout, qu'il pourra faire la même remarque. Ne seroit-on pas étrangement surpris, si l'on entendoit aujourd'hui un Prédicateur s'exprimer comme le fit un Orateur ancien dans un Sermon sur l'humilité, qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque de S. Germain-des-Prés, n° 2343? Cet Orateur se disposant à paraphraser le Cantique évangélique *Magnificat*, cita ce vers latin : *Laus mea sordet eo quod sit in ore meo;* et le traduisit ainsi : *Ma loenge n'est que merde et conchiure, parce qu'elle est faite de ma bouche*. Gautier de Coinsy, Religieux de l'Ordre de S. Benoît, dans l'Abbaye de Saint Médard de Soissons, a composé un volume considérable des Miracles de Notre-Dame de Soissons. Au liv. 2, chap. 20, il en rapporte un d'une fille qui avoit voué sa virginité à la Vierge. Ses parens la marièrent malgré ce vœu, mais le mariage par miracle ne put être consommé. Il s'exprime tout naturellement; mais avant que de le faire, il s'excuse ainsi :

Un petitet trop plongement
Ici endroit parler m'estuet,
Mais autrement estre ne puet,
Se le miracle weil retraire,
Si con la lettre me desclaire.

S'aucune foiz chastes oreilles
S'esmerveillent de tiex merveilles,
Raison depri que me deffende,
Car dire estuet si c'on l'entende.

Je pense que l'on ne sera pas fâché de savoir comment cet Auteur s'est exprimé contre les Sodomites.

(*) La Gramaire *hic* à *hic* acouple,
Mais nature maldit la couple,
La mort perpétuel engenre
Cil qui aime masculin genre
Plus que le feminin ne face,
Et Diex de son livre l'efface.
Nature rit, si com moi sanble,
Quant *hic* et *hec* joignent ensanble;
Mais *hic* et *hic* chose est perdue;
Nature en est tot esperdue,
Ses poins debat et tort ses mains,
Et Diex n'en poise mie mains.

A en juger par ce que dit Jean de Mehun dans le Roman de la Rose, dont il a été le continuateur après Guillaume de Lorris, il semble qu'au commencement du XIV[e] siècle, il y avoit des gens qui se scandalisoient d'entendre nommer certaines choses. Il se déchaîne contre eux, et fait parler la raison, à qui l'on reproche d'avoir

(*) Liv. 1, chap. 2.
Ce morceau dont Barbazan vient de parler, est tiré de Sainte Léocade, vers 1233 : la pièce est imprimée dans le premier volume de cette collection.

donné de pareils noms à certaines choses que l'on ne nomme plus. Elle dit que Dieu son Père lui a accordé le pouvoir de donner des noms à toutes choses, et qu'il est ridicule de lui reprocher d'en avoir donné à tout ; car, dit-elle, si j'avois nommé ces choses reliques, je ne pourrois donc plus prononcer ce mot, pendant que je pourrois aller révérer dans les Églises des choses qui porteroient ces noms.

Ge fis les moz et sui certeine
C'onques ne fis chose vileine (*).

En effet l'indécence ne consiste point dans les mots, mais dans les choses et dans les actions ; et les mots dépendans uniquement de l'usage, on ne peut blâmer un Auteur de se servir des termes que cet usage ou que la politesse n'ont point bannis du langage. Au reste en justifiant ainsi nos anciens Poètes sur certaines expressions qu'ils ont employées, je n'entreprends point la défense de tous. Je conviens qu'il y en a quelques-uns qui, à travers la simplicité de leur langage, font voir de la dissolution et du libertinage, qui ont été de tous les temps ; et s'il peut être permis de les lire, ce ne doit être que pour y trouver les détails instructifs qu'ils contiennent sur notre histoire et sur nos antiquités.

Je dois faire observer que dans ces temps recu-

(*) Vers 7301 d'une nouvelle édition prête à être mise sous presse, et 7464 de l'édition de M. Lenglet du Fresnoy en 1735.

lés, les Bibliothèques n'étoient point aussi nombreuses qu'aujourd'hui. Deux ou trois volumes composoient souvent celle d'un particulier; et le même volume renfermoit les Prières, les Histoires sacrées, les profanes, les Contes, les Fabliaux; de manière qu'à une prière à Dieu, au Sang de Jésus-Christ, à la Vierge, succède un Conte libre où tout est nommé. C'est ce qu'on voit dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 7218, et dans celui de Saint Germain-des Prés, n° 1830. Les Auteurs mêmes qui travailloient sur les fonds les plus dissolus, terminoient leurs Ouvrages par ce que la Religion offre de plus édifiant. Si ce mélange singulier ne peut être approuvé, il fait du moins honneur à nos Pères. Il nous fait connoître leur naïve simplicité, et leur attachement à la Religion, à laquelle ils revenoient en toute occasion.

La difficulté d'entendre nos anciens Poètes est, comme je l'ai remarqué ci-dessus, une autre cause qui les a fait tomber dans l'oubli. Prévenus que leurs expressions sont barbares, et que leur langage est obscur, on n'a point cru qu'ils méritassent d'être tirés de la poussière des Bibliothèques dans laquelle ils sont ensevelis; mais on espère que ce recueil de Fabliaux que l'on donne au Public fera tomber ce préjugé; que les Glossaires qu'on y joint, et celui que vient de publier M. J. B. B. Roquefort, en deux forts

volumes *in*-8°., donneront quelque facilité de les entendre ; et qu'une fois accoutumés à leur langage, on ne les trouvera plus ni si barbares, ni si obscurs. En effet quand on verra et quand on sera convaincu que ce langage, tout barbare qu'il paroît, n'est autre chose que la langue latine un peu changée, on ne le trouvera pas plus extraordinaire que celui d'aujourd'hui. On sera même forcé de convenir que si ces anciens Poètes vivoient, ils auroient plus de peine à nous entendre, parce que la langue que nous parlons à présent est beaucoup plus éloignée de sa source.

J'avois eu dessein de donner à la tête de ce recueil une dissertation sur l'origine de notre langue, et sur ses révolutions ; mais comme cette matière seroit d'une trop longue discussion, je la réserve pour le *Nouveau Trésor de Borel,* que je proposerai incessamment au Public. Cet Ouvrage qui contiendra l'explication et la discussion de plus de vingt-cinq mille mots de notre ancien François, et leurs étymologies, fera encore mieux connoître l'origine de notre langue et ses variations. On se flatte que cet Ouvrage fera regretter plusieurs mots très-énergiques et très-expressifs que l'on a retranchés de notre langue, pour en substituer d'autres qui ne sont pas même analogues, et beaucoup d'autres qui n'ont point été remplacés ; ce qui n'a servi qu'à rendre notre langue plus pauvre, ou moins riche.

C'est chercher en vain l'origine de notre langue françoise jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, que de la chercher dans le Grec, l'Allemand, l'Anglo-Saxon, l'ancien Gaulois, le Theut-franc et le Thiois. Son origine est purement latine; une lettre, ou une syllabe ajoutée, retranchée, ou transposée en fait toute la différence.

Quant au Grec, il est facile de démontrer que jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, il n'y a eu dans la langue françoise aucun mot Grec qui n'ait été adopté par les Latins. Tous les mots des sciences et des arts qui sont aujourd'hui dans notre langue, n'y ont été introduits que dans ce temps-là.

Par rapport à l'Allemand, à l'Anglois et aux autres langues du Nord, si nous en avons pris quelques mots, le nombre n'en est pas considérable. La lettre *k*, le *ch*, le double *w*, qui sont fréquens dans nos anciens manuscrits, font dire aussitôt que les mots dans lesquels ces lettres se trouvent, dérivent des langues du Nord; mais avec un peu d'attention, on se convaincra que leur origine est purement latine. Je n'en rapporterai que deux exemples : *bender*, *wender*, *guinder*, suivant plusieurs, vient de l'Allemand *winden*. Mais pourquoi ne viendroit-il pas plutôt du latin *vindicare*, qui signifie *tirer à soi?* Bender n'est-ce pas tirer à soi? Rien n'est plus ordinaire que de voir les lettres *b*, *g* et *v* employées l'une pour l'autre. Il en est de même de l'ancien mot

marches et *markes*, pour signifier *limites* et *frontières*. Tous ceux qui ont travaillé sur notre ancien langage prétendent qu'il vient de l'Allemand *mark*, qui signifie *cheval*. Mais je demande à quiconque sait réfléchir, quelle analogie on peut trouver entre frontière et cheval ? N'est-il pas plus naturel de le dériver du mot latin *margo*, à l'ablatif *margine*, marge, bord, frontière ; d'où sont venus nos mots *marchir*, qui signifie être limitrophe, être marge à marge, *marcher*, *marquer*, *marchal* ou *mareschal* ?

Il ne sera pas difficile de dissuader bien des gens au sujet des mots gaulois que l'on s'est imaginé être restés dans notre langue. Tous ceux qui sont cités par Borel, Pasquier et autres, sont purement latins. *Bec*, par exemple, vient de *vehere ; complice*, de *complicatus ; gras*, de *crassus*. S'il nous reste quelques mots de cette langue, ce ne sont tout au plus que des noms de lieux.

Quant aux langues espagnole et italienne, et aux jargons provençal, languedocien et gascon, leur source est la même que celle de notre langue françoise; et c'est faire injure à cette dernière, que de dire qu'elle a pris de ces langues, pendant que ce sont ces mêmes langues qui ont emprunté d'elle.

Le lecteur une fois convaincu de ces principes généraux, écartant toute prévention, et apportant une légère application, entendra facilement

notre ancien langage. Il reconnoîtra que c'est à tort que l'on a si fort négligé, ou méprisé nos anciens Poètes ; et se familiarisant avec leurs expressions, il découvrira dans leurs Ouvrages de la finesse, de l'élégance, de la justesse et des beautés cachées sous ce voile d'expressions dont la signification lui avoit été jusqu'alors inconnue.

On a cru inutile d'imprimer l'approbation et le privilége du Roi, qui sont dans la première édition, publiée en 1756, par Barbazan.

AVIS DU NOUVEL ÉDITEUR.

Toutes les Pièces qui composent ce volume sont déja connues, puisqu'elles font la presque totalité des Fabliaux et Contes donnés par M. Barbazan en 1756; les six derniers se trouvent dans le IVe volume, page 250 et suivantes.

Je les ai toutes revues sur les Manuscrits originaux, et, comme je l'ai déjà dit en tête du 1er volume de ce recueil, non-seulement j'ai corrigé quelques fautes échappées au premier Éditeur, mais les différentes copies que j'ai trouvées des mêmes Contes, m'ont fait découvrir des différences et des augmentations dont j'ai cru devoir faire usage. Le lecteur pourra les apprécier en les comparant dans les deux éditions.

TABLE

Des Fabliaux et Contes contenus dans ce volume.

FIN DE LA TABLE.

FABLIAUX ET CONTES

DES POÈTES FRANÇOIS,

DES XII, XIII, XIV ET XVe SIÈCLES,

TIRÉS DES MEILLEURS AUTEURS.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUY.

Extrait du Manuscrit de la Bibliothèque Impériale, n° 7218, où il est intitulé :

CI DU VILAIN MIRE.

JADIS estoit uns vilains riches,
Qui moult estoit avers et chiches;
Une charrue adés avoit,
Tos tens par lui la maintenoit
D'une jument et d'un roncin;
Assez ot char et pain et vin,
Et quanques mestier li estoit.
Mais por fame que pas n'avoit,
Le blasmoient moult si ami,
Et toute la gent autressi;
Il dist volentiers en prendroit
Une bonne, se la trovoit.
El païs ot un Chevalier,
Viez hom estoit et sans moillier,

marches et *markes*, pour signifier *limites* et *frontières*. Tous ceux qui ont travaillé sur notre ancien langage prétendent qu'il vient de l'Allemand *mark*, qui signifie *cheval*. Mais je demande à quiconque sait réfléchir, quelle analogie on peut trouver entre frontière et cheval ? N'est-il pas plus naturel de le dériver du mot latin *margo*, à l'ablatif *margine*, marge, bord, frontière ; d'où sont venus nos mots *marchir*, qui signifie être limitrophe, être marge à marge, *marcher*, *marquer*, *marchal* ou *mareschal* ?

Il ne sera pas difficile de dissuader bien des gens au sujet des mots gaulois que l'on s'est imaginé être restés dans notre langue. Tous ceux qui sont cités par Borel, Pasquier et autres, sont purement latins. *Bec*, par exemple, vient de *vehere ; complice*, de *complicatus ; gras*, de *crassus*. S'il nous reste quelques mots de cette langue, ce ne sont tout au plus que des noms de lieux.

Quant aux langues espagnole et italienne, et aux jargons provençal, languedocien et gascon, leur source est la même que celle de notre langue françoise; et c'est faire injure à cette dernière, que de dire qu'elle a pris de ces langues, pendant que ce sont ces mêmes langues qui ont emprunté d'elle.

Le lecteur une fois convaincu de ces principes généraux, écartant toute prévention, et apportant une légère application, entendra facilement

notre ancien langage. Il reconnoîtra que c'est à tort que l'on a si fort négligé, ou méprisé nos anciens Poètes ; et se familiarisant avec leurs expressions, il découvrira dans leurs Ouvrages de la finesse, de l'élégance, de la justesse et des beautés cachées sous ce voile d'expressions dont la signification lui avoit été jusqu'alors inconnue.

On a cru inutile d'imprimer l'approbation et le privilége du Roi, qui sont dans la première édition, publiée en 1756, par Barbazan.

AVIS DU NOUVEL ÉDITEUR.

Toutes les Pièces qui composent ce volume sont déja connues, puisqu'elles font la presque totalité des Fabliaux et Contes donnés par M. Barbazan en 1756; les six derniers se trouvent dans le IVe volume, page 250 et suivantes.

Je les ai toutes revues sur les Manuscrits originaux, et, comme je l'ai déjà dit en tête du Ier volume de ce recueil, non-seulement j'ai corrigé quelques fautes échappées au premier Éditeur, mais les différentes copies que j'ai trouvées des mêmes Contes, m'ont fait découvrir des différences et des augmentations dont j'ai cru devoir faire usage. Le lecteur pourra les apprécier en les comparant dans les deux éditions.

TABLE

Des Fabliaux et Contes contenus dans ce volume.

FIN DE LA TABLE.

FABLIAUX

FABLIAUX ET CONTES

DES POÈTES FRANÇOIS,

DES XII, XIII, XIV ET XVe SIÈCLES,

TIRÉS DES MEILLEURS AUTEURS.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUY.

Extrait du Manuscrit de la Bibliothèque Impériale, n° 7218, où il est intitulé :

CI DU VILAIN MIRE.

JADIS estoit uns vilains riches,
Qui moult estoit avers et chiches;
Une charrue adés avoit,
Tos tens par lui la maintenoit
D'une jument et d'un roncin;
Assez ot char et pain et vin,
Et quanques mestier li estoit.
Mais por fame que pas n'avoit,
Le blasmoient moult si ami,
Et toute la gent autressi;
Il dist volentiers en prendroit
Une bonne, se la trovoit.
El païs ot un Chevalier,
Viez hom estoit et sans moillier,

S'avoit une fille moult belle,
Et moult cortoise Damoiselle;
Mais parce qu'avoirs li failloit,
Li Chevaliers pas ne trovoit
Qui sa fille li demandast;
Que volentiers la mariast,
Por ce que ele estoit d'aage,
Et en point d'avoir mariage.
Li ami au vilain alerent
Au Chevalier, et demanderent
Sa fille por le païsant
Qui tant avoit or et argent,
Plenté forment et planté dras:
Il leur dona isnel le pas,
Et otroia cest mariage.
La pucele qui moult fu sage,
N'osa contredire son pere,
Quar orfeline estoit de mere,
Si otroie ce qui li plot;
Et li vilains plustost qu'il pot,
Fist ses noces et espousa
Celi cui forment en pesa,
S'ele autre chose en osast fere.
Quant trespassé ot cel afere,
Et des noces et d'autre chose,
Ne demora mie grant pose
Quant li vilains se porpenssa
Que malement esploitié a;
N'aferist mie à son mestier
D'avoir fille de Chevalier:
Quant il ira à la charrue,
Li vassaus ira lez la rue

A cui toz les jors ot foiriez.
Et quant il sera esloingniez
De sa meson, li chapelain
Vendra tant et hui et demain,
Que sa fame caressera,
Ne jamès jor ne l'amera,
Ne ne le prisera deux pains.
Las, moi chetiz, fet li vilains,
Or ne me sai-je conseillier,
Quar repentir n'i a mestier.
Lors se commence à porpensser
Coment de ce la puist garder :
Diex, fet-il, se je la batoie
Au matin quant je leveroie,
Ele plorroit au lonc du jor,
Je m'en iroie en mon labor.
Bien sai, tant com ele plorroit,
Que nus ne la desvoieroit.
Au vespre quant je revendrai,
Por Dieu merci li crierai;
Je la ferai au soir haitie,
Mès au matin ert couroucie.
Je prendrai jà à li congié,
Si je avoie un poi mengié.
Li vilains demande à disner,
La Dame li cort aporter :
N'orent pas saumon ne pertris,
Pain et vin orent, et oés fris,
Et du fromage à grant plenté
Que li vilains ot amassé.
Et quant la table fu ostée,
De la paume q'ot grant et lée,

Fiert si sa fame lez la face,
Que des doiz i parut la trace;
Puis l'a prise par les cheveus
Li vilains, qui moult estoit feus,
Si l'a batue tout aussi
Com s'ele l'éust deservi;
Puis vait aus chans isnelement,
Et sa fame remest plorant.
Lasse, fet-ele, que ferai,
Et coment me conseillerai?
Or ne sai-je més que je die,
Or m'a mon pere bien trahie,
Qui m'a donné à cel vilain.
Cuidoie-je morir de fain?
Certes bien oi au cuer la rage,
Quant j'otroiai tel mariage:
Diex, porqoi fu ma mere morte?
Si durement se desconforte,
Toutes les gens qui i venoient
Por li véoir, s'en retornoient.
Ainsi a dolor demené
Tant que soleil fut esconssé,
Que li vilains est reperiez.
A sa fame chéi aus piez,
Et li pria, por Dieu, merci.
Sachiez ce me fist anemi
Qui me fist fere tel desroi.
Tenez, je vous plevis ma foi
Que jamès ne vous toucherai:
De tant com batue vous ai
Sui-je corouciez et dolenz.
Tant li dist li vilains pulens,

Que la Dame lors li pardone,
Et à mengier tantost li done
De ce qu'ele ot appareillié.
Quant il orent assez mengié,
Si alerent couchier en pais.
Au matin li vilains pusnais
R'a sa fame si estordie,
Por qoi qu'il ne l'a meshaingnie,
Puis s'en revait aux chans arer.
La Dame comence à plorer:
Lasse, dist-ele, que ferai,
Et coment me conseillerai?
Bien sai que mal m'est avenu.
Fu onques mon mari batu?
Nennil, il ne set que cops sont,
S'il le séust, par tout le mont,
Il ne m'en donast pas itant.
Quequ'ainsi s'aloit dementant,
Es-vos deus messagiers le Roi,
Chascun sor un blanc palefroi;
Envers la Dame esperonerent,
De par le Roi la saluerent,
Puis demanderent à mengier,
Que il en orent bien mestier.
Volentiers lor en a doné;
Et puis si leur a demandé,
Dont estes-vous, et où alez,
Et dites-moi que vous querez.
Li uns respont, Dame, par foi,
Nous sommes messagiers le Roi;
Si nous envoie un mire querre,
Passer devons en Engleterre.

Por quoi fere? Damoiselle Ade,
La fille du Roi est malade;
Il a passé huit jors entiers
Que ne pot boivre ne mengier,
Quar une areste de poisson
Li aresta où gavion:
Or est li Rois si corouciez,
S'il la pert, ne sera mès liez.
Et dist la Dame, vous n'irez
Pas si loin comme vous penssez,
Quar mon mari est, je vous di,
Bons mires, je le vous afi;
Certes il scet plus de mecines,
Et de vrais jugemens d'orines,
Que onques ne sot Ypocras.
Dame, dites le vous à gas?
De gaber, dist-ele, n'ai cure;
Mès il est de tele nature,
Qu'il ne feroit por nului rien,
S'ainçois ne le batoit-on bien,
Et cil dient, or i parra:
Jà por battre ne remaindra.
Dame, où le porrons-nous trover?
Aus chans le porrez encontrer:
Quant vous istrez de ceste cort,
Tout ainsi com cil ruissiaus cort,
Par defors cele gaste rue,
Toute la premiere charrue
Que vous troverez, c'est la nostre:
Alez, à Saint Pere l'Apostre,
Fet la Dame, je vous comant.
Et cil s'en vont esperonant,

Tant qu'il ont le vilain trové:
De par le Roi l'ont salué,
Puis li dient sanz demorer,
Venez-en tost au Roy parler.
A que fere, dist li vilains?
Por le sens dont vous estes plains;
Il n'a tel mire en ceste terre,
De loing vous somes venu querre.
Quant li vilains s'ot clamer mire,
Trestoz li sans li prent à frire;
Dist qu'il n'en set ne tant ne quant.
Et qu'alons nous ore atendant,
Ce dist li autres, bien sez-tu
Qu'il veut avant estre batu,
Que il face nul bien, ne die?
Li uns le fiert delez l'oïe,
Et li autres parmi le dos
D'un baston qu'il ot grant et gros;
Il li ont fet honte à plenté,
Et puis si l'ont au Roi mené;
Si le montent à reculons,
La teste devers les talons.
Li Rois les avoit encontré,
Si lor dist, avez rien trové?
Sire, oïl, distrent-il ensamble:
Et li vilains de paor tramble:
Li uns d'aus li dist primerains
Les teches qu'avoit li vilains,
Et com ert plains de felonie;
Quar de chose que on li prie,
Ne feroit-il por nului rien,
S'ainçois ne le batoit-on bien.

Et dist li Rois, mal mire a ci,
Ainc mais d'itel parler n'oï.
Bien soit batus puisqu'ainsi est,
Dist un serjans, je sui tout prest;
Jà si tost nel' comanderois
Que je li paierai ses droits.
Li Rois li vilain apela,
Mestre, fet-il, entendez ça;
Je ferai ma fille venir,
Quar grant mestier a de garir.
Li vilains li cria merci;
Sire, por Dieu qui ne menti,
Si m'aït Diex, je vous di bien,
De fisique ne sai-je rien;
Onques de fisique ne soi.
Et dist li Rois, merveilles oi;
Batez-le moi. Et cil saillirent
Qui assez volentiers le firent.
Quant li vilains senti les cops,
Adonques se tint-il por fols;
Merci commença à crier,
Je la garrai sanz delaier.
La pucele fu èn la sale
Qui moult estoit et tainte et pâle,
Et li vilains se porpenssa
En quel maniere il la garra;
Quar il sçait bien que à garir
Li convient-il, ou à morir.
Lors se comence à porpensser,
Se garir la veut et sauver,
Chose li covient fere et dire,
Par quoi la puisse fere rire,

Tant que l'areste saille hors,
Quar el n'est pas dedenz le cors.
Lors dist au Roi fetes un feu
En cele chambre en privé leu,
Vous verés bien que je ferai,
Et se Dieu plaist je la garrai.
Li Rois a fet le feu plenier;
Vallet saillent et escuier,
Si ont le feu tost alumé
Là où li Rois l'ot comandé.
Et la pucele au feu s'assist
Seur un siege que l'en li mist;
Et li vilains se despoilla
Toz nus, et ses braies osta,
Et s'est travers le feu couchiez,
Si s'est gratez et estrilliez.
Ongles ot grans et le cuir dur,
Il n'a home dusqu'à Saumur,
Là on trovast gratéeur point,
Que cil ne fust moult bien à point (*).
Et la pucele qui ce voit,
A tout le mal qu'ele sentoit,
Vout rire; si s'en efforça,
Que de la bouche li vola
L'areste hors enz el brasier.
Et li vilains sanz delaier
Revest ses dras et prent l'areste,
De la chambre ist fesant grant feste,

(*) *Ces deux vers signifient:*
Quelque grateur qu'on pût trouver,
Celui-ci ne lui auroit cédé en rien.

Où voit le Roi, en haut li crie,
Sire, vostre fille est garie;
Vez ci l'areste, Dieu merci.
Et li Rois mout s'en esjoï,
Et dist li Rois, or sachiez bien
Que je vous aim seur toute rien.
Or aurez-vous robes et dras.
Merci, Sire, je nel' vueil pas,
Ne ne vueil o vous demorer,
A mon ostel m'estuet aler.
Et dist li Rois, tu non feras,
Mon mestre et mon ami seras.
Merci, Sire, por Saint Germain,
A mon ostel n'a point de pain,
Quant je m'en parti ier matin,
L'en devoit carchier au molin.
Li Rois deux garçons apela;
Batez-le moi, si demorra.
Et cil saillent sans delaier,
Et vont le vilain ledengier.
Quant li vilains senti les cops
Es bras, es jambes et où dos,
Merci lor commence à crier,
Je demorrai, lessiez me ester.
Li vilains est à cort remez,
Et si l'a-on tondu et rez,
Et si ot robe d'escarlatte;
Fors cuida estre de barate,
Quant les malades du païs,
Plus de quatre-vingt, ce m'est vis,
Vindrent au Roi à cele feste;
Chascuns li a conté son estre,

Li Rois le vilains apela,
Mestre, dist-il, entendez ça,
De ceste gent prenez conroi,
Fetes tost, garissiez les moi.
Merci, Sire, li vilains dit,
Trop en i a, se Diex m'aït,
Je n'en porroie à chief venir,
Si n'es poroie toz garir.
Li Rois deux garçons en apele,
Et chascuns a pris une estele,
Quar chascuns d'aus moult bien savoit
Porquoi li Rois les apeloit.
Quant li vilains les vit venir,
Li sans li comence à fremir,
Merci lor commence à crier,
Je les garrai sanz arrester.
Li vilains a demandé laingne,
Assez en ot comment qu'il praingne;
En la sale fu fez li feus,
Et il méismes en fu keus.
Les malades i aüna,
Et puis après au Roi pria,
Sire, vous en irez à val,
Et trestuit cil qui n'ont nul mal.
Li Rois s'en part moult bonement,
De la sale ist, lui et sa gent:
Li vilains aus malades dist,
Seignor, par cel Dieu qui me fist,
Moult a grant chose à vous garir,
Je n'en poroie à chief venir;
Le plus malade en eslirai,
Et en cel feu le meterai,

Si l'arderai en icel feu,
Et tuit li autre en auront preu:
Quar cil qui la poudre bevront,
Tout maintenant gari seront.
Li uns a l'autre resgardé,
Ains n'i ot boçu ne enflé,
Qui otriast por Normendie
Qu'éust la graindre maladie.
Li vilains a dit au premier,
Je te voi moult afebloier,
Tu es des autres li plus vains.
Merci, Sire, je sui toz sains
Plus que je ne fui onques mais,
Alegiez sui de mout grief fais,
Que j'ai éu mout longuement,
Sachiez que de rien ne vous ment.
Va donc aval, qu'as-tu ci quis?
Et cil a l'uis maintenant pris.
Li Rois demande, es-tu gari?
Oïl, Sire, la Dieu merci,
Je sui plus sain que une pomme,
Moult a où mestre bon preudome.
Que vous iroie-je contant?
Onques n'y ot petit ne grant
Qui por tout le mont otriast
Que l'en en cel feu le boutast,
Ainçois s'en vont tout autresi
Com se il fussent tuit gari.
Et quant li Rois les a véuz,
De joie fu toz esperduz:
Puis a dist au vilain, biaus mestre,
Je me merveil que ce puet estre

Que si tost gariz les avez.
Merci, Sire, jes ai charmez;
Je sai un charme qui miex vaut
Que gingenbre ne citouaut.
Et dist li Rois, or en irez
A vostre ostel quant vous voudrez,
Et si aurez de mes deniers,
Et palefroiz et bons destriers;
Et quant je vous remanderai,
Vous ferez ce que je voudrai,
Si serez mes bons amis chiers,
Et en serez tenuz plus chiers
De toute la gent du pais;
Or ne soiez plus esbahis,
Ne ne vous fetes plus ledir,
Quar ontes est de vous ferir.
Merci, Sire, dist le vilain,
Je suis vostre home et soir et main,
Et serai tant com je vivrai,
Ne jà ne m'en repentirai.
Du Roi se parti, congié prent,
A son ostel vint liement;
Riches manans ainz ne fu plus,
A son ostel en est venus,
Ne plus n'ala à la charrue,
Ne onques puis ne fu batue
Sa fame, ainz l'ama et chieri.
Ainsi ala com je vous di,
Par sa fame et par sa voisdie,
Fu bons mestres et sanz clergie.

Explicit le Médecin malgré luy.

DU PRESTRE CRUCIFIÉ.

Manuscrit 7218.

Un example vueil comencier,
Qu'apris de Monseigneur Rogier,
Un franc mestre de bon afere
Qui bien savoit ymages fere,
Et bien entaillier Crucefis,
Il n'en estoie mie aprentis,
Ainz les fesoit et bel et bien.
Et sa fame seur toute rien
Avoit enamé un provoire.
Son Seignor li ot fet acroire
Qu'à un marchié devoit aler,
Et une ymage o lui porter,
Dont il auroit, ce dist, deniers.
Et la Dame bien volentiers
Li otria, et en fu lie.
Quant cil vit la chiere haucie,
Si se pot bien apercevoir,
Qu'el le béoit à decevoir,
Si come avoit acoustumé.
Lor a desus son col geté
Un Crucefis par achoison,
Et se parti de la meson.
En la vile va, si demeure,
Et atent jusques à cele eure
Qu'il cuida qu'il fussent ensamble.
De mautalent le cuers li tremble,

A son ostel en est venuz,
Par un pertuis les a véuz,
Assis estoient au mengier.
Il apela, mès à dangier
I ala-l'en por l'uis ouvrir,
Li Prestres n'ot par où fuir :
Diex, dist li Prestres, que ferai?
Dist la Dame, jel' vous dirai.
Despoillez-vous, et si alez
Léens, et si vous estendez
Avoec ces autres Crucefis.
Ou volentiers, ou à envis,
Le fist li Prestres; si sachiez
Toz s'est li Prestres despoilliez,
Entre les ymages de fust
S'estent ausi come s'il en fust.
Quant li preudom ne l'a véu,
Erraument s'est apercéu
Qu'alez est entre ses ymages;
Mais de ce fit-il moult que sages
Qu'assez a mengié et béu
Par loisir ainz qu'il soit méu.
Quant il fu levez du mengier,
Lors comença à aguisier
Son coutel à une grant kex.
Li preudom estoit fors et preux;
Dame, dist-il, tost alumèz
Une chandoile, et si venez
Leens o moi où j'ai afere.
La Dame ne s'osa retrere,
Une chandoile a alumée,
Et est o son Seignor alée

En l'ouvréoir isnelement,
Et li preudom tout esraument
Le Provoire tout estendu
Voit, si l'a bien apercéu,
Voit certaine chose qui pent;
Dame, dist-il, vilainement
Ai en cest ymage mespris,
J'estoie yvres, ce m'est avis,
Quant je ceste chose i lessai,
Alumez, si l'amènderai.
Li Prestres ne s'osa mouvoir;
Et ice vous di-je por voir
Que ceste chose li trencha,
Que onques riens ne li lessa
Que il n'ait tout outre trenchié.
Quant li Prestres se sent blecié,
Lors si s'en est tornez fuians,
Et li preudom de maintenant
Si s'est escriez à hauts cris:
Seignor, prenez mon Crucefis
Qui or endroit m'est eschapez.
Lors a li Prestres encontrez
Deux gars qui portent une jarle;
Lors li venist miex estre à Arle.
Quar il i ot un pautonier
Qui en sa main tint un levier,
Si le feri desus le col
Qu'il l'abati dans un tai mol.
Quant il l'ot à terre abatu,
Es-vos le preudome venu
Qui l'enmena en sa meson;
Quinze livres de raençon

Li fist isnelement baillier,
C'onques n'en i failli denier.
Cest example nous moustre bien
Que nus Prestres por nule rien
Ne devroit autrui fame amer,
N'entor li venir ne aler.
Quiconques fust en calangage
Que il n'i lest quelque gage,
Si com fist cil Prestres Constans,
Qui i lessa les siens pendans.

Explicit du Prestre crucifié.

DU POVRE MERCIER.

Manuscrit 7615.

UNS joliz clers qui s'estudie
A faire chose de conrie,
Vous vueil dire chose novelle :
Se il dit chose qui soit belle,
Elle doit bien estre escoutée ;
Car par biaus diz est obliée
Maintes fois ire et cuisançons
Ai abasies grans tançons ;
Car quant aucuns dit les risées,
Les fors tançons sont obliées.
Uns sires qui tenoit grant terre,
Qui tant haoit mortel guerre,
Totes genz de malveisses vie,
Que il leur fesoit vilenie,

Que tot maintenant les pandoit,
Nule raenson n'en prenoit,
Fist crier un marchié novel.
Uns povres Merciers, sanz revel,
I vint à tot son chevalet,
N'avoit bajasse ne vallet.
Petite étoit sa mercerie.
Que ferai-je, Sainte Marie,
Dist li Merciers, de mon cheval?
Il a moult grand herbe en ce val,
Voluntiers pestre l'i metroie
Se perdre je ne le cuidoie;
Car trop me coste ses ostages,
S'avoine, et ses forrages.
Un marchant qui l'ot escouté,
Li dit, jà mar seras douté
Que vos perdroiz la vostre chose
En ceste prée qui est close;
Seur totes les terres dou monde
Tant com il dure à la réhonde
Ne trueve-l'en si fort justisse:
Si vos dirai par quel devisse
Vos lerroiz aler vostre beste.
Comandez les piez et la teste
Au bon Seignour de ceste ville
Où il n'a ne barat ne guille;
S'il est perduz sur sa fiance,
Je vos dis sanz nule créance,
Vostres chevaux vos iert renduz,
Et li lerres sera penduz,
S'il est trovez en sa contrée;
Faites en ce que vos agrée,

Li miens i est dois ier à nonne.
Par foi, dist-il, aléure bone,
Dit li Merciers, je l'amenrai,
Et puis où val le lesserai.
A Deu, à Seignour le comant,
Et en latin et en romant
Comence priere à feire
Que nus ne puet son cheval treire
Du val ne de la praerie.
Le fils Deu ne l'en faillit mie,
C'onques n'issist de la valée.
Une louve tote effamée
Vint celle part, les denz li ruhe,
Si l'estrangle, puis la maingue.
Lendemain va son cheval querre
Li Merciers, si le trueve à terre
Gissant en pieces estandu.
Diex! car m'éust-on or pendu,
Dist li Merciers, je le vorroie
De tote ma plus fort corroie:
Ne porrai mais marchiez porsuir,
Hélas! il m'en covient foïr
De mon païs en autre terre,
Si me covient mon pain à querre;
Et non pourquant je m'en irai
Au Seignour, et se li dirai
Qu'avenuz m'est tel meschéance
De mon cheval sor sa fiance,
Véoir se il me le randroit,
Ne se il pitié l'en panroit.
Plorant s'en vait jusqu'au Seignor,
Sire, dist-il, joe greignor

Vos doint-il qu'il ne m'a donée.
Et li Sires sanz demorée
Respondit moult courtoisement,
Biaus amis, bon amendement
Vos doint Dex, porquoi plorez-vous?
Biaus Sires, le volez-vos
Savoir, et je le vos dirai,
Que jà ne vos en mentirai.
Mon cheval mis en vos pastures,
Si fis ma grant mesaventure,
Car li lou l'ont trestot maingié,
Sire, s'en ai le sanc changié,
On m'avoit dit si comandoie
A vos, et après le perdoie
En pesture, ne en meson,
Que vos m'en rendriez raison;
Sire, par sainte patenostre,
En la Deu guarde et en la vostre
Le comandai entierement,
Si vos pri por Deu doucement,
Si la reson i entendez,
Qu'aucune chose m'en rendez.
Li Sires respont en riant,
N'alez mie por ce plorant,
Dist li Sires, confortez-vos.
Sur vostre foi me direz-vos
De vostre cheval vérité?
Oïl par Sainte Trinité.
Ne se jà, Dex me gart d'essoigne,
Se su éusse grant besoigne
D'argent porquoi bien le donasses,
Et de coi denier ne lessasse?

Sire, par le péril de m'ame,
Ne par la foy que doi ma Dame,
Ne se-je mes cors soit essos,
Il valoit bien soixante sols.
Ami, la moitié de soixante
Vos rendrai, ice sont bien trente,
Car la moitié me comandastes,
Et l'autre moitié Deu donastes.
Sire, je ne li doné mie,
Ains le mis en sa comandie.
Amis, or prenez à li guerre,
Si l'allez guagier en sa terre,
Que je plus ne vos en rendroie,
Se me doint Dex de mon cors joie;
Se tout comandé le m'eussiez,
Tos les soixantes sols r'eussiez.
Li Merciers dou Seignor se part,
Et s'en vait tot droit cele part
Où il avoit sa mercerie,
Sa dolour li fu alegie,
Por l'argent qui renduz li ere.
Par la foi que je doi saint Pere,
Dist-il, se je vos tenoie,
Ne se seur vos pooir avoie,
De vostre cors l'acheteriez,
Que trente sols me rendriez.
Li Merciers ist hors de la ville,
Et jure, foi que doi Saint Gille,
Que moult volentiers prendroit
Sor Dieu, et si se vengeroit,
S'il en povoit le leu trover,
Que bien s'en porroit esprouver.

Quant il ot sa raison finée,
Si voit venir parmi la prée
Un moine qui du bois se part;
Li Merciers s'en va celle part,
Se li dist, à cui estes-vos?
Biau douz Sire, que volez-vos?
Je sui à Dieu le nostre Pere,
Hai, hai, dist li Merciers, biau frere,
Que vos soiez le bien venus,
Je soie plus honiz que nus,
Se m'achapez en nule guisse,
S'an deviiez aler en chemisse,
Tant que je serai bien paiez
De trante sols; or tost traiez
Sanz contredit vostre grant chape,
Guardez que la main ne m'eschape
Sur vostre cors par felonie;
Car foi que doi Sainte Marie,
Je vos donrai telle colée,
Que tele ne vos fu donée,
Que ne vous donesses gregnour.
Je vos gage por vos Seignours,
Trente sols m'a fait de domage.
Frere, vos faites grant domage,
Dist li moines, que me tenez;
Mès devant le Seignor venez
Qui est justise de la terre;
Nuns moines ne doit avoir guerre,
Se savez moi que demander,
Li Sires set bien comander
C'on doint à chascun sa droiture.
Si me doint Dex bone aventure,

Dist li Sires, je vueil aler,
Mès s'il me devoit avaler
En sa chartre la plus parfonde,
Saverai-je nostre roonde.
Baillez la moi apertement,
Ou foi que doi mon sauvement,
Vous tenroiz jà malvès sentiers.
Sire, envis ou volentiers,
Dit le moines, la vos donrai-je,
Vos me faites grant outraige.
Cil a la chape desvestue,
Et li Merciers l'a recoillue.
Entre le moine et le Mercier
Veignent au Seignour en tenchier
Liquiex ait droit en la querelle.
Sire, ce n'est pas chose bele,
Dit li moines c'on me desrobe
En vostre terre de ma robe:
N'est-il bien hors de mémoire
Qui mat sa main sus un provoire?
Sire, ma chape m'ont tolue,
Faites qu'ele me soit rendue.
Si me doint Dex amendement,
Dit li Merciers apertement,
Vos mentez, mès je vos en gage,
Je ne vos demant autre outrage,
S'an vueil le jugement oïr.
Ce me fait le cuer resjoïr,
Dit li moines, que vos me dites,
Par jugement serai toz quites.
Je n'ai Seignor fors que le Roi
De Paradis. Par son desroi,

Dit li Merciers, vos ai gagié,
Et de vostre gage ostagié;
Mon cheval li mist en sa guarde,
Mors est, se li maus feu ne m'arde,
Vos en paieroiz la moitié.
Merciers, tu es moult tost coitié,
Dit li Sires, de gages prendre:
Dist li Sires, sanz plus estendre,
Tot maintenant je jugeroie
Du très plus bel que je saroie.
Por ce suemes-nos ci venuz,
Dit li moine; il sera tenuz,
Fait li Sires, ce que dirai?
Sires, je ne vos desdirai,
Dist li moines; ne je, biau Sire,
Dist li Merciers. Qui véist rire
Le Seignor et sa compaignie,
De rire ne se teignent mie.
Or entendez le jugement,
Dist li Sires communalment,
Car tout en hault le vos dirai.
Dan moine, je vos partirai
Deus geus, le malvés lesserez,
Et à meillour vos en tanrez.
Se volez lessier le servisse
De Deu et de sainte Iglisse,
Et autre Seignor faire homage,
Vos r'arez quites toz vos gages:
Et se vos Deu servir volez
Aussi come vos soliez,
Le Mercier vos covient paier
Trente sols por lui rapaier;

Or en faites à vostre guisse.
Com li moines ot la devise
Il vosist estre en s'Abaïe,
Bien voit qu'il n'achapera mie.
Sire, avant que Dieu renoiesse,
J'auroie plus chier que paiesse,
Dit li moines, quarente livres.
De trente sols serez delivres,
Dist li Sires séurement,
Et porrez plus hardiement
Prendre des biens Deu sanz outrage,
Car por lui avez cest domage.
Li moines plus parler n'en ose.
Mais je vos di à la parclose,
Paia li moines dan deniers,
Por Deu trente sols de deniers,
Pour Deu les paia sanz aumone,
Et li Sires qui tos biens done,
Gart cels de male destinée,
Qui ceste rime ont escoutée,
Et celui qui la devisée.
Done-moi boire, si t'agrée.

Explicit du povre Mercier.

DE BRUNAIN LA VACHE AU PRESTRE.

PAR JEAN DE BOVES.

Manuscrit 7218.

D'UN vilain conte et de sa fame,
C'un jor de feste Nostre Dame
Aloient ourer à l'Yglise.
Li Prestres devant le servise

Vint à son proisne sermoner,
Et dist qu'il fesoit bon doner
Por Dieu, qui reson entendoit,
Que Diex au double li rendoit
Celui qui le fesoit de cuer.
Os, fet li vilains, bele suer,
Que noz Prestres a en convent?
Qui por Dieu done à escient,
Que Diex li fet mouteplier;
Miex ne poons-nous emploier
No vache, se bel te doit estre,
Que pour Dieu le donons le Prestre,
Ausi rent-ele petit lait.
Sire, je vueil bien que il l'ait,
Fet la Dame, par tel reson.
A tant s'en vienent en meson,
Que ne firent plus longue fable.
Li vilains s'en entre en l'estable,
Sa vache prent par le lien,
Présenter le vait au Doien.
Li Prestres ert sages et cointes.
Biaus Sire, fet-il à mains jointes,
Por l'amor Dieu Blerain vous doing;
Le lien li a mis el poing,
Si jure que plus n'a d'avoir.
Amis, or as-tu fet savoir,
Fet li Provoires dans Constans,
Qui à prendre bée toz tans.
Va-t'en, bien as fet ton message,
Quar fussent or tuit ausi sage
Mi paroiscien come vous estes,
S'averoie plenté de bestes.

Li vilains se part du Provoire.
Li Prestres comanda en oirre
C'on fasse pour aprivoisier
Blerain avoec Brunain lier,
La seue grant vache demaine.
Li clers en lor jardin la maine,
Lor vache trueve, ce me samble.
Andeux les accoupla ensamble,
Atant s'en torne, si les lesse.
La vache le Prestre s'abesse,
Por ce que voloit pasturer,
Mes Blere nel' vout endurer,
Ainz sache le liens si fors,
Du jardin la traîna fors :
Tant l'a menée par ostez,
Par chenevieres et par prez,
Qu'elle est reperie à son estre
Avoecques la vache le Prestre
Qui moult à mener li grevoit.
Li vilains garde, si le voit,
Moult en a grant joie en son cuer.
Ha, fet li vilains, bele suer,
Voirement est Diex bon doublere,
Quar li et autre revient Blere;
Une grant vache amaine brune,
Or en avons nous deux por une,
Petis sera nostre toitiaus.
Par example dist cis fabliaus,
Que fols est qui ne s'abandone,
Cil a li bien cui Diex le done,
Non cil qui le muce et enfuet;
Nus hom mouteplier ne puet

Sanz grant éur, c'est or del mains.
Par grant éur ot li vilains
Deux vaches, et li Prestres nule.
Tels cuide avancier qui recule.

Explicit de Brunain la vache au Prestre.

DES CHEVALIERS, DES CLERCS ET DES VILAINS.

Manuscrit 7218.

DUI Chevalier vont chevauchant,
Li uns vairon, l'autre bauçant,
Et truevent un lieu descombré,
D'arbres açaint, de feuille aombré,
D'erbes, de floretes vestu,
Un petit i sont arestu.
Dist l'uns à l'autre, Dieu merci,
Com fet ore biau mangier ci !
Qui averoit vin en bareil,
Bons pastez et autre appareil,
Il i feroit plus delitable,
Qu'en une sale à haute table;
Puis il s'en départent atant.
  Dui Cler s'aloient esbatant,
Quant li biau lieu ont avisé,
Si ont come Cler devisé,
Et dist li uns, qui averoit
Ici fame qu'il ameroit,

Moult feroit biau jouer à li;
Bien averoit le cuer failli,
Fet li autres et recreant,
S'il n'en prendoit bien son creant.
Iluec ne sont plus arrestu.
Dui vilain s'i sont embatu
Qui reperoient d'un marchié,
De vans et de peles carchié.
Quant où biau lieu assis se furent,
Si ont parlé si come il durent,
Et dist li uns, sire Fouchier,
Com vez ci biau lieu pour chier!
Or i chions, or, biaus compere;
Soit, fet-il, par l'ame mon pere:
Lors du chier chascuns s'efforce.
De cest example en est la force,
Qu'il n'est nus deduis entresait,
Fors de chier que vilains ait.
Et pour ce que vilain cunchient
Toz les biaus lieus, et qu'il y chient,
Par deduit et par esbanoi,
Si voudroie, foi que je doi
Et aus parrins et aus marines,
Que vilains chiast des narines.
Qoique je die ne qoi non,
Nus n'est vilains, se de cuer non.
Vilains est qui fet vilonie,
Jà tant n'iert de haute lingnie.
Diex vos destort de vilonie,
Et gart toute la compaignie.

Explicit des Chevaliers, des Clercs et des Vilains.

DE LA DAME QUI FIT TROIS TOURS ENTOUR LE MONSTIER.

PAR RUTEBEUF.

Manuscrits 7218, 7615 et 7633.

Qui fame vorroit decevoir,
Je li faz bien apercevoir
Qu'avant decevroit l'anemi,
Le Déable en champ arrami.
Cil qui fame viaut justiser,
Chascun jor la puet contrister,
Et lendemain r'est tote saine
Por ressuffrir autretel paine;
Mais quant fame a fol debonere,
Et ele a riens de lui afere,
Ele li dist tant de bellues,
De truffes et de fanfelues,
Qu'ele li fet à force entendre
Que li ciex sera demain cèndre;
Ainsi gaaigne la querele.
Jel' dis por une Damoizele
Qui ert fame à un Escuier,
Ne sai Chartrain ou Berruier.
La Damoisele, c'est la voire,
Estoit amie à un Provoire,
Moult l'amoit cil et ele lui,
Et si ne lessast por nelui

Qu'ele ne féist son voloir,
Cui qu'en déust le cuer doloir.
Un jor au partir de l'Eglise
Ot li Prestres fet son servise;
Ses vestemenz lést à ploier,
Et si vet la Dame proier
Que le soir en un boschet viegne,
Parler li wet d'une besoigne,
Où je cuit que pou conquerroie,
Se la bezoingne vous nommoie;
La Dame respondi au Prestre,
Sire, vez me ci toute preste,
C'or est-il et poinz et saison,
Ausint n'est pas cil en maison.
  Or avoit en ceste aventure,
Sans plus itant de mes-presure,
Que les maisons n'estoient pas
L'une lez l'autre à quatre pas;
Ains i avoit, dont mout lor poise,
Li tiers d'une liue françoise;
Chascune ert en un espinois
Com ces maisons de Gastinois.
Mais li boschez que je vous nome,
Estoit à ce vaillant preudomme
Qu'à Saint Ernoul doit la chandoile.
Le soir qu'il ot jà maint estoile
Parant où ciel, si com moi samble,
Li Prestres de sa maison s'emble,
Et se vint où boschet séoir,
Que nus ne le puisse véoir.
Mais à la Dame mes-avint
Que sire Ernous ses mariz vint

Tous emplus et tous engelez,
Ne sai dont où il ert alez,
Por ce remanoir là covint.
De son Provoire li sovint,
Si se haste d'aparillier,
Ne le veut pas faire veiller,
Por ce n'i ot trois mès ne quatre.
Après mengier petit esbattre
Le laissa, bien le vos puis dire,
Sovant li a dit : biaus dous sire,
Alez gesir, si ferez bien,
Veillier grieve sor tote rien
A home quant il est lassez,
Hui avez chevauchié assez.
D'aler gesir tant li reprouche,
Por pou le morcel en la bouche
Ne fait celui aler gesir,
Tant a d'eschaper grant desir.
Li bons Escuiers i ala,
Qui sa Damoisele appella,
Por ce que mout la prise et aime.
Sire, fet-elle, il me faut traime
A une toile que je fais,
Et si m'en faut encor grant fais
Dont je ne me soi gardè penre,
Et je n'en truis nes point à vendre,
Por Dieu si ne sai que j'en face.
A déable soit tel filace,
Dist li Escuiers, com la vostre,
Foi que je doi Saint Pol l'Apostre,
Je voudroie que fust en Saine.
A tant se coche, si se saigne,

Et

Et cele se part de la chambre.
Petit sejornerent si membre,
Tant qu'el vint là où cil l'atent.
Li uns les bras à l'autre tent,
Iluec furent à grant deduit,
Tant que fu près de miennuit.
Dou premier somme cil s'esveille,
Se li vint à moult grant merveille,
Quant il ne sent lès li sa fame.
Chamberiere, où est vostre Dame?
Elle est là fors en cele ville
Chiez sa comere où ele fille.
Quant cil oï que là fors iere,
Voirs est qu'il fist moult lede chiere.
Son sercot vest, si se leva,
Sa Damoisele querre va.
Chiez sa comere la demande,
Ne trueve qui raison l'en rende,
Qu'ele n'i avoit esté mie;
Es-vos celi en frenesie,
Par delez cels qu'el boschet furent,
Ala et vint, cil ne se murent;
Et quant il fu outre passez,
Sire, fet-ele, or est assez,
Or convient-il que je m'en aille.
Vous arois jà noise et bataille;
Fait li Prestres, ice me tue,
Que vous serez jà trop batue.
Onques de moi ne vous sovaigne,
Dans Prestres, de vous vous covéigne,
Dist la Damoisele en riant.
Que vous iroie-je contant?

Chascuns s'en vint à son repere.
Cil qui se jut, ne se pot tere;
Dame orde, vilz pute provée,
Vous soiez or la mal trovée,
Dist li Escuier, dont venez?
Bien pert que pour fol me tenez.
Cele se tut et cil s'effroie,
Voiz pour le sanc, et pour le foie,
Por la froissure, por la teste,
Elle vient d'avec nostre Preste.
Issi dit voir, et si nel' sot,
Cele se tut, si ne dit mot.
Quant cil ot que ne se deffent,
Par un petit d'iror n'e fent,
Qu'il cuide bien en aventure
Avoir dit la vérité pure.
Mautalent l'argue et atise,
Sa fame a par les treces prise,
Por le trenchier son coutel tret.
Sire, fet-ele, por Dieu atret,
Or convient-il que je vous die.
Or orroiz la trop grant boisdie,
J'amasse miex estre en la fosse.
Voire est que je sui de vous grosse,
Si m'enseigna-l'on à aler
Entor le mostier sans parler,
Trois tors, dire trois patenostres
En l'onor Dieu et ses Apostres;
Une fosse au talon féisse,
Et par trois jors i revenisse.
S'au tiers jorz overt le trovoie,
S'étoit un fils qu'avoir devoie,

Et s'il étoit clos, c'étoit fille.
Or ne revaut tot une bille,
Fait la Dame, quanque j'ay fait;
Mais par Saint Jaque il ert refait,
Se vos tuer m'en deviiez.
Atant s'est cil desavoiez
De la voie où avoiez iere,
Si parla en autre maniere.
Dame, dist-il, je que savoie
Dou voiage ne de la voie?
Se je séusse ceste chose,
Dont je à tort vous blasme et chose,
Je sui cil qui mot n'en déisse,
Se je anui de cest soir isse.
Atant se turent, si font pais,
Que cil n'en doit parler jamais,
De chose que sa fame face,
Ne n'orra noise ne menace.
Rutebuef dist en cest fablel
Quant fame a fol, s'a son avel.

Explicit de la Dame qui fit trois tours entour le Monstier.

FABLIAU DE LA MERDE.

Manuscrit 7218 et 7615.

Acui que il soit lait ne bel,
Comencier vous voil un fabel,
Por ce qu'il m'est conté et dit
Que li fabel cort et petit

Anuient mains que li trop lonc.
Or escoutez ci après donc
Que il avint à un vilain.
Sor un coissin tot plain d'estrain
Se degratoit delez son feu,
Et sa fame sist en son leu
De l'autre par sor une nate,
Et li vilains qui se degrate,
Enpoingne sa *** et son ***,
Sa fame apele que il vit;
Suer, fet-il, foi que moi devez
Or devinez, se vos savez,
Que c'est que je tieng en mon poing?
Et cele qui ne fu pas loing,
Li respond, qui n'ert pas coarde,
Li maléois feus le vos arde:
Je cuit que ce soit vostre andoille.
Par mon chief, ainçois est ma ***,
Fait li vilains qui gist souvine,
Vous n'iestes pas bone devine.
Et la Dame tout coiement,
Taste à son cul isnelement,
Semblant fait qu'elle se defrote,
S'a trouvé une masse crote,
Qui ert plus grosse que un pois;
A soi la sache demanois,
A tout le poil à li la tire,
A son Seignor comence à dire.
Sire, fet-ele, or gageroie
A vos, se gager m'i osoie,
Qu'a trois mos ne devinerois
Que c'est que je tiens en mes dois.

Et g'i met denrée de vin,
Fet li vilains, par Saint Martin.
Ainsi fu faite la fermaille.
Et cele la crote li baille;
Le vilain la prent et si taste:
Par foi, fet-il, ce cuit, c'est paste,
Por ce qu'elle est un petit mole.
Par mon chief, c'est fausse parole,
Fait la Dame moult hautement,
Vous mentez au commencement,
Or n'avez que deux mots à dire.
Par le cuer Dé je cuit c'est cire,
Que où que soit avez trovée.
Par foi, c'est mençonge provée,
Fait cele qui le tient pour sot;
Or n'avez à dire c'un mot.
Et cil en sa gole dedens
La met et masche entre ses dens,
Que paor a que il ne perde,
Par le sanc Dé, fet-il, c'est merde,
Or m'en puis bien apercevoir.
Par mon chief, vous avez dit voir:
Ce est merde de tout à estrous,
Jamés ne gagerai à vous.
Déables vous ont fait devin,
Je vous doi denrée de vin.

Explicit du Fabliau de la Merde.

DE LA BOURSE PLEINE DE SENS.

PAR JEHANS LI GALOIS D'AUBEPIERRE (*).

Manuscrit 7218 et 7615.

JEHANS LI GALOIS nous raconte
Qu'il ot en la terre le Conte
De Nevers, un riche borgois
Qui moult ert sages et cortois:
Li borgois estoit marchéanz,
Et de foires moult bien chéanz;
Sages estoit et bien apris,
Et si ot fame de haut pris,
La plus bele que l'en séust
Où païs, ne que l'en péust
Trover, tant séust-l'en cerchier.
La Dame ot moult son Seignor chier,
Et il li, mès que tant i ot
Que li borjois une amie ot
Qu'il ama et vesti de robes,
Et cele le servoit de lobes;
Car moult le vausist bien deçoivre.
La fame s'en prist à perçoivre,

(*) *Aubepierre.* Il y a en France trois villes ou bourgs qui portent ce nom. Le premier en Champagne, Diocèse de Langres; un autre en Brie, Diocèse de Meaux; et un troisième dans la Marche, sur les confins du Berri, à 70 lieues de Paris. Il y a tout lieu de croire que l'Auteur de ce Conte étoit de ce dernier, parce que le Nivernois et le Berri sont limitrophes.

Qui l'i voit aler et venir,
Si ne se pot mie tenir
Qu'elle ne deist à son Seignor :
Biau Sire, à moult grant deshonor
Usez vostre vie lez moi ;
N'avez-vous honte? Dame de qoi?
De qoi, Sire? or i prenez garde,
Vous maintenez une musarde
Qui vous honit et vous áfole,
Et toz li mondes en parole,
Que toute la vile le set,
Et dist chascuns que Diex vous het
Et sa Mere, et tous ses Pooirs.
Taisiez, Dame, n'est mie voirs,
Gens sont coustumiers de mesdire.
Lors s'en part iriez et plains d'ire,
Si s'en va parmi le chastel,
Qui moult séoit et bien et bel.
Je ne sçai ville miex assise,
Si est apelée Dysise (*),

(*) Aujourd'hui Decise et Desise, petite ville dans le ci-devant Duché de Nevers, à 8 lieues de Nevers, à 7 de Bourbon-Lanci. Elle est située dans une île, à l'embouchure de la rivière d'Airon dans la Loire. Elle est fort élevée, quoique dans une île. Il y avoit autrefois un très-beau pont de pierres, dont la moitié a été détruite; sur les piles de pierres de cette moitié détruite, on y a construit un pont de bois.

Cette ville nommée en latin *Decetia*, est fort ancienne; Jules César y a demeuré, ainsi qu'il le dit lui-même dans ses Commentaires *De Bello-Gallico*, liv. vij. *Et quod legibus Æduorum iis qui summum Magistratum obtinuerant excedere finibus non liceret, ne quid jure aut legibus eorum diminuisse videretur, ipse in*

Et siet en une isle de Loire;
Li borjois devoit à la foire
Aler en Troies en Bergoigne (*).
La Dame qui cremoit vergoigne,
Le fait revenir à l'ostel,
Assez li conte d'un et d'el,
Et le chastie de parole;
Mais il n'a cure de s'escole,
A pou l'en est, et pou i pensse.
La Dame voit que sa deffensse
Ne li puet nule riens valoir,
Si a tot mis en non chaloir,
Tant que ce vint à lendemain
Que li borjois leva bien main;
Son palefroi fist enseler,
Et ses charetes ateler,
Qui carchies furent d'avoir.
Quant les ot fetes esmovoir,
Si revint parler à sa fame:
Dites-moi, fet-il, bele Dame,

Æduos proficisci statuit, Senatumque omnem et quos inter controversia esset, Deceliam ad se vocavit.

Gui Coquille, fameux Jurisconsulte, étoit originaire de cette ville

Les personnes du pays tirent son étymologie de *Petra Decisa;* ils prétendent que l'île dans laquelle elle est bâtie, étoit anciennement un rocher fort élevé sur le bord de la Loire, qui s'étant séparé du continent, forma cette île. M. Bourgon, dans son *Alphabet Géographique,* dit que cette ville étoit sous la domination des anciens Eduens Autunois.

(*) Je n'ai vu en aucun endroit que la ville de Troyes ait jamais été en Bourgogne.

Quex joiaus pour vostre deport
Volez-vos que je vos aport
De la bone foire de Troies;
Volez-vos guimples ou corroies,
Toissus d'or, anniaus ou afiches?
Je ne serai jà vers vous chiches
De rien que je puisse trover.
Sire, je ne vous vueil rover,
Fet cele qui le tient à fol,
Foi que doi Saint Pere et Saint Pol,
Fors seul plaine borse de sens,
Se il vous plest, aportez m'en
Plain une bourse d'un denier.
Volentiers, fait sire Renier,
Vous l'aurez combien qu'il me coust.
Ce fu à la foire d'Aoust
Que sire Reniers de Dysise
Se parti de Dame Phelise,
Et vint à la foire de Troies;
Là trouva marchéans de Bloies
Qui achaterent son charroi.
Quant vendu ot, si prist conroi
Isnelement sans atargier
De ses charrettes recargier,
Mais ce ne fu mie d'estoupes;
Hanas d'or, d'argent et de coupes,
I ot assez de draperie,
Qu'il n'ot cure de friperie,
Mais d'escarlate tainte en graine,
De bons pers et de bonne laine
De Bruges et de Saint-Omer:
Nus ne pot dire n'assommer

L'avoir c'on mist en dix charettes;
Ne covient pas que soient fretes,
Quar à merveille i ot grant somme,
Et à chascune avoit un home
Por miex conduire le charroi.
Il les comande à Dieu le Roi,
Congié demandent, si s'en vont,
Et cil acheminé se sont
Tot droit le grant chemin plenier.
Or oez de sire Renier,
Com fu de sens vuis et delivres,
Ne déust pas estre si yvres,
S'il éust béu vin de Chipre;
Il s'en vint à la halle d'Ypre,
Un bastonet en sa main tint,
Et de s'amie li souvint.
Acheta li roube de pers,
Moult par ot le sens à envers,
Si la ploia en un troussel:
Dessus son palefroi morel
La trousse et lie darriere soi,
Ne vuet qu'en le sache que soi,
Quant la baillera à sa drue.
Lors s'en vet par la mestre rue
Tant qu'il est venus chiez son oste;
Là descendi, et sa chape oste,
Si a baillé son palefroi
Son garçon qui ot non Jeoffroy.
Lors li souvint de la proiere
Sa fame, que plaine aumoniere
Li ot demandée de sen;
Mès il ne sot mie en quel sen

Il puisse de l'avoir chevir.
Devant lui garde et voit venir
Son oste q'ot non Alixandre,
Sire, fet-il, savez à vendre
Nul lieu plaine borse de sen?
Se le savez, conseilliez m'en.
Tantost ses ostes li ensaigne
Un mercier de terre lontaigne;
Je cuit, fet-il, que cil en a.
Adonc sire Reniers i va,
Son estre conta au mercier,
Et cil li dist sans delaier
Qu'il n'en a point, mès il l'envoie
A un Epicier de Savoie,
Qui de viellece estoit chenuz.
Sire Reniers est là venuz,
Si li demande qu'il li faut;
Et cil jure, se Dieux le saut,
C'onques à nul jor de sa vie
N'en sot denrée ne demie.
Lors s'en part iriez et penssis,
Et par mal talent s'est assis
Sus un siege delez un fust,
Et jure, s'a poi ne li fust,
N'enquéist plus n'avant, n'arriere.
Lors vit venir par la chariere
Un viel marchéans de Galice.
Demandez, dist-il, recolice,
Annis, ou gingembre ou canele?
De quoi demandez-vous novele
A ce marchéant de Savoie?
Sire, fet-il, se Dieus me voie,

Je ne demant pas ricolice,
Ne clos de gerofle, n'espice,
Ains quier plaine borse de sens,
Dont je sui en moult grant porpens;
Savez-en nule part à vendre?
Oïl bien, te ferai entendre,
Se tu veux, coment tu l'auras,
Que jà plus avant n'en querras.
Mès dis-moi se tu as moillier?
Oïl, fille de Chevalier,
Qui sages est, preus et cortoise (*),
Tu as amie, et si l'en poise?
En as donc? Oïl, voir, biau Sire.
Li preudons li commence à dire
De la folie qu'il entent,
Diva, fet-il, or di, ne ment,
Enportes-tu riens à t'amie?
Oïl, ne vos mentirai mie,
Bone robe de bons pers d'Ypre,
Il n'a meillor de ci à Cypre.
Li prudom qui fu debonaire,
Li dist, il te convient à faire

(*) *Manuscrit* 7218.
La plus belle qui soit en terre.
Por lui m'estuet cerchier et querre
Plaine borse de sens petite;
Or vos ai ma besoingne dite,
Et sanz vilonie et sanz noise.
Tu as amie, et si en poise,
Par aventure, à ta moillier,
Et si t'en voi les iex moillier.
N'as-tu amie? Oïl voir, Sire.
Li preudons comence à sorrise.

Autre chose que tu ne pensses,
Honiz ies, se tu ne pourpensses
Que je te voudrai conseillier,
Sanz toi moult forment traveillier.
Il te convient de ci movoir,
Et aler après ton avoir.
Quant près ton ostel venras,
Ta robe et ton cheval lairas
A celi qui bien le te rende;
Et pren une robe truande
Qui soit depeciée et deroute,
Si que parmi perent ti coute.
Par nuit entreras chiez t'amie,
Et li di que tu n'as demie,
Ne denrée de ton avoir,
Tot as perdu à icest soir:
Te veus avoec li osteler,
Et au main t'en voudras aler,
Ains jor pour ce c'on ne te voie.
Se bel t'aquieut et te fait joie,
Bien a la robe deservie;
Mès garde, ne demeure mie,
S'ele est orguilleuse ne fiere,
Com affiert à tel pautoniere,
Que ne te vuelle recevoir,
Lors te porras apercevoir
Que mal as emploié ton tens,
Et le servise et le despens
Qu'as por li fet ça en arriere;
Lors te remet à la charriere
De ta maison, et si entre enz.
Et quant seras venuz leenz,

Et ta fame ert à toi venue,
Se li di ta desconvenue
Sans joie faire et sans deduit;
Mais tu la trouveras, ce cuit,
De moult plus cortoise maniere,
Que n'aura fet la pautoniere.
Qoi qu'el te die, c'est ta fame,
Garde ton cors, pance de t'ame.
Ainsi com je t'ai devisé,
Va-t'en, je te comande à Dé.
Atant l'un de l'autre se part,
Reniers monte, si li est tart
Qu'il vigne à Dysise sor Loire;
S'amie qui n'est mie voire,
Voudra essaier à cel jour,
Et paier selonc sa labour.
Lors chevaucha grant aléure,
Les grans tros, non pas l'ambléure,
Tant qu'il ataint ses charretiers.
Seignor, dist-il, or est mestiers
Que me gardez mon palefroi,
Ma robe et mon garçon Joffroi,
Car il me convient à chief trere
D'une chose que j'ai affere.
Lors a sa robe despoillie (*a*),
Et vesti une heraudie
Qui ne valoit pas trois deniers.
Ainsi s'en va sire Reniers,
Ne fina, si vint à Dissise,
Un noble chastel à devise.

(*a*) Tantost de s'aloiere trest
Une hiraudie qu'il vest.

En la ville est entrez par nuit,
Ne vout que le véissent tuit;
Si vint droit à l'ostel s'amie,
Qui encor n'estoit endormie,
Quar maintenant s'estoit couchié.
Il vint à l'uis, si l'a huchié:
Cele se lieve, son huis œuvre,
Cil entre ens, et ele descœuvre,
Le feu alume, si le voit,
Lors demande que c'étoit
Qu'il ert ainsi haligotez.
Bele suer, dist-il, ne doutez,
J'ai tot perdu quanque j'avoie,
Demain ains jor, qu'en ne me voie,
M'enfuirai en estrange terre.
Alez aillors vostre ostel querre,
Fait-ele, ci n'avez que fere.
Avoi! bele suer debonere,
Jà me soliez tant amer,
Et ami et Seignor clamer,
Ne soiez pas vers moi si dure.
Biau Sire, par male aventure
N'ai cure de vostre raison.
Reniers ist hors de la maison,
Quant il oï cele novele;
A son ostel vint, si apele
Un mot, et sa fame l'oï,
Qui moult forment s'en esjoï.
Lors corut come preus et sage,
L'uis ovrir sans autre message,
Son Seignor mena contre mont,
Qu'ele aime miex que rien du mont,

Et li a di come esperdu,
Dame, fet-il, j'ai tout perdu
Quanque je menai à la foire,
Com se tout fust cheü en Loire.
Las ! que feront cil que je doi?
Jà ne seront paié par moi,
Car je nes porroie paier.
La Dame le voit esmaier,
Et ot qu'il se claime chetiz :
Sire, fet-ele, or soiez fiz,
S'il i avoit dis mile livres,
S'en seriez-vous par tant delivres;
Aiez bon cuer et bon courage,
Et vendez tot mon héritage,
Vignes et boscages et prez,
Tenéures, molins et blez,
Vignes, mesons, et prez et terres,
Robes, joiaux et clers et serres.
Je l'otroi molt bien endroit moi.
Et ceste robe que ci voi,
N'est pas belle, despoillez-la,
Prenez à celle perce-là
Cele robe de menu vair
Que ne vestites dès yver;
Vestez-la, et confortez-vous;
La merci Dieu jà avez-vous
Plus bien que tout cil de la vile;
A Monpellier ne à Saint-Gile
N'a plus riche borjois de vous,
Lessiez le duel, confortez-vous.
Lors le fist vestir come Roi,
Et dou mangier a pris conroi.

Quant mangié orent par loisir,
Si vont reposer et gesir
Dusqu'au matin que l'aube criéve,
Que la gent dou chastel se liéve.
Jà fu la novelle espandue,
Que par la garse fu séue,
Que venus ert sire Reniers
Mau-vestus come pautoniers,
A pié, sans escu et sans lance,
Et de perdre sont à fiance
Cil et celes qui plévi l'ont.
Lors se liévent et venuz sont
Chiés le borjois por lui véoir.
Il les a fait lés lui séoir,
Si lor a mostrée sa perte:
Seignor, dist-il, c'est chose aperte,
Fait-il, que j'ai perdu le mien,
Encor m'en déportasse bien,
S'il n'i éust point de l'autrui;
Mais por ce desconfortez sui
Que de l'autrui i a assez.
Entre vos qui plévi m'avez,
Me deportez, se il vous plest.
Chascun de respondre se test,
Fors que l'uns à l'autre conseille
Tout coiement dedenz l'oreille.
Malement sommes malbailli,
Et par cest hommes escharni;
Nous serons par lui mal mené,
Mar le véismes onques né.
A ce qu'il sont en tel effroi,
Si ont véu venir Joffroy

Qui le Palefroi mene en destre,
Et son roncin mène à senestre :
Après lui sont li charretier.
Symons, Aliaumes, Gautier
L'ont véu, si dient entre aus :
Cui est or, font-il, cil chevaus,
Et ces charrettes, à cui sont,
Qui vienent par desus cel pont ?
Je ne sai qui, ce dist Guillaume,
Ne ne sçai, ce dit Aliaume.
Quant Reniers vit qu'il sont si près,
Si lor dist, mout estes engrès
De savoir à cui eles sont ;
Par celui Dieu qui fist cest mont,
Moies sont, et ce qui est ens,
Jà nuns de vous ne soit dolans,
Merci Dieu, bien vous puis paier,
Ne vous covient à esmaièr.
Si vous dirai parole voire.
Je fui à Troies à la foire ;
Quant j'oi ma besoigne atornée,
Et je fui à la retornée,
Adonc me souvint de Mabille,
Une garce de ceste ville
Que je soel amer par amors,
Mais or va la chose à rebors.
Or escoutez come il avint.
Quant de Mabille me souvint,
Si alai en la halle d'Ypre,
Robe de pers, n'a tele en Cypre,
Achetai por la pautoniere ;
Puis quis à vendre une aumosniere

Plaine de sen, si la trouvai,
Aporté l'ai, encore l'ai.
Quant ce oi fèt, ma voie ting,
Droit à mes charretes m'en ving,
Si lor livrai mon palefroi,
Ma robe et mon garçon Jefroi;
Puis vesti une povre cote
Où il ot mainte haligote:
Si m'apenssai de bele guile,
Par nuit m'en entrai en la vile,
A l'ostel Mabille tout droit;
Semblant feis que j'éusse froit,
S'entrai ens. Quant ele me vit
Mal vestu, et je li oi dit
Que trestoz estoie escilliez,
Et elle vit que fui soilliez,
Fors de son ostel m'enchaça.
Je m'en issi et m'en ving ça,
Où j'estoie miex conéus,
Merci Dieu, fui bien recéus;
Mais la robe que j'aportoie
A la garce est encore moie:
La Dame de céans l'aura,
Qui molt meillor gré m'en saura.
Quant la Dame ot cest mot oï,
Molt durement s'en esjoï.
Sire, fet-ele, ahen, ahen,
Or avez-vous trové le sen
Que vos avoie demandé,
Vous l'avez trové en nom Dé.
Cel jour fist le borjois grant feste.
Seignor, vos qui estes de geste,

Qui cuers avez legiers et fols,
Se vos volez croire mon los,
Chascun de vos i prendra garde.
Fox est li hom qui croit musarde;
S'or aviiez autant d'avoir
Com li Rois de France, por voir,
Se l'éussiez abandoné
A une garce, et tout doné,
S'ele vous véoit au desous,
Plus vil vous auroit que un grous,
Qu'il n'i a amor ne fiance.
Fous est qui lor tient aliance,
Et qui lor depart rien dou sien,
Encor a-on fabliau dou sen.
Ci poez aprendre et oïr
C'on ne puet de garce joïr
Ne au demain, ne au matin,
Vez-cy de mon fabel la fin.
Jehans li Galois d'Aubepierre
Nous dist, si com la fuelle d'yerre
Se tient fresche, novelle et vers,
Est li cuers de la fame overs
Toutes por ome decevoir:
Por ce est fous, ce saciez de voir,
Li hons qui a bone moillier,
Quant il aillors se va soillier
Aus foles garses tricheresses,
Qui plus que chas sont lecheresses,
Où il n'a verité ne foi,
Amour, ne loiauté, ne foi.
Et quant de l'ome ont fait lor preu,
Miex l'ameroient enmi un feu,

Que ne feroient delez aus,
Si en sont avenus maint maus.

Explicit de la Bourse pleine de Sens.

DOU LOU ET DE L'OUE.

PAR JEAN DE BOVES.

Manuscrit 7218.

D'un Leu raconte sanz gabois
Que famine chaça d'un bois,
Et ala querre sa pasture.
Lez un mesnil, par aventure,
Trova un fouc d'Oues paissant :
Cele part vient le col baissant,
Arriers le fouc en ataint une
Qui n'estoit pas de la commune ;
Aus dens l'aert quant l'a atainte.
Mais ne l'a mie si estrainte,
Qu'au bois ne l'enport toute vive.
Ha ! fet l'Oue, lasse chetive,
Com fui née de plus male eure
Que ma compaigne qui demeure !
Il n'en i a nule remese,
Ne soit rostie lez la brèse,
D'aigret confite et de vinaigre,
Il n'en i a nule si maigre,
Ne soit mise par escueles.
De sons, de notes, de viéles
Seront tuit li morsel conduit,
Et je morrai ci sans deduit,

Jà n'i aura feste ne joie.
En non Dieu, dist li Leus, dame Oie,
Nous chanterons, puisqu'il vous siet;
Sor les piez derriere s'assiet,
En sa goule bouta sa poue,
A huller prist; et quant dame Oue
Se senti des denz alaschie,
Dont souffert ot si grant haschie,
Sagement trait à li son col,
Si a bien regardé son vol,
Sor un chesne a son cors gari.
Es-vos le Leu si esmarri,
Si esbahi et si plain d'ire,
Que par pou sa pel ne deschire,
Quant voit qu'il a l'Oue perdue;
De mautalent li cors li sue,
Quant ne se puet vengier aillors.
En reprovier a dit li Lous,
Mal chanter fet devant mengier,
Je l'ai ore comparé chier.
Lors se porpensse qu'il fera,
Et dist qu'encor retornera
Arriers aus Oues hors du bois.
Lors s'en issi tout demanois,
Une en trova qui paissoit seule
Aus chans; si la prist en sa gueule,
Si l'enporta au bois fuiant,
Là la menja tout maintenant;
Ainz qu'il chantat l'a dévorée;
Sa pance en a bien saoulée.
Quant mengié ot à grant plenté,
Lors dit, c'orains avoit chanté

Devant mengier, si fist que fols,
L'Oue en perdit à tout les os,
Et dist jamès ne chantera
Devant que il mengié aura;
Quant il aura mengié assez,
Lors chantera s'il n'est lassez.
Ce nous dist li Lou lozengier,
Dehait chanter devant mengier.
Encor en tienent la coustume
Du Leu, tuit li vilain enfrume
De la coutume vile et orde,
Où tout li plus du mont s'acorde;
Li plus du mont ne que li Lous
N'est liez devant qu'il soit saouls,
La coustume au Leu tienent tuit,
Ne savons fere nul déduit
Devant que nous soions tuit plain,
Ci faut du Leu tout main à main.

Explicit dou Lou et de l'Oue.

DE L'ASNE ET DU CHIEN.

Manuscrit 7218.

De l'Asne et d'un Chien sans targier
Vous vueil un fablel comencier,
Qui en une meson manoient,
Et entr'aus deux moult estrivoient,
Et tenoient chascun jor conte.
Li Chiens dist qu'il a plus de honte,

Li Asnes dist qu'il a plus paine
Et travail en une semaine
Que li Chiens n'en ait en un an.
Li Chiens dist qu'il a plus d'ahan
Et plus de paine que il n'a,
Et s'il veut, il li gagera.
Dist li Asnes, et je à ti,
G'i meterai un parisi;
Et dist li Chiens et je l'otroi:
Or me conte donc ton anoi,
Et je te conterai le mien.
Bien pués dire que tu n'as rien,
Volentiers voir le te dirai,
Et voiant toz le conterai.
Tu sez moult bien certainement,
Au molin vois et vieng sovent
Carchiez de blé et de farine,
Sovent me carche-l'en l'eschine,
Point et peteille, et fiert toz dis,
Trop ai d'ahan, biau douz amis;
Et quant je revieng en meson,
Si ai petite livroison.
Et lendemain revois au bos,
Si me recarche-l'en le dos,
Que por un poi ne chié tout plat.
C'est la somme qui l'Asne abat,
Et puis me ramaine batant,
Et d'un aguillon petillant,
Et me fet par force troter,
Quant je doi en la vile entrer;
Et nous passons parmi la rue,
Lors li vient encontre sa drue.

Donez-moi, dist-ele, à ardoir;
Volentiers, dist li garçons, voir,
Lors li done le sommeçon
Dont il m'a fet tel desreson.
Por ce que s'amie le voit,
Me fiert trois cops plus qu'il ne doit,
Et me fet un tel saut saillir,
Que la terre me fait flatir,
Et me debat, et fiert et froisse,
Moult ai et de honte et d'angoisse.
Sanz contredit et sanz essoine
Me prent chascuns en sa sesone.
Or me raconte ton afere,
Et ton anui et ton contrere.
Volentiers voir, ce dist li Chiens,
Que ce ne seroit mie biens,
Puisque tu m'as conté le tien,
Que je te celaisse le mien.
Amis, se tu fez ton labor,
Tu le dois fere chascun jor.
Et si te gis en toit couvert;
Mès saches-tu bien en apert,
Miex vaut un poi de garison,
Quant l'en la prent dedenz meson,
Que il ne fet là hors dis tans,
Il fet trop mal gesir aus chans.
Tu vois que quant l'en va couchier,
Que l'en me fet là hors chacier
A la gelée et au fort vent,
Où j'ai moult grant anui sovent;
Si me covient garder l'ostel,
Et tout l'avoir et le chastel.

Et quant ce vient que larons vienent,
Qui entor nostre ostel se tienent,
Je met por cels de la meson
Le mien cors trestout à bandon,
Et si reçoif mainte colée
Souvent de coutel et d'espée,
Et de chaillous parmi les costes;
Souvent ai-je de si fez ostes,
Ne suis pas aise tout adès,
Mès tu gis là dedenz en pès.
Et quant ce vient la matinée
Que nostre mesnie est levée,
Il œvrent l'huis et je entre enz,
Mès il n'a si chetif léenz
Qui ne die, vis çà, vis là,
Autresi com or i perra.
Volentiers préisse aucun bien,
Mès à ce ne béent-il rien:
Et quant je voi la Dame aler
A la huche por deffermer,
Je vois après, et si couete
Por avoir aucune chosete;
Lors si me gete une croustele
Qui est plus dure d'une astele,
Si qu'à paine la puis mengier.
Et quant nos genz vont au monstier,
Nostre chamberiere remaint
Qui du feu fere ne se faint,
Et apareille sa porée.
Quant ele l'a si aprestée,
Qu'ele la voit boillir de plain,
Et qu'ele i puet bouter son pain,

Après en fet plaine escuele;
Tant en menjue la pucele,
Que por un poi qu'ele ne crieve.
C'est une riens qui trop me grieve,
Que ele autresi ne me fet
Por le mal que j'ai la nuit tret.
Je sui devant li, si l'esgart,
Mès moult m'en fet petite part,
Néis lechier ne me lest-ele,
Quant ele a geté s'escuele,
Ainçois me dist, or fi en voie.
Quant a laschié sa corroie,
Si me ledenge et si n'en gouste,
C'est une riens qui trop me couste,
Et qui en voudroit dire voir,
Ausi bien en déusse avoir,
Quar j'ai bien la meson guetie,
Et li et toute la mesnie.
Lors vienent nos genz du moustier
Et assiéent tuit au mengier,
Et menjuent communaument;
Je les esgart piteusement,
Com cil qui volentiers prendroie
Du remanant, se je l'avoie.
Lors s'est la bajasse parée,
Et de ses dras bien acesmée,
Et va à la table séir,
Mès de mengier n'a nul desir,
Qu'ele a la pance si emplie,
Et de soupes est si farcie,
Que ne puet mengier au disner.
De la table l'estuet lever,

Tant a le ventre dur et roit,
Et si est çainte si estroit,
Que par force en estuet issir
Un vent defors qui fet puir,
Si que ma Dame le sent primes,
Ou espoir mes Sire méismes.
Hé Diex, dist-il, quel vent a ci?
Par foi nous somes tuit honi.
Fi, dist li autres, trahi somes,
Ce n'est pas vins que nous buvomes,
Por le cuerbieu, qui nous honist?
Adonc chascuns s'en escondist.
Lors dist li uns, que mal jor ait,
Par le cuerbieu, ça cil Chiens fait.
Lors sui batuz et ledengiez,
Et dehurtez et desachiez.
Adonc revient la chamberiere
Qui d'un baston me chace arriere,
Assez me fet et honte et let,
Por ce que li siens cus a fet.
Honiz soit ore li siens cus,
Quant por sa vesse sui batus
Et chaciez hors par estavoir:
Or sez-tu bien se je diz voir.
Oïl voir, li Asnes respont,
Grant mal et grant anui te font;
Plus as d'anui, je le te di,
Conquesté as le parisi,
Et tu l'auras tout maintenant;
Lors li baille moult doucement.

Explicit de l'Asne et du Chien.

UNE FEMME POUR CENT HOMMES.

Manuscrit de Notre-Dame, N. 2.

En ung chastel sor mer estoient
Cent Chevaliers qui là manoient,
Pour aus et le païs deffendre,
Pour que nus ne les pouist prendre.
Chascun jor assaut lor livroient
Sarrazin qui Deu ne créoient.
Par acort furent treves mises
Entre les parties, et prises
Tant que chascun à lonc sejour
Retorna et fist son labour.
Li chastiax estoit biax et gens,
Mais assis estoit loing de gens;
Deux fames entr'ax tous avoient,
Qui por aus buer les servoient;
Assez estient de bel atour,
Qui plus plus, qui miex à son tour,
D'eles fesient lor volenté
Chascuns, et à céle plenté,
Et sà et là, ce est la somme,
Com fame puet miex servir home.
Ainsi furent par moult lonc tems,
Tant qu'entre aus orent un contens
Por les fames, ce m'est avis;
Car cascuns d'aus à son devis
Les vouloit avoir à son tour,
Sans fere as autres nul retour.

Quant les fames sorent la noise,
N'i a cele ne s'en envoise,
Car chascune en cuide bien faire
Son preu par li, et tous atraire;
Chascune en ot au cuer grant joie,
Dame furent com rat en moie.
Li plus sages se porpenserent,
Et ainsi le content osterent,
Que chascune d'eles par rente,
Serviroit Chevaliers cinquante;
Ne nus ne pourroit par justice
Faire à l'autre préjudice;
Einsis cil et celes ensanble
S'acorderent, si com moi semble.
Einsis furent bien longuement,
Tant qu'il avint, ne sai coment,
Que les trues furent rompues,
Et les guerres sont revenues,
Et li assaus est revenus
Des Sarrazins et fort tenus,
Et li Chevalier dou chastel
S'adouberent et bien et bel;
Qui grant talent avient d'abatre
Les mescréans par bien combatre.
Yssus sont fors a ost bennie
Toute la noble compaignie,
Mais que deux Chevaliers qui jurent
Au lit, por ce que blecié furent.
Li uns avoit le col plaissié,
Et li autres le bras brisié;
Esté avoient au tournoi
Où pris avoient ce bon oi.

Cilz au bras bien se contenoit,
L'autre point ne se soustenoit,
Car dou mal le convint mourir,
Et de cest siecle defenir.
Es-vos le grant assaut repris
Contre nos Chevaliers de pris;
Moult fu fors li abatéis
Des mescrens, et li feréis:
Bien estoient quinze miliers
Sarrazin, Persans et Esclers.
Ainsi avint que Dex le vot,
C'une cité près d'anqi ot,
Où avoit Crestiens en treuage
Des Sarrazins, et en servage,
Qu'oïrent dire la novele
Que des Chrestiens la rouele
Aloit à grant perdition,
Se d'ax n'avient subvencion.
Il s'arment, et aidier lor vont,
Les Sarrazins desconfit ont:
Tant chaplerent, et tant ferirent,
Que les Sarrazins desconfirent;
Chascuns en fu manans et riches,
Se il ne fu trop fox ou nices:
En la cité alerent prendre
L'avoir, et les Sarrazins pendre,
Et près d'uit jors i sejornerent,
Pour ce que moult travillié ierent.
De ciax-ci illuec vous lairai
Dou Chevalier blecié dirai,
Qu'avoit éu le bras brisié,
Forment l'en a au cuer pesé,

Qu'il n'a esté en la bataille
Avecques les autres sens faille,
Car dou chastel vit vraiement
La fin et l'encommencement.
L'autre fame, non pas la soe,
S'en vint vers li, faisant la roe,
Et bien savoit de sa compaigne
Qu'ele estoit en autre besoigne;
En decevant l'arraisonna,
Et soutilment l'ocoisonna,
Com cele qu'ot mis s'estudie
Por qu'il féist de li s'amie.
Tant fist cele, tant l'asproia,
Que li Chevaliers la proia,
Et as mains la traist sor son lit,
Et en vot faire son delit.
Cele li cort à la poistrine,
Et sa face li esgratine,
Et li dist, Chevalliers fallis,
Jà de moi n'arez vos delis,
Tant come vive la vostre amie.
En vos n'a loiauté demie,
Vos ne devez, bien dire l'ose,
Moi requerir de tele chose,
Vos i avez vo sairement.
Et cilz li respondi briément,
Qui fu souprins de ses paroles
Decevens, atraians et moles,
Ou mourir t'esteut maintenant,
Ou faire mon comandement.
Miex ain mourir, se morir doi,
Que por vos face tel desroi

Contre

Contre ceax à cui suiz donée,
Qui m'ont de lor amor douée;
Jà non ferai, coment qu'il praigne,
Vos le diriez à ma compaigne.
Ainsi au Chevalier argue,
Dont la prent, et en lit la rue,
Et en vot faire son plaisir.
De ce vos povez bien taisir,
Que jà à ce ne me menrois,
Que vo talent de moi façois,
Fait cele, se n'est en tel guise
Que ma compeigne soit ocise,
Qu'en li n'a point de loiauté,
Ne je ne pris riens sa bonté;
Tant l'a cele forment despite
Par les paroles qu'ele a dite,
Que li Chevaliers li otroie.
Or faites dont que je le voie.
Li Chevaliers va cele querre,
Des quarriax la rue à terre,
Et cele chiet morte pasmée,
Come cele qui fu acourée.
Lendemain si compaignon vindrent,
Et lor parlement à li tindrent,
Où lor soignans alée estoit.
Cil lor respont qu'il ne savoit.
Tant la quistrent, et tant alerent,
Qu'au fossez morte la trouverent,
Dont li demandent l'ocoison,
Por coi morut, par tel raison.
Li Chevaliers conté lor a
Coment la fame l'argua,

A faire einsis l'occision;
Le fait et la narration
Lor a conté, ce est la somme.
Li Chevalier furent prodome,
Lor compaignon pas ne tuerent.
Adonc la fame entr'ax hucherent,
Pour qu'avoit fait tel murtre faire,
Et sa compaigne einsis defaire.
Cele respont jel' vos dirai,
Que jà d'un mot n'en mentirai.
Dou deul que de ma compeigne avoie,
Pour ce c'on lui faisoit plus joie
Qu'à moi, si com il me sembloit,
Et de vos miex amée estoit,
Pour soupeçon de jalousie,
Par hayne traicte et d'envie,
Por ce la haïoie si forment,
Qu'il ne me chaut de quel torment
Desormais morir me faciez;
Mais se respitier me voliez,
Ce que nous deux fere souliens
Feroie, jà n'en faudroit riens.
Li Chevalier l'ont respitié
Que ne fu pas à mort jugié.
Moult se pena d'aus bien servir,
Pour que lor gré puit desservir.
Tant fist, qu'aussi bien les servoit,
Com lors quant deux en i avoit,
Ne ne se vont aparcevant,
De deffaut nul ne que devant.
Einsis fust par ceste aventure
Délivrée de mort obscure.

Des Chevaliers fu si privée,
Que ses services lor agrée;
Onc ne recrut de lor amor,
Ne tost, ne tart, ne nuit, ne jor;
Ains lor livroit assez estor,
Car chascun l'avoit à son tor.

Explicit d'une Femme pour cent Hommes.

DOU PET AU VILAIN.

PAR RUTEBEUF.

Manuscrit 7218, 7615 et 7633.

En Paradis l'espéritable
Ont grant part la gent charitable,
Mais cil qu'en aus n'ont charité,
Ne bien, ne pais, ne loiauté,
Si ont failli à cele joie,
Ne ne cuit que jà nus en joie,
S'il n'a en li pitié humaine.
Ce di-je por la gent vilaine,
C'onques n'amerent Clers ne Prestre,
Si ne cuit pas que Diex lor prestre
En Paradis ne leu ne place.
Onques à Jhesu Crist ne place
Que vilainz ait herbergerie
Avec le Fil sainte Marie;
Car il n'est raison ne droiture,
Ce trovons-nos en escriture;

Paradis ne pueent avoir
Por deniers ne por autre avoir;
Et à enfer r'ont-il failli,
Dont li maufez sont maubailli;
Si orroiz par quel mesprison
Il perdirent celle prison.
Jadis fu un vilains enfers;
Appareillez estoit enfers
Por l'ame au vilain recevoir;
Ice vou di-je bien por voir,
Uns Deables i ert venuz,
Par cui li drois ert maintenuz.
Un sac de cuir au cul li pent,
Maintenant que léanz descent,
Que li maufez cuide sans faille
Que l'ame par le cul en saille.
Mais li vilains por garison
Avoit ce soir prise poison,
Tant ot mengié bon buef aus aus,
Et dou gras humé qui fu chaus,
Que la pance ne fu pas mole,
Ains li tent com corde à citole,
N'a mais doute qu'en soit periz,
Car si puet poirre, il est gariz.
A cest effort forment s'efforce,
A cest effort met-il sa force;
Tant s'efforce, tant s'esvertue,
Tant se torne, tant se remue,
C'uns pet en saut qui se desroie,
Li saz emplist, et cil le loie,
Quar li maufés par penitence
Li ot aus piez folé la pance;

Et en dit bien en reprovier,
Que trop estraindre fait chier.
Tant ala cil qu'il vint à porte,
A tout le pet c'où sac aporte ;
En enfer jette et sac et tout,
Et li pez en sailli about.
Estes-vous chascun des maufez
Mautalentiz et eschauffez,
Et maudient l'ame à vilain ;
Chapitre tindrent lendemain,
Et s'accordent à cel acort
Que jamais nus ame n'aport,
Qui de vilain sera issue ;
Ne puet estre qu'ele ne pue.
Ainsint s'acorderent jadis,
Qu'en enfer ne en Paradis,
Ne puet vilains entrer sans doute,
Oï avez la raison toute.

Rutebuez ne set entremetre
Où l'en puist ame à vilain metre,
Qu'elle a failli à ces deux regnes ;
Or voit chanter avec les raines,
Que c'est li mieudres qu'il i voie,
Où il teigne droite la voie,
Por sa penitence alegier,
En la terre au pere Audigier (*) ;
C'est en la terre de Cocusse,
Où Audigiers chie en s'aumusse.

(*) C'est le nom d'une pièce de Poésie que l'on trouvera dans le IVe volume de ce Recueil.

Explicit dou Pet au Vilain.

C'EST LI TESTAMENT DE L'ASNE.

PAR RUTEBEUF.

Manuscrit 7633.

Qui vuet au siècle à honeur vivre,
Et la vie de seux ensuyre
Qui beent à avoir chevance,
Mout trueve au siecle de nuisance,
Qu'il at mesdizans davantage,
Qui de ligier li font damage,
Et si est tous plains d'envieux;
Jà n'iert tant biaux ne gracieux,
Se dix en sont chiez lui assis,
Des mesdizans i aura six,
Et d'envieux i aura nuef.
Par derrier ne prisent un oés,
Et par devant li font teil feste,
Chascuns l'encline de la teste.
Coument n'auront de lui envie
Cil qui n'amandent de sa vie,
Quant cil l'ont qui sont de sa table
Qui ne li sont ferm ne metable (*)?
Ce ne puet estre, c'est la voire.
Je le vos di por un Prouvoire
Qui avoit une bone Esglise;
Si ot toute s'entente mise

(*) Metable. Il faut lire estable; c'est une faute dans le Manuscrit.

A lui chevir et faire avoir,
A ce ot tornei son savoir.
Asseiz ot robes et deniers,
Et de bleif tos plains ces greniers,
Que li Prestres savoit bien vendre;
Et pour la vendue attendre
De Paques à la saint Remi,
Et si n'éust si boen ami,
Qui en péust riens née traire,
S'om ne li fait à force faire.
Un asne avoit en sa maison,
Mais teil asne ne vit mais hom,
Qui vint ans entiers le servi;
Mais ne sai s'onques teil serf vi.
Li asne morut de viellesce,
Qui mout aida à la richesce.
Tant tint li Prestres son cors chier,
C'onque nou laissast acorchier,
Et l'enfoï où semetiere;
Ici lairai ceste matiere.
L'Evesques ert d'autre maniere,
Que covoiteux ne eschars n'iere,
Mais cortois et bien afaitiez.
Que cil fust jà bien deshaitiez,
Et véist preudome venir,
Nuns nel péust el lit tenir.
Compeignie de boens Crestiens
Estoit ces droiz fisiciens,
Touzjors estoit plainne sa sale.
Sa maignie n'estoit pas male;
Mais quanque li Sires voloit,
Nuns de ces sers ne s'en doloit;

Cil ot mueble, ce fut de dete,
Car qui trop despent, il s'endete.
Un jour grant compaignie avoit
Li preudons, qui toz biens savoit,
Si parla-l'en de ces Clers riches,
Et des Prestres avers et chiches,
Qui ne font bontei ne honour
A Evesque ne à Seignour.
Cil Prestres i fut emputeiz,
Qui tant fut riches et monteiz;
Ausi bien fut sa vie dite
Con ci la véissent escrite,
Et li dona-l'en plus d'avoir
Que troi n'em péussent avoir:
Car hom dit trop plus de la choze
Que on n'i trueve à la parcloze.
Ancor a-t-il teil choze faite,
Dont granz monoie seroit traite,
S'estoit qui la méist avant,
Fait cil qui wet servir devant,
Et c'en devroit grant guerredon.
Et qu'a-il fait, dit li preudon?
Il at pis fait c'un Beduyn,
Qu'il at son asne Bauduyn
Mis en la terre benéoite.
Sa vie soit la maléoite,
Fait l'Evesques, se ce est voir,
Honiz soit-il, et ces avoirs.
Gautier, faites le nos semondre,
Si orrons le Prestre respondre
A ce que Robers li mest seure;
Et je di, se Dex me secourre,

Se c'est voirs, j'en aurai l'amende :
Je vos otroi que l'en me pande,
Se ce n'est voirs que j'ai contei,
Si ne vos fist onques bontei.
Il fu semons, li Prestres vient,
Venuz est, respondre convient
A son Evesques de cest quas,
Dont li Prestres doit estre quas.
Faux, desleaux, Deu anemis,
Où aveiz-vos vostre asne mis ?
Dist l'Esvesques, mout aveiz fait
A sainte Eglise grant meffait ;
Onques mais nuns si grant n'oï,
Qui aveiz vostre asne enfoï
Là où on met gent crestienne.
Par Marie l'Egyptienne,
C'il puet estre chose provée,
Ne par la bone gent trovée,
Je vos ferai metre en prison,
C'onques n'oy teil mesprison.
Dit li Prestres, biax très-dolz Sire,
Toute parole se lait dire ;
Mais je demant jor de conseil,
Qu'il est droiz que je me conseil
De ceste chose, c'il vos plait,
Non pas que je i bée en plait.
Je wel bien le conseil aiez,
Mais ne me tieng pas apaiez
De ceste choze c'ele est voire.
Sire, ce ne fait pas à croire.
Lors se part li Vesques dou Prestre,
Qui ne tient pas le fait à feste ;

Li Prestre ne s'esmaie mie,
Qu'il set bien qu'il a bone amie,
C'est sa borce qui ne li faut
Por amende ne por deffaut.
Queque foz dort et termes vient,
Li terme vint, et cil (*) revient;
Vingt livres en une corroie,
Tous sés et de bonne monoie
Aporta li Prestres o soi,
N'a garde qu'il ait fain ne soi.
Quant l'Esvesque le voit venir,
De parler ne se pot tenir.
Prestres, consoil aveiz éu,
Qui aveiz vostre sens béu?
Sires, conseil oi-ge sans faille,
Mais à consoil n'afiert bataille,
Ne vos en devez mervillier,
Qu'à consoil doit-on concillier,
Dire vos weil ma conscience,
Et c'il i afiert penitence,
Ou soit d'avoirs, ou soit de cors,
Adons si me corrigiez lors.
L'Evesques si de li s'aprouche,
Que parleir i pout bouche à bouche,
Et li Prestres lieve la chiere,
Qui lors n'out pas monoie chiere,
Desoz sa chape tint l'argent,
Ne l'ozat montreir pour la gent,
En concillant conta son conte.
Sire, ci n'afiert plus lonc conte,

(*) Le Prêtre.

Mes asnes at lonc tans vescu,
Mout avoíe en li boen escu;
Il m'at servi et volentiers,
Moult loiaument vingt ans entiers,
Se je soie de Dieu assoux,
Chascun an gaaingnoit vingt sols,
Tant qu'il ot espargnié vingt livres,
Pour ce qu'il soit d'enfer delivres,
Les vo laisse en son testament.
Et dist l'Esvesques, Diex l'ament,
Et si li pardoint ses meffais,
Et toz les pechiez qu'il at fais.
  Ensi con vos aveiz oy,
Dou riches Prestres s'esjoy
L'Evesque, por ce qu'il mesprit
A bontei faire li aprist
RUTEBUES nos dist et enseigne,
Qui deniers porte à sa besoigne,
Ne doit douteir mauvais lyens,
Li asnes remest Crestiens.
A tant la rime vos en lais,
Qu'il paiat bien et bel son lais.

Explicit li Testament de l'Asne.

CI COMMENCE

LI DIZ DE FREIRE DENISE CORDELIER.

PAR RUTEBEUF.

Manuscrit 7218 et 7633.

Li abis ne fait pas l'Ermite,
S'uns hom en hermitage habite,
C'il est de poures draz vestus,
Je ne pris mie deux festus
Son habit ne sa vestéure,
C'il ne mainne vie aussi pure
Coume ces habiz nous demoustre.
Mais mainte gens font bele moustre,
Et mervilleux semblant qu'il vaillent;
Il semblent les aubres qui faillent,
Qui furent trop bel au florir:
Bien dovroient teil gent morir
Vilainement et à grant honte.
Uns proverbes dit et raconte
Que tout n'est pas ors c'on voit luire,
Por ce m'estuet, ainz que je muire,
Faire un flabel d'une aventure
De la plus bele criature
Que hom puisse troveir ne querre
De Paris juqu'en Aingleterre:
Vous dirai coument il avint.
Grans gentizhomes plus de vint

L'avoient à fame requise ;
Mais ne voloit en nule guise
Avoir ordre de mariage,
Ainz ot fait de son pucelage
Veu à Deu et à Notre Dame.
La pucele fu gentilz fame ;
Chevaliers ot estei ces peires,
Meire avoit, mais n'ot suer ne frere.
Moult s'entr'amoient, ce me semble,
La pucele et sa mere encemble ;
Frere meneur laianz hantoient,
Tuit cil qui par illec passoient.
Or avint c'uns en i hanta,
Qui la Damoizele enchanta ;
Si vos dirai en queile maniere.
La pucele li fist proiere
Que il sa mere requéist
Qu'en religion la méist ;
Et il li dist, ma douce amie,
Se meneir voliez la vie
Saint Fransois, si com nos faison,
Vos ne porriez par raison
Faillir que vos ne fussiez sainte.
Et cele qui fu jà atainte
Et conquise, et mate, et vaincue,
Si tost com ele ot entendue
La raison dou Frere meneur,
Si dist, ce Dieux me doint honeur,
Si grant joie avoir ne porroie
De nule riens come j'auroie,
Ce de vostre ordre pooie estre ;
A bone heure me fist Dieux neitre,

Se g'i pooie estre rendue.
Quant li freres ot entendue
La parole à la Damoizele,
Si li at dit, gentilz pucele,
Si me doint Dieux s'amour avoir,
Se de voir pooie savoir
Qu'en nostre Ordre entrer vosissiez,
Et que senz fauceir péussiez
Gardeir vostre virginitei,
Sachiez de fine veritei,
Qu'en nostre bienfait vos metroie.
Et la pucele li otroie
Qu'el gardera son pucelage
Trestoz les jors de son éage.
Et cil maintenant la resut,
Par sa guile cele desut,
Qui à barat n'i entendi.
Desus s'arme li deffendi
Que riens son conseil ne déist,
Mais si celéement féist
Copeir ces beles treces blondes,
Que jà ne le séust li mondes,
Et féist faire estaucéure,
Et préist teile vestéure,
Com à jone home covandroit,
Et qu'en teil guise venist droit
En un leu dont il ert Custodes.
Cil qui estoit plus fel qu'Erodes,
S'en part atant, et li mist terme,
Et cele a ploré mainte larme,
Quant de li departir le voit.
Cil qui la glose li devoit

Faire entendre de sa leson,
La mist en male soupeson.
Male mort le preigne et ocie !
Cele tint tout à prophecie
Quan que cil li a sermonei,
Cele a son cuer à Dieu donei;
Cil r'a fait dou sien à teil don,
Qui bien l'en rendra guerredon.
Moult par est contraire sa pence
Au boen pensei où cele pence;
Moult est lor pencée contraire,
Car cele pence à li retraire,
Et osteir de l'orgueil dou monde :
Et cil qui en pechié soronde,
Qui toz art dou feu de luxure,
A mis sa pencée et sa cure
En la pucele acompaignier,
Au baig où il se wet baignier,
Où il s'ardra, ce Dieux n'en pence,
Que jà ne li fera deffence,
Ne ne li saura contredire
Chose que il li weille dire.
A ce va li Freres pensant,
Et ces compains en trespassant,
Qui c'esbahit qu'il ne parole,
Li a dite ceste parole.
Où penceiz-vos, frere Symon?
Je pens, fait-il, à un sermon,
Au meilleur où je pensasse onques.
Et cil a dit, or pencez donques.
Frere Symons ne puet deffence
Troveir en son cuer, qu'il ne pence

A la pucele qui demeure ;
Et cele desirre mout l'eure
Qu'ele soit ceinte de la corde :
Sa leson en son cuer recorde
Que li Freres li ot donée.
Dedens tiers jor s'en est emblée
De la mere qui la porta,
Qui forment s'en desconforta.

Moult fu à mal aise la mere
Qui ne savoit où sa fille ere ;
Grant doleur en son cuer demainne
Trestoz les jors de la semainne,
En plorant regrette sa fille.
Mais celle n'i done une bille,
Ains pence de l'i esloignier.
Ces biaus crins a fait reoignier,
Come vallez fu estauciée,
Et fu de boens houziaus chauciée,
Et de robe à home vestue,
Qui estoit par devant fendue ;
Pointe devant, pointe derriere,
Et vint en icele meniere
Là où cil li ot terme mis.
Li Freres, cui li anemis
Contraint, et semont, et argue,
Out grant joie de sa venue ;
En l'Ordre la fist resouvoir,
Bien sot ces Freres desouvoir.
La robe de l'Ordre li done,
Et li fist faire grant corone,
Puis la fist au moutier venir,
Bel et bien s'i sot conteuir,

Et en clostre et dedens moutier,
Et ele sot tot son sautier;
Et fu bien à chanteir aprise,
O les Freres chante en l'Esglise
Moult bel et mout cortoisement;
Moult se contint honestement.
Or out Damoizele Denise
Quanqu'ele vot à sa devise;
Onques son non ne li muerent,
Frere Denize l'apelerent.
Que vos iroie-ge dizant?
Frere Symons fist vers li tant
Qu'il fist de li touz ces aviaux,
Et li aprist ces geux noviaux,
Si que nuns nez s'en aparsut.
Par sa contenance desut
Tous ces Freres. Frere Denize
Cortoiz fu et de grant servize;
Frere Denize mout amerent
Tuit li Frere qui laians erent;
Mais plus l'amoit frere Symons,
Sovent se metoit és limons,
Com cil qui n'en ert pas retrais,
Et il c'i amoit mieuls qu'estrais:
Moult ot en li boen limonier.
Vie menoit de pautonier,
Et ot guerpi vie d'Apostre,
Et cele aprist sa pater nostre,
Que volentiers la recevoit.
Parmi le païs la menoit,
N'avoit d'autre compaignon cure,
Tant qu'il avint par aventure

Qu'il vindrent chiez un Chevalier
Qui ot boens vins en son selier,
Et volentiers lor en dona.
Et la Dame s'abandona
A regardeir frere Denise;
Sa chiere et son semblant avise,
Aparséue s'est la Dame
Que frere Denise estoit fame:
Savoir wet ce c'est voirs ou fable.
Quant hon ot levée la table,
La Dame qui bien fu aprise,
Prist par la main frere Denise;
A son Seigneur prist à souzrire,
En sozriant li dist: biau Sire,
Aleiz vos là defors esbatre,
Et faisons deux pars de nos quatre;
Frere Symon o vous meneiz,
Frere Denize est aseneiz
De ma confession oïr.
Lors n'ont talent d'eulx esjoïr
Li Cordelier; dedens Pontoise
Voussissent estre, moult lor poise
Que la Dame de ce parole:
Ne lor plot pas ceste parole,
Car paour ont de parsovance.
Frere Symon de li s'avance,
Puis li dit, quant de li s'apresse,
Dame, à moi vos ferez confesse;
Car ciz Freres n'a pas licence
De vos enjoindre penitance.
Et la Dame li dit, biau Sire,
A cestui wel mes pechiez dire,

Et de confession parleir.
Lors l'a fait en sa chambre aleir,
Et puis clot l'uis, et bien le ferme,
O li frere Denize enferme;
Puis li a dit : ma douce amie,
Qui vos concilla teil folie,
D'entreir en teil religion ?
Si me doint Diex confession,
Quant l'arme dou cors partira,
Que jà pis ne vos en sera,
Se vos la veritei m'en dites;
Si m'aïst li sainz Esperites,
Bien vos poez fieir en moi.
Et cele qui ot grant esmoi,
Au mielz qu'el puet, de ce s'escuze;
Mais la Dame la fist concluze
Par les raisons qu'el li sot rendre,
Si que plus ne s'i pot deffendre.
A genoillons merci li crie,
Jointes mains li requiert et prie
Qu'el ne li face faire honte.
Trestot de chief en chief li conte,
Com il l'a trait d'enchiez son peire (*),
Et puis li conta qui ele ere,
Si que riens ne li a celei.
La Dame a le Frere apelei,
Puis lui dist, oiant son Seigneur,
Si grant honte, c'onques greigneur
Ne fu mais à nul home dite.
Faux papelars, faux ypocrite,

(*) Il faut lire meire. L'Auteur dit au commencement qu'elle n'avoit point de père.

Fauce vie meneiz et orde;
Qui vos pendroit à vostre corde,
Qui est en tant de leus noée,
Il auroit fait bone jornée.
Teil gent font bien le siecle pestre,
Qui par defors comblent boen estre,
Et par dedens sont tuit porri.
La norrice qui vos norri,
Fist mout mauvese norreture,
Qui si très bele créature
Aveiz à si grant honte mise.
Iteiz ordre, par saint Denise,
N'est mie boens, ne biaus, ne gens:
Vos deffendeiz aus jones gens
Et les dances et les quaroles,
Violes, tabours et citoles,
Et toz deduiz de menestreiz.
Or me dites, Sires haut reiz,
Menoit sainz Fransois teil vie?
Bien aveiz honte deservie,
Come faux traïtres proveiz;
Et vos aveiz moult bien trovei
Qui vos rendra vostre deserte.
Lors a une grant huche overte,
Por metre le Frere dedens;
Et frere Symons toz adens
Leis la Dame se crucefie,
Et li Chevaliers s'umelie,
Qui de franchise ot le cuer tendre,
Quant celui vit en croix s'estendre;
Sus l'en leva par la main destre,
Frere, dist-il, voleiz-vos estre

De cest afaire toz delivres?
Porchaciez tost quatre cens livres
A marier la Damoizele.
Quant li Freres oit la novele,
Onques n'ot teil joie en sa vie :
Lors a sa fiance plevie
Au Chevalier des deniers rendre.
Bien les rendra cens gages vendre.
Auques seit où il seront pris;
A tant s'enpart, congié a pris.
La Dame par sa grant franchise,
Retint Damoizele Denise,
N'onques de riens ne l'effrea;
Mais mout doucement li pria
Qu'ele fust trestoute séure,
Que jà de nule créature
Ne sera ses secreiz scéu,
Ne qu'ele ait à home géu,
Ainz sera moult bien mariée.
Choisisse en toute la contrée
Celui que mieux avoir vodroit,
Ne mais qu'il soit de son endroit.
Tant fist la Dame envers Denize,
Qu'ele l'a en boen penceir mise;
Ne la servi mie de lobes,
Une de ces plus beles robes
Devant son lit li aporta,
A son pooir la conforta,
Con cele qui ne s'en faint mie;
Et li at dit, ma douce amie,
Ceste vestirez-vos demain.
Ele méimes de sa main

La vest, ansois qu'ele couchast,
Ne soffrist qu'autres i touchast,
Car privéement voloit faire
Et cortoisement son afaire;
Car sage Dame et cortoise ere.
Privéement manda sa mere
Denize par un sien mesage.
Moult ot grant joie en son corage,
Quant ele ot sa fille véue
Qu'ele cuidoit avoir perdue;
Mais la Dame li fist acroire,
Et par droite véritei croire
Qu'ele ert au Filles Dieu rendue,
Et qu'à une autre l'ot tolue,
Qui laians le soir l'amena,
Que par pou ne s'en forsena.
Que vos iroie-je disant,
Ne lor paroles devisant?
Dou rioteir seroit noians;
Mais tant fu Denize laians,
Que li denier furent rendu.
Après n'ont gaires atendu,
Qu'el fu à son gré assenée,
A un Chevalier fu donée,
Qui l'avoit autrefois requise.
Or ot non ma Dame Denize,
Et fu à mout plus grant honeur
Qu'en abit de frere meneur.

Explicit li Diz de Freire Denise Cordelier.

CI ENCOUMENCE

DE CHARLOT LE JUIF,

QUI CHIA EN LA PEL DOU LIEVRE.

PAR RUTEBEUF.

Manuscrit 7633.

Qui menestrei wet engignier,
Mout en porroit mieulz bargignier ;
Car mout soventes fois avient
Que cil por engignié se tient,
Qui menestreil engignier cuide,
Et s'en trueve sa bource wide ;
Ne voi nelui cui bien en chiée.
Por ce devroit estre estanchiée
La vilonie c'om lor fait,
Garson, et escuier forfait,
Et teil qui ne valent deux ciennes.
Por ce le di, qu'à Aviceinnes
Avint, n'a pas un an entier,
A Guillaume le Penetier.
Cil Guillaumes, dont je vos conte,
Qui est à Monseigneur le Conte
De Poitiers (*), chassoit l'autre jour,
Une heure qui ert à sejour.

(*) Frère du Roi S. Louis, bienfaiteur de l'Auteur de ce Fabliau, comme on voit par plusieurs de ses ouvrages.

Li lievres qui les chiens douta,
Moult durement se desrouta;
Asseiz foï et longuement,
Et cil le chassa durement;
Asseiz corut, asseiz ala,
Asseiz guenchi et sà et là;
Mais en la fin vos di-ge bien
Qu'à force le prirent li chien.
Pris fu sire coars li lievres;
Mais li roncins en ot les fievres,
Et sachiez que mais ne les tremble,
Escorchiez en fu, ce me cemble.
Or pot cil son roncin ploreir,
Et mettre la pel essoreir;
La pel, se Diex me doint salu,
Couta plus qu'ele ne valu.
Or laisserons esteir la pel,
Qu'il la garda et bien et bel
Jusqu'à ce tens que vos orroiz,
Dont de l'oïr vos esjorroiz.
Par tout est bien choze commune,
Ce seit chascuns, ce seit chascune,
Quant un hom fait noces ou feste,
Où il a genz de bone geste,
Li menestreil, quant il l'entendent,
Qui autre chose ne demandent,
Vont là, soit amont, soit aval,
L'un à pié, l'autres à cheval.
Li couzins Guillaume en fit une,
Des noces qui furent communes,
Où asseiz ot de bele gent,
Dont mout li fu et bel et gent,

Se ne sai-ge com bien i furent.
Asseiz mangerent, asseiz burent,
Asseiz firent et feste et joie;
Je méismes qui i estoie,
Ne vi piesa si bele faire,
Ne qui autant me péust plaire.
Se Diex de ces biens me reparte,
N'est si grant cors qui ne departe.
La bonne gent c'est departie,
Chascuns s'en va vers sa partie,
Li menestreil trestuit huezei,
S'en vindrent droit à l'espouzei,
Nuns n'i fu de parleir laniers;
Doneiz nos, maitres, ou deniers,
Font cil, qu'il est drois et raisons,
S'ira chascuns en sa maison.
Que vos iroie-je dizant,
Ne me paroles esloignant?
Chascun ot maitres, nés Challoz
Qui n'estoit pas moult biaus valloz.
Challoz ot à maitre celui
Qui li lievres fist teil anui.
Ces lettres li furent escrites,
Bien saellées et bien dites;
Ne cuidiez pas que je vos bois.
Challoz en est venuz au bois,
A Guillaume ces lettres baille;
Guillaume les resut sens faille,
Guillaumes les commance à lire,
Guillaumes li a pris à dire:
Challot, Challot, biauz dolz amis,
Vos estes ci à moi tramis

Des noces mon couzin germain;
Mais je croi bien, par saint Germain,
Que vos cuit teil chose doneir,
Que que en doie gronsonneir,
Qui m'a coutei plus de cent souz,
Se je soie de Dieu assouz.
Lors a apelei sa maignie,
Qui fu sage et bien enseignie,
La pel d'un lievre rova querre,
Por cui il fist maint pas de terre,
Cil l'aporterent grant aleure,
Et Guillaumes derechief jure:
Charlot, se Diex me doint sa grace,
Ne se Dieux plus grant bien me face,
Tant me couta com je te di.
Hom n'en auroit pas samedi,
Fais Charlos, autant au marchié,
Et s'en aveiz mainz pas marchié.
Or voi-ge bien que marchéant
Ne sont pas toz jors bien chéant.
La pel prent que cil li tendi,
Onques graces ne l'en rendi,
Car bien saveiz, n'i ot de quoi;
Pencis le véissiez et quoi,
Pencis s'en est issus là fuer,
Et si pence dedens son cuer,
Se il puet, qu'il li vodra vendre,
Et il li vendi bien au rendre.
Porpenceiz c'est que il fera,
Et coment il li rendera:
Por li rendre la felonie,
Fist en la pel la vilonie;

Vos savez bien ce que wet dire.
Arier vint, et li dist, biau Sire,
Se ci a riens, si le preneis.
Or as-tu dit que bien seneiz?
Oïl, foi que doi Nostre Dame,
Je cuit c'est la coiffe ma fame,
Ou sa toaille, ou son chapel,
Je ne te donai que la pél.
Lors a boutei sa main dedens;
Eis-vos l'escuier qui ot gans,
Qui furent punais et puerri,
Et de l'ouvrage maitre Horri.
Ensi fu deuz fois conchiez,
Dou menestreil fu espiez,
Et dou lievre fu mal baillis,
Que ces chevaus l'en fu faillis.
RUTEBUEZ dit, bien m'en souvient,
Qui barat quiert, baraz li vient.

Explicit de Charlot le Juif.

LE CUVIER.

Manuscrit 7218.

CHASCUNS se veut mès entremetre
De biaus contes en rime metre:
Mais je m'en sui si entremis,
Que j'en ai un en rime mis
D'un marchéant qui par la terre
Aloit marchéandise querre.

En sa meson lessoit sa fame,
Qui de son ostel estoit Dame;
Il gaaignoit à grant mesaise,
Et ele estoit et bien et aise.
Quant il ert alez gaaignier,
Et ele se fesoit baignier
Avoec un Clerc de grant franchise,
Où ele avoit s'entente mise.
Un jour se baingnoient andeux,
Si lor en vint un moult grant deuls.
Et tele paor que le mestre
Por nul avoir n'i vousist estre;
Quar si com il s'entretenoient,
Et ensamble se deduisoient,
Et li borgois si s'en repere
De Provins où il ot afere;
Si s'en entre dedenz sa cort,
Et la bajasse tost acort
A sa Dame que li Clers tient,
De son Seignor ne li sovient.
Dame, dist-ele, or vous empire,
Quar vezici, par Dieu, mon Sire,
O lui troi marchéanz ensamble:
La Dame l'ot, de paor tremble.
Ele et li Clers, sanz atargier,
Sont andui sailli du cuvier.
Ele sailli hors toute nue,
Au plus tost qu'el pot s'est vestue.
La Dame qui n'estoit pas fole,
L'eve jete desouz la sole
De la chambre, si qu'el s'encort
Desouz la sole en-mi la cort.

El n'ot le Clers où esloingnier,
Si le muça souz le cuvier.
Et li borgois descent à pié,
Dont ele n'ot pas son cuer lié,
Qu'il est venuz à cele foiz.
Sire, dist-ele, bien veignoiz,
Et vous et vostre compaignie,
Dist-ele; mès ne vousist mie
Que il fust venuz à cele eure.
Cil qui n'ot cure de demeure,
Ainz s'en veut r'aler en besoingne,
A sa main une nape enpoigne,
Qui à la perce estoit pendue,
Si l'a sor la cuve estendue,
Les autres marcheans apele;
A sa fame dist, ma suer bele,
Or, ça, fait-il, la soupe en vin,
Quar nos volons mettre au chemin.
Et quant cele ot parler de l'erre,
Au plustost qu'el pot le va querre,
Quanques il veut delivrement,
Moult haoit le demorement.
Mais il ne tenoit de mangier
Au Clerc qui ert souz le cuvier,
Qui ne menoit pas trop grant feste,
Qu'il li menjuent sur la teste.
Et li borgois éust corouz,
Se il séust le Clerc desouz;
Et ele estoit mal assenée,
Qu'elle avoit la cuve empruntée
Le jor devant à sa voisine.
Cele a apelé sa meschine,

Et li comande que grant erre
Alast léenz sa cuve querre,
Fere l'en estuet sa besoingne.
Mais ele ne sot pas l'essoingne,
Ne le Clers qui desouz sejorne.
Et la chamberiere s'entorne,
Au miex que pot fet son message;
Vostre Dame n'est mie sage,
Fait cele qui li dist briefment,
R'alez li dire vitement
Que par mon chief trop me meffet,
Je n'ai pas de son cuvier fet.
Li borgois l'ot, n'en fu pas liez,
Dame, fait-il, car li bailliez
Son cuvier, et si en fera,
Et puis si le vous prestera.
Cele les mains au cuvier tient,
Et dist, ne savez qu'il convient
Aus Dames, ne qu'il estuet fere,
Ci avez perdu un bon tere;
Car par mon chief, que que j'entende,
J'en aurai fet ainz que le rende.
Puis a dist à la chamberiere :
R'alez-vous-en, amie chiere,
Et si dites à vostre Dame
Qu'ele n'est pas si sage fame,
Par mon chief, com je voudroie estre,
Ne set pas quel besoing puet estre.
Cele s'en est tost revenue;
Et quant sa Dame la véue,
Qu'est-ce, fet-el, tu n'en as mie?
Non, Dame, par le Fil Marie;

Ainz dist bien c'onques ne séustes
Qu'est besoing, n'onques ne l'éustes;
Quar se très bien le séussiez,
Jà hasté ne li éussiez.

Quant çele se fust apenssée,
Lasse, fet-ele, trop sui hastée,
Par mon chief si ai fet que fole,
Le mestre le tient de l'escole;
Or poroit ore moult bien estre
Qu'ele a desouz mucié le mestre.
Oiez de qoi s'est porvéue:
Un ribaut vit enmi la rue,
Qui de sa robe estoit despris,
Veus gaaignier, dist-ele, amis?
Oïl, Dame, n'en doutez mie.
Va donc, dist-ele, tost, si crie
Le feu enz enmi cele rue,
Et de bien crier t'esvertue;
L'en le tendra tout à folie,
Et à grande ribauderie,
Puis t'en revien par ma meson,
De ta paie ferai le don.
Dame, dist-il, point ne m'esmaie,
Quar j'aurai bien de vous ma paie.
En mi la voie a pris son leu,
A haute voiz crie le feu
De quanqu'il pot à longue alaine,
Ausi com la vile en fust plaine.
Et quant li marchéant l'oïrent,
Trestuit ensemble au cri saillirent,
Et li ribaus d'iluec s'en part,
Si s'enfui de l'autre part.

Moult se tienent à mal bailli,
Quant au ribaut orent failli,
Et dient tuit, il estoit yvre.
Et la borgoise se délivre
Du Clerc, maintenant l'en envoie,
Et li Clerc si aqueut sa voie,
Qui n'ot cure de plus atendre.
Or puet cele son cuvier rendre,
Qui moult a esté effraée.
Ainsi s'est cele délivrée,
Qui moult savoit de la chevance,
Quar apris l'avoit de s'enfance;
S'ele n'éust besoing éu,
Ele n'éust jamès séu
Le grant besoing de sa voisine.
Tout ainsi cis Fabliaus define.

Explicit du Cuvier.

LE LAY D'ARISTOTE.

PAR HENRI D'ANDELI.

Manuscrits 7218 et 7615; et n° 1830 de Saint Germain.

De biaus mos conter et retrere
Ne se doit-on mie retrere;
Ainz doit-on volentiers entendre
Biaus mos, quar on i puet apprendre
Sens et cortoisie en l'oïr,
Dont bien se doivent esjoïr
Li bons, quar c'est droiz et coustume;
Mais li mauvès en font la frume

Esraument que il dire l'oent,
Ausi com li un le bien loent,
Et vont la bone gent loant,
Le despisent li mesdisant,
Quant il pis ne lor pueent fere,
Quar envie est de lor afere,
Qu'ele maint tout adès el cuer
A ceus qui sont mis en tel fuer,
Qu'il n'oent de nului bien dire,
Qu'il ne le vueillent contredire.
Si me merveil por qoi il poise
Gent felonesse et peu cortoise,
Por quoi metez-vous sor autrui
Vostre meffet et vostre anui?
Ci a trop fol escusement,
Vous peçhiez deus fois mortelment;
L'une est de mesdire entremetre,
Et li autre c'est desus metre
Vostre mesdit, voz felonie,
Certes est cruex vilonie;
Mais envie point ne s'estanche.
Je ne vorrai faire arrestance,
Ne demorer ici endroit,
Ge croi que petit me vaudroit
A blasmer les crueus felons,
C'on puet apeler guenelons,
Qui retenir ne se porroient
De mesdire, s'il ne moroient,
Tant i sont mis et afetié.
Or revendrai à mon ditié
D'une aventure qu'emprise ai,
Dont la matere moult prisai,

Quant je oi la novele oïe,
Qui bien doit estre desploïe;
Et dire par rime et retrere
Sanz vilonie, et sanz retrere;
Quar oevre où vilonie cort,
Ne doit estre noncié à Cort,
Ne jor que vive en mon rimer
Ne quier de vilonie ouvrer,
Ne le l'empris, ne n'emprendrai,
Ni vilain mot n'i repandrai
En dit, n'en oevre que je face,
Quar vilonie si desface
Totes riens, et tolt sa savor;
Ne jà ne me ferai trovor
De nule riens en mon vivant,
Où vilain mot voist arrivant.
Ainz dirai de droit examplere
Chose qui doit valoir et plere,
C'ert en leu de fruit et d'espece.
Nous trovons que li Rois de Gresse
Alixandres, qui si fu Sire,
Qui à tant Prince moustra s'ire,
Por aus abessier et donter,
Et por lui croistre et amonter;
Ce li fist larguece sa mere,
Qui à toz avers est amere,
Et douce à toute large gent,
Que tant come avers aime argent,
Le het larges por soustenir,
Por ce que bien n'en puet venir
Por tant qu'il soit mis en estui.
Onques n'ot pooir sur cestui

Riens qui venist d'argent ne d'or,
Ainz fist de Chevaliers tresor :
Ce ne font pas li autre Prince,
Quar chascun reoopp et rechine,
Et muce et respont si le sien,
Hennor n'en a, ne autre bien.
Cil que on apele Alixandre,
Recuilli por partot espandre ;
Tot ot, tot prist et tot dona,
Quar à largece abandona
Le franc por miels son poir faire :
Repairer vueil à mon afaire.
Li Sires de Gresse et d'Egite
Avoit desouz ses piez songite
De novel Ynde la major,
Où ert demorez à sejor.
Se vous me voliiez enquerre
Porqoi demoroit en la terre
Si volentiers, et tenoit qoi,
Bien vos dirai resqn por qoi.
Amors qui tout prent et embrace,
Et tout aert et tout enlace,
L'avoit jà si en bules mis,
Qu'il ert devenuz fins amis,
Dont il ne se repentoit mie ;
Quar il avoit trové amie
Si bele c'on pot souhaidier.
N'avoit cure d'aillors plaidier,
Fors qu'avoec lui manoir et estre ;
Bien est amors poissanz et mestre,
Quant du monde le plus poissant
Fet si humble et obéissant,

Qu'il ne prent nul conroi de lui,
Ainz s'oublie tout por autrui.
C'est droiz qu'amors est de tel pris,
Que puisqu'ele a un home empris,
N'i doit-il avoir nul desroi,
Qu'autant a amors sor un Roi
De droit pooir, ce est la somme,
Come sor tout le plus poure home
Qui soit en Champaigne n'en France,
Tant est sa Seignorie franche.
Li Rois avoec s'amie maint,
S'en parolent maintes et maint
De ce que en tel point s'afole,
Et que maine vie si fole.
Onques d'avoec lui ne se muet,
Com cil qui refuser nel' puet:
Ainsi le velt amors et cele
Qui l'a point d'ardant estancele;
D'ardant estancele l'a point
Cele qui si l'a mis à point;
Por quant ele n'en est pas quite,
Ainz est si partie la luite,
Que ge n'en sai le meillor prendre.
Garde avers que cuers puet esprendre,
Qu'est la pucele enamorée;
Et si fait iluec demorée,
Ce n'est mie molt grant merveille,
Puisque volentez li conseille.
Il li covient, ce n'est pas doute,
Por fornir sa volenté tote,
Ou il defferoit le commant
Qu'amors commande à fin amant.

Moult de sa gent parler n'en osent,
Mais par derriere moult l'en chosent.
Quant son mestre Aristote l'ot,
Si est bien droiz qu'il le deslot;
Belement à conseil l'a mis,
Si dist, mar avez deguerpis
Toz les Barons de vo roiaume,
Por l'amor d'une estrange fame.
Alixandres li respondi,
Tantost com dire li oï,
Quantes en i convient-il donques?
Je cuit que cil n'amerènt onques,
Qui por fol m'en voudrent clamer
C'on n'en puet c'une seule amer;
Ne n'en doit par droit plere c'une,
Et qui de ce home rancune,
S'il maint là où ses cuers li rueve,
Petit d'amors dedenz li trueve.
Aristote qui tout savoit
Quanques droite clergie avoit,
Respont au Roi et se li conte
Que on li tornoit à grant honte
De ce qu'en tel point se demaine;
Que toute entiere la Semaine
Et avoec s'amie et arreste,
Qu'il ne fet ne solaz ne feste
A sa Chevalerie toute.
Je cuit que vous ne véez goute,
Rois, dist Aristote son mestre,
Or vous puet-on bien mener pestre
Tout issi come beste en pré,
Trop avez le sens destempré,

Quant por une meschine estrange
Voz cuers si durement se change,
C'on n'i puet mesure trouver:
Je vous vueil proier et rouver
A departir de tel usage,
Quar trop i paiez le musage.
Ainsi chastoie son signor
Maistre Aristote por s'amor;
Et li Rois debonnairement
Li respondi honteusement
Qu'il s'en garderoit volentiers,
Come cil qui est siens entiers.
Alixandres ainsi demeure,
Et atent maint jor et mainte eure,
Qu'à s'amie ne va, n'aproche,
Por le dit et por le reproche
Qu'il oï son mestre reprendre;
Mès sa volentez n'est pas mendre,
Encor n'i voist-il come il seut;
Mès miex l'en aime, et miex l'en veut
Que il ne fist à nul jor mais.
Paor de mesprendre et esmais
L'en font estre son gré tenir,
Mais il n'a pas le souvenir
Laissié ensanble avec la voie,
Qu'amors li ramembre et ravoie
Son cler vis, sa bele façon,
Où il n'a nule retraçon
De vilenie ne de mal,
Front poli plus cler de cristal,
Beau cors, bele bouche, blond chief.
Ha ! fait-il, com à grant meschief

Vuelent tote gent que ge vive !
Mes maistres velt que ge estrive
Vers ce qui ens el cuer me gist ;
Tant me destraint , tant me sogist
Autruis gres que m'en tieng por fol ;
Quant por autrui voloir m'afol.
Ce est folie , ce me sanble :
Mes maistres et mi home ensanble
Ne sentent pas ce que ge sent ;
Et se ge plus à ax m'asent ,
Tot ai perdu , ce m'est avis.
Vielt amors vivre par devis ?
Nenil , mais à sa volenté.
Ainsi s'est li Rois dementé ;
Puis s'en torna véoir celi
Qui molt li plot et abeli.
La Pucele est en piez saillie ,
Qui moult estoit desconseillie
Por la demorée le Roi :
Puis dist , de vostre grant desroi
Me sui bien percéue , Sire ,
Finz amans coment se consire
D'aler véoir ce que li plest :
A cest mot pleure , si se test.
Et li Rois li respont , amie ,
Or ne vous en merveilliez mie ,
El demorer ot achoison ,
Mi Chevalier et mi Baron
Me blasmoient trop malement
De ce que trop escharsement
Aloie et venoie avoec aus ;
Et mon mestre dist que c'ert maus ;

Qui laidement m'en a repris :
Ne pourquant bien sai qu'ai mespris,
Mès je doutai despit et honte.
Sire, je sai bien que ce monte,
Dist la Dame, se Diex me saut;
Mes s'engins et sens ne me faut,
Par tens m'en voudrai bien venger,
Et miex le porrez ledengier,
Et prendre de honte plus male
Vostre mestre chanu et pale,
Se je vif demain jusqu'à none,
Et amors sa force m'en donne,
Qui jà poissance ne faudra,
Ne jà vers moi ne li vaudra
Dyaletique, ne clergie,
Dont saura-il trop d'escremie;
Et s'el perceverez demain,
Sire Rois, or vous levez main,
Si verroiz nature apointer
Au maistre por lui despointer
De son sens et de sa clergie.
Ainz de si tranchant escorgie
Ne fu feruz, ne de si cointe
Com il aura demain acointe,
Se ge puis ne aler ne estre
Le matin devant sa fenestre:
Mar nos a laidi et gabé.
Or soiez demain en abé,
Aus fenestres de cele tor,
Et je porverrai mon ator.
Alixandres moult s'esjoï
De ce que dire li oï,

Puis l'acola estroitement,
Si li dist debonnairement:
Moult estes vaillanz, biauz cuers dous,
Et se je aim autrui que vous,
Si me doinst Diex mauvés acueil,
Amors ai teles com je vueil,
Si qu'à nul autre ne claim part.
A tant de s'amie se part,
Si s'en va, et cele demeure.
Au matin quant fu tens et eure,
Sans esveillier autrui se lieve,
Quar li levers pas ne li grieve;
Si s'est en pure sa chemise,
Enz el vergier souz la tor mise,
En un bliaut ynde gouté
En la matinée d'esté,
Et li vergers plains de verdure,
Si ne doutoit pas la froidure;
Si fesoit douz et qoi oré;
Bien l'avoit nature enfloré,
Son cler vis de lys et de rose,
N'en toute sa taille n'ot chose
Qui par droit estre n'i déust,
Et si ne cuidiez qu'ele éust
Loié, ne guimple, ne bende:
Si l'embelist moult et amende
Sa bele treche longue et blonde,
N'a pas deservi qu'on la tonde.
La Dame qui si biau chief porte,
Parmi le vergier se deporte;
Si va escorçant son bliaut,
Et va chantant non mie haut.

« Or la voi (*), la voi, la voi,
« La fontaine i sort serie;
« Or la voi, la voi, m'amie,
« El glaiolai desouz l'aunoi,
« Or la voi, la voi, la bele
« Blonde; or la voi ».

Quant li Rois la chançon entent,
Qui son cuer et s'oreille tent
A la fenestre por oïr,
Moult l'a fet s'amie esjoïr
De son dit et de son chanter;
Ancui se porra bien vanter,
Son mestre Aristote d'Ataine,
Qu'amors bone leaus lontaine
Se desirent à aprochier,
Ne mès n'en ira reprochier
Le Roi, ne ne dira anui,
Quar il trovera tant en lui,
Et ert de volenté si yvres.
Levez est, si siet à ses livres,
Voit la Dame aler et venir,
Au cuer li met un souvenir
Tel que son livre li fet clore;
Hé, Diex, fet-il, quar venist ore
Cil miréors plus près de ci,
Si me metroie en sa merci.
Coment se m'i metroie donques?
Non feroie, ce n'avint onques
Que je qui tant sai et tant puis,
Tant de folie en mon cuer truis,

(*) Chanson.

C'un seul véoirs tout mon ouer osté ;
Amors veut que le tiengne à oste,
Mès honor le tient à hontage
Tel souvenir et tel hommage.
Avoi ! qu'est mon cuer devenuz,
Que je sui toz viex et chenuz,
Lais, et pales, et noirs, et maigres,
En filosofie plus aigres
Que nus c'on sache, ne ne cuide :
Mal ai emploié mon estuide,
Qui onques ne finai d'aprendre,
Or me desaprent por miex prendre
Amors qui maint preudome a pris,
S'ai en aprendant desapris ;
Desapris ai en aprenant,
Puisqu'amors me va si prenant,
Et dès que ne m'en puis requeure,
Au convenir soit et droiz queure,
Ne jà por moi droiz ne remaigne,
Viegne amors herbergier, or viegne
En moi, ge n'en sai el que dire,
Puisque ge nel' puis contredire.
Si com li mestres se demente,
La Dame en un chapel de mente
I assembla de plusors flors ;
Au fere li sovint d'amors,
Si chante en cueillant les floretes.

« Ci me retient amoretes,
« Douce trop vous aim,
« Ci me tienent amoretes,
« Où je tieng ma main ».

Ainsi chante, ainsi s'esbanoie,
Mestre Aristote moult anoie
De ce qu'ele plus près ne vient.
Ele sait bien quanqu'il covient
A lui eschaufer et atrere;
De tel sajete le veut trere,
Qui cointement soit empenée.
Tant s'est travaillie et penée,
Qu'à sa volenté l'a atret:
Tout belement et tout à tret
Son chapel en son biau chief pose,
Ne fait sanblant de nule chose
Que maistre Aristote aperçoive;
Et por ce que miex le deçoive,
Et plus bel le voist enchantant,
Vers la fenestre va chantant
Les vers d'une chançon de Toile,
Quar ne veut pas que cil se çoile,
Qui tout a mis en la querelle.
« Lez un vergier, lez une fontenelle,
« Siet fille à Roi, sa main à sa maisselle,
« En souspirant son douz ami apele,
« Ahi, Quens Guis, la vostre amor
« Me tot solas et ris ».
Quant ele ot ce dit, si s'en passe
Lès la large fenestre basse,
Et cil par le bliaut l'aert,
Qui trop cuidoit avoir suffert,
Tant a desirré la pucele.
A cest mot chéi l'estincele
Toute jusqu'à terre au vil chat,
Qui pris est sans point de rachat.

Et la Damoisele s'escrie,
Qu'est-ce, fet-ele, Diex aïe!
A foi, qui m'a ci retenue?
Dame, bien soiez-vous venue,
Fet cil qui provos est et maire,
De la folie qui le maire.
Sire, ce dist la Dame, avoi!
Estes-vous ce que je ci voi?
Oïl, dist-il, ma douce Dame,
Por vous mettrai et cors, et ame,
Vie et honor en aventure;
Tant m'a fet amors et nature,
Que de vous partir ne me puis.
Ha, Sire, fet-ele, despuis
Qu'ainsi est que vous tant m'amez,
Jà par moi n'en serez blasmez;
Mès la chose est moult mal alée,
Ne sai qui m'a au Roi meslée,
Et lui blasmé de ce que tant
S'aloit o moi esbanoiant.
Dame, dist-il, or vous tesiez,
Que par moi sera rapesiez
Et li mautalens et li cris,
Et li blasmes, et li estris,
Quar li Rois m'aime et crient et doute
Plus que s'autre mesnie toute;
Mès por Dieu céens vous traiez,
Et mon desir me rapaiez
De vostre cors gent et joli.
Mestres, ainçois qu'à vous foli,
Dist la Dame, vous covient fere
Por moi un moult divers afere,

Se tant estes d'amors souspris;
Quar uns moult granz talenz m'est pris
De vous un petit chevauchier
Desus ceste herbe en cest vergier;
Et si vueil, dist la Damoisele,
Qu'il ait sor vo dos une sele,
Si serai plus honestement.
Li mestres li respont briefment
Que ce fera-il volentiers,
Com cil qui est siens toz entiers.
Bien l'a mis amors à desroi,
Quant la sele d'un palefroi
Li fet conporter à son col;
Or croi qu'il sanblera bien fol,
Quant de sor le col li est mise,
Et cele s'en est entremise,
Tant qu'ele li met sor le dos.
Bien fet amors d'un viel rados,
Puisque nature le semont,
Que tout le meillor Clerc du mont
Fet come roncin enseler,
Et puis à quatre piez aler
A chatonant par dessus l'erbe.
Ci vous di example et proverbe,
Gel' saurai bien à point conter.
La Damoisele fet monter
Sor son dos, et puis si la porte;
Et Alixandre se deporte
En véoir et en esgarder
Celui qui sens ne pot garder
Qu'amor ne l'ait mis à folie:
Et la Damoisele trop lie

Aval le vergier le conduit.
En lui chevauchier se déduit,
Et chante haut et à voiz plaine,
« Ainsi va qui amors maine
« Pucele plus blanche que laine;
« Mestre musars me soustient,
« Ainsi va qui amors maine,
« Et ainsi qui les maintient ».
Alixandres ert en la tor,
Bien ot véu trestout l'ator;
Qui li donast trestout l'empire,
Ne se tenist-il pas de rire.
Mestre, dist-il, por Dieu que vaut ce,
Je voi moult bien c'on vous chevauche;
Coment, estes-vous forsenez,
Qui en tel point estes menez?
Vous me féistes l'autre foiz
De li véir si grant defoiz,
Et or vous a mis en tel point,
Qu'il n'a en vous de reson point;
Ainz vous metez à loi de beste.
Aristote drece la teste,
Et la Damoiselle descent;
Lors respondi honteusement:
Sire, fet-il, vos dites voir,
Mais or poez aperçevoir,
Ge oi droit et doutai de vous,
Que en droit jovent ardez-vous,
Et en feu de droite jonece,
Quant je, qui sui plains de viellece,
Ne poi contre amors rendre estal,
Qu'ele ne m'ait torné à mal

Si grant com vous avez véu.
Quanques j'ai apris et léu,
Me deffet amors en une eure,
Qui toute rien taut et deveure;
Et bien sachiez certainement,
Puisqu'il m'estuet apertement
Fere folie si aperte,
Vous n'en poez partir sans perte,
Ne sanz blasme de vostre gent.
Moult s'est rescous et bel et gent
Aristote de son meschief;
Et la Dame est venue à chief
De trestout quanques empris a,
Et li Rois forment l'en prisa,
Quant de son mestre l'a vengié,
Qui l'ot blasmé et laidengié.
Mès tant s'en fu bien escusez
De ce qu'ainsi fu amusez,
Qu'en riant li Rois li pardone,
Et ses mestres li abandone
Sa volenté à parfurnir,
Quar n'a reson au retenir.
Or vueil une demande fere
En cest Dit et en cest afere,
Dont je trai Chaton à garant,
Qui fet l'auctorité parant,
Qui bons Clers fu et sages hom:
Turpe est doctori cùm culpa redarguit ipsum.
Chatons dist en cest vers la glose,
Que quant on est repris de chose
C'on a blasmé à fere autrui,
Puis c'on en a blasme et anui:

C'est

C'est grant folie qui ce fet,
Son sens amenuise et deffet;
Voirs fu qu'Aristote blasma
Alixandre, et mesaesma,
Qui tant s'estoit mis en amer,
Et puis se lessa entamer
Si en amor à une foiz,
Qu'il n'ot en lui point de defoiz,
Et cil l'ot par force entrepris,
En doit-il estre en mal repris?
Nenil, quar amors l'efforça,
Qui sa volenté li dona
Sor toz et sor toutes ensemble,
Dont n'a li mestres, ce me samble,
Nule coupe en sa mespresure:
Ne l'a pas fet par apresure,
Mais par droiture droite et fine.
HENRIS ceste aventure fine,
Qui dist et si monstre en la fin,
C'on ne puet decevoir cuer fin,
Ne oster de sa volenté,
Puis qu'amors l'a en volenté
Por emprisoner et destraindre;
Et cil qui de ce se veut faindre,
N'est mie trop loiaus amere,
Puis que s'amors lui samble amere.
Quar miex ne puet-on endurer
Amors que par dessavorer.
Por celui mal bien plere doivent,
Qu'après les maus les biens reçoivent,
Par maintes foiz li mal traiant,
Qu'aussi amors vont assaiant;

Si set-ele r'asséurer
Qui puet en leauté durer,
S'atende et sueffre en son martire,
Quar à joie li revient s'ire.
Si puet-on par cest dist aprendre
C'on ne doit blasmer ne reprendre
Les amies ne les amans,
Qu'amors a pooir et comans
Par deseur toz et deseur toutes,
Et d'euls fet ses volentez toutes,
Et tret à honor toz ses fez.
Despuis que cil en soustient fez,
Qui fu mestre en toute science,
Bien devons prendre sapience,
Selonc ce que nous mains savons,
Les maus que por amors avons,
Quar qui por amors sueffre maus,
Bien li set merir ses travaus
Que li amant sueffrent por li.
Veritez est et je le di,
Qu'amors vainc tout et tout vaincra,
Tant com cis siecles durera.

Explicit li Lais d'Aristote.

LI LAIS DE L'OISELET.

Manuscrits, nos 7218, 7615; et M. $\frac{21}{3}$, N. 2 de Notre-Dame.

Il avint jadis à un tans,
Bien a passé plus de cent ans,

Qu'il estoit un riches vilains,
De son non ne sui pas certains;
Mais riches iert de grant manière,
De prez, de bois, et de riviere,
Et de quanqu'affiert à riche home,
Se dire vous en veil la somme.
Il avoit un manoir si bel,
N'a borc, n'a vile, n'a chastel;
Et se je vos en veil conter,
En tout le monde n'ot son per,
Ne si bel ne si delitable.
Li contes vos sambleroit fable,
Qui vos en diroit la façon;
Je ne cuit que jamais face-on
Tel donjon, ne si riche tor;
Quar riviere coroit entor,
Qui tout enclooit le porpris:
Et li vergiers qui fu de pris,
Estoit d'arbres et d'eve enclos.
Cil qui le fist ne fu pas fos,
Ainz fu un Chevaliers gentis,
Après le père l'ot li fis
Qui le vendi à cel vilain,
Ainsi ala de main en main:
Bien savez que par malvais hoir
Dechiéent viles et manoir.
Li vergiers fu biax à devise,
Herbes y ot de maintes guise,
Que je ne sai mie nommer;
Mais je vos puis por voir conter
Qu'il y avoit roses et flors,
Qui getoient moult granz odors,

Et espices de tel maniere,
C'une arme gissant en litiere,
Qui malade fu et anferme,
S'en alast toute saine et ferme,
Por tant que el vergier géust,
Tant c'une nuit passée i fust,
Et de ses herbes fust garis.
Et li praiaus fu si onnis,
Qui n'y avoit ne mont ne val,
Et li arbre tuit par ygal
Estoient d'un grant contremont;
Il n'ot si bel vergier où mont.
De tel fruit ne demandissiez
Que vos trover n'i pouissiez;
Et si duroit en tous les tens.
Cil qui le fist, fut moult sachans,
Il fu tos fais par nigromance,
Si faisoit-on mainte esprovance.

Li vergiers fu et lez et lons,
Et à compas tout en roons,
Et enmi ot une fontaine,
Dont l'iaue estoit et clere et saine;
Et surdoit de si grant randon,
Com s'ele boulist de randon,
S'iert ele plus froide que marbres.
Ombre li fist li plus biax arbres,
Dont les branches lez s'estendoient,
Qui sagement duites estoient;
Foilles i avoit à plenté
En tout le plus lonc jor d'esté:
Quant ce venoit el mois de May,
N'i péussiez choisir le ray

Dou souloil, tant par ert ramus.
Moult devoit estre chier tenus,
Quar il est de tele nature
Qu'en tous tens sa foille li dure;
Vens ne orez, tant ait grant force,
N'en abat jus foille n'escorce.
Li pins fu delitous et biaus,
Chanter i venoit uns oisiaus
Deus foiz le jor et puis niant;
Et si sachiez à esciant
Qu'il i venoit la matinée,
Et puis après à la vesprée.
Li oisiax fu merveilles gens;
Moult seroit granz detriemens,
Se vos disoie sa façon.
Il estoit menres d'un moisson,
Et fu plus grant du roietel;
Si chantoit si bien et si bel,
Lorsignot, melle ne mauvis,
Ne l'estornel, ce m'est avis,
Chans d'aloe, ne de kalendre
N'estoit si plaisans à entendre
Com iert li siens, bien le sachiez.
Et si estoit si affaitiez
De dire lais, et noviax sons,
Et rotruhenges et chançons,
Gigue, ne harpe, ne viele
Ne vaucissent une cenele:
Car ens el chant ot tel mervoille,
Qu'ainz nus hom n'oi sa paroille;
Quar tel vertus avoit li chanz,
Que nus hom ne fust si dolanz,

Pour coi l'oisel chanter oïst,
Maintenant ne s'en resjoïst,
Et obliast ses grans dolors,
Et si represist ses amors,
Maintenant fust d'amors soupris,
Et cuidast estre de tel pris
Com est Empereres ou Rois,
Mais qu'il fust vilains ou borjois;
Et si éust cent ans passez,
Si fust-il au siecle remez,
S'oïst de l'oisillon le chant,
Se li semblast-il maintenant
Qu'il fust meschins et Damoisiaus,
Et si cuidast bien li Dansiaus
Estre ammeres de Dames beles,
De meschines et de puceles.
Mais une autre mervoille y ot,
Que li vergiers durer ne pot,
Se tant non que li oisillons
I venist chanter les douz sons;
Car de chant issent les amors,
Qui en vertu tienent les flors,
Et li arbres et toz li mez,
Mès que li oisiax fust remez,
Maintenant li vergiers sechast,
Et la fontaingne restanchast,
Qui par l'oisel sont en vertu.
Li vilains cui li estres fu,
I vient chascun jor par coustume
Por oïr cele souatume.
A la fontaine soz le pin
Par une matinée vint

Son vis laver à la fonteine;
Et li oisiax à haute alaine,
Qui sor le pin haut li chanta
Un lais qui delitous chant a;
Li lais fu moult bon à entendre,
Example i porroit-on bien prendre,
Dont on vaurroit miex en la fin.
Li oisiax dist en son latin:
Entendez, fait-il, à mon lai,
Et Chevalier et Clerc et Lai,
Qui vos entremetez d'amors,
Et qui en souffrez les dolors;
Et à vos le di-je, puceles,
Qui iestes avenans et beles,
Qui le siecle volez avoir,
Je vos di vraiement por voir
Vos devez Deu amer avant,
Tenir sa loi et son comant,
Volentiers aler au monstier,
Et si oiez le Dieu mestier,
Quar dou servise Deu oïr
Ne puet à nului mal venir;
Et por verité vos recort,
Diex et amors sont d'un acort.
Dex aime sens et honorance,
Amors ne l'a pas en viltance;
Dex het orgueil et fauceté,
Et amors aimme loiauté;
Diex aime honor et cortoisie,
Et bone amor ne het-il mie;
Dex escoute bele proiere,
Amors ne la met pas arriere;

Diez covoite sor tous largesce,
Il n'i a nule male teche.
Li aver sont li envious,
Et li tenant li convoitous,
Et li felon sont li malvais,
Et li vilain sont li pugnais:
Mès sens, cortoisie et honnors,
Et léauté maintient amors;
Et se vos à ce vos tenez,
Deu et le siecle avoir poez,
Ce dist li oisiaus en son chant.
  Et quant voi le vilain séant,
Qui desous l'arbre l'escoutoit,
Qui fel et convoitous estoit,
Si a chanté d'autre maniere,
Quar lesse-t'on corre riviere.
Donjons, manoirs, tors, car dechiez,
Matissiez flors, herbes sechiez,
Arbres, car lessiez le porter,
Ci me soloient escouter
Gentis Dames et Chevalier,
Qui la fontaine avoient chier,
Qui à mon chant se delitoient,
Et par amors miex en amoient;
Si en faisoient les largesces,
Les cortoisies, les prouesces,
Maintenoient Chevalerie;
Or m'ot cil vilains plains d'envie,
Qui aime assés miex le denier
Qu'il ne face le dosnoier.
Cil me venoient escouter
Por deduire et por miex amer;

Mais cist i vient por miex mengier,
Por miex boire et por gloutoier.
Quant ce ot dit, si s'envola,
Et li vilains qui remest là,
Pensse se il le povoit prendre,
Assez tost le porroit chier vendre;
Et se vendre ne le povoit,
En jaiole l'enfermeroit,
Se li chanteroit tart et tempre.
Son affaire engigne et attempre,
Et quiert, et agaite, et porvoit,
Tant que les branches aperçoit
Où cil s'aséoit plus sovent:
Puis a fait las, si les i tent,
Moult a bien sa chose atrempée.
Et quant ce vint à la vesprée,
Li oisiax où vergier revint,
Et quant il s'assist sor le pint,
Tout maintenant fu pris où las.
Li vilains, li cheitis, li las
Monte amont, l'osillon aert.
Tel loier a qui vilain sert,
Fait li oisiax, ce m'est avis,
Mal avez fait qui m'avez pris,
En moi a poure raençon.
Ainz averai mainte chançon,
Fait li vilains, de ceste prise;
Servit avez à vo devise,
Or servirez à ma partie.
Ceste chéance est mal partie,
Fait li oisiax, ce m'est avis,
Avoir souloie à mon devis

Champaine, bois, riviere et prez,
Or sui en jaole enserrez;
Jamais n'aurai solas ne joie.
Je soloie vivre de proie,
Or me donra-on à mengier
Si come un autre prisonier.
Laissiez m'aler, biax dous amis,
Et bien soiez séurs et fis,
Jà prisoniers ne chanterai.
Par foi, et je vos mengerai,
Jà par autre tor n'en irez.
En moi poure repas arez,
Car je suis laches et petits,
Ne jà n'en acroistra vo pris,
Se vos ociez tele rien;
Laissiez m'aler, si ferez bien,
Pechiez ferez si m'ociez.
Par foi, por niant en parlez,
Et que plus proiez en seroie,
Sachiez que je mains en feroie.
Certes, fait li oisiax, c'est drois,
Car ainsi l'a porté la lois;
Douce raisons vilain aïre,
Mainte fois l'avons oï dire,
Mais uns diz nos enseigne et glose,
Besoins fait faire mainte chose,
Ne force ne m'i puet tenser;
Mais se vos me laissiez aler,
De trois sens vos feroie sage,
Qu'ainz ne sot hom de vo lignage,
Se vos porroient moult valoir.
Se séurté en puis avoir,

Fait li vilains, tost le ferai.
Tele fiance come j'ai,
Fait li oisiax, vous en créant;
Et cil le lait aler atant.
Li oisiax sor l'arbre s'envole,
Qui eschapez fu par parole;
Mas estoit et tous hericiez,
Car laidement iert manoiez:
Tenus ot été contre laine,
A son bec la plume ramaine,
Et raciet au miex que il puet.
Li vilains cui savoir estuet
Les trois sens, le semons qu'il die.
Li oisiax fu plains de voidie,
Se li dist, se tu bien entens,
Apenre i porras un grant sens.
Ne croi pas quanque tu ois dire;
Li vilains fronce le nez d'ire,
Et dist je le savoie bien.
Biax amis, dont or le retien,
Garde que tu ne l'oblier.
Or me puis-je bien apenser,
Fait li vilains, de sens aprendre,
M'usage me fait à entendre,
Qui ce me rueves retenir,
Je te vaurroie retenir.
Bien sai quant tu m'eschaperoies,
Jamais autrui ne gaberoies;
Mais je m'en vois à tart ventant;
Cestui sai bien, di l'autre avant.
Entan-y bien, fait li oysiax,
Li autres est et bons et biax,

Ne pleure pas ce qu'ainc n'éus.
Li vilains ne fu mie mus,
Ainz respondi par felonie,
Tu m'as ta fiance mentie :
Trois sens me devoies aprendre,
Si com tu me féis entendre,
C'onques ne sot tous mes lignages ;
Mais de ce est tous li mons sages,
Il n'et si fox, n'onques ne fu,
Qui plorast ce qu'ainz n'ot éu,
Tu m'as moult largement menti.
Et li oisiax li respondi,
Veus-tu dont que jel' te redie,
Grant paor ai que ne l'oublie ;
Vos entendez tant à plaidier,
Que paour ai de l'oublier,
Je cuit que jà nes retendrez.
Je les sai miex de vous assez,
Fait li vilains, bone piece a,
Dehez ait qui gré vous saura
D'apenre ce dont il est sages :
Je ne suis mie si sauvages,
Par mon chief, com vos me tenez,
Mais por ce qu'estes eschapez,
M'alez ores ainsis gabant ;
Mais se vos me tenez convant,
Vos m'aprenderez l'autre sen,
Car des deus ai-je bien l'assen ;
Or le dites à vo voloir,
Car sor vos n'ai point de pooir,
Dites quex est-il, si l'orrai ;
Enten-y bien, jel' te dirai.

Li tiers est tex, qui le saroit,
Jamais poures hom ne seroit.
Mout durement s'en esjoï,
Quant la vertu dou sen oï,
Et dist cestui m'estuet savoir,
Car durement tens à l'avoir;
Qui li véist l'oisel coitier,
Et dire il est tens de mengier,
Car le me dites erramment.
Et quant li oisillons l'entent,
Je te chastoi, cheitis vilains,
Que ce que tu tiens en tes mains,
Ne gete pas jus à tes piez.
Li vilains fu moult correciez,
Et quant il s'est téus grant pose,
Se dist, n'estoit-ce autre chose?
Ce sont adevinal d'enfant,
Quar je sai bien à esciant,
Tex est poures et souffraitous,
Qui ausi bien le set com vous,
Menti m'avez et engignié;
De quanques m'avez enseignié,
Estoie-je sages d'avant.
Li oisiax respont maintenant,
Par foi se tu ces sens séusses,
Jà laissié aler ne m'éusses,
Quant tu me tenis en tes mains.
Vous dites voir, fet li vilains,
Mais je sai bien les autres deus.
Li oisiaus qui fu engingneus,
Li dist, cis vaut des autres cent:
Et li vilains li dist, comment?

Comment ? jel' dirai, durféu,
Tu ne sez qu'il t'est avenu,
Quar se tu m'éusses tué,
Si com tu éus enpensé,
Jamais ne fust jors, par mes iex,
Que ne t'en fust durement miex.
Ha ! por Dieu, que sez-tu donc faire ?
Ahi ! fel vilain deputaire,
Tu ne sez qu'il t'est avenu;
Il t'est durement meschéu.
Il a en mon cors une piere,
Qui tant est précieuse et chiere,
Bien est de trois onces pesans;
La vertus est en li si grans,
Qui en sa baillie l'aroit,
Jà riens demander ne saroit,
Que maintenant ne l'éust preste.
Et quant le vilain entent ceste,
Debat son pis, deront ses dras,
Si se claime cheitis et las,
Son vis à ses ongles depiece.
Li oisiax en fait grant léesce,
Qui desor l'arbre l'esgardoit;
Tant a entendu que il voit
Qu'il a tous ses dras depeciez,
Et qu'il s'est en mains lieus bleciez,
Puis li a dist, cheitis vilains,
Quant tu me tenis en tes mains,
J'estoie menre d'un moisson,
Ne que masange, ne pinçon,
Qui ne poise pas demi once,
Cil qui de felonie gronce,

Li dist, par foi, vos dites voir.
Vilains, or pués-tu bien savoir
Que de la pierre t'ai menti.
Or le sai-ge, fait cil, de fi,
Mès certes orainz le cuidai.
Vilains, maintenant prouverai
Des trois sens que pas ne savoies,
Et de ce que tu me disoies;
Que hons si fox onques ne fu,
Qui plorast ce qu'ainc n'ot éu;
Maintenant, ce m'est vis, plorras,
Ce qu'ainç n'éus, ne jà n'auras;
Et quant me tenis en tes las,
Ce qu'en mains eus, as piez ruas;
Des trois sens iestes abosmez,
Biax amis, or les retenez.
Il fait bon apenre bon mot;
On dit que tex n'entent, qui ot
Que tex parole de grant sens,
Qui n'est pas de sage porpens,
Tex parole de cortoisie,
Qu'il ne la saroit faire mie;
Et tex cuide estre bien senez,
Qui est à sotie atornez.
 Quant ce ot dit, si s'envola,
Et à tel heure s'en ala,
Qu'ainc puis el vergier ne revint.
Les foilles chaïrent dou pint,
Li vergiers failli et secha,
Et la fontaine restancha,
Li vilains perdi son déduit.
Et bien sachiez toutes et tuit,

Li proverbes dist en apert,
Cil qui tout covoite, tout pert.
Ci faut li Lais de l'oiselet,
Dou vilain ne donroie un pet;
Il perdi par son convoitier
Et son deduit et son vergier.

Explicit li Lais de l'Oiselet.

CI COMMENCE

LA COURT DE PARADIS.

Manuscrits, n° 7218, et N. 2 de Notre-Dame.

Or me gart Diex que ne mesdie,
Quar talent m'est pris que je die
De Dieu, qui tout le mont forma,
Et qui de nos touz la forme a.
Jà soit ce chose qu'il soit Diex,
Et Rois de terre et Rois es Ciex,
Non pourquant si a-il la forme,
Et la semblance prist de l'omme.
Tant ama home et tant prisa,
Que de lui la forme prise a,
Dont hom se doit moult esjoïr,
Quant ses freres vout devenir
Es flans à la Virge Marie,
Qui pour li fu dolante et lie;
Lie fu quant se senti plaine
De la grant déité humaine

Qui

Qui en son cors fu avalée;
Ausi souef com la rousée,
Vient et descent sor la verdure,
Si vint Diex en la Virge pure.
Que peu ne grant ne fu blecie,
De ce fu moult joians et lie,
Mais puis en fu triste et dolante,
Ainsi com sainte Eglise chante,
De ce qu'ele vit en Croiz pendre
Ses piez, et ses paumes estandre,
Et claufichier et coroner,
Et en la Croiz mort endurer.
Mais ore est lie et en grant joie,
Là où ses douz Fius la conjoie,
Et tuit li Sains de Paradis,
Chascuns la servent à estris.
Or veuil venir à mon trètié,
Que je ai penssé et ditié.
Diex vout tenir une grant Cort,
Qui veut s'i vint, et i acort:
Ce fu droit à une Toz-Sainz,
Chascuns i vint, et qui ainz, ainz,
Grans pas et longues ajambées,
Ou il ot èles enpanées,
Quar Diex se vourra moult haster;
Et si veut savoir et taster
Liqués sont espris de s'amor.
Isnelement et sans sejor
Si en apela saint Symon,
Qu'il ne tint pas à enfançon;
Saint Jude n'i oublia mie,
Ains les apele à voiz serie:

Venez avant, mi bon ami,
Et si parlez un peu à mi.
Alez m'en tost par ces dortoirs,
Et par chambres, et par manoirs,
Semonez moi et Sains et Saintes,
Dont il i a et mains et maintes:
Gardez que nus n'en i remaigne,
Chascuns amaine en sa compaigne
Toz ses compaignons sans délai,
Si com je di, si le me fai.
Dites à toz sanz controuvure,
Que tenir vueil Cort à droiture
El mois après la saint Remi,
Weil que tous soient devant mi;
Quar tenir vourrai Cort pleniere.
Saint Symons a levé la chiere,
A Nostre Seignor respondi:
Sire, dedenz cest Samedy
Arons fait ce que vos rovez,
Jà un seus n'i sera trovez
Que n'i soit semons entresait.
Atant nostre Sires le lait,
Qui plus ne dit, ne ne conseille,
Et sains Symons lués s'apareille.
Ce fu par un matin moult main,
S'eschelete prist en sa main,
Sains Jude enmena avoec lui,
D'iluec si s'en vont ambedui;
En une chambre ez-les entrez,
Toz les Angles i ont trovez,
Qui à merveilles furent bel;
Devant aus toz saint Gabriel,

Qui le salu Dieu aporta,
Qui puis mainte arme conforta.
Saint Michiel avoec lui estoit,
L'uns l'autre par la main tenoit;
Si vont jouant par ces biaus lius,
Et saint Symons li dous, li pius,
Qui tant fu biax en sa persone,
Prist s'eschelete, si le sone;
Puis leur a dit à voiz serie,
Bien puist venir la compaignie.
Saint Gabrieus a respondu,
Quant il le mot a entendu,
Que plus ne s'en pot astenir,
Symon, bien puissiez-vous venir:
Dites ce que vous plaist à dire.
Moult tost le vous dirai, biau Sire,
Ce dist saint Symon; Diex vous mande,
Et par nos deux le vos comande,
Il vorra tenir sa Cort grant,
Or soiez del venir engrant,
Et s'amenez vostre compaigne,
Gardez que nus n'en i remaigne.
Saint Gabrieus li respondi,
Que plus ne mains n'i atendi:
Symon, fait-il, nous l'otroions,
Sachiez volentiers i irons,
Faites aillors vostre mesage.
Et il si fist à loi de sage,
D'iluec se part isnelement,
Et voit venir communaulment
Les Patriarches toz ensamble.
Dist Abraham, si com moi samble,

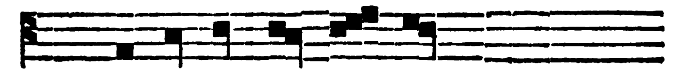
Je voi ici venir Symon ;
Or entendomes sa raison,
Et saint Symons toz sanz targier,
Les a semons que sans dangier
Viengnent à cele feste faire.
Cil respondent com debonaire,
Alez avant, Symon biaus frere,
Nos i irons, par Dieu no Pere.
Et sains Symons s'en departi,
Et a pardevant lui choisi
Les Apostres ses compagnons,
En haut s'escria saint Symons
Que viengnent à la Cort Jhesu.
Et li Apostre ont respondu,
Nos i irommes liement,
Dieu en aorent bonement.
Et saint Symon lués s'en torna,
Que plus ne mains n'i aresta,
Quar moult est vaillanz et entirs.
Lors voit venir toz les martirs,
Qui por Dieu furent traveillié ;
Saint Symons lor dist de cuer lié,
Bien puist venir la compaignie ;
Cil qui revint de mort à vie,
Veut que vous veigniez à sa Cort,
Où la fontaine d'amors sort,
Quar tenir la veut haute et plaine.
Saint Estienes à haute alaine
Li respondi, nos l'otroions,
Sachiez volentiers i irons,
Jà uns toz seus n'i remenra.
Et saint Simons lués s'en torna,

Et s'en reva grant aléure,
Com cil qui d'arester n'ot cure;
Et tout ainsi com il aloit,
Saint Symons esgarde, si voit
Saint Martin venir devant lui,
Et toz les confés avoec lui,
Moult liez et moult forment joieus.
Del' saluer fu convoiteux,
S'eschelette sona trois cos,
Puis lor a dit, ne fu pas fos,
Seignor, un petit m'entendez,
Faites tost et si vous hastez,
Je vous semoing à cele feste
Que doit tenir li Rois celeste,
C'est à la feste de Toz-Sains.
Saint Martin li dist, biaus compains,
Sachiez sanz faille g'i irai,
Et toz les Confez i menrai.
Lors s'en retorna saint Symons,
Quant toz les Confés a semons;
Si resemont les Innocens,
Qu'il vit à milliers et à cens,
Et cil respondent bonement,
Nos irons tuit moult liement.
Et saint Symon lués se depart,
Quar li semondre li est tart.
Tant a alé et çà et là,
Qu'en une chambre s'en entra:
La chambre estoit merveille bele,
Dedenz avoit mainte pucele,
Et chascune estoit coronée
De gentil corone esmerée,

Tant riche, tant bele et tant cointe,
Langue, tant soit de parler cointe,
Esmolue ne afilée,
Ne vos diroit mie denrée
De la biauté que celes ont,
Qui léens herbergiez sont.
C'est chambre de virginité,
Léenz avoit moult de biauté,
Et saint Symons quant il les voit,
S'eschelete que il tenoit
Sonne trois cops de rebondie,
Puis dit, souffrez que je vos die,
Damoiseles, le Dieu plaisir,
Dont je ne me vueil pas taisir,
Ainz le vos vueil entresait dire.
Par moi vos mande notre Sire
Qu'à li venez à lie chiere,
Quar tenir voudra Cort pleniere,
Venez i toutes sanz dangier.
Eles responent sanz targier,
Nos i irons, Symons biaus frere,
Loez en soit Diex nostre Pere,
Quant onques tant nos adaigna,
Que à sa feste nos manda;
Moult en devomes lies estre.
Et saint Symons regarde à destre,
Unes Dames vit si polies,
Si mignotes et si jolies,
Et si plaines de grant biauté,
Que jamais n'aroient conté
Trestoutes les langues qui sont,
La grant biauté que eles ont;

Et furent toutes d'un conroi.
Ce sont celes, si com je croi,
Qui garderent leur veveté
Por Dieu le Roy de majesté;
Et saint Symons cele par vint,
S'eschelete sone qu'il tint,
Trois cos en une randonée,
Puis lor a dit sanz demorée,
Qu'à la Cort viengnent par amor,
A la feste de lor Seignor.
Eles respondent sanz faintise
Que de l'aler ont covoitise.
Que vos diroie plus après?
Il n'i remest ne loin ne près.
Sains et Saintes ne soient semons,
Et toz apelez par leurs nons,
Néis les Dames mariées
A-il par lor noms apelées,
Com cil qui ot cuer debonaire.
Li Sire arriere s'en repaire,
Pardevant Jhesu-Crist orant,
Puis dit, j'ai fait vostre comant,
Toz ai semons granz et petiz.
Tu as bien fait, dist Jhesu-Criz,
Or verrai-je qui i venra.
Saint Gabrieus n'i aresta,
Avec lui vindrent tuit li Angle,
En leur compaignie li Archangle,
Et Cerubin et Ceraphin,
Qui ont les cuers léaus et fin,
Et vindrent parmi l'air volant,
De lor èles s'entracolant.

Et chantent tuit, nus n'i fu mus,
Moult haut.



Te De-um lau-da-mus.

Comme vaillant et comme sage,
Sont monté ens el maistre estage;
Ensemble main à main se tienent,
Pardevant Jhesu-Cris s'en vienent,
Où il séoit delez sa mere.
Et li Angle, à chiere clere,
Li ont respondu lor salu,
Et li doux Diex a respondu :
Seignor, bien puissiez-vous venir,
Et à ma feste que doi tenir,
Où je vueil faire granz miracles.
Atant es-vos les Patriarches,
Jacob, Moyses, Abraham,
Et le Prophete saint Johan,
Qui chantent tuit par grant douçor,
Haut et seri d'une semblance :
« Je vi d'amor en grant esperance »,
Et chantent tuit en tel maniere.
Atant ez-vos venir saint Pierre,
Et saint Thomas et saint Phelipe,
Et saint Jacques Alescalippe,
Et saint Andriu le debonaire,
Qui tant est biax de grant affaire;
Tuit li Apostre i sont venu,
Ainc n'i remest grant ne menu,
Et chantent hautement et cler,

Que l'uns ne vout l'autre gaber:
« Ne vos repentez mie de loiaument amer ».
Car de bien amer vient solaz.
Chascuns chante, ne sont pas laz,
Mais à la feste erraument vienent,
Par amor main à main se tienent,
Et sont plus blans que flors de lis
De la joie de Paradis,
Et chantent et doucement et cler,
«Tout ainsi va qui d'amors vit et qui bien aime».
Ez-vos saint Estiene venant,
Et saint Climent et saint Vincent,
Et saint Lorent qui rostis fu,
Et graailliez deseur le fu,
Si que coste n'i ot entir,
Et avec aus tuit li Martir,
Et chantent hautement et cler,
De fine amor qui les aprent,
« Cil doit bien joie mener, qui joie atent des max
« qu'il sent ».
Et d'autre part par devers destre,
Atant ez venu saint Silvestre,
Saint Ambroise, saint Augustin,
Saint Nicholai et saint Martin,
Et saint Jeroime le preudome,
Qui fu un desciples de Rome,
Et tuit li Confez avoec vindrent,
Qui moult sagement se maintindrent;
Saint Beneois li religieus,
Qui par est si très amoreus,
Saint François et saint Dominique,
Et saint Giles le bon Ermite,

Et saint Bernars o grant maisnie
Qu'il amaine en sa compaignie;
Cil chantent hautement et cler,
Si que bien fu lor voiz oïe :
«Je ne fui onques sans amor, ne jà n'iere en ma vie».
Atant ez-vos sains Innocens
Venir à milliers et à cens,
Qu'Erodes ot fait detrenchier
Por Dieu le Pere droiturier;
Et chantent tuit sanz nul delai,
De cuer verai par grant douçor,
« Sire Diex, la joie qu'avons, biaus pere, el nous
« vient de vous ».
D'autre part vint la Madelaine,
Qui bele compaignie amaine,
Et si vint sainte Katerine,
La très douce Virge meschine,
Qui tant fu sage et bien letrée;
Sainte Agnès est avec elle alée,
Sainte Cecile la petite,
Et si fu sainte Marguerite,
Toutes les Virges avec vont,
Qui grant feste et grant joie font;
Et chascune estoit coronée
De gentil corone esmerée :
Chascune grant clarté rendoit,
L'une tint l'autre par le doit,
Et chantent cler, haut et seri,
« Renvoisiement i vois à mon ami ».
Bien sont les vueves atornées,
De riches mantiaus afulées,
Tant riches, tant cointes, tant biax,
Que mieus en vaut uns des tassiaus,

Que ne fait tout li ors d'Espaigne ;
Et chascune portoit s'ensaigne,
De cuevre-chief et bel et blanc,
Deseur leur chiés mis en present ;
L'une tint l'autre par les dois,
Et chantoient à une vois,
L'une bas, l'autre hautement :
« Se j'ai amé folement, sage sui, si m'en repent ».
Ez-vos les Dames mariées,
Moult très noblement atornées,
Qui furent avoec lor Seignors
En loiauté et par amors ;
Chascune ot vestu chainsse blanche,
Plus blans que ne soit nois sor branche,
Et molequins moult avenant,
Li une aloit l'autre tenant,
Et chantoient de cuer joli :
« Ensi doit Dame aler à son ami ».
Tout ensi come eles venoient,
La doulce Virge saluoient,
Et disoient Ave Marie,
Buer fussiez-vos onques norrie ;
Et la Dame les bienveignoit,
De sa destre main les seignoit ;
El haut Paradis sont venues.
Quant Jhesu-Cris les a véues,
Si dist, Dames bien viegniez-vous.
Eles se metent à genous,
Dient, Sire, vostre merci,
Quant mandées nos avez ci :
Toutes somes ci en present
De fere vo commandement.

[illegible]

[illegible] vous que vous en faciez feste

Et c'est saint Paradis célestre,

Quar il en est moult granz mestiers.

[illegible], dist la Dame, volentiers,

Gentiz cuers, douz et debonaire,
Vo volenté doi-je bien faire.
La Madelaine o li apele,
Si l'a prise par la main bele,
Et vont chantant par grant solaz :
« Tuit cil qui sont enamouraz viengnent danssier,
« li autre non ».
A cel apel vindrent puceles,
Virges, Dames et Damoiseles,
Apostres, Martirs, Innocens.
Se j'avoie langues cinq cens,
Ne vos porroie mie dire
La grant biauté qu'avoit li pire.
Les quatre Evangeliste i sont,
Qui la Cort toute esbaudir font ;
Chascuns tint en sa main un cor,
Ne sai s'il fu d'argent ou d'or,
Ou d'autre métail vraiement,
Et cornoient tant doucement,
Hault et seri à longue alaine :
« Je gart le bos que nus n'en port chapel de flors
« s'il n'aime ».
Or sont trestuit appareillié
Cil Angelot et baut et lié,
Qui moult sont de très bel ator ;
Cel dous encens portent entor,
Qui moult getoient grant odor.
Ez-vos venu nostre Signor,
Appareillié de joie faire ;
En haut a drecié son viaire,
Voit et esgarde sa maisnie
De joie faire appareillie,

Tant riche, tant bele et tant cointe,
Langue, tant soit de parler cointe,
Esmolue ne afilée,
Ne vos diroit mie denrée
De la biauté que celes ont,
Qui léens herbergiez sont.
C'est chambre de virginité,
Léenz avoit moult de biauté,
Et saint Symons quant il les voit,
S'eschelete que il tenoit
Sonne trois cops de rebondie,
Puis dit, souffrez que je vos die,
Damoiseles, le Dieu plaisir,
Dont je ne me vueil pas taisir,
Ainz le vos vueil entresait dire.
Par moi vos mande notre Sire
Qu'à li venez à lie chiere,
Quar tenir voudra Cort pleniere,
Venez i toutes sanz dangier.
Eles responent sanz targier,
Nos i irons, Symons biaus frere,
Loez en soit Diex nostre Pere,
Quant onques tant nos adaigna,
Que à sa feste nos manda;
Moult en devomes lies estre.
Et saint Symons regarde à destre,
Unes Dames vit si polies,
Si mignotes et si jolies,
Et si plaines de grant biauté,
Que jamais n'aroient conté
Trestoutes les langues qui sont,
La grant biauté que eles ont;

Del' premier drap i ot le mains,
Ele ne pot tenir aus mains
S'escuele, ne drap, ne piece,
Que tot n'i akeuse et assiece;
En cinq cens dez n'ot tant de poins
Com el ot en ses dras porpoins.
Là s'asorelle et esgohele;
Son poçon ot et s'escuele,
Son sakelet et ses mindokes;
Un ongnement ot fait de dokes,
De vif argent et de viez oint,
Dont son viaire et ses mains oint
Por le solel qu'il ne l'escaude.
Mais ce n'estoit mie bele Aude,
Ainz estoit lede et contrefete;
Mès encor se duit et afete
Por ce qu'encor voloit siecler.
Quant ele vit le baceler
Venir si très bel à devise,
Si fu de s'amor si esprise,
C'onques Tristans Yseut la blonde,
Ne nule fame de cest monde
N'ama onques si fort nului,
Come ele fist tantost celui.
Diex vous saut, fet-il, bone fame,
Véistes hui ci passer ame?
Nenil certes, mes enfés dous,
Pléust à Dieu qu'entre nous dous
Géussiens ore braz à braz,
Si demenriemes no solaz.
Solaz, fet-il, por le cul bieu,
Porriez-vous donc soufrir mon gieu?

Par foi, fet-ele, je ne sai.
Or en seromes à l'essai,
Se je nel' puis soufrir, si perde.
Ainçois li maufez vous aerde,
Que descende por tel afere,
De vo sola n'ai-je que fere.
Non, fet-ele, ma douce vite,
Je sui plus sade et plus eslite,
Que je ne pert par çà defors,
Et si sui si plesans de cors,
Et deduisans ma doce geule,
Et je suis ci trestoute seule;
Si avomes ci moult biau lieu,
Descendez, douz amis, por Dieu,
Si me besiez et acolez,
Et fetes plus si vos volez.
Besier, fet-il, vielle pusnaise,
Volez-vous donc que jou vous baisè?
Li cent déable i soient tout.
Quant cele le vit si estout,
Qu'ele n'i puet merci trouver,
Ne por proier, ne por rouver,
Lors dist qu'après lui s'en ira,
Jà cel lieu aler ne saura.
Prent s'escuele et son poçon,
Sen sakelet et son baston,
Son drapel print et si s'en torne,
De courre après lui s'atorne,
Et si le suit et si le chace.
Tant le porsuit et tant le trace,
Qu'ele l'a consiut et ataint,
Là ù cil son ceval restraint,

Où passer devoit un corant:
Et la vielle vient acorant,
Qui d'amors estoit marvoïe.
Ainsi, dist-ele, n'irez mie,
Par la mort bieu n'i passerez,
S'outre l'eve ne me portez.
Li maufez, fet-il, vous i port,
Vielle pusnaise, et vous raport,
Que jà ne vous i porterai.
Fiex, dist-ele, je te portai
En mes flans neuf mois toz entiers,
Si te norris moult volentiers;
Tu es mes filz, por Dieu merci,
Ne me lesse pas seule ici.
Voz filz, fet-il, vielle brehaingne,
Ainçois la male mort vous praingne,
Que jà ma mere soit si fete,
Si torte ne si contrefete,
Quar ma mere est riche borgoise.
Filz, fet-ele, com il me poise
Que vous estes si desvoiez;
Vo mere sui, séurs soiez,
Mes fiex estes tot entresait,
Maugré que toz li mons en ait.
Vois, fet cil, par la geule bieu,
Com sui honiz! a ci biau gieu,
Quant ceste pute vielle torte
Se fet ma mere tout à force;
Près va que je ne l'escervelle.
Lors se reprent cil à sa sele;
Quant il cuide remonter sus,
Et la vielle l'a retret jus,

Moult le detret et sache et tire.
Si com cil ert en tel martire,
Que la vielle le tient si cort,
Uns hauz hom reperoit de Cort
A grant compaignie de gent:
Si vint par là isnelement,
Si s'enbati sor la mellée.
A-il maaille bestornée,
Biaus amis, fait li Castelains?
Ne soiez pas faus ne vilains,
Paiiez le feme son argent,
Puis k'ele a fait vostre talent:
Or resui, fait-il, bien venus.
Mius ameroie estre pendus
K'éusse fait tel vilonie.
Et li truande haut s'escrie:
Sire, por Dieu, fetes moi droit
De mon enfant, qui ci en droit
Me veut lessier seule à cest port,
Sires, dites li qu'il me port
Parmi cele eve, outre cel cai,
C'est mes enfés, jou le portai.
Dist li sires, biaus douz amis,
Qui vous a en si fol sens mis,
Que ci volez lessier vo mere?
Quar le portez outre, biaus frere.
Sire, fait-il, vous avez tort
Qui me metez seure la mort,
Que si me laist Dix repairier
A mon ostel sans encombrier,
Que jou ne soie desmembrés,
Ars, u pendus, u traïnés,

Que jou onques mais ne le vi,
Ne ne parlai encore à li,
Ne ne sai qu'ele me demande :
Çou est une vielle truande,
Ne jou ne le vi onques mais,
Sire, por Diu laissié me en pais.
Fait li Sires, par saint Vincent,
Savoie ore certainement
Que la truande me mentist
Et que ne vous apartenist,
Il le vos convenroit jà *** :
Or dui-je dit avoir tot outre.
Quant la truande ot le haut home,
Sire, par saint Piere de Rome
Il ne m'apartient, ne jou lui,
N'onques mès jor ne le connui
Fors hui cest jor qu'il me jura
Sor sains que il m'espousera.
Ahi, fet-il, vielle sorciere,
La passion ançois vous fiere,
Fait li Sires, or n'i a tour,
Foi que jou doi saint Sauvéour,
Puis k'ele ne vous apartient,
Tantost *** le vous convient.
Adonc ot li vallés grant ire,
Ne sot que faire ne que dire :
Sire, fet-il, por Diu merci,
Vous m'averiés enfin honi,
Et grant desloiauté feroie,
Sire, se ma mere ***.
Li Sires l'ot, si en a ris :
Fait-il, foi que doi saint Denis,

Ainc mais ne vi si faites gens;
Vallés, dis-tu voir, u tu mens?
Sire, fait-il, çou est ma mere.
Or n'i a tour c'un seul, biau frere,
Outre l'iave le porterez,
U voiant tous le ***.
Sire, voir se li porterai,
Que jà voir ne le ***.
Dont prist la vielle entre ses bras,
Si l'enporta isnele pas
Desor son archon par devant:
L'emporta outre le courant,
Et en la fin tant le mena
La vielle, si com me conta,
C'ançois que il de li escape,
Covint qu'il li donast sa cape,
Si le baisa tot maugré suen.
Quant de tant en ot fait son buen,
Si fu des gens grant la risée.
Or l'as besié et acolée,
Fait li Castelains, biaus amis,
Et cius s'en va tous desconfis,
Cui la vielle a tant pormené,
K'ele l'envoia deffublé.
Por çou vos di en la parfin,
Teus cuide avoir le cuer moult fin,
Et moult repoint, n'est pas mençoigne,
Qui set molt peu à le besoigne.

Explicit de la Vieille Truande.

DE

DE LA BORGOISE D'ORLIENS.

Manuscrit, n° 7218.

Or vous dirai d'une borgoise
Une aventure assez cortoise;
Née et norrie fu d'Orliens,
Et ses sires fu nez d'Amiens,
Riches mananz à desmesure.
De marchéandise et d'usure
Savoit toz les tors et les poins,
Et ce que il tenoit aus poins,
Estoit bien fermement tenu.
En la vile furent venu
Quatre noviaus clers escoliers,
Lor sas portent come coliers,
Li clers estoient gros et gras,
Quar moult menjoient bien sanz gas.
En la vile erent moult proisié,
Où il estoient herbregié:
Un en i ot de grant ponois,
Qui moult hantoit chiés un borgois,
S'el tenoit-on moult à cortois,
N'ert plains d'orgueil ne de bufois,
Et à la Dame vraiement
Plesoit moult son acointement;
Et tant vint et tant i ala,
Que li borgois se porpenssa,

Fust par semblant ou par parole,
Que il le metroit à escole,
S'il en pooit en leu venir,
Que à ce le péust tenir.
Léenz ot une seue niece,
Qu'il ot norrie moult grant piece:
Privéement à soi l'apele,
Se li promet une cotele,
Mès qu'el soit de cele œvre espie,
Et que la vérité l'en die.
Et l'escolier a tant proié
La borgoise par amistié,
Que sa volenté li otroie;
Et la meschine toute-voie
Fu en escout tant qu'ele oï
Come il orent lor plet basti.
Au Borgois en vient maintenant,
Et li conte le convenant;
Et li convenanz tels estoit,
Que la Dame le manderoit,
Quant ses Sires seroit errez,
Lors venist aux deux huis serrez
Du vergier qu'el li enseigna,
Et el seroit contre lui là,
Quant il seroit bien anuitié.
Li Borgois l'ot, moult fu haitié,
A sa fame maintenant vient;
Dame, fét-il, il me covient
Aler en ma marchéandie,
Gardez l'ostel, ma chière amie,
Si com preude fame doit fere,
Je ne sai rien de mon repere.

Si l'a souz le couvertoir mis,
Et cil s'est tantost entremis
Du geu que amors li comande
Qu'il ne prisast une alemande,
Toz les autres, se cil n'i fust,
Ne cele gré ne l'en séust.
Longuement se sont envoisié;
Quant ont acolé et baisié,
Amis, fet-ele, or remaindrez
Un petit et si m'atendrez;
Quar je m'en irai là dedens
Por fere mangier cele gens,
Et nous souperons vous et moi
Encore anuit tout à recoi.
Dame, à vostre comandement.
Cele s'en part moult belement,
Vint en la sale à sa mesnie,
A son pooir la fet haitie;
Quant li mengiers fu atornez,
Menjuent et boivent assez.
Et quant orent mengié trestuit,
Ainz qu'il fussent desrengié tuit,
La Dame apele sa mesnie,
Si parole come enseignie:
Deus neveus au Seignor i ot,
Et un garz qui eue aportoit.
Et chamberieres i ot trois,
Si i fu la niece au borgois,
Deux pautoniers et un ribaut.
Seignor, fet-el, se Diex vous saut,
Entendez ore ma reson:
Vous avez en ceste meson

Véu céenz un clerc venir,
Qui ne me lest en pès garir:
Requise m'a d'amors lonc tens,
Je l'en ai fet trente deffens;
Quant je vi que je n'i garroie,
Je li promis que je feroie
Tout son plesir et tout son gré,
Quant mon Seignor seroit erré.
Or est errez, Diex l'i conduie,
Et cil qui chascun jor m'anuie,
Ai moult bien convenant tenu.
Or est à son terme venu,
Là sus m'atent en ce perin.
Je vous donrai du meillor vin
Qui soit céenz une galoie,
Par convant que vengie en soie:
En ce solier à lui alez,
Et de bastons bien le batez,
Encontre terre et en estant,
Des orbes cops li donez tant,
Que jamais jor ne li en chaille
De prier fame qui rien vaille.
Quant la mesnie l'uevre entent,
Tuit saillent sus, nus n'i atent,
L'un prent baston, l'autre tiné,
L'autre pestel gros et mollé:
La borgoise la clef lor baille.
Qui toz les cops méist en taille
A bon contéor le tenisse.
Ne souffrez pas que il en isse,
Ainz l'acueilliez el solier haut.
Par Dieu, font-il, sire clercgaut,

Vous serez jà desciplinez.
Li uns l'a à terre aclinez,
Et par la gorge le saisi,
Par le chaperon l'estraint si,
Que il ne puet nul mot soner;
Puis l'en acueillent à doner,
De batre ne sont mie eschars,
S'il en éust doné mil mars,
N'éust miex son haubert roulé.
Par maintes foiz se sont mollé
Por bien ferir, ses deux nevous
Primes desus et puis desous,
Merci crier ne li vaut rien,
Hors le traient come un mort chien.
Si l'ont sor un fumier flati,
En la meson sont reverti,
De bons vins orent à foison,
Toz des meillors de la meson,
Et des blans et des Auvernois,
Autant com se il fussent Rois;
Et la Dame ot gastiaus et vin,
Et blanche toaille de lin,
Et grosse chandoile de cire,
Si tient a son ami concile
Toute la nuit dusques au jor.
Au departir si fist amor,
Que vaillant dix mars li dona,
Et de revenir li pria
Toutes les foiz que il porroit.
Et cil qui el fumier gisoit,
Si se remua come il pot,
Et vait là où son harnois ot.

Ainc mais ne vi si faites gens;
Vallés, dis-tu voir, u tu mens?
Sire, fait-il, çou est ma mere.
Or n'i a tour c'un seul, biau frere,
Outre l'iave le porterez,
U voiant tous le ***.
Sire, voir se li porterai,
Que jà voir ne le ***.
Dont prist la vielle entre ses bras,
Si l'enporta isnele pas
Desor son archon par devant:
L'emporta outre le courant,
Et en la fin tant le mena
La vielle, si com me conta,
C'ançois que il de li escape,
Covint qu'il li donast sa cape,
Si le baisa tot maugré suen.
Quant de tant en ot fait son buen,
Si fu des gens grant la risée.
Or l'as besié et acolée,
Fait li Castelains, biaus amis,
Et cius s'en va tous desconfis,
Cui la vielle a tant pormené,
K'ele l'envoia deffublé.
Por çou vos di en la parfin,
Teus cuide avoir le cuer moult fin,
Et moult repoint, n'est pas mençoigne,
Qui set molt peu à le besoigne.

Explicit de la Vieille Truande.

DE LA BORGOISE D'ORLIENS.

Manuscrit, n° 7218.

Or vous dirai d'une borgoise
Une aventure assez cortoise;
Née et norrie fu d'Orliens,
Et ses sires fu nez d'Amiens,
Riches mananz à desmesure.
De marchéandise et d'usure
Savoit toz les tors et les poins,
Et ce que il tenoit aus poins,
Estoit bien fermement tenu.
En la vile furent venu
Quatre noviaus clers escoliers,
Lor sas portent come coliers,
Li clers estoient gros et gras,
Quar moult menjoient bien sanz gas.
En la vile erent moult proisié,
Où il estoient herbregié:
Un en i ot de grant ponois,
Qui moult hantoit chiés un borgois,
S'el tenoit-on moult à cortois,
N'ert plains d'orgueil ne de bufois,
Et à la Dame vraiement
Plesoit moult son acointement;
Et tant vint et tant i ala,
Que li borgois se porpenssa,

Fust par semblant ou par parole,
Que il le metroit à escole,
S'il en pooit en leu venir,
Que à ce le péust tenir.
Léenz ot une seue niece,
Qu'il ot norrie moult grant piece :
Privéement à soi l'apele,
Se li promet une cotele,
Mès qu'el soit de cele œvre espie,
Et que la vérité l'en die.
Et l'escolier a tant proié
La borgoise par amistié,
Que sa volenté li otroie;
Et la meschine toute-voie
Fu en escout tant qu'ele oï
Come il orent lor plet basti.
Au Borgois en vient maintenant,
Et li conte le convenant;
Et li convenanz tels estoit,
Que la Dame le manderoit,
Quant ses Sires seroit errez,
Lors venist aux deux huis serrez
Du vergier qu'el li enseigna,
Et el seroit contre lui là,
Quant il seroit bien anuitié.
Li Borgois l'ot, moult fu haitié,
A sa fame maintenant vient;
Dame, fet-il, il me covient
Aler en ma marchéandie,
Gardez l'ostel, ma chiere amie,
Si com preude fame doit fere,
Je ne sai rien de mon repere.

Sire, fet-ele, volentiers.
Cil atorna les charretiers,
Et dist qu'il s'iroit herbregier,
Por ses jornées avancier,
Jusqu'à trois liues de la vile.
La Dame ne sot pas la guile,
Si fist au clerc l'uevre savoir.
Cil qui les cuida decevoir,
Fist sa gent aler herbregier,
Et il vint à l'uis du vergier,
Quar la nuit fu au jor meslée :
Et la Dame tout à celée
Vint encontre, l'uis li ouvri,
Entre ses braz le recueilli,
Qu'el cuide que son ami soit.
Mès esperance la deçoit,
Bien soiez-vous, dist-el, venuz.
Cil s'est de haut parler tenuz,
Se li rent ses saluz en bas.
Par le vergier s'en vont le pas,
Mès il tint moult la chiere encline,
Et la borgoise un pou s'acline,
Par souz le chaperon l'esgarde,
De traïson se done garde,
Si conut bien et aperçoit,
C'est son mari qui la deçoit.
Quant el le prist à aperçoivre,
Si repensse de lui deçoivre :
Fame a trestout passé Argu,
Par lor engin sont decéu
Li sage dès le tens Abel.
Sire, fet-ele, moult m'est bel

Que tenir vous puis et avoir,
Je vous donrai de mon avoir,
Dont vous porrez vos gages trere,
Se vous celez bien cest afere.
Or alons ça tout belement,
Je vous metrai privéement
En un solier dont j'ai la clef:
Iluec m'atendrez tout souef,
Tant que noz genz auront mengié;
Et quant trestuit seront couchié,
Je vous menrai souz ma cortine,
Jà nus ne saura la couvine.
Dame, fet-il, bien avez dit.
Diex, com il savoit or petit
De ce qu'ele pensse et porpensse!
Li asniers une chose pensse,
Et li asnes pensse tout el,
Tost aura-il mauvés ostel.
Quar quant la Dame enfermé l'ot
El solier dont issir ne pot,
A l'uis del vergier retorna,
Son ami prist qu'ele trova,
Si l'enbrace, et acole, et baise;
Moult est, je cuit, à meillor aise
Li secons que le premerain.
La Dame lessa le vilain
Longuement où solier jouchier;
Tost ont trespassé le vergier,
Tant qu'en la chambre sont venu,
Où li dras furent portendu.
La Dame son ami amaine
Jusqu'en la chambre le demaine,

Si l'a souz le couvertoir mis,
Et cil s'est tantost entremis
Du geu que amors li comande
Qu'il ne prisast une alemande,
Toz les autres, se cil n'i fust,
Ne cele gré ne l'en séust.
Longuement se sont envoisié;
Quant ont acolé et baisié,
Amis, fet-ele, or remaindrez
Un petit et si m'atendrez;
Quar je m'en irai là dedens
Por fere mangier cele gens,
Et nous souperons vous et moi
Encore anuit tout à recoi.
Dame, à vostre comandement.
Cele s'en part moult belement,
Vint en la sale à sa mesnie,
A son pooir la fet haitie;
Quant li mengiers fu atornez,
Menjuent et boivent assez.
Et quant orent mengié trestuit,
Ainz qu'il fussent desrengié tuit,
La Dame apele sa mesnie,
Si parole come enseignie:
Deus neveus au Seignor i ot,
Et un garz qui eue aportoit.
Et chamberieres i ot trois,
Si i fu la niece au borgois,
Deux pautoniers et un ribaut.
Seignor, fet-el, se Diex vous saut,
Entendez ore ma reson:
Vous avez en ceste meson

Véu céenz un clerc venir,
Qui ne me lest en pès garir:
Requise m'a d'amors lonc tens,
Je l'en ai fet trente deffens;
Quant je vi que je n'i garroie,
Je li promis que je feroie
Tout son plesir et tout son gré,
Quant mon Seignor seroit erré.
Or est errez, Diex l'i conduie,
Et cil qui chascun jor m'anuie,
Ai moult bien convenant tenu.
Or est à son terme venu,
Là sus m'atent en ce perin.
Je vous donrai du meillor vin
Qui soit céenz une galoie,
Par convant que vengie en soie:
En ce solier à lui alez,
Et de bastons bien le batez,
Encontre terre et en estant,
Des orbes cops li donez tant,
Que jamais jor ne li en chaille
De prier fame qui rien vaille.

Quant la mesnie l'uevre entent,
Tuit saillent sus, nus n'i atent,
L'un prent baston, l'autre tiné,
L'autre pestel gros et mollé:
La borgoise la clef lor baille.
Qui toz les cops méist en taille
A bon contéor le tenisse.
Ne souffrez pas que il en isse,
Ainz l'acueilliez el solier haut.
Par Dieu, font-il, sire clercgaut,

Vous serez jà desciplinez.
Li uns l'a à terre aclinez,
Et par la gorge le saisi,
Par le chaperon l'estraint si,
Que il ne puet nul mot soner;
Puis l'en acueillent à doner,
De batre ne sont mie eschars,
S'il en éust doné mil mars,
N'éust miex son haubert roulé.
Par maintes foiz se sont mollé
Por bien ferir, ses deux nevous
Primes desus et puis desous,
Merci crier ne li vaut rien,
Hors le traient come un mort chien.
Si l'ont sor un fumier flati,
En la meson sont reverti,
De bons vins orent à foison,
Toz des meillors de la meson,
Et des blans et des Auvernois,
Autant com se il fussent Rois;
Et la Dame ot gastiaus et vin,
Et blanche toaille de lin,
Et grosse chandoile de cire,
Si tient a son ami concile
Toute la nuit dusques au jor.
Au departir si fist amor,
Que vaillant dix mars li dona,
Et de revenir li pria
Toutes les foiz que il porroit.
Et cil qui el fumier gisoit,
Si se remua come il pot,
Et vait là où son harnois ot.

Quant ses genz si batu le virent,
Duel orent grant, si s'esbahirent,
Enquis li ont coment ce vait.
Malement, ce dist, il me vait,
A mon ostel m'en reportez,
Et plus rien ne me demandez.
Tout maintenant l'ont levé sus,
Onques n'i atendirent plus:
Mès ce l'a moult reconforté,
Et mis hors de mauvés penssé,
Qu'il sent sa fame à si loial:
Un œf ne prise tout son mal,
Et pensse s'il en puet garir,
Moult la voudra tozjors chierir.
A son ostel est revenu,
Et quant la Dame l'a véu,
De bones herbes li fist baing,
Tout le gari de son mehaing,
Demande lui com li avint.
Dame, fet-il, il me covint
Par un destroit peril passer,
Où l'en me fist des os quasser.
Cil de la meson li conterent
Du clergaut com il l'atornerent,
Coment la Dame lor livra;
Par mon chief el s'en delivra
Com preude fame et come sage:
Onques puis en tout son eage
Ne la blasma ne ne mescrut,
N'onques cele ne se recrut
De son ami aimer toz dis,
Tant qu'il ala à son païs.

Explicit de la Borgoise d'Orliens.

LES BRAIES AU CORDELIER.

Manuscrits, nos 7218, et 1830 de Saint Germain.

METRE vueil m'entente et ma cure
A faire un dit d'une aventure,
Qu'avint à Orliens la cité;
Ce tesmoingne par vérité
Cil qui m'en dona la matire.
Il avint, si com j'oï dire,
C'uns clers amoit une borgoise,
Qui moult estoit sage et cortoise,
Moult savoit d'engin et d'aguet;
A fame qui tel mestier fet,
Et qui veut amer par amors,
Covient savoir guenches et tors,
Et engien por soi garantir;
Bien covient que sache mentir,
Tele eure est, por couvrir sa honte.
La borgoise dont je vous conte,
Fu bien de cel mestier aprise,
Come cele qu'amors ot mise,
Et moult enlacié en ses laz.
Moult amast d'un clerc le solaz,
Moult vousist bien, et li pléust
Qu'entre ses braz toz nus géust,
Et ele o lui en un biau lit,
Por avoir du clerc le delit.

Li sires qui riens ne savoit
Quel corage sa fame avoit,
A dit au soir, après mengier,
Qu'au point du jor sanz atargier
L'esveillast, qu'el nel' lessast mie,
Et qu'el ne fust trop endormie,
S'ele de riens son preu amoit :
Au jor lever le convenoit
Por aler à Méun sor Loire,
Où il avoit marchié et foire.
La borgoise s'en esjoï
Forment, quant la parole oï
Que se sires li comanda ;
Tout maintenant au clerc manda
Qu'il fust la nuit bien esveilliez,
Et qu'il fust bien appareilliez
D'entrer come bien avertiz
Léens quant en sera partiz
Li sires devant l'ajornée.
Que vous feroie demorée ?
Que li borgois couchier s'en vait,
Mais la Dame fu en aguet,
Et en grant porpenz du preudome
D'esveillier au premerain some.
Il dormi, et cele veilla,
Et quant li sires s'esveilla,
Ele li dist, or sus, biaus sire,
Certes moult ai au ouer grant ire
Que nous avons si longuement
Dormi ; je sai certainement
Que trop avez fet grant demeure,
A paines vendrez mès à eure

Vous serez jà desciplinez.
Li uns l'a à terre aclinez,
Et par la gorge le saisi,
Par le chaperon l'estraint si,
Que il ne puet nul mot soner;
Puis l'en acueillent à doner,
De batre ne sont mie eschars,
S'il en éust doné mil mars,
N'éust miex son haubert roulé.
Par maintes foiz se sont mollé
Por bien ferir, ses deux nevous
Primes desus et puis desous,
Merci crier ne li vaut rien,
Hors le traient come un mort chien.
Si l'ont sor un fumier flati,
En la meson sont reverti,
De bons vins orent à foison,
Toz des meillors de la meson,
Et des blans et des Auvernois,
Autant com se il fussent Rois;
Et la Dame ot gastiaus et vin,
Et blanche toaille de lin,
Et grosse chandoile de cire,
Si tient a son ami concile
Toute la nuit dusques au jor.
Au departir si fist amor,
Que vaillant dix mars li dona,
Et de revenir li pria
Toutes les foiz que il porroit.
Et cil qui el fumier gisoit,
Si se remua come il pot,
Et vait là où son harnois ot.

Et li borgois qui fu levez
Trop tost, si com oï avez,
Ala son voisin apeler,
Qui devoit avoec lui aler,
Et li dist, or sus, biaus compains,
Tant avons dormi, par toz sains,
Que por fols nos poons tenir,
Ainz qu'à Méun puissons venir,
Sera-il bien près de midi.
Et li autres li respondi,
Compains, estes-vous forsenez?
Vous n'estes mie bien senez,
Qui volez errer à tele eure:
Biaus amis, se Diex me sequeurre,
Et il me gart de toz anuiz,
Il n'est pas encor mienuiz.
Compains, fet cil, qui s'esbahist,
Dites-vous voir? et cil li dist,
Je vous di voir, par saint Richier;
Je m'en vois donc, fet-il, couchier.
Atant s'en est d'iluec tornez,
A son ostel s'en est alez,
Dont fiert à l'uis et si apele.
Diex, com ci a pesme novele,
Biau douz amis, ç'a dit la Dame!
Me sires est à l'uis par m'ame,
Malement somes assené,
Maufé l'ont si tost ramené,
Qui li puissent le cors brisier.
Et cil ne fine de huchier,
Et dist, or sus levez-vous tost.
Maintenant li clers se repost,

Et prist quanques du suen i a,
Fors ses braies qu'il oublia,
Dont tuit trois orent puis grant ire.
Tant apela à l'uis ses sire,
Qu'entrez i est, couchier se vait,
Et la Dame l'endormi fait:
Cil apela, bien fist le sourt
Icele qui moult sot de hourt.
Li borgois delez li se couche,
Et cele qui moult fu farouche,
Por tenir le vilain à sot,
Sailli du lit sanz dire mot,
Ausi come s'el fust forsenée,
A haute voiz s'est escriée,
Sainte Marie, aïe, aïe,
Or sui-je morte et mal baillie,
Se vous n'avez de moi merci.
Et puis a dit, qui est-ce ci
Qui s'est couchiez dedenz mon lit?
Jà nus hom solaz ne delit,
Fors mon Seignor, n'aura de moi.
Lors fu li sires en effroi,
Que sa fame du sens n'issist,
Au plus souef qu'il pot li dist.
Bele très douce chiere amie,
Pour Dieu ne vous marissiez mie,
Je sui vostre léal espous
Qui m'estoie couchiez lez vous.
Et ele l'en a desmenti,
Vous avez, fet-ele, menti,
Me sires est fors de la vile,
Alez-vous-en, ou par saint Gile,

Je crierai jà à tel bruit,
Que no voisin i vendront tuit:
Il n'a mie céenz bordel,
Moult fist bien le putain lordel
La Dame qui bien le sot fere,
Me sires est à son afere,
Fet-ele, alez, r'alez-vous-en,
Vous estes fols et hors de sen,
Qui me cuidiez fere mauvese.
Dame, fet-il, ne vous desplese,
Preude fame estes et veraie,
Certes trop tost levez estoie,
Et il n'est pas plus de mienuit;
Si vous pri qu'il ne vous anuit,
Se je suis arriere venuz,
Delez vous me couchai toz nuz,
Com cil qui l'ai fet maintes foiz,
Si m'aït Diex, et sainte Croiz,
Miex vous aim c'onques mès ne fis.
Sire, fet-ele, or m'esbahis
De ce qu'ainçois ne vous conui,
Je vous ai fet moult grant anui,
Et si m'en tieng or moult por fole;
Or vous conois à la parole,
Certes je m'en esbahis toute.
Maintenant delez lui se boute,
Si l'acole, et li dist, biau sire,
Por Dieu, pardonez-moi vostre ire,
Que jà se de vous aie joie,
Que je pas ne vous conoissoie;
Et sachiez se vous conéusse,
Jà du lit levée ne fusse;

A mon Seignor quant il vendra,
Qui por mauvese me tendra,
Que voz braies en ai portées,
Et desouz ma coute boutées,
Por filz ou fille concevoir,
Quar j'avoie songié por voir
Que ge cele nuit concevroie
Enfant quant en mon lit auroie
Les braies d'un Frere Menor:
Sire, dist-ele, à mon Seignor
Dites que j'ai ainsi songie.
Sachïez bien que si ferai-gie
De moult bon gré et volentiers.
Atant s'en va la Dame arriers,
Qui de ce fu moult esjoïe.
Or est reson que je vous die
Du borgois qui fu à géun
Venuz au marchié de Méun,
Et d'autres o lui ne sai quanz.
Li borgois come marchéanz
Ala o les autres mengier;
Quant ce vint à l'escot paier,
Si cuida prendre son argent,
Si com tesmoignent mainte gent,
Si a trové une escritoire,
Où le canivet au clerc ere,
Et son parchemin, et sa pene:
Par poi li borgois ne forsene,
Quant il n'a sa borse trovée,
Lors l'apele putain provée.

Que vous diroie de ce plus?
Moult fu esbahiz et confus
De ce qu'ilueques li avint.
Cel jor méismes s'en revint
A son ostel; quant vit sa fame,
Lors li a dit, par mon chief, Dame,
Or sai-ge bien coment il vait,
Empirié avez vostre plait.
Et la Dame qui fu hardie,
Qui ne fu pas trop esbahie,
Li dist hardiement, biaus sire,
N'aiez en vostre cuer grant ire,
Je sai moult bien que vous avez,
La vérité pas ne savez
De ce que vos avez trové;
Bien vous sera por voir prové
Que de chose qu'aiez trovée
Ne doi estre de riens blasmée.
Ne soiez de riéns en malaise,
Mais venez, et ne vous desplaise,
Avoeques moi dedenz ma chambre.
Et il i vait, et li remambre
Tout ce que je vous ai retret:
Et cil les braies au clerc tret
D'entor lui, et les seues chauce.
Maintenant la Dame li hauce
Et lieve les pans de sa robe,
Come cele qui bien le lobe,
Et fet assez male aventure;
Li a mises à la çainture

Les braies au clerc et pendues,
Qu'il porta à Méun vestues (*):
Portez-les, sire, au Cordelier
Tout maintenant sanz delaier.
Si tost come il entra léenz,
Si dist, a-il nului céenz
Qui m'enseignast tel Cordelier?
Et cil qui devoit deslier
La borgoise de cele honte,
Dont vos avez oï le conte,
S'est levez et comence à rire.
Maintenant d'une part le tire,
Trestout ce li dist et conseille
Tout coiement dedenz l'oreille
Que la borgoise li ot dit,
Si r'a, fet-il, se Diex m'aït,
Grant joie m'avez où cuer mise,
Por poi que n'ai m'a fame ocise,
Par mon pechié, et à grant tort.
Sire, vos braies vous aport,
Vez les ci, et cil les a prises,
En une aumaire les a mises;
Puis a dit que li borgois l'oie,
Que il li doinst avoir à joie

(*) Manuscrit de S. Germain, n° 1830, où au lieu de ce vers et des dix suivans, on lit ceux-ci:

Porter li fist aval les rues,
Jusqu'à tant qu'il vint au Mostier
Là où erent li Cordelier.
Par tans orra autres noveles
Qui ne li seront pas molt beles.
Tantost à une part le tire, etc.

Concéu ce qu'ele a songié.
Amen, fet cil, lors prent congié
Li borgois au Frere menu,
A son ostel en est venu.
  Lors acole sa fame et bese,
Dame, dist-il, ne vous desplese,
Se je vous ai faite marrie :
Foi que je doi sainte Marie,
Tel amende vous en ferai,
Que jamais de vous ne serai
En soupeçon de jalousie.
Or est bien la Dame aaisie
De fere au clerc sa volenté,
Qui por s'amor à grant plenté
Ot mis du sien et despendu.
Bien a la borgoise rendu
Au borgois le sac aux besaces;
En toz lieus et en toutes places
Porra mès venir et aler,
Que jà n'en estourra parler
Li cous jamès jor de sa vie.
Bien s'est la borgoise chevie,
Qui bien et bel son plet define.
Atant mon fablel ici fine.

Explicit des Braies au Cordelier.

LE DIT DES PERDRIZ.

Manuscrit, n° 7218.

Por ce que fabliaus dire sueil,
En lieu de fable dire vueil
Une aventure qui est vraie,
D'un vilain qui delez sa haie
Prist deux pertris par aventure.
En l'atorner mist moult sa cure,
Sa fame les fist au feu metre,
Ele s'en sot bien entremetre;
Le feu a fet, la haste atorne,
Et li vilains tantost s'en torne,
Por le Prestre s'en va corant.
Mès au revenir tarda tant,
Que cuites furent les pertris.
La Dame a le haste jus mis,
S'en pinça une peléure,
Quar moult ama la lechéure:
Quant Diex li dona à avoir,
Ne beoit pas à grant avoir,
Mès à toz ses bons acomplir.
L'une pertris cort envaïr,
Andeus les eles en menjue,
Puis est alée enmi la rue
Savoir se ses sires venoit;
Quant ele venir ne le voit,
Tantost arriere s'en retorne,
Et le remanant tel atorne



Mal du morsel qui remainsist.
Adonc s'apenssa, et si dist
Que l'autre encore mengera,
Moult très bien set qu'ele dira
S'on li demande que devindrent;
Ele dira que li chat vindrent,
Quant ele les ot arrier tretes,
Tost li orent des mains retretes,
Et chascuns la seue emporta;
Ainsi, se dist, eschapera.
Puis va enmi la rue ester,
Por son mari abeveter:
Et quant ele nel' voit venir,
La langue li prist à fremir
Sus la pertris qu'ele ot lessié.
Jà ert toute vive enragié,
S'encor n'en a un petitet;
Le col en tret tout souavet,
Si le menja par grant douçor,
Ses dois en leche tout entor:
Lasse, fet-ele, que ferai,
Se tout menjue, que dirai?
Et coment le porrai lessier,
J'en ai moult très grant desirrier.
Or aviegne qu'avenir puet,
Quar toute mengier le m'estuet.
Tant dura cele demorée,
Que la Dame fu saoulée,
Et li vilains ne tarda mie,
A l'ostel vint, en haut s'escrie,
Diva, sont cuites les pertris?
Sire, dist-ele, ainçois va pis,

Quar mengies les a li chas.
Li vilains saut isnel le pas,
Seure li cort come enragiez :
Jà li éust les iex sachiez,
Quant el crie, c'est gas, c'est gas.
Fuiez, fet-ele, Sathanas,
Couvertes sont por tenir chaudes.
Jà vous chantaisses putes laudes,
Fet-il, foi que je doi saint Ladre.
Or ça mon bon hanap de madre,
Et ma plus bele blanche nape,
Si l'estenderai sus ma chape,
Souz cele treille en cel praiel ;
Mès vous, prenez vostre coutel,
Qui grant mestier a d'aguisier,
Si le fetes un pou trenchier
A cele pierre en cele cort.
Li vilains se despoille et cort
Le coutel tout nu en sa main.
A tant es vos le Chapelain,
Qui léenz venoit por mengier :
A la Dame vint sans targier,
Si l'acole moult doucement.
Et cele li dist simplement,
Sire, dist-el, fuiez, fuiez,
Jà ne serai où vous soiez
Honiz ne malmis de vo cors :
Mes sires est alez là fors
Por son grant coutel aguisier,
Et dist qu'il vous voudra trenchier
Les ***, s'il vous puet tenir.
De Dieu te puist-il souvenir,

Dist li Prestres, qu'est que tu dis?
Nous devons mengier deux pertris
Que tes sires prist hui matin.
Cele li dist, par saint Martin,
Céen n'a pertris ne oisel,
De vo mengier me seroit bel,
Et moi peseroit de vo mal;
Mès ore esgardez là aval,
Come il aguise son coutel.
Jel voi, dist-il, par mon chapel,
Je cuit bien que tu as voir dit.
Léenz demora moult petit,
Ainz s'en fui grant aléure,
Et cele crie à bone éure,
Venez-vous-en, sire Gombaut.
Qu'as-tu, dist-il, se Diex te saut
Que jai? tout à tens le saurez;
Mès se tost corre ne poez,
Perte i aurez si com je croi;
Quar par la foi que je vous doi,
Li Prestre enporte voz pertris.
Li prudom fu toz aatis,
Le coutel enporte en sa main,
S'en cort après le Chapelain;
Quant il le voit se li escrie,
Ainsi nes enporterez mie.
Puis s'escrie à granz alenées,
Bien les enportez eschaufées,
Ça les lerrez, se vous ataing;
Vous seriez mauvés compaing
Se vous les mengiiez sanz moi.
Li Prestre esgarde derrier soi,

Et voit acorre le vilain :
Quant voit le coutel en sa main,
Mors cuide estre, se il l'ataint.
De tost corre pas ne se faint,
Et le vilains penssoit de corre,
Qui les pertris cuidoit rescorre ;
Mès li Prestres de grant randon
S'est enfermez en sa meson.
A l'ostel li vilains retorne,
Et lors sa feme en aresone :
Diva, fet-il, et quar me dis
Coment tu perdis les pertris.
Cele li dist, si Diex m'aït,
Tantost que li Prestres me vit,
Si me pria, se tant l'amaisse,
Que je les pertris li monstraisse,
Quar moult volentiers les verroit ;
Et je le menai là tout droit,
Où je les avoie couvertes :
Il ot tantost les mains ouvertes,
Si les prist, et si s'en fui,
Més je gueres ne le sivi,
Ainz le vous fis moult tost savoir.
Cil respont, bien pués dire voir.
Or le lessons à itant estre.
Ainsi fu engingniez le Prestre
Et Gombaus qui les pertris prist.
Par example cis fabliaus dist,
Fame est fete por decevoir,
Mençonge fet devenir voir,
Et voir fet devenir mençonge.
Cil n'i vout metre plus d'alonge,

Qui fist cest fablel et ces dis.
Ci faut li fabliaus des pertris.

Explicit li Fabliaus des Perdriz.

DU PROVOST A L'AUMUCHE.

Manuscrit, n° 7218.

D'UN Chevalier cis fabliaus conte,
Qui par samblant valoit un Conte:
Riches hom estoit et mananz,
Fame ot, dont il avoit enfanz,
Si come il est coustume et us.
Vingt anz cil Chevaliers et plus
Vesqui sanz guerre et sanz meslée,
Moult fu amez en sa contrée
De ses homes et d'autre gent,
Tant que un jor li prist talent
Du Baron saint Jaques requerre.
A garder comanda sa terre
Un sien Provost que il avoit:
Vilains et pautoniers estoit,
Mès richece l'avoit seurpris,
Si en ert amendez ses pris,
Si come il fet à mains mauvais.
Li Provos ot à non Grevais,
Le fil Erembaut brache huche,
De burel avoit une aumuche
Por la froidure bien forrée:
Grosse avoit la teste et quarrée,

Moult ert cuivert et deputaire :
Et li Chevaliers son afaire
Fist atorner si come il dut.
A un jor de son ostel mut
Por fere son pelerinage :
Tant va par plain et par boschage,
Que au Baron saint Jaques vint.
Deniers i offri plus de vingt,
Après se r'est mis el retor,
Onques ni vout metre trestor,
Tout si come il vint ne ala,
Tant que son ostel aproisma
Si près come à une jornée.
Le matinet ainz la vesprée,
A un sien escuier tramis
A sa fame et à ses amis,
Qu'il venissent encontre lui,
Quar haitiez est et sanz anui,
Et si feist appareillier
A l'ostel assez à mengier,
De char, de poisson sanz devin,
Quar plenté i eussent vin,
Si qu'à plenté aient trestout.
Li Escuiers se hasta moult
Tant qu'il est au chastel venuz :
A grant joie fu recéuz
De cels, de celes qui l'amerent.
Lendemain li ami monterent,
Encontre le Chevalier vont,
A moult grant joie amené l'ont,
Et le mengier fu atornez.
Grevais ne s'est pas oubliez

Li Provos, ainz estoit venuz
Ainçois que nus fust descenduz :
Moult fet sanblânt d'estre joious.
Li Chevaliers fu vezious,
Par tout prent garde de sa gent,
Et séoir fet moult richement
Grevais son Provost au mengier
Avoec un riche Chevalier
Pardevant le filz Micleart.
Au premier més ont pois et lart,
Dont la piece moult granz estoit
Qui es escueles gisoit.
Liez fu li Provos de cest més;
Quar le lart vit gros et espés
Qui en s'escuele saime,
Puis s'apenssa en soi-méisme,
S'en pooit embler une piece,
Qu'ele duerroit moult grant piece,
Qui en voudroit fere mesure.
Mès li Chevaliers n'en ot cure,
Qui avoec lui mengier devoit,
A un sien compaignon parloit,
Qui delez lui avoit mengié.
Et le Provost s'est abessié,
Ausi com por son nez mouchier,
Par derriere le Chevalier :
La teste baisse, puis si muee
La piece de lart soz s'aumuche,
Qui moult estoit parfonde et lée,
Puis l'a sor son chief r'afublée,
Tout ausi come devant fu.
Uns vallés porte busche au fu,

Si commença à embraser.
Grevais prist moult à treculer,
Qu'il n'en avoit gueres loisir,
Quar assis fu, n'en quier mentir,
En un angle d'une maisiere,
Si qu'il ne pot, n'avant, n'arriere;
Ainz comença à eschauffer,
Et le lart prist à degouster,
Qui desouz le chapel estoit,
Si que par les iex li couloit
Le saïn, et aval la face,
Com se fust crasse char de vache.
Uns vallés devant lui servoit,
Anuiez fu, trop li grevoit
S'aumuche qui estoit forrée:
D'une verge qui ert pelée,
Li a jus bouté le chapel,
Et li lars chiet sor le mantel
Au Chevalier qui lez lui sist.
Or oiez que li Provos fist,
Un saut done parmi le fu,
Vers l'uis se tret à grant vertu;
Mès li Escuier qui servoient,
Qui l'afere véu avoient,
Li donerent grant hatiplat,
Si qu'il le firent cheoir plat.
Fierent en teste et en l'eschine,
Li keu saillent de la cuisine,
Ne demanderent que ce fu,
Ainz traient les tisons du fu,
Si fierent sor lui à un tas:
Tant le fierent et haut et bas,

Que brisiés li ont les rains
Aus bastons, aus piez et aus mains,
Li ont fait plus de trente plaies,
Et l'ont fait chier en ses braies.
A la parfin tant le menerent,
Que par les bras le traïnerent
Fors de la porte en un fossé,
Où l'en avoit un chien tué;
Moult li fist grant honte la chars.
Cist fabliaus retret de cest cas,
Que par emblers ont les avoirs.
Mais Diex qui fu mis en la Crois
Lor envoit tele poureté,
Que poure gent tiengnent verté.

Explicit du Provost à l'Aumuche.

DU PRESTRE QUI OT MERE A FORCE.

Manuscrits 7218, et 1830 de Saint-Germain.

Icis fabliaus, ce est la voire,
Si nous raconte d'un Provoire
Qui avoit une vielle mere
Moult felonesse et moult amere;
Boçue estoit, laide et hideuse,
Et de toz biens contralieuse.
Toz li mons l'avoit contre cuer,
Li Prestres méisme à nul fuer,
Ne vousist pour sa desreson
Qu'ele entraïst en sa meson,
Trop ert cuiverte et de put estre.
Une bele amie ot le Prestre,

Que il vestoit et bien et bel;
Bone cote ot et bon mantel,
S'ot deus peliçons bons et biaus,
L'un d'escuïrex, l'autre d'aigniaus;
Et s'ot riche toissu d'argent,
Dont assez parloient la gent.
Mais la vielle parole plus
De l'amie au Prestre que nus,
Et disoit à son fil méisme
Que il ne l'amoit pas la disme
Qu'il fet s'amie; il i pert bien
Que li ne veut-il doner rien,
Sorcot, ne peliçon ne cote.
Tesiez, fet-il, vous estes sote,
De qoi me fetes-vous dangier,
Se du pain avez à mengier,
De mon potage et de mes pois,
Encor est-ce tout seur mon pois,
Que vous m'avez fet mainte honte?
La vielle dist que rien ne monte,
Desormès voudrai en avant,
Que vous me tenez par convant
A grant honor com vostre mere.
Li Prestres respont: Par saint Pere,
Fetes du pis que vos porrez,
Jamès du mien ne mengerez,
Ne ne girrez en ma meson.
Si ferai voir: non ferez. Non?
Fet la vielle, je m'en irai
A l'Evesque, se li dirai
Vostre errement et vostre vie,
Com vostre meschine est servie:

(*) Alez-vous-en, ce dist le Prestre,
Trop estes mal et de put estre,
Ne venez jamais ceste part.
Atant la vielle s'en depart,
Tout ausi come forsenée,
Droit à l'Evesque en est alée;
Au pié li chiet, et si se claime
De son fil qui gueres ne l'aime,
Ne ne li veut fere nul bien,
Ne plus qu'il feroit à un chien.
Tout son cuer met à sa meschine,
Qu'il aime plus que sa cousine;
Cele a tout à sa volenté.
Et quant la vielle a tout conté
A l'Evesque ce qu'ele volt,
Il li respont au premier mot
Que il fera son filz semondre:
Atant ne li volt plus respondre,
Ainz vint à Cort à jor nomé;
Et la vielle l'a encliné,
Si s'en part sanz autre reponsse,
Et l'Evesque fet sa semonsse
Sor le Prestre qu'il viegne à Cort,
Que moult le voudra tenir cort;
S'il ne fet reson à sa mere,
Je dout moult qu'il ne le compere.
Li tens s'en vait et li jors vint
Que le Evesques ses plais tint;
Moult i ot clers et autres gens,
Et de Provoires bien deux cens.

(*) Assez a à mengier et robes,
Et moi volez paistre de lobes,
De vostre avoir n'ai nule part.

La

La vielle ne s'est pas tenue,
Droit à l'Evesque est revenue,
Et li ramentoit sa besoingne.
L'Evesque dit que ne s'esloingne,
Que si tost com son filz vendra,
Sache que il le souspendra,
Et li toudra son benefice.
La vielle qui fu fole et nice,
Quant el ot parler de souspendre,
Cuida c'on déust son fil pendre:
Puis dist à soi, mal-éurée,
Porqoi me sui à lui clamée!
Déables furent à mon nestre,
Quant mon chier filz penduz doit estre,
Que je portai dedenz mes flans.
Toz li est esméus li sans,
Grant piece estut come esbahie.
Lors s'apenssa, la renoïe,
Qu'à l'Evesque fera acroire
C'ert son filz d'un autre Provoire.
   Atant uns Prestres léenz entre,
Qui moult fu gros parmi le ventre;
Si ot le col roont et cras.
La vielle dist isnel le pas
A l'Evesque, et cria en haut,
Sire, sire, se Diex me saut,
Mes filz est cil gros Prestres là.
L'Evêque tantost l'apela,
Venez ça, Prestres desvoiez,
Dites-moi porcoi renoiez
Vostre mere que je voi ci;
Se Diex ait de m'ame merci,

A poi que je ne vous souspent.
La bone fame à vous s'atent,
Que vos tenez poure et frarine,
Et vous vestez vostre meschine
De bone robe vaire et grise :
Com par est ore bien assise
La rente dont estes saisis!
Li Prestres fu toz esbahis
De ce que l'Evesque li dist.
Sire, fet-il, se Diex m'aït,
Je n'oi mere moult à lonc tens,
Je ne cuit mie, ne ne pens
C'onques ceste vielle véisse :
Sachiez que pas nel' desdéisse,
Foi que doi vous, se fust ma mere.
Qoi, fet l'Evesque, par saint Pere,
Or estes-vos trop desloiax,
Et trop malvais Prestres et faus,
Qui vostre mere renoiez :
Vos seroiz escomeniez
Et souspendus, ne peut autre estre,
Dont ot moult grant paor li Prestre.
Quant il ot qu'il ert souspenduz,
Moult fu dolenz et esperduz,
A l'Evesque merci cria,
Et dist que son plesir fera.
Dist l'Evesques et je l'otroi.
Or prenez vostre palefroi,
Si metez vostre mere sus,
Et gardez que n'en oie plus
Novele plainte ne clamor,
Mès portez li moult grant honor,

Si la vestez si qu'il i paire.
Atant li Prestres s'en repaire;
Quant de l'Evesque ot le congié,
Tart li est qu'il fust eslongié.
La vielle porte devant soi
Sor le col de son palefroi,
Et maugré sien, ce sai de voir,
Li trovera son estovoir.
Encor n'ot une liue alée,
Quant il, où fons d'une valée,
Le fil à la vielle encontra;
Cele part son chemin torna,
Des noveles le tint moult cort;
Et cil li dist que à la cort,
Devant l'Evesque un plait avoit;
Lors regarde sa mere et voit
Qui li cligne c'outre passast,
De nule riens ne l'arainast.
Et quant il fu outrepassez,
Li autres Prestres dist, alez,
Quant viendrez à cort, biau compaing,
Diex vous doinst autretel gaaing
Com je ai fet ceste vesprée;
L'Evesque m'a mere donée,
Ou soit à droit, ou soit à tort,
Ceste vielle hideuse enport,
Si la me covient maintenir.
Adonc ne se pot plus tenir
Li filz à la vielle de rire.
Si li a dit, biax très dolz Sire,
Se vous vostre mere enportez,
Por ce ne vous desconfortez.

Mere! déables, fait li Prestre,
Mere au déable puist-ele estre,
Que ma mere ne fu-ele onques.
L'autre Prestres li dist adonques,
Par foi merveilles me contez:
Qui or vous feroit tel bontez
Que por vos la mere péust,
Et li livrast que li esteust,
Tote sa vie l'i trovast,
Mais que la vielle l'otroiast,
Que li donriez-vous, biaus douz sire?
Li Prestres respont, par saint Cire,
Cui hom je sui et Chapelains,
Jà n'en ere fox ne vilains;
Qui de son cors me délivrast,
Et la vestit et la chauçast,
Il en auroit quarente livres.
Por tant en serez-vous délivres,
Fet cil, se vos les me bailliez;
N'aiez garde que i failliez,
Fet-il, se la vielle l'otroie.
Cele li dit, se Diex me voie,
Je l'otrie moult bonement.
Lors fiancent le paiement
A terme, et les deniers à rendre.
Or puet plus asséur despendre
Li filz à la vielle sanz faille,
Que cil toz les deniers li baille,
Si s'en acuite com loiaus.
A cest mot fenist cis fabliaus,
Que nous avons en rime mis,
Por conter devant noz amis.

Explicit du Prestre qui ot Mere à force.

DES DEUX CHEVAUX.

PAR JEAN DE BOVES.

Manuscrit, n° 7218.

CIL qui trova de Mortervel,
Et del mort vilain de Bailluel
Qui n'ert malades ne enfers,
Et de Gombert et des deux clers
Que il mal atrait à son estre,
Et de Brunain la vache au Prestre,
Que Blere amena, ce m'est vis;
Et trova le songe des vis
Que la Dame paumoier dut,
Et du leu que l'oue decut,
Et des deux Envieux cuivers,
Et de Barat et de Travers
Et de lor compaignon Haimet,
D'un autre fablel s'entremet,
Qu'il ne cuida jà entreprendre,
Ne por Mestre Jehan reprendre
De Boves, qui dist bien et bel,
N'entreprent-il pas cest fablel,
Quar assez sont si dit resnable;
Mès qui de fablel fet grant fable,
N'a pas de trover sens legier.
Mès por ma matere abregier,
Vous conterai tout demanois
Qu'il avint en cel Amienois.

A lonc eve sor la riviere,
Mest un vilains, ce m'est aviere,
Qui onc huiseux n'estoit trovez,
Mès travaillez et aouvrez
De messoner et de soier;
Si menoit jarbes à loier
D'un roncinet de poure coust,
Qu'il avoit très devant Aoust
Moult mal péu, et bien pené,
Et si en avoit amené
Son blé, ainz l'aout por l'orage.
Poi ot avaine, et poi forage,
Por bien sa beste gouverner;
Mais por ce qu'il ne pot juner,
Et por argent qu'il en vout prendre,
Se penssa qu'il le menra vendre.
Ainsi avint com je vos di;
Et quant ce vint au samedi,
Si matinet come il ajorne,
Li vilains son roncin atorne,
Et frote, et conroie, et estrille:
En un blanc chevestre de tille,
Le maine sanz selle et sanz frain,
Bien sanble roncins mors de fain;
Si estoit-il, poi s'en faloit.
Tout ainsi com il s'en aloit
Sor le roncin qui dur le porte,
Et il tresvint devant la porte
St Acueil une prioré.
Iluec n'ot gueres demoré,
Quant uns rendus de la meson
Ist hors, si l'a mis à reson,

Qui estoit venuz au serain,
Si li dist au mot premerain.
Amis, quel part vous menra Diex?
Est cil roncins jones ou viex?
Par samblant n'est-il gueres chiers.
Foi que doi vous, biaus sires chiers,
Tel com il est le m'estuet prendre,
Tant que je le truise à cui vendre.
Mon vuel fust-il granz et pleniers,
Si en éusse plus deniers,
Si ne m'éussiez pas gabé.
Foi que doi Monseignor l'Abé,
Fet cil, et l'ordre dont je sui,
Ainc ne le di por vostre anui,
Ne por vous de riens agrever;
Ausinc volons-nous alouer
Un no roncin qui céenz est,
Se vos i savez vo conquest,
Nous le bareteriens au vostre;
Venez enz, si verrez le nostre,
Si fesons marchié Diex tant bien,
Se ce non, chascuns r'ait le sien,
Puis resoions amis come ains.
Je l'otroi bien, dist li vilains.
Atant s'en entrent en la cort,
Li renduz en l'estable cort,
Si en a trait un roncin fors,
Qui n'estoit mie des plus fors
C'onques vi, ne des plus vaillans,
Ainz estoit maigres et taillanz,
Dos brisié, mauvais por monter,
Les costes li pot-on conter;

Hauz ert derriere, et bas devant,
Si aloit d'un pied sousclochant,
Dont il n'estoit preu afaitiez;
N'estoit reveleus ne haitiez,
Nil n'avoit talent de hennir.
Quant li vilains le vit venir,
Si l'esgarda moult d'en travers.
Que resgardez, fet li convers?
Encor soit-il poures et maigres,
S'est-il plus taillanz et plus aigres
Que tel vendera-l'en cent sols;
Mès il ne fu pieça saous,
S'est chascun jor bien aouvrez.
Il seroit bientost recouvrez,
S'il ne fesoit œuvre grevaine,
S'éust du fuer et de l'avaine,
Por qu'il i péust avenir,
On n'auroit en lui que tenir,
Et si set bien s'avaine maurre.
Dites combien voudrez-vous saurre,
Je le vous metrai à droit fuer.
Li vilains sorrist de mal cuer
De ce qu'il ot dire au rendu.
N'aviez mie encor tout vendu,
Dist li vilains, par mon chapel,
Bien me volez vendre la pel,
Quar en lui ne voi-je mès rien,
Fors le vendage del cuirien.
Roncins qui n'a valor ne force,
Est bien digne que on l'escorce,
S'ai tel engaigne, que je muir,
Qui me rouvez soudre à cel cuir;

Mès vez ci roncin bien vendable,
Fols est qui le tient en estable:
Bons est par tout où l'en l'adrece,
Bons en charrue, et bons en erce,
Et bons es trais et es limons,
Ne onques ne vit toz li monz
Meillor roncins, ne plus isnel,
Il cort plus ne vole arondel.
Je ne me vois mie ésmaiant
Se nus veut roncins bien traiant
Por un grant mont à devaler,
Que il en lest celui aler,
Por que l'en adroit li apiaut;
Mès je me merveil que ces piaut
Que vous m'avez tant detrié,
Et si vous avoie prié
Que vous ne me gabissiez pas,
Or fusse à Amiens tout le pas,
Que que m'avez ci amusé.
Moult avez ore refusé,
Fet li convers et avilié
Mon roncin maigre et escillié,
Et le vostres fetes si preu;
Mais nous saurons de si à peu
Liquels sera miez alosez,
Se le vostre esprover volez.
Metons les roncins keue à keue,
Et si soit qui bien les aneue,
Et se li nostres puet tant fere
Qu'il puist le vostre à force trere
Dusques là sus à cele grange,
Perdu l'avez sanz nule eschange;

Et se li vostres est tant fors,
Qu'il puist le nostres trere fors
De cele porte seulement,
Mener l'en poez cuitement;
Ainsi doit-on prover sa beste.
Ce dist li vilains, par ma teste,
Marchéant avez encontré,
Ainsi vueil-je qu'il soit graé,
Et si vueil que tout maintenant
Soient tenu li convenant.
Je l'otroi bien, fet li convers.
Le sien a par la keue aers,
Qu'il avoit moult et mate et souple,
Andeux ensamble les acouple,
Puis fust chascuns devers le suen,
Si ot verge tout à son buen,
Dont granz cops lor donent et rendent.
Et li roncin tirent et tendent
Com cil qui ne s'oserent faindre;
Les neus font serrer et estraindre,
Mès por tirer ne por sachier,
Ne les porent desatachier,
Moult ont les crepons estenduz.
Qu'est-ce, Baillet, fet li renduz?
Gardez que cil ne vous eschape;
Adont de la verge le frape,
Fiert et frape et done granz cops.
Et li vilains ne fu pas fols,
Qu'il vueille Ferrant affoler,
Ainz le lest assez recaler,
Por celui lasser et recroire;
Et li rendus, ce poez croire,

Fu liez quant vit Baillet errant,
Et il vit reculer Ferrant,
Moult li croist le cuer et engrange.
Baillet, fet-il, voiz ci la grange,
Garde que l'onor en soit tiue;
Mès Baillet à fete la siue,
Qu'il ne puet mès ne ho ne jo,
Ainz areste sanz dire ho:
D'angoisse li batent li flanc.
Quant li vilains le vit estanc,
Qu'il ne puet mès tirer ne trere;
Ferrant, fet-il, or del bien fere,
Gentiz beste de bone essonre.
Quant li roncins s'oï semondre,
Des piez devant s'aert à terre,
Que de l'un des piez se deferre;
Le fer fet voler contremont,
Et li vilains coite et semont
Ferrant qui trait et tire fort,
Et Baillés arriere ressort
A cele premeraine pointe,
L'en maine de cul et de pointe
Vers la porte tout le grant cors,
Traïnant ausi com un ours,
Enmenoit à col estendu,
Et le roncin et le rendu,
Qui moult dolenz après le siut,
Si com de la porte issir dut.
Et li renduz connoit bien l'uevre,
Que Baillés si vilment se prueve,
Que cil si vilment entraïne;
Son coutel trait de sa gaïne,

Ne set coment il le reskeue,
A Ferrant à copé la keue.
Se li a alegié son fais,
De la porte tout à un fais
S'en issirent andui ensemble.
Li renduz fiert la porte ensamble,
Puis s'en repere à son ostel.
Li vilains n'en pot avoir el ;
N'il ne pot pas desouz mucier,
Ne sot tant brere ne huchier,
Que cil li vousist mot respondre.
Puis le fist à Amiens semondre
A la Cort par devant l'Evesque,
Qui bien leur enquiert et enpesque
Coment il lor fu avenu ;
Puis ont lonc tens le plet tenu,
Qu'ainz ne lor en fist jugement.
Or vous proi-je communement
Qu'entre vous m'en dites le voir,
Se li vilains le doit avoir.

Explicit des deux Chevaux.

LA MALE HONTE.

PAR HUGUES DE CAMBRAI.

Manuscrit, n° 7218.

Hues de Cambrai conte et dist,
Qui de ceste œvre rime fist,
Qu'en l'Eveschié de Cantorbile
Ot un Englés à une vile,

Riches hom estoit à grant force.
La mort qui toute rien efforce,
Le prist un jor à son ostel.
Partir devoit à son chastel
Li Rois qui d'Engleterre ert Sire,
C'est la coustume de l'Empire.
Li vilains dont je di le conte,
Avoit à non où pais Honte,
De grant avoir ert assasez;
Mès ainçois qu'il fust deviez,
Parti en deux pars son avoir:
Ce que li Rois en dut avoir
Mist l'en en une seue male;
Cil qui le vis ot taint et pale,
Le charja à un sien compere,
Sor Dieu et sor l'ame son pere,
Que presenter l'alast au Roi,
Que s'ame ne fust en effroi.
Quant cil fu mors, il ne se targe,
La male prent et si l'encharge,
Dusques à Londres ne s'areste,
Là où li Rois tenoit sa feste.
A moult grant paine entre en la sale,
A son col ot pendu la male
Qui moult estoit grant et velue.
Le Roi et ses Barons salue,
Sire, dist-il, oiez mon conte,
Je vous aport la male Honte;
La male Honte recevez,
Quar par droit avoir la devez,
Par saint Thomas le vrai martir,
Je la vous ai fet si partir,

Que je cuit que vous en aiez
Le plus, or ne vous esmaiez.
Li Rois s'aïre, si l'esgarde,
Vilains, fet-il, li maus feu t'arde,
Et Diex te doinst mal encombrier,
Ainz que j'aie nul destorbier;
Doner me veus trop vilain més,
Quant male Honte me promés.
Mar le penssa par saint Climent.
Vuidier li fet isnelement
Le grant palais et la meson,
Et puis doner sa livroison
A deux serjanz qui tant le batent,
Par poi qu'à terre ne l'abatent.
Cil qui estoit pris à la trape,
A moult graut paine s'en eschape;
La male Honte a comparée
Où il avoit mainte denrée,
Maint anel d'or, et mainte afiche,
Et li preudon très bien s'afiche,
Et dist qu'arriere n'en ira
De si que li Rois avera
La male Honte fet reçoivre;
Quar il ne veut mie deçoivre
L'ame son compere Frontel,
Qui li charja à son ostel
Sor Dieu et sor son comparage.
Mès toz cels prie mal damage,
Qui tant li ont doné de cops,
Que tout li ont froissié les os.
La nuit se herberge en la vile,
Cil qui ne quiert barat ne guile,

Puis s'en vint à Cort lendemain,
Si se comande à saint Germain.
Aus fenestres du Palais voit
Le Roi, qui entor lui avoit
De Chevaliers une grant masse;
Trestoute la Cort s'i amasse,
Li vilains hautement parole.
Rois de Londres et de Nichole,
Fai me escouter, et si m'entent,
La male Honte encor t'atent,
Je ne me vueil de ci movoir,
Si l'aurez fete recevoir,
La male Honte vous remaigne;
Si la partez à vo compaingne,
Et aus Chevaliers de vo table.
Oiez, fet li Rois, del Deable,
Qu'il ne sera jà chastoiez,
Gardez qu'il soit pris et loiez,
Et bien tenuz qu'il ne s'en aille.
Uns Chevaliers de Cornuaille
Le Roi apela maintenant;
Sire, fet-il, trop malement
Fetes demener cel preudome:
Si n'avez pas oï la somme,
Ne cuide rien vers vous mesdire,
Lessiez li desrenier son dire;
Se sa reson ne sa parole
Est outrecuidie ne fole,
Qu'il ne sache reson moustrer,
Lessiez li, s'il vous plest, entrer;
Quar n'affiert pas à Roi d'Empire,
S'uns fols se mesle de mesdire,

Que por ce soit contralieus ;
Ain doit estre forment joieus.
Par doner et par apaier
Fetes li vilains essaier ;
S'il set bien sa reson ouvrir,
Et sa parole descouvrir,
Qu'il ait la chose por bien dite,
Si l'en rendez haute mérite,
Et li amendez le meffet
Qu'en vostre Cort li a-l'en fet,
Quar n'a pas chiere de larron.
Li Rois l'otroie et si Baron.
  Et cil recomence son conte,
Sire, fet-il, la male Honte
Vous aport moult plaine d'avoir,
Si m'en devez bon gré savoir :
A moult grant tort la refusastes
Ersoir quant si vous couroucastes ;
La male Honte est granz et lée,
Que je vous ai ci aportée,
Toute soit vostre, biaus douz Sire,
Mon compere le m'a fet dire,
Por ce, biaus douz Sire, que g'ere
Et son ami et son compere :
Partir fist son avoir parmi,
Vo part vous envoie par mi
En une male qui fu siue ;
N'ai mès talent que vo Cort siue,
Que tant m'i ont doné de cops,
Que tout m'i ont froissié les os.
Mès toutes voies, Sire Rois,
Puisque ce est resons et drois,

Je vous rent ci la male Honte,
Et si tenez de l'avoir conte.
Lors l'a de son col despendue,
Au Roi l'a maintenant rendue,
Sa reson li a descouverte,
Et li Rois a la male ouverte.
Assez i ot or et argent,
Li Rois, voiant toute sa gent,
La male Honte au vilain donne,
Et son mautalent li pardonne;
Et li vilains dist coiement,
La male praing-je voirement
A tout l'avoir qui est dedenz;
Mais je pri Dieu entre mes denz
Que male Honte vous otroit,
Si fera-il, se il m'en croit,
Autre que celi que je port,
Quar ledengié m'avez à tort.
Lors a li vilains reportée
La male Honte en sa contrée;
A mainte gent l'a departie,
Qui en orent moult grant partie.
Sanz la male ot-il trop de honte,
Et chascun jor li croist et monte;
Mais ainz que li anz fust passez,
Ot li Rois de la honte assez.

Explicit de la Male Honte.

DE LA MALE HONTE.

Manuscrit de Saint Germain, n° 1830.

Ce Conte est le même que le précédent, versifié par un autre auteur; je ne l'ai inséré ici, que pour justifier l'opinion que j'ai énoncée dans l'Avis qui est en tête du premier volume.

Seignor, oez et entendez
Un flabel qu'est faiz et rimez
D'un Roi qui Engleterre tint:
Toz ce fu voirs et si covint
Qu'en Engleterre ert un Rois.
En icel tens ert us et droiz
Que qant un hom moroit sanz oir
Li Rois avoit tot son avoir.
Ce trovon-nos avant el conte
Qu'uns preudons morust q'ot non Honte;
Honte ert le preudom apelez.
Qant vit que tant fu adolez,
Et que il vit qu'il ne vivra,
Un sien compere en apela.
Compere, dit Honte, prenez
Mon avoir que vos là véez
En cele male qui là pent:
Por Dieu vos pri omnipotent,
Se ge muir, portez la lou Roi,
Si dites que ge li envoi,
Qar ce est raison et droiture.
Et cil respont, et si li jure

Que il la portera sanz faille,
Por ce que du couvent ne faille.
  Honte morut de cel malage,
Si volt garder son comparage;
Maintenant prent la male Honte,
De la vile ist, el chemin monte.
Tant va, tant vient, et tant demande,
Tant a erré par Inguelande,
Qu'il a trouvé desoz en l'onbre
Devant le pin le Roi à Londres,
O lui grant part de son barnaige.
Sire, fait-il, en son langaige,
La male Honte vos aport,
Ge li oi covent à sa mort
La male Honte vos donroie,
Prenez-la, qu'il la vos envoie:
Sire, prenez la male Honte.
Qant li Rois l'ot, si a grant honte:
Vilein, dit-il, tu me mesdiz,
Mais tu aies honte toz diz.
De honte me puist Diex defendre!
Près va que ge ne te faz pendre.
Encor voloit li vilains dire,
Mais cil le prenoit à grant ire,
Qui environ le Roi estoient;
Tant le deboutent et desvoient,
Que tart li est, ce m'est avis,
Que il se soit de Cort partiz:
Bien li avint qu'il ne l'ont mort,
Ha! las, font-il (*), or me recort

(*) C'est une faute, il faut lire, fait-il.

Que mes comperes me pria,
Quant il morut et defina,
Que cest avoir au Roi donasse;
Volentiers encor i pallasse,
Et donroie la male Honte;
Mais cil Chevalier et cil Conte
M'aroient jà mort, bien le sai.
Mais or sai bien que ge ferai,
Ge gaiterai sempres le Roi,
Qant au mostier ira par soi,
Et il venra devant trestoz.
Encor serai-ge si estoz
Que li donrai la male Honte.
A ce que ainsi dit et conte,
Voit le Roi au moutier aler,
Et il le recort saluer.
Si com il entroit el mostier,
Li commence haut à huschier,
Que tuit l'oïrent Prince et Conte:
Sire, fait-il, la male Honte
Vos aport-ge encor et offre,
D'esterlins i a plein un coffre.
Quant li Rois l'ot, si a tel raige,
Avis li est que de duel arge:
Ne set que faire ne que dire.
Du vilain a tel duel et ire,
Que la male Honte li baille,
Qant il a dit, où sont mi baille,
Et cil qui menjuent mon pain,
Qant ne me tuent cel vilain?
Qant cil voient irié le Roi,
Sore li corent à desroi,

Jà fust li preudons malbailliz;
Mais il s'estoit entr'ax qatiz,
Si le perdent entre la gent.
Ez-vos celui forment dolent,
Qui preudom et loiax estoit,
Du Roi qui forment s'en iroit
Qant li offroit la male Honte.
Cil dit que à lui plus ne monte,
Mais tierce foiz li offerra,
Et puis enprès si s'en ira;
S'or le devoit li Rois ocirre,
Si li ira-il encor dire
Tierce foiée, qar c'est droiz.
Et qant par ot mengié li Rois,
Que il fu auques bauz et liez,
Li vileins revint toz chargiez
De la male Honte qu'il porte.
A grant paor o chiere morte
Li rehuche haut et reconte:
Sire, Sire, la male Honte,
Fait li preudom, qar retenez,
Qar par droit avoir la devez.
La male Honte vous remaigne,
S'en donez à vostre compaigne;
La male Honte est granz et lée,
Je la vos ai ci aportée.
Un mien compere, ce sachiez,
La vos envoie, si l'aiez,
Qar vos d'Angleterre estes Rois,
La male Honte aiez, c'est droiz.
Qant li Rois l'ot et il l'entent,
A poi que il d'ire ne fent.

Seignor, fait-il, ge vos commant
Que vos cel vilain maintenant,
Qui ne me velt laisser en païs,
Que il orendroit soit deffais.
Li preudons fust jà entrepris,
Qant un hauz hom s'est avant mis,
Qui saiges ert et entendanz,
Et de parole molt saichanz.
Sire, fait-il, vos avez tort,
Se le vilain aviez mort;
Mais ençois que li façoiz honte,
Sachiez que est la male Honte.
Volentiers, fait li Rois, par foi.
Vilein, fait-il, entens à moi;
Que dis-tu de la male Honte?
Tu m'en as hui fait mainte honte
En ma Cort, et maint grant ennui,
Ne sai qantes foiées hui.
Dont li conte cil et devise
Com la male Honte ot emprise,
Et com Honte son bon compere
Li pria par l'ame sa mere
Qu'après sa mort li aportast.
Li Rois l'entent, sa cuise bat
De la joie qu'il ot éue,
Qant la parole ot entendue.
Vilain, fait-il, or t'ai plus chier
Que de noient m'as fet irier:
Mielz m'as gabé que nus lechiere.
Or te doing-ge à bele chiere
La male Honte à ta partie,
Qar par droit l'as bien gaaignie.

Ainsi ot cil la male Honte.
Ce dit Guillaume (*) en son conte
Que li vilains en a portée
La male Honte en sa contrée;
Si l'a as Anglois departie,
Encor en ont-il grant partie;
Sanz la male ont-il assez honte,
Et chascun jor lor croist et monte
Par mauvais Seignor et par lasche,
Les a honte mis en s'ataiche.

(*) Je ne connois point ce Guillaume, à moins que ce ne soit Guillaume le Normand, auteur du fabliau du Prestre et d'Alison, qui est imprimé dans le IV[e] volume de ce recueil.

Explicit de la Male Honte.

DE L'ENFANT QUI FU REMIS AU SOLEIL.

Manuscrit 7218.

JADIS se fu uns marcheanz
Qui n'estoit mie recreanz,
Ne de gaaignier esbahis,
Ainz chercha sovent maint païs
Por ses denrées emploier,
De son avoir mouteploier:
Ne fu pas sovent à sejor.
De sa fame se part un jor,
Et va en sa marcheandise,
Ainsi com cis contes devise;
Bien demora deux anz entiers.
La marcheande endementiers

Que por ce soit contralieus ;
Ain doit estre forment joieus.
Par doner et par apaier
Fetes li vilains essaier ;
S'il set bien sa reson ouvrir,
Et sa parole descouvrir,
Qu'il ait la chose por bien dite,
Si l'en rendez haute mérite,
Et li amendez le meffet
Qu'en vostre Cort li a-l'en fet,
Quar n'a pas chiere de larron.
Li Rois l'otroie et si Baron.

Et cil recomence son conte,
Sire, fet-il, la male Honte
Vous aport moult plaine d'avoir,
Si m'en devez bon gré savoir :
A moult grant tort la refusastes
Ersoir quant si vous couroucastes ;
La male Honte est granz et lée,
Que je vous ai ci aportée,
Toute soit vostre, biaus douz Sire,
Mon compere le m'a fet dire,
Por ce, biaus douz Sire, que g'ere
Et son ami et son compere :
Partir fist son avoir parmi,
Vo part vous envoie par mi
En une male qui fu siue ;
N'ai mès talent que vo Cort siue,
Que tant m'i ont doné de cops,
Que tout m'i ont froissié les os.
Mès toutes voies, Sire Rois,
Puisque oe est resons et drois,

Je vous rent ci la male Honte,
Et si tenez de l'avoir conte.
Lors l'a de son col despendue,
Au Roi l'a maintenant rendue,
Sa reson li a descouverte,
Et li Rois a la male ouverte.
Assez i ot or et argent,
Li Rois, voiant toute sa gent,
La male Honte au vilain donne,
Et son mautalent li pardonne;
Et li vilains dist coiement,
La male praing-je voirement
A tout l'avoir qui est dedenz;
Mais je pri Dieu entre mes denz
Que male Honte vous otroit,
Si fera-il, se il m'en croit,
Autre que celi que je port,
Quar ledengié m'avez à tort.
Lors a li vilains reportée
La male Honte en sa contrée;
A mainte gent l'a departie,
Qui en orent moult grant partie.
Sanz la male ot-il trop de honte,
Et chascun jor li croist et monte;
Mais ainz que li anz fust passez,
Ot li Rois de la honte assez.

Explicit de la Male Honte.

DE LA MALE HONTE.

Manuscrit de Saint Germain, n° 1830.

Ce Conte est le même que le précédent, versifié par un autre auteur; je ne l'ai inséré ici, que pour justifier l'opinion que j'ai énoncée dans l'Avis qui est en tête du premier volume.

SEIGNOR, oez et entendez
Un flabel qu'est faiz et rimez
D'un Roi qui Engleterre tint :
Toz ce fu voirs et si covint
Qu'en Engleterre ert un Rois.
En icel tens ert us et droiz
Que qant un hom moroit sanz oir
Li Rois avoit tot son avoir.
Ce trovon-nos avant el conte
Qu'uns preudons morust q'ot non Honte;
Honte ert le preudom apelez.
Qant vit que tant fu adolez,
Et que il vit qu'il ne vivra,
Un sien compere en apela.
Compere, dit Honte, prenez
Mon avoir que vos là véez
En cele male qui là pent :
Por Dieu vos pri omnipotent,
Se ge muir, portez la lou Roi,
Si dites que ge li envoi,
Qar ce est raison et droiture.
Et cil respont, et si li jure

Que il la portera sanz faille,
Por ce que du couvent ne faille.
  Honte morut de cel malage,
Si volt garder son comparage;
Maintenant prent la male Honte,
De la vile ist, el chemin monte.
Tant va, tant vient, et tant demande,
Tant a erré par Inguelande,
Qu'il a trouvé desoz en l'onbre
Devant le pin le Roi à Londres,
O lui grant part de son barnaige.
Sire, fait-il, en son langaige,
La male Honte vos aport,
Ge li oi covent à sa mort
La male Honte vos donroie,
Prenez-la, qu'il la vos envoie:
Sire, prenez la male Honte.
Qant li Rois l'ot, si a grant honte:
Vilein, dit-il, tu me mesdiz,
Mais tu aies honte toz diz.
De honte me puist Diex defendre!
Près va que ge ne te faz pendre.
Encor voloit li vilains dire,
Mais cil le prenoit à grant ire,
Qui environ le Roi estoient;
Tant le deboutent et desvoient,
Que tart li est, ce m'est avis,
Que il se soit de Cort partiz:
Bien li avint qu'il ne l'ont mort,
Ha! las, font-il (*), or me recort

(*) C'est une faute, il faut lire, fait-il.

Que mes comperes me pria,
Quant il morut et defina,
Que cest avoir au Roi donasse;
Volentiers encor i pallasse,
Et donroie la male Honte;
Mais cil Chevalier et cil Conte
M'aroient jà mort, bien le sai.
Mais or sai bien que ge ferai,
Ge gaiterai sempres le Roi,
Qant au mostier ira par soi,
Et il venra devant trestoz.
Encor serai-ge si estoz
Que li donrai la male Honte.
A ce que ainsi dit et conte,
Voit le Roi au moutier aler,
Et il le recort saluer.
Si com il entroit el mostier,
Li commence haut à huschier,
Que tuit l'oïrent Prince et Conte:
Sire, fait-il, la male Honte
Vos aport-ge encor et offre,
D'esterlins i a plein un coffre.
Quant li Rois l'ot, si a tel raige,
Avis li est que de duel arge:
Ne set que faire ne que dire.
Du vilain a tel duel et ire,
Que la male Honte li baille,
Qant il a dit, où sont mi baille,
Et cil qui menjuent mon pain,
Qant ne me tuent cel vilain?
Qant cil voient irié le Roi,
Sore li corent à desroi,

Jà fust li preudons malbailliz ;
Mais il s'estoit entr'ax qatiz,
Si le perdent entre la gent.
Ez-vos celui forment dolent,
Qui preudom et loiax estoit,
Du Roi qui forment s'en iroit
Qant li offroit la male Honte.
Cil dit que à lui plus ne monte,
Mais tierce foiz li offerra,
Et puis enprès si s'en ira ;
S'or le devoit li Rois ocirre,
Si li ira-il encor dire
Tierce foiée, qar c'est droiz.
Et qant par ot mengié li Rois,
Que il fu auques bauz et liez,
Li vileins revint toz chargiez
De la male Honte qu'il porte.
A grant paor o chiere morte
Li rehuche haut et reconte :
Sire, Sire, la male Honte,
Fait li preudom, qar retenez,
Qar par droit avoir la devez.
La male Honte vous remaigne,
S'en donez à vostre compaigne ;
La male Honte est granz et lée,
Je la vos ai ci aportée.
Un mien compere, ce sachiez,
La vos envoie, si l'aiez,
Qar vos d'Angleterre estes Rois,
La male Honte aiez, c'est droiz.
Qant li Rois l'ot et il l'entent,
A poi que il d'ire ne fent.

Ne deffendre ne m'en porroie :
Demain vous metrez à la voie,
Et Diex qui là sus est et maint,
Vous conduie, et mon fils ramaint,
Et doinst la bone destinée.
Atant fu la reson finée,
Et li preudom matin se lieve,
Cui ses aferes point ne grieve ;
Quar sa chose li vient à point.
Mais la Dame n'abelist point,
Ce qu'ele en voit son fil aler,
Que de li part sanz retorner.
Et li preudon o lui l'en guie
Tout le chemin lez Lombardie.
Ne conterai pas lor jornées,
Que tantes terres ont passées,
Qu'à Genes droit s'en sont venu,
A un ostel sont descendu.
Li preudon a changié Agraine
A un marcheant qui l'emmaine
En Alixandre por revendre.
Et cil tantost sanz plus atendre,
Qui le fil sa fame vendi,
A son autre afere entendi ;
Lors repera en sa contrée,
Et tante terre a trespassée,
Qu'à son ostel vint et descent ;
Mès ne le vous diroient cent
Le duel que la Dame demaine
De son fil que pas ne ramaine.
Sovent se pasme, ainsi avint,
Et quant de pasmoison revint,

En plorant li requiert et prie,
Por amor Dieu, que il li die
De son fil qu'il est devenuz.
De respondre ne s'est tenuz
Cil qui moult biau parler savoit.
Dame, selonc ce que l'en voit,
Doit chascuns le siècle mener;
Quar en trop grant duel demener
Ne puet-il avoir nul conquest.
Savez-vous que avenu m'est
Enz el païs où j'ai esté?
Par un chaut jor el tens d'esté,
Jà estoit miedis passez,
Et li chauz ert moult trespassez,
Lors erroie-je et vo fiex,
Lez-moi (*)
Deseure un mont qui tant fu hauz;
Li solaus clers, ardanz et chauz
Sor nous ardanz raiz descendi,
Que sa clarté chier nous vendi,
Que vos fil remetre covint
De l'ardeur qui du soleil vint.
A ce sai bien et aperçoif
Que vostre filz fu fez de noif,
Et por ce pas ne m'en merveil,
S'il est remis el chaut soleil.
La Dame s'est aperceüe
Que son mari l'a deceüe,
Qui dist que son filz est remis.
Or li est bien en lieu remis

(*) Le reste du vers est en blanc dans le Manuscrit, mais le sens n'y est pas moins.

Ses engiens, et tornez à perte,
Dont folement estoit couverte :
Bel s'en est ses sires vengiez,
Qui laidement fu enginguiez,
Et par paroles, et par dis,
Mès jamès n'en sera laidis.
Por ce qu'ele se sent meffette,
Ses meffez a ceste pais fete ;
Bien l'en avint qu'avenir dut,
Qu'ele brassa ce qu'ele but.

Explicit de l'Enfant qui fu remis au Soleil.

DES TROIS DAMES

QUI TROUVERENT UN ANEL.

Manuscrit 7218.

Oiez, Seignor, un bon fablel,
Uns clers le fist por un Anel
Que trois Dames un main troverent.
Entre eles troi Jhesu jurerent
Que icele l'Anel auroit,
Qui son mari miex guileroit,
Por fere à son ami son buen,
L'Anel auroit, et seroit suen.
La premiere se porpenssa
En quel guise l'Anel aura,
Son ami a tantost mandé ;
Quant il sot qu'el l'ot comandé,

Si vint à li delivrement,
Quar il l'amoit moult durement,
Et ele lui, si n'ot pas tort.
Del meillor vin et del plus fort
C'on pot trover en cele terre,
Fist la Dame maintenant querre,
Et si ot quis dras moniaus
Qui assez furent bons et biaus;
Del vin dona à son mari,
Il en but tant, je le vous di,
Qu'il ne savoit où il estoit,
Acoustumé pas ne l'avoit.
Quant li preudom fu endormi,
Entre la Dame et son ami
L'ont pris et rez et l'ont tondu
Et coroné, tant ot béu,
Que l'en le péust escorcier.
La Dame et son douz ami chier
Le prenent, et si l'ont porté
Droit devant la porte à l'Abé
Dont il erent assez prochain.
Iluec jut jusqu'à lendemain
Que Dame Diex dona le jor;
Il s'esveilla, si ot paor,
Quant il se vit si atorné,
Diex! dist-il, qui m'a coroné?
Est-ce donc par vostre voloir?
Oïl, ce puet-on bien savoir,
Que nus fors vous ne le m'a fait;
Or n'i a donc point de deshait,
Vous volez que je soie moine,
Et jel' serai sanz nule essoine.

Maintenant sor ses piez se drece
Grant oirre, que ne s'aperece,
Vient à la porte, si apele.
Li Abés ert à la Chapele
Qui maintenant l'a entendu,
La porte ouvri; quant l'a véu
A pié, et sanz ame toz sous:
Frere, fet-il, qui estes-vous?
Sire, dist-il, je suis uns hom,
Estre vueil de relegion,
De ci près sui vostre voisin:
Sachiez que encore ier matin
Ne savoie ceste aventure,
Mès Dame Diex qui tout figure,
M'en a doné si bon talent,
Et moustré si cortoisement,
Sire, com vous m'oez conter,
Quar il m'a fet ci aporter
Tout coroné et tout tondu,
Come autre moine revestu.
Fetes-moi mander ma moillier,
Et se li ferai otroier.
De ma terre et de mon avoir
Vous ferai tant céenz avoir,
Que toute en aurez ma partie
Por estre de vostre Abeie.
Li Abés covoita la terre,
Si envoia la Dame querre,
Et ele i vint delivrement;
Quar bien savoit à escient
Porqoi li Abés l'ot mandée.
Et quant el fu léenz entrée,

Et dist, vostre mari menjue.
Cele ne fu mie esperdue,
Chiés son voisin en est entrée,
Et le preudon l'a saluée,
Et la Dame le resalue.
Sire, dist-el, je suis venue
Anguilles cuire à mon Seignor,
Nous avons juné toute jor,
Jel' laissai or moult deshaitié,
Il n'avoit encore hui mengié.
Les anguilles rosti moult tost,
Quant il fu droiz que on les ost,
Si les a prises en son poing.
Son ostel n'estoit gueres loing,
Et ele i fust moult tost venue :
Très devant son mari les rue,
Huis, dist-el, je sui eschaudée.
Et li preudom l'a resgardée,
Sor ses piez saut come dervé.
Pute, où avez-vous tant esté ?
Vous venez de vo puterie.
Et la Dame à haute voiz crie,
Harou, aïde, bone gent.
Et il i vindrent esraument,
Et li prudom i fu venu,
Chiés qui la pautoniere fu
Por les sis anguilles rostir.
Sire, dist-el, venez véir,
Me sire est de son sens issu,
Ne sai quel mal il a éu,
Je me parti ore de ci.
Voire, pute, dès Vendredi.

Cil entendirent qu'il a dit
Qu'ele au Vendredi s'en partit.
Cil de toutes pars l'ont saisi.
Li preudom fu si esbahi,
Que il ne sot qu'il péust dire.
Chascuns le desache et detire,
Les mains li lient et les piez,
Bien est matez et cunchiez,
Puis s'en issirent de l'ostel,
Quar la pute ne queroit el.
L'en lor demande où ont esté,
Chiés Dant Jehan qui est dervé,
Si est grant duel et grant domage,
Quar orendroit li prist la rage
Qu'il voloit sa fame tuer.
Cele ne se volt oublier,
Ainçois a mandé son ami,
Et il vint maintenant à li;
En sa chambre l'en a mené,
Par un pertuis li a moustré
Com li vilains estoit lié;
Bien l'a maté et cunchiié,
Et bien vaincu par son barat.
Li vilains reproche du chat
Qu'il set bien qui barbes il leche,
Cestui a servi de la meche;
Mès s'il éust cuer de preudome,
Il s'en venjast à la parsome.
   Or doiez de la daerraine,
Qui nuit et jor fu en grant paine
En quel guise l'Anel aura;
Son ami ot que moult ama,

Sachiez point n'en remest sor lui.
Moult s'entr'amerent ambedui.
Un jor l'ot la Dame mandé;
Quant il sot qu'el l'ot comandé,
Si vint à li tout sanz demetre,
Et la Dame en méismes l'eure
Li dist, biaus amis, longuement
Vous ai aimé moult folement;
Toz jors porroie ainsi muser,
Bien porroie mon tens user
En fole vie et en mauvaise;
Se vous de moi avez mesaise,
Moult seroie fole et musarde,
Maus feus et male flambe m'arde,
Se vous jamès o moi gisez,
Se vous demain ne m'espousez.
Dame, dist-il, por Dieu merci,
Jà avez-vous vostre mari,
Coment porroit ce avenir?
De grant folie oi plet tenir,
Dist-ele, j'en penserai bien,
Jà mar en douterez de rien,
Mès vous ferez à mon talent.
Dame, à vostre comandement
Ferai, jà n'en ert desdaignie.
Lors li a la Dame enseignie
Qu'au soir viegne por son mari,
Et si le maint avoeques li
Chiez Dant Huistasse le fil Tiesse,
Où il a une bele niece,
Que volez prendre et espouser,
Se il la vous voleit doner;

Et g'irai là sans demorer,
Jà tant ne vous saurez haster,
Que je n'i soie avant de vous:
Iluec nous troverez andous,
Où j'aurai mon afere fait
A Huistasse tout entrefait
En tel guise que vous m'aurez,
Se Dieu plest, et me recevrez
Très pardevant nostre Provoire.
Mon Seignor ne saura que croire,
Qu'il m'aura après lui lessié,
Je serai si appareillié
Que je aurai changiez mes dras,
Que il ne me conoistra pas,
Et me fiancerez demain
Très pardevant no Chapelain.
A mon mari direz, biaus sire,
El non de Dieu, el non saint Sire,
Ceste fame me saisissiez.
Il en sera joianz et liez,
Et bien sai que il me donra
A vous, et grant joie en aura,
Et s'il ainsi me veut doner,
Je di que ce n'est pas prester.
Issi fu fet, issi avint.
Toute sa vie cil la tint
A cui son mari la dona,
Por ce que il ne li presta,
Ne la pot onques puis r'avoir.
Mès or vueil-je par vous savoir
Laquele doit avoir l'Anel.
Je di que cele ouvra moult bel,

Qui moine fist de son Seignor:
Et cele r'ot-el grant honor,
Qui le suen fist prendre et loier,
Et par estavoir otroier,
Et toz les huit jors mesconter.
Ceste se refist espouser
En tel maniere à son ami.
Or dites voir, n'i ait menti,
Et si jugiez reson et voir,
Laquele doit l'Anel avoir.

Explicit des trois Dames qui troverent l'Anel.

DU CHEVALIER

QUI FIST SA FAME CONFESSE.

Manuscrit, n° 7218.

En Beesin, moult près de Vire,
Une merveille j'oï dire
D'un Chevalier et de sa fame,
Qui moult estoit cortoise fame,
Et moult proisie en sa contrée;
A la meillor estoit contée,
Et li sires tant se fioit
En sa moillier, et tant l'amoit,
Que de rien cure ne prenoit:
Tout li ert bon quanques fesoit,
Que jà nule riens ne féist,
Se il séust qu'il ne vousist.

Ainsi vesquirent longuement,
Qu'entr'eux n'ot point de mautalent,
Fors tant, ne sai par quele maniere,
Que la Dame qui moult fu chiere,
Devint malade et acoucha,
De trois semaines ne leva.
Grant paor ot qu'el ne morust,
Tant que son terme venu fust,
De son Provoire fu confesse,
Du sien donna, et fist grant lesse.
Ne se vout pas à tant tenir,
Son Seignor fist à li venir,
Et se li dist, biaus sire chiers,
Du conseil de moi fust mestiers (*);
Uns moines maint moult près de ci,
Sainz hom est moult, ç'avons oï,
A m'ame fust grant preu, ce cuit,
Se je fusse confesse à lui.
Sire, pour Dieu, sanz nule aloigne,
Quar me fetes venir le moine,
Grant mestier ai de lui parler.
Dame, dist-il, vez m'i aler,
Nul meillor més de moi n'i a,
Je cuit jel' vous amenrai jà.
A ces paroles s'en torna,
Sor un cheval qu'il ot monta,
A la voie se mist amblant,
Et de sa fame moult pensant.
Diex! pensa s'il tant a esté
Ceste fame de grant bonté,

(*) Je crois qu'il faut lire, de vostre conseil fust mestiers : J'ai besoin de votre conseil.

Ce saurai-je, se Diex m'aït,
S'ele est tant bone com l'en dit;
Jà n'i aura confession,
Par le cuer Dieu, se de moi non;
En leu de moine à li vendrai,
Et sa confession orrai.
En ce qu'en ceste pensse estoit,
Et devise qu'estre en porroit,
Chiés le prior en vint manois,
Qui fu prudon et moult cortois;
Et quant le Prieor vit li,
Encontre lui moult biau sailli:
Bel l'apela, s'el fist descendre,
Puis si a fet son cheval prendre,
Puis li a dit, par l'ordre Dé,
Or m'avez-vous servi à gré,
Quant vous m'estes venuz veoir
Com vostre ami, et remanoir;
De herbregier grant joie en ai,
Por vous la Cort amenderai.
Li Chevaliers li dist: biaus sire,
Grant gré vous sai certes du dire,
Mès ne puis mie herbregier,
Venez o moi ça conseillier.
Quant il l'ot tret à une part,
Sire, fet-il, se Diex me gart,
Grant mestier ai de vostre aïe,
Gardez que ne me failliez mie;
Se voz dras noirs me presterez,
Ainz mienuit tez les r'aurez,
Et voz granz botes chaucerai,
Et je ma robe vous lerrai.

La seconde a moult grant envie
De l'Anel; ne s'oublia mie,
Ainz se porpensse coment l'ait,
Moult fu plaine de grant agait.
Il avint à un Vendredi,
Tout ainsi com vous orrez ci,
Ses sire ert au mengier assis,
Anguilles avoit jusqu'à six;
Les anguilles erent salées
Et sechies et enfumées.
Dame, dist-il, quar prenez tost,
Ces anguilles cuisiez en rost.
Sire, céenz n'a point de feu:
Et jà en a-il en maint leu
Ci près, alez-i vistement.
La Dame les anguilles prent,
Et trespassa outre la rue,
Chiés son ami en est venue.
Quant il la vit, moult ot grant joie,
Com se il fust sire de Troye,
Et la Dame grant joie maine.
Iluec fu toute la semaine,
Et l'autre jusqu'au Vendredi.
Quant vint à eure de midi,
La Dame apela un garçon,
Gars, dist-ele, va en meson,
Et saches que mon Seignor fait.
Li gars moult tost à l'ostel vait,
La table ert mise, et sus deux pains,
Et li preudons lavoit ses mains,
Asséir devoit maintenant.
Li gars vint arriere courant,

Et dist, vostre mari menjue.
Cele ne fu mie esperdue,
Chiés son voisin en est entrée,
Et le preudon l'a saluée,
Et la Dame le resalue.
Sire, dist-el, je suis venue
Anguilles cuire à mon Seignor,
Nous avons juné toute jor,
Jel' laissai or moult deshaitié,
Il n'avoit encore hui mengié.
Les anguilles rosti moult tost,
Quant il fu droiz que on les ost,
Si les a prises en son poing.
Son ostel n'estoit gueres loing,
Et ele i fust moult tost venue :
Très devant son mari les rue,
Huis, dist-el, je sui eschaudée.
Et li preudom l'a resgardée,
Sor ses piez saut come dervé.
Pute, où avez-vous tant esté?
Vous venez de vo puterie.
Et la Dame à haute voiz crie,
Harou, aïde, bone gent.
Et il i vindrent esraument,
Et li prudom i fu venu,
Chiés qui la pautoniere fu
Por les sis anguilles rostir.
Sire, dist-el, venez véir,
Me sire est de son sens issu,
Ne sai quel mal il a éu,
Je me parti ore de ci.
Voire, pute, dès Vendredi.

Cil entendirent qu'il a dit
Qu'ele au Vendredi s'en partit.
Cil de toutes pars l'ont saisi.
Li preudom fu si esbahi,
Que il ne sot qu'il péust dire.
Chascuns le desache et detire,
Les mains li lient et les piez,
Bien est matez et cunchiez,
Puis s'en issirent de l'ostel,
Quar la pute ne queroit el.
L'en lor demande où ont esté,
Chiés Dant Jehan qui est dervé,
Si est grant duel et grant domage,
Quar orendroit li prist la rage
Qu'il voloit sa fame tuer.
Cele ne se volt oublier,
Ainçois a mandé son ami,
Et il vint maintenant à li;
En sa chambre l'en a mené,
Par un pertuis li a moustré
Com li vilains estoit liié;
Bien l'a maté et cunchiié,
Et bien vaincu par son barat.
Li vilains reproche du chat
Qu'il set bien qui barbes il leche,
Cestui a servi de la meche;
Mès s'il éust cuer de preudome,
Il s'en venjast à la parsome.
Or doiez de la daerraine,
Qui nuit et jor fu en grant paine
En quel guise l'Anel aura;
Son ami ot que moult ama,

Sachiez point n'en remest sor lui.
Moult s'entr'amerent ambedui.
Un jor l'ot la Dame mandé;
Quant il sot qu'el l'ot comandé,
Si vint à li tout sanz demeure,
Et la Dame en méismes l'eure
Li dist, biaus amis, longuement
Vous ai aimé moult folement;
Toz jors porroie ainsi muser,
Bien porroie mon tens user
En fole vie et en mauvaise;
Se vous de moi avez mesaise,
Moult seroie fole et musarde,
Maus feus et male flambe m'arde,
Se vous jamès o moi gisez,
Se vous demain ne m'espousez.
Dame, dist-il, por Dieu merci,
Jà avez-vous vostre mari,
Coment porroit ce avenir?
De grant folie oi plet tenir,
Dist-ele, j'en penserai bien,
Jà mar en douterez de rien,
Mès vous ferez à mon talent.
Dame, à vostre comandement
Ferai, jà n'en ert desdaignie.
Lors li a la Dame enseignie
Qu'au soir viegne por son mari,
Et si le maint avoeques li
Chiez Dant Huistasse le fil Tiesse,
Où il a une bele niece,
Que volez prendre et espouser,
Se il la vous voloit doner;

Et g'irai là sans demorer,
Jà tant ne vous saurez haster,
Que je n'i soie avant de vous :
Iluec nous troverez andous,
Où j'aurai mon afere fait
A Huistasse tout entrefait
En tel guise que vous m'aurez,
Se Dieu plest, et me recevrez
Très pardevant nostre Provoire.
Mon Seignor ne saura que croire,
Qu'il m'aura après lui lessié,
Je serai si appareillié
Que je aurai changiez mes dras,
Que il ne me conoistra pas,
Et me fiancerez demain
Très pardevant no Chapelain.
A mon mari direz, biaus sire,
El non de Dieu, el non saint Sire,
Ceste fame me saisissiez.
Il en sera joianz et liez,
Et bien sai que il me donra
A vous, et grant joie en aura,
Et s'il ainsi me veut doner,
Je di que ce n'est pas prester.
Issi fu fet, issi avint.
Toute sa vie cil la tint
A cui son mari la dona,
Por ce que il ne li presta,
Ne la pot onques puis r'avoir.
Mès or vueil-je par vous savoir
Laquele doit avoir l'Anel.
Je di que cele ouvra moult bel,

Qui moine fist de son Seignor:
Et cele r'ot-el grant honor,
Qui le suen fist prendre et loier,
Et par estavoir otroier,
Et toz les huit jors mesconter.
Ceste se refist espouser
En tel maniere à son ami.
Or dites voir, n'i ait menti,
Et si jugiez reson et voir,
Laquele doit l'Anel avoir.

Explicit des trois Dames qui troverent l'Anel.

DU CHEVALIER

QUI FIST SA FAME CONFESSE.

Manuscrit, n° 7218.

En Beesin, moult près de Vire,
Une merveille j'oï dire
D'un Chevalier et de sa fame,
Qui moult estoit cortoise fame,
Et moult proisie en sa contrée;
A la meillor estoit contée,
Et li sires tant se fioit
En sa moillier, et tant l'amoit,
Que de rien cure ne prenoit:
Tout li ert bon quanques fesoit,
Que jà nule riens ne féist,
Se il séust qu'il ne vousist.

Ainsi vesquirent longuement,
Qu'entr'eux n'ot point de mautalent,
Fors tant, ne sai par quele maniere,
Que la Dame qui moult fu chiere,
Devint malade et acoucha,
De trois semaines ne leva.
Grant paor ot qu'el ne morust,
Tant que son terme venu fust,
De son Provoire fu confesse,
Du sien donna, et fist grant lesse.
Ne se vout pas à tant tenir,
Son Seignor fist à li venir,
Et se li dist, biaus sire chiers,
Du conseil de moi fust mestiers (*);
Uns moines maint moult près de ci,
Sainz hom est moult, ç'avons oï,
A m'ame fust grant preu, ce cuit,
Se je fusse confesse à lui.
Sire, pour Dieu, sanz nule aloigne,
Quar me fetes venir le moine,
Grant mestier ai de lui parler.
Dame, dist-il, vez m'i aler,
Nul meillor més de moi n'i a,
Je cuit jel' vous amenrai jà.
A ces paroles s'en torna,
Sor un cheval qu'il ot monta,
A la voie se mist amblant,
Et de sa fame moult penssant.
Diex ! penssa s'il tant a esté
Ceste fame de grant bonté,

(*) Je crois qu'il faut lire, de vostre conseil fust mestiers : J'ai besoin de votre conseil.

Ce saurai-je, se Diex m'aït,
S'ele est tant bone com l'en dit;
Jà n'i'aura confession,
Par le cuer Dieu, se de moi non;
En leu de moine à li vendrai,
Et sa confession orrai.
En ce qu'en ceste pensse estoit,
Et devise qu'estre en porroit,
Chiés le prior en vint manois,
Qui fu prudon et moult cortois;
Et quant le Prieor vit li,
Encontre lui moult biau sailli:
Bel l'apela, s'el fist descendre,
Puis si a fet son cheval prendre,
Puis li a dit, par l'ordre Dé,
Or m'avez-vous servi à gré,
Quant vous m'estes venuz veoir
Com vostre ami, et remanoir;
De herbregier grant joie en ai,
Por vous la Cort amenderai.
Li Chevaliers li dist: biaus sire,
Grant gré vous sai certes du dire,
Mès ne puis mie herbregier,
Venez o moi ça conseillier.
Quant il l'ot tret à une part,
Sire, fet-il, se Diex me gart,
Grant mestier ai de vostre aïe,
Gardez que ne me failliez mie;
Se voz dras noirs me presterez,
Ainz mienuit toz les r'aurez,
Et voz granz botes chaucerai,
Et je ma robe vous lerrai.

Céenz avez mon palefroi,
Et le vostre menrai o moi.
Le moine tout li otria
Quanque il quist et demanda,
Et quant fu nuis les dras vestit,
Il chanja trestout son abit;
Desus le palefroi monta
Au moine qui souef ambla;
Lors s'en parti de maintenant,
En sa meson en vint amblant:
Dedenz entra, bien fu enbronc,
Bien s'enbroncha où chaperon,
Quar ne voloit, ce cuit-je bien,
Que l'en le conéust de rien.
La meson ert auques obscure,
Uns gars sailli grant aléure
Encontre lui por lui descendre.
A une fame se fist prendre
Par la gone, s'el mena droit
Là où la Dame se gisoit.
Dame, dist-el, le moine est ci,
Que vous mandastes dès ier ci,
Et la Dame si l'apela.
Sire, dist-el, séez-vous ça
Delez cest lit, quar moult m'empire
Mon mal, si crieng que je me muire,
Que nuit ne jor point ne me cesse,
Si vueil de vous estre confesse.
Dame, dist-il, ce sera sens,
Tant come avez et lieu et tens,
Quar nus ne nule ne set mie
Esmer de soi, ne de sa vie.

Por ce vous di, ma douce Dame,
Qu'aiez merci de la vostre ame;
Pechié celé, ce truis escrit,
L'ame et le cors ensamble ocist:
Por ce vous di et vous chasti
Que vous aiez de vous merci.
Et la Dame qui où lit fu,
Trestout en autre siecle fu,
De son Seignor ne conut mie,
Por le grant mal qui l'ot saisie,
Quar sa parole entrechanjoit;
En la chambre lumiere n'ot,
Fors d'un mortier qu'iluec ardoit,
Point de clarté ne lor rendoit,
Ne gent n'avoit en cel ostal
Qui séussent gueres de mal.
Sire, moult ai esté proisie,
Mès je suis fausse et renoie,
Sachiez de voir, tele est blasmée,
Qui vaut moult miex que la loée;
C'estoie-je qui los avoie,
Mès moult mauvese fame estoie,
Quar à mes garçons me livroie,
Et avoeques moi les couchoie,
Et d'aus fesoie mon talent,
Moie coupe, je m'en repent.
Et quant li Chevaliers l'oï,
De mautalent le nez fronci;
Moult par vousist et desirrast
Que mort soubite l'acorrast.
Dame, dist-il, pechié avez:
Dites avant, se vous savez;

Mès bien vous déussiez tenir,
Dame, s'il vous fust à plesir,
A vostre espous qui moult vaut miex,
Ce m'est avis, par mes deux iex,
Que li garçons, moult me merveil.
Sire, se Diex m'envoit conseil
A ceste ame, je vous dirai
La vérité, si com je sai.
A paine porroit-l'en choisir
Fame qui se puisse tenir
A son Seignor tant seulement,
Jà tant ne l'aura bel et gent;
Quar la nature tele en ont,
Qu'els requierent, ce sachiez-vous,
Et li mari si sont vilain,
Et de grant felonie plain,
Si ne nous oson descouvrir
Vers aus, ne noz besoins gehir,
Quar por putains il nous tendroient,
Se noz besoins par nous savoient;
Si ne puet estre en nule guise
Que n'aions d'autrui le servise.
Dame, dist-il, bien vous en croi,
Dites avant, se savez qoi.
Sire, dist-ele, oïl assez,
Dont li miens cors est moult grevez,
Et la moie ame en grant freor;
Que le neveu de mon Seignor,
Tant l'amoie en mon corage,
Ce m'estoit vis que c'estoit rage,
Et sachiez bien que je morusse,
Se mon plesir de lui n'éusse;

Tant fis que je o lui pechai,
Et que cinq ans, ce cuit, l'amai.
Or m'en repent vers Dieu. Aie,
Dame, dist-il, c'estoit folie,
Que le neveu vostre Seignor
Amiiez de si fole amor,
Li pechiez doubles en estoit.
Sire, se Diex conseil m'envoit,
C'est la coustume de nous fames,
Et de nous aaisies Dames,
Quar cels dont l'en mains garde aura,
Entor cels plus se tornera.
Por le blasme que je cremoie,
Le neveu mon Seignor amoie,
Quar à mes chambres bien sovent
Pooit venir veant la gent.
Jà n'en fust blasme ne parole,
Ainsi l'ai fet, si fis que fole,
Quar mon Seignor ai grevé si,
Qu'à poi que ne l'ai tout honi.
Que du tortiau puant, li gart,
Li ai bien fet mengier sa part.
Tant li ai fet, tant l'ai mené,
Que il croit plus en moi qu'en Dé.
Quant céenz vienent Chevalier,
Si com droit est, por herbregier,
Lors demandent-il à noz genz,
Où est la Dame? ele est léens;
Jà le Seignor n'ert demandé,
Car je l'ai tout aneanté,
Ne jà ostel n'art à honor,
Dont la Dame se fet Seignor;

Et fames ceste coustume ont,
Et volentiers toz jors le font,
Qu'eles aient la Seignorie
Sor lor Seignors; por cest honie
Mainte meson qu'est sanz mesure,
Et fame avoire par nature.
Dame, dist-il, ce puet bien estre,
Del vrai Dieu le souverain prestre
Onques riens plus ne li enquist,
Mès sa coupe batre li fist,
Et li enjoinst sa penitance:
Et ele mist en convenance
Que jamès jor amor n'auroit,
A autre home s'ele vivoit.

Lors s'en parti, moult fu iriez,
A son cheval est reperiez,
Dessus monta, si s'en issi,
D'ire et de mautalent fremi
Por sa fame qu'il seut loer,
Et tant prisier, et tant amer;
Mès en ice se confortoit,
Qu'encore bien s'en vengeroit.
A lendemain quant il li plout,
A son ostel, et quant il vout,
En sa meson s'en repera,
Et la Dame si respassa.
Grant merveille ot de son Seignor,
Qui li soloit moustrer amor,
Et li baisier et acoler,
Or ne daignoit à li parler.

Un jor par sa meson aloit,
Trestout ainsi com el soloit,

Et comandoit moult fierement
De ses aferes à sa gent,
Et li sires s'el regarda,
Ireement le chief crolla.
Se li a dit, par l'ordre Dé,
Dame, quele est vostre fierté
Et vostre orgueil ? je l'abatrai,
Quar à mes poins vous ocirrai.
S'il vous membrast de vostre vie,
Honte éussiez d'avoir baillie;
Quar nule fame bordeliere
Ne fu de si male maniere
Com vous estes orde mauvese.
Lors ne fu pas la Dame aaise,
De son Seignor se merveilla,
Avis li fu, de voir cuida
Que il l'éust fete confesse;
Moult se doute que mal n'en nesse,
Puis li a dit de maintenant,
Ha ! mauvès homme souduiant,
Moult me poise que je ne dis
Que tuit li chien de cest païs
Le me fesoient nuit et jor,
Mès plus m'estoit de ma dolor.
Ha ! mauvès home trahitier,
Tu pris abit d'Ermitier
Por moi prover à desloial;
Mès, merci Dieu, je sui loial,
Je n'ai voisine ne voisin
Por qui je port le chief enclin :
Je ne te criem, la merci Dé,
Quar se seusses la vérité,

Toute ma honte tost fust seue,
Quar m'en estoie apercéue,
Quant je vous en enquis sordois
Tout ce que dis par mon gabois;
Moult ne poise par saint Symon,
Que ne vous pris au chaperon,
Ne que ne vous deschirai tout.
Sachiez de voir pas ne vous dout
De rien que onques vous déisse;
Se Dame Diex mon cors garisse,
Bien vous reconui au parler,
Je ne vous doi jamès amer:
Non ferai-je, se Diex me gart,
Mauvès trahïtre de male art,
Jà ne vous ert mès pardoné.
Tant li a dit, et tant conté,
Que li osta tout son espoir,
Et bien cuida que déist voir.
Granz risées et granz gabois
En firent en Beseinois.

Explicit du Chevalier qui fist sa Fame confesse.

DE GOMBERT ET DES DEUX CLERS.

PAR JEAN DE BOVES.

Manuscrits, nos 7218 et 7989.
2.

En cest autre fablel parole
De deux Clers qui vienent d'escole;

Despendu orent leur avoir
En folie plus qu'en savoir,
Ostel quistrent chiés un vilain;
De sa fame Dame Guilain
Fu l'uns des Clers lués que là vint,
Si fols, que amer li convint;
Mès ne set coment s'i acointe,
Quar la Dame est mingnote et cointé;
Les iex ot vairs come cristal.
Toute jour l'esgarde à estal
Li Clers, si qu'à paine se cille,
Et li autres ama sa fille,
Qui adès i avoit ses iex.
Cil mist encor s'entente miex,
Quar sa fille est et cointe et bele,
Et je di qu'amor de pucele,
Quant fins cuers i est ententiex,
Est sor toute autre rien gentiex,
C'est li ostors au tercuel.
Un petit enfant en bercuel
Paissoit la bone fame en l'aitre.
Que qu'ele entendoit à lui paistre,
Uns des Clers lez li s'acosta,
Fors de la paelete osta
L'anelet dont ele pendoit,
Si le bouta luės en son doit
Si[illegible]ement que nul nel' sot.
Tel bien come sire Gombert ot
Orent assez la nuit si oste,
Lait boilli, matons et compostė,
Ce fu assez si come à vile.
Cele nuit fu moult Dame Guile

Céenz avez mon palefroi,
Et le vostre menrai o moi.
Le moine tout li otría
Quanque il quist et demanda,
Et quant fu nuis les dras vestit,
Il chanja trestout son abit;
Desus le palefroi monta
Au moine qui souef ambla;
Lors s'en parti de maintenant,
En sa meson en vint amblant:
Dedenz entra, bien fu enbronc,
Bien s'enbroncha où chaperon,
Quar ne voloit, ce cuit-je bien,
Que l'en le conéust de rien.
La meson ert auques obscure,
Uns gars sailli grant aléure
Encontre lui por lui descendre.
A une fame se fist prendre
Par la gone, s'el mena droit
Là où la Dame se gisoit.
Dame, dist-el, le moine est ci,
Que vous mandastes dès ier ci,
Et la Dame si l'apela.
Sire, dist-el, séez-vous ça
Delez cest lit, quar moult m'empire
Mon mal, si crieng que je me muire,
Que nuit ne jor point ne me cesse,
Si vueil de vous estre confesse.
Dame, dist-il, ce sera sens,
Tant come avez et lieu et tens,
Quar nus ne nule ne set mie
Esmer de soi, ne de sa vie.

Por ce vous di, ma douce Dame,
Qu'aiez merci de la vostre ame;
Pechié celé, ce truis escrit,
L'ame et le cors ensamble ocist:
Por ce vous di et vous chasti
Que vous aiez de vous merci.
Et la Dame qui où lit fu,
Trestout en autre siecle fu,
De son Seignor ne conut mie,
Por le grant mal qui l'ot saisie,
Quar sa parole entrechanjoit;
En la chambre lumiere n'ot,
Fors d'un mortier qu'iluec ardoit,
Point de clarté ne lor rendoit;
Ne gent n'avoit en cel ostal
Qui séussent gueres de mal.
Sire, moult ai esté proisie,
Mès je suis fausse et renoie,
Sachiez de voir, tele est blasmée,
Qui vaut moult miex que la loée;
C'estoie-je qui los avoie,
Mès moult mauvese fame estoie,
Quar à mes garçons me livroie,
Et avoeques moi les couchoie,
Et d'aus fesoie mon talent,
Moie coupe, je m'en repent.
Et quant li Chevaliers l'oï,
De mautalent le nez fronci;
Moult par vousist et desirrast
Que mort soubite l'acorrast.
Dame, dist-il, pechié avez:
Dites avant, se vous savez;

Mès bien vous déussiez tenir,
Dame, s'il vous fust à plesir,
A vostre espous qui moult vaut miex,
Ce m'est avis, par mes deux iex,
Que li garçons, moult me merveil.
Sire, se Diex m'envoit conseil
A ceste ame, je vous dirai
La vérité, si com je sai.
A paine porroit-l'en choisir
Fame qui se puisse tenir
A son Seignor tant seulement,
Jà tant ne l'aura bel et gent;
Quar la nature tele en ont,
Qu'els requierent, ce sachiez-vous,
Et li mari si sont vilain,
Et de grant felonie plain,
Si ne nous oson descouvrir
Vers aus, ne noz besoins gehir,
Quar por putains il nous tendroient,
Se noz besoins par nous savoient;
Si ne puet estre en nule guise
Que n'aions d'autrui le servise.
Dame, dist-il, bien vous en croi,
Dites avant, se savez qoi.
Sire, dist-ele, oïl assez,
Dont li miens cors est moult grevez,
Et la moie ame en grant freor;
Que le neveu de mon Seignor,
Tant l'amoie en mon corage,
Ce m'estoit vis que c'estoit rage,
Et sachiez bien que je morusse,
Se mon plesir de lui n'éusse;

Tant fis que je o lui pechai,
Et que cinq ans, ce cuit, l'amai.
Or m'en repent vers Dieu. Aie,
Dame, dist-il, c'estoit folie,
Que le neveu vostre Seignor
Amiiez de si fole amor,
Li pechiez doubles en estoit.
Sire, se Diex conseil m'envoit,
C'est la coustume de nous fames,
Et de nous aaisies Dames,
Quar cels dont l'en mains garde aura,
Entor cels plus se tornera.
Por le blasme que je cremoie,
Le neveu mon Seignor amoie,
Quar à mes chambres bien sovent
Pooit venir veant la gent.
Jà n'en fust blasme ne parole,
Ainsi l'ai fet, si fis que fole,
Quar mon Seignor ai grevé si,
Qu'à poi que ne l'ai tout honi.
Que du tortiau puant, li gart,
Li ai bien fet mengier sa part.
Tant li ai fet, tant l'ai mené,
Que il croit plus en moi qu'en Dé.
Quant céenz vienent Chevalier,
Si com droit est, por herbregier,
Lors demandent-il à noz genz,
Où est la Dame? ele est léens;
Jà le Seignor n'ert demandé,
Car je l'ai tout aneanté,
Ne jà ostel n'ert à honor,
Dont la Dame se fet Seignor;

Et fames ceste coustume ont,
Et volentiers toz jors le font,
Qu'eles aient la Seignorie
Sor lor Seignors; por cest honie
Mainte meson qu'est sanz mesure,
Et fame avoire par nature.
Dame, dist-il, ce puet bien estre,
Del vrai Dieu le souverain prestre
Onques riens plus ne li enquist,
Mès sa coupe batre li fist,
Et li enjoinst sa penitance:
Et ele mist en convenance
Que jamès jor amor n'auroit,
A autre home s'ele vivoit.
Lors s'en parti, moult fu iriez,
A son cheval est reperiez,
Dessus monta, si s'en issi,
D'ire et de mautalent fremi
Por sa fame qu'il seut loer,
Et tant prisier, et tant amer;
Mès en ice se confortoit,
Qu'encore bien s'en vengeroit.
A lendemain quant il li plout,
A son ostel, et quant il vout,
En sa meson s'en repera,
Et la Dame si respassa.
Grant merveille ot de son Seignor,
Qui li soloit moustrer amor,
Et li baisier et acoler,
Or ne daignoit à li parler.
Un jor par sa meson aloit,
Trestout ainsi com el soloit,

Et comandoit moult fierement
De ses aferes à sa gent,
Et li sires s'el regarda,
Ireement le chief crolla.
Se li a dit, par l'ordre Dé,
Dame, quele est vostre fierté
Et vostre orgueil ? je l'abatrai,
Quar à mes poins vous ocirrai.
S'il vous membrast de vostre vie,
Honte éussiez d'avoir baillie;
Quar nule fame bordeliere
Ne fu de si male maniere
Com vous estes orde mauvese.
Lors ne fu pas la Dame aaise,
De son Seignor se merveilla,
Avis li fu, de voir cuida
Que il l'éust fete confesse;
Moult se doute que mal n'en nesse,
Puis li a dit de maintenant,
Ha ! mauvès homme souduiant,
Moult me poise que je ne dis
Que tuit li chien de cest païs
Le me fesoient nuit et jor,
Mès plus m'estoit de ma dolor.
Ha ! mauvès home trahitier,
Tu pris abit d'Ermitier
Por moi prover à desloial;
Mès, merci Dieu, je sui loial,
Je n'ai voisine ne voisin
Por qui je port le chief enclin :
Je ne te criem, la merci Dé,
Quar se seusses la vérité,

Toute ma honte tost fust seue,
Quar m'en estoie aperceüe,
Quant je vous en enquis sordois
Tout ce que dis par mon gabois;
Moult ne poise par saint Symon,
Que ne vous pris au chaperon,
Ne que ne vous deschirai tout.
Sachiez de voir pas ne vous dout
De rien que onques vous déisse;
Se Dame Diex mon cors garisse,
Bien vous reconui au parler,
Je ne vous doi jamès amer:
Non ferai-je, se Diex me gart,
Mauvès trahïtre de male art,
Jà ne vous ert mès pardoné.
Tant li a dit, et tant conté,
Que li osta tout son espoir,
Et bien cuida que déist voir.
Granz risées et granz gabois
En firent en Beseinois.

Explicit du Chevalier qui fist sa Fame confesse.

DE GOMBERT ET DES DEUX CLERS.

PAR JEAN DE BOVES.

Manuscrits, nos 7218 et 7989.
2.

En cest autre fablel parole
De deux Clers qui vienent d'escole;

Despendu orent leur avoir
En folie plus qu'en savoir,
Ostel quistrent chiés un vilain;
De sa fame Dame Guilain
Fu l'uns des Clers lués que là vint,
Si fols, que amer li convint;
Mès ne set coment s'i acointe,
Quar la Dame est mingnote et cointe;
Les iex ot vairs come cristal.
Toute jour l'esgarde à estal
Li Clers, si qu'à paine se cille,
Et li autres ama sa fille,
Qui adès i avoit ses iex.
Cil mist encor s'entente miex,
Quar sa fille est et cointe et bele,
Et je di qu'amor de pucele,
Quant fins cuers i est ententiex,
Est sor toute autre rien gentiex,
C'est li ostors au tercuel.
Un petit enfant en bercuel
Paissoit la bone fame en l'aitre.
Que qu'ele entendoit à lui paistre,
Uns des Clers lez li s'acosta,
Fors de la paelete osta
L'anelet dont ele pendoit,
Si le bouta luès en son doit
Si coiement que nul nel' sot.
Tel bien come sire Gombers ot
Orent assez la nuit si oste,
Lait boilli, matons et compostе,
Ce fu assez si come à vile.
Cele nuit fu moult Dame Guile

Regardée de l'un des Clers;
Ses iex i avoit si aers,
Que il nes en pooit retrere.
Li preudom qui bien cuidoit fere,
Et n'i entendoit el que bien,
Fist lor lit fere près del sien,
Ses coucha, et les a couvers.
Lors se couche sire Gombers
Quant fu chaufez au feu d'esteule,
Et sa fille jut toute seule.
Quant la gent se fu endormie,
L'uns des Clers ne s'oublia mie,
Molt li bat li cuers et flaele;
A tout l'anel de la paele
Au lit la pucele s'en vint.
Oiez coment il li avint,
Lez li se couche, les dras œvre,
Qui est-ce, Diex, qui me descuevre,
Dist-ele, quant ele le sent?
Sire, por Dieu omnipotent,
Que querez-vous ci à ceste eure?
Suer, dist-il, se Diex me sequeure,
N'ai talent qu'ensus de vous voise,
Mès tesiez, si ne fetes noise,
Que vostre pere ne s'esveille,
Quar il cuideroit jà merveille;
S'il savoit que o vous géusse,
Il cuideroit que je éusse
De vous fetes mes volentez;
Mès se vos mon bon consentez,
Granz bien vous en vendra encor,
Et si aurez mon anel d'or,

Qui

Qui miex vaut de quatre besanz;
Or sentez come il est pesanz,
Trop m'est larges au doit m'anel.
Et cil li a bouté l'anel
Où doit, si qu'il passa la jointe.
Et cele s'est près de lui jointe,
Et jure que jà nel' prendroit.
Toutes eures, mi tort, mi droit,
L'uns vers l'autre tant s'amolie,
Que li Clers li fist la folie.
Et quant il plus l'acole et baise,
Plus est ses compains à mal aise,
Quar ressouvenir li fesoit
Ce qu'à l'un paradis estoit,
Sambloit à l'autre droiz enfers.
Lors se lieve sire Gombers,
S'ala à l'uis pissier toz nuz;
L'autre Clers est au lit venuz,
A l'esponde par de devant
Prist le berçuel o tout l'enfant,
Au lit le porte où a géu.
Or est Dant Gombert decéu;
Quar adès à coustume avoit,
La nuit quant de pissier venoit,
Qu'il tastoit au berçuel premier.
Si come il estoit coustumier,
Lors vint tastant sire Gombers
Au lit, mès n'i ert pas li bers;
Quant il n'a le berçuel trové,
Lors se tient à musart prové;
Bien cuide avoir voie marie.
Li maufez, dist-il, me tarie,

Quar en cest lit gisent mi oste.
Il vint à l'autre lit encoste,
Le bers i trueve et le mailluel,
Et li Clers jouste le pailluel
Se trest, que nel' truist le vilain.
Moult fu sire Gombers en vain,
Quant il n'a sa fame trovée,
Cuide qu'ele soit relevée,
Pissier, et fere ses degras.
Li vilains senti chaus les dras,
Si se couche entre deux linceus,
Li somaus li fu pris des eux,
Si s'endormi isnel le pas;
Et li Clers ne s'oublia pas,
O la Dame s'en vait couchier,
Ainz ne li lut son nez mouchier,
S'ot esté troi fois assaillie.
Or a Gombers bone mesnie,
Moult le mainent de male pile.
Sire Gombers, dist Dame Guile,
Si viez hom com estes et frailes,
Moult avez anuit esté quailes,
Ne sai or de qoi vous souvint,
Pieça mès qu'il ne vous avint;
Ne cuidiez-vous que il m'anuit,
Vous avez ausi fet anuit
Que s'il n'en fust nus recouvriers,
Moult avez esté bons ouvriers,
N'avez gueres esté oiseus.
Li Clers qui ne fu pas noiseus,
En fist toutes voies ses buens,
Et li lesse dire les suens:

Ne l'en fu pas à une bille.
Cil qui gisoit avoec la fille,
Quant ot assez fet son delit,
Penssa qu'il r'ira à son lit:
Ainz que li jors fust esclериez,
A son lit en est repериez
Là où gisoit Gombers ses ostes.
Cil le fiert du poing lez les costes
Grant cop du poing, o tout le coute;
Chetiz, bien as gardé la coute,
Fet-il, tu ne vaus une tarte;
Mès ainz que de ci me departe,
Te dirai jà grande merveille.
Atant sire Gombers s'esveille,
Esraument s'est aperçéuz
Qu'il est trahis et decéuz
Par les Clers et par lor engiens.
Or me di, dist-il, dont tu viens?
Dont? dist-il, si noma tout outre,
Par le cul bieu je vieng de ***,
Mès que ce fu la fille l'oste,
Pris en ai devant et encoste;
Aforé li ai son tonel,
Et se li ai donné l'anel
De la paelete de fer.
Ha! ce soit de par cels d'enfer,
Fet-il à cens et à milliers.
A tant l'aert par les illiers,
Si le fiert du poing lez l'oïe.
Et cil li rent une joïe,
Que tuit li œil li estincelent,
Si durement s'entreflaelent

Entre els, qu'en diroie-je el.
C'on les péust en un tinel
Porter tout contreval la vile.
Sire Gombert, dist Dame Guile,
Levez toz sus, quar il me samble
Que no Clers sont meslé ensamble,
Je ne sai qu'il ont à partir;
Dame, jes irai departir.
Lors s'en vint li Clers cele part,
Trop i dust estre venuz tart,
Que ses compains ert abatuz,
Puisque cil i fu embatuz.
Le pior en ot Dans Gombers,
Quar il l'ont ambedui aers:
L'uns le pile, l'autres le fautre.
Tant l'ont debouté l'un sor l'autre,
Qu'il ot, par le mien escientre,
Le dos aussi mol que le ventre.
Quant ainsi l'orent atorné,
Andui sont en fuie torné,
Et l'uis lessent ouvert tout ample.
Cis fabliaus moustre par example
Que nus hom qui bele fame ait,
Por nule proiere ne lait
Clers gesir dedenz son ostel,
Que il li feroit autretel;
Qui plus met en aus, plus i pert,
Ci faut li fabliaus de Gombert.

Explicit de Gombers et des deux Clers.

DES TROIS BOÇUS.

PAR DURAND.

Manuscrit, n° 7218.

SEIGNOR, se vous volez atendre,
Et un seul petitet entendre,
Jà de mot ne vous mentirai.
Mès tout en rime vous dirai
D'une aventure le fablel.
Jadis avint à un chastel,
Mès le non oublié en ai,
Or soit aussi come à Douay,
Un borgois i avoit manant,
Qui du sien vivoit belemant.
Biaus hom ert, et de bons amis,
Des borgois toz li plus eslis;
Mès n'avoit mie grant avoir,
Si s'en savoit si bien avoir,
Que moult ert créuz par la vile.
Il avoit une bele fille,
Si bele, que c'ert uns delis,
Et se le voir vous en devis,
Je ne cuit qu'ainz féist nature
Nule plus bele créature.
De sa biauté n'ai or que fere
A raconter ne à retrere,
Quar se je mesler m'en voloie,
Assez tost mesprendre i porroie;

Si m'en vient miex tere orendroit,
Que dire chose qui n'i soit.
En la vile avoit un boçu,
Onques ne vi si malostru,
De teste estoit moult bien garnis:
Je cuit bien que nature ot mis
Grant entention à lui fere.
A toute riens estoit contrere,
Trop estoit de laide faiture,
Grant teste avoit et laide hure,
Cort col, et les espaules lées,
Et les avoit haut encroées:
De folie se peneroit
Qui tout raconter vous voudroit.
Sa façon trop par estoit laie,
Toute sa vie fu entais
A grant avoir amonceler;
Por voir vous puis dire et conter,
Trop estoit riches durement,
Se li aventure ne ment.
En la vile n'ot si riche homme;
Que vous diroie? c'est la somme
Du boçu, coment a ouvré
Por l'avoir qu'il ot amassé,
Li ont donée la pucele
Si ami, qui tant estoit bele;
Mès ainz puis qu'il l'ot esposée
Ne fu-il un jor sans pensée,
Por la grant biauté qu'ele avoit;
Li boçus si jalous estoit,
Qu'il ne pooit avoir repos.
Toute jor estoit ses huis clos,

Jà ne vousist que nus entrast
En sa meson, s'il n'aportast,
Ou s'il enprunster ne vousist:
Toute jor à son seuil séist,
Tant qu'il avint à un Noel
Que trois boçu menesterel
Vindrent à lui où il estoit;
Se li dist chascuns qu'il voloit
Fere cele feste avoec lui,
Quar en la vile n'a nului,
Où le déussent fere miex,
Por ce qu'il ert de lor pariex,
Et boçu ausi come il sont.
Lors les maine li sire amont,
Quar la meson ert à degrez;
Li mengiers estoit aprestez,
Tuit se sont au disner assis,
Et se le voir vous en devis,
Li disners ert et biaus et riches:
Li boçus n'ert avers ne chiches,
Ainz assist bien ses compaignons,
Pois au lart orent et chapons.
Et quant ce vint après disner,
Si lor fist li sires doner,
Aus trois boçus, ce m'est avis,
Chascun vingt sols de parisis,
Et après lor a deffendu
Qu'il ne soient jamès véu
En la meson, ne él porpris;
Quar s'il i estoient repris,
Il auroient un baing cruel
De la froide éue du chanel.

La meson ert sor la riviere,
Qui moult estoit granz et pleniere:
Et quant li boçu l'ont oï,
Tantost sont de l'ostel parti
Volentiers, et à chiere lie,
Quar bien avoient emploie
Lor jornée, ce lor fu vis.
Et li sires s'en est partis,
Puis est deseur le pont venuz.
La Dame qui ot les boçuz
Oï chanter et solacier,
Les fist toz trois mander arrier,
Quar oïr les voloit chanter,
Si a bien fet les huis fermer.
Ainsi com li boçus chantoient,
Et o la Dame s'envoisoient,
Ez-vos revenu le Seignor
Qui n'ot pas fet trop lonc demor,
A l'uis apela fierement.
La Dame son Seignor entent,
A la voiz le conut moult bien,
Ne sot en cest mont terrien
Que péust fere des boçus,
Ne coment il soient repus.
Uns chaaliz ot lez le fouier
C'on soloit fere charrier;
El chaaliz ot trois escrins.
Que vous diroie? c'est la fins,
En chascun a mis un boçu.
Es-vous le Seignor revenu,
Si s'est de lez la Dame assis,
Qui moult parseoit ses delis;

Mès il n'i sist pas longuement,
De léenz ist et si descent
De la meson, et si s'en va.
A la Dame point n'anuia,
Quant son mari voit avaler.
Les boçus en vout fere aler,
Qu'ele avoit repus es escrins;
Mès toz trois les trova estins,
Quant ele les escrins ouvri.
De ce moult forment s'esbahi,
Quant les trois boçus mors trova;
A l'uis vint corant, s'apela
Un porteur qu'ele a avisé,
A soi l'a la Dame apelé.
  Quant li bachelers l'a oïe,
A li corut, n'atarja mie.
Amis, dist-ele, enten à moi,
Se tu me veus plevir ta foi
Que tu jà ne m'encuseras
D'une rien que dire m'orras,
Moult sera riches tes loiers,
Trente livres de bons deniers
Te donrai, quant tu l'auras fet.
Quant li porteres ot tel plet,
Fiancié li a volentiers,
Quar il covoitoit les deniers,
Et s'estoit auques entestez;
Le grant cors monta les degrez.
  La Dame ouvri l'un des escrins:
Amis, ne soiez esbahis,
Cest mort en l'eue me portez,
Si m'aurez moult servi à grez.

Un sac li baille, et cil le prant,
Le boçu bouta enz errant,
Puis si l'a à son col levé,
Si a les degrez avalé,
A la riviere vint corant
Tout droit sor le grant pont devant,
En l'eue geta le boçu;
Onques n'i a plus atendu,
Ainz retorna vers la meson,
La Dame a ataint du leson
L'un des boçus à moult grant paine,
A poi ne li failli l'alaine:
Moult fu au lever traveillie,
Puis s'en est un pou esloingnie.
Cil revint arriere eslessiez,
Dame, dist-il, or me paiez,
Du nain vous ai bien délivrée.
Porqoi m'avez-vous or gabée,
Dist cele, sire fols vilains?
Jà est ci revenuz li nains,
Ainz en l'eue ne le getastes,
Ensamble o vous le ramenastes,
Vez le là, se ne m'en creez.
Coment, cent deables maufez,
Est-il donc revenuz céanz?
Por lui sui forment merveillanz,
Il estoit mors, ce m'est avis,
C'est un deables antecris;
Mais ne li vaut, par saint Remi.
Atant l'autre boçu saisi,
El sac le mist, puis si le lieve,
A son col si que poi li grieve,

De la meson ist vistement :
Et la Dame tout maintenant
De l'escrin tret le tiers boçu ;
Si l'a couchié delez le fu,
Atant s'en est vers l'uis venue.
Li porterres en l'eue rué
Le boçu la teste desouz :
Alez, que honis soiez-vous,
Dist-il, si vous ne revenez.
Puis est le grant cors retornez,
A la Dame dist que li pait.
Et cele sanz nul autre plait
Li dist que bien li paiera.
Atant au fouier le mena,
Ausi com se rien ne séust
Du tiers boçu qui là se jut.
Voiés, dist-ele, grant merveille,
Qui oï ainc mès la pareille ?
Revez là le boçu où gist.
Li Bachelers pas ne s'en rist,
Quant le voi gesir lez le fu.
Voiz, dist-il, par le saint cueur bu,
Qui ainc mès vit tel menestrel?
Ne ferai-je dont huimès el
Que porter ce vilain boçu ?
Toz jors le truis ci revenu,
Quant je l'ai en l'eue rué.
Lors a le tiers où sac bouté,
A son col fierement le rue,
D'ire, et de duel, d'aïr tressue.
Atant s'en torne iréement,
Toz les degrez aval descent,

Le tiers boçu a descarchié,
Dedenz l'eue l'a balancié:
Va-t'en, dist-il, au vif maufé,
Tant t'averai hui conporté,
Se te voi mès hui revenir,
Tu vendras tart au repentir.
Je cuit que tu m'as enchanté;
Mès par le Dieu qui me fist né,
Se tu viens mès hui après moi,
Et je truis baston ou espoi,
Jel' te donrai el haterel,
Dont tu auras rouge bendel.
A icest mot est retornez,
Et fus en la meson montez;
Ainz qu'éust les degrez monté;
Si a derrier lui regardé,
Et voit le Seignor qui revient.
Li bons hon pas à geu nel' tient,
De sa main s'est trois foiz sainiez,
Nomini Dame Diex aidiez;
Moult li anuie en son corage.
Par foi, dist-il, cis a la rage,
Qui si près des talons me suit,
Que par poi qu'il ne me consuit.
Par la roele saint Morant,
Il me tient bien por païsant,
Que je nel' puis tant comporter,
Que jà se veuille deporter
D'après moi adès revenir.
Lors cort à ses deux poins sesir
Un pestel qu'à l'uis voit pendant,
Puis revint au degré corant.

Li sires ert jà près monté :
Coment, sire boçus, tornez ;
Or me samble ce enresdie ;
Mès par le cors sainte Marie,
Mar retornastes ceste part,
Vous me tenez bien por musart.
Atant a le pestel levé,
Si l'en a un tel cop doné
Sor la teste qu'il ot moult grant,
Que la cervele li espant :
Mort l'abati sor le degré,
Et puis si l'a où sac bouté ;
D'une corde la bouche loie,
Le grant cors se met à la voie,
Si l'a en l'eue balancié
A tout le sac qu'il ot lié ;
Quar paor avoit durement
Qu'il encor ne l'alast sivant.
Va jus, dist-il, à maléur,
Or cuit-je estre plus asséur
Que tu ne doies revenir,
Si verra-l'en les bois foillir.
A la Dame s'en vint errant,
Si demande son paiemant,
Que moult bien a son comant fet.
La Dame n'ot cure de plet,
Le bacheler paia moult bien,
Trente livres n'en falut rien,
Trestout à son gré l'a paié,
Qui moult fu lie du marchié ;
Dist que fet a bone jornée,
Despuis que il l'a délivrée

De son mari qui tant ert lais,
Bien cuide qu'ele n'ait jamais
Anui nul jor qu'ele puist vivre,
Quant de son mari est delivre.
   DURANS qui son conte define,
Dist c'onques Diex ne fist meschine
C'on ne puist por denier avoir;
Ne Diex ne fist si chier avoir,
Tant soit bons ne de grant chierté,
Qui voudroit dire vérité,
Que por deniers ne soit éus.
Por ses deniers ot li boçus
La Dame qui tant bele estoit.
Honiz soit li hons, quels qu'il soit,
Qui trop prise mauvés deniers,
Et qui les fist fere premiers.   Amen.

Explicit des trois Boçus menesterels.

DES DEUX CHANGEURS.

Manuscrit, n° 7218.

QUI que face rime ne fable,
Je vous dirai en lieu de fable
Une aventure qui avint;
De qui fu fete, et à qoi vint,
Vous en dirai bien vérité.
Il avint en une cité
Que deux Changeors i avoit
Jones et biaus, et moult savoit

Chascuns du change maintenir.
Entr'aus deux orent à tenir
Longuement compaignie ensanble;
Mès chascuns avoit, ce me samble,
Par soi le sien herbergement.
Ainsi furent moult longuement
Entr'aus deus sans acompaignier,
Fust à perdre ou à gaaigner,
Tant que l'uns d'aus se maria:
Et li autres tant taria
Cele que ses compains ot prise,
Qu'ele fu de s'amor esprise,
Et firent quanques bon lor fu
Li uns à l'autre sanz refu;
Ainsi maintindrent lor amors
Longuement, qu'ainz n'en fu clamors
Ne par privé ne par estrange.
Un matin se séoit au change
Li bachelers qui la fame ot,
Et li autres qui moult amot
La borgoise, jut en son lit:
Por son bon et por son delit,
L'envoia querre, et cele vient.
Dame, fet-il, il vous covient
Toute nue lez moi couchier;
Se de rien nule m'avez chier,
Couchiez i vous sanz contredit.
Amis, vous n'avez pas bien dit,
Fet la Dame, se Diex me gart,
Il covient mener par esgart
Amors, qui les veut maintenir,
Que l'en nes puist por sos tenir.

N'en est pas mes sires jalous,
Ainz avons entre moi et vous
Jusques ci nostre amor éue,
C'onques par nul ne fu séue.
La volez-vous fere savoir ?
Cil n'est mie plains de savoir
Qui tout à escient s'avile,
Bien savez-vous qu'en ceste vile
Est mes sires, sanz nule faille,
Et s'il avient que il s'en aille
Ainz que je reviegne en meson,
Mestrie aura et achoison
De jalousie à toz jorz mès.
Dame, fet-il, tenez nous pès,
Je n'ai cure de preeschier;
Mès venez vous lez moi couchier,
Maintenant que fere l'estuet;
Et cele voit que miex ne puet,
Despoille soi quel qui l'en chiée.
Sitost come ele fu couchiée,
Cil fet prendre toute sa robe,
Et mettre en une garderobe,
Puis a son compaignon mandé,
Cil vient là, si a demandé
Où est li sires de céenz;
D'autrui aises est-il noienz,
Fors que des siens, ce m'est avis.
Compains, fet-il, je vous plevis,
Se vous saviiez orendroit
Qui ci gist, vous auriiez droit;
De ce dirai, venez avant,
D'une haute chose me vant

Dont

Dont je ne vous mentirai mie,
Que j'ai la plus très bele amie
Qui onques fust, qui lez moi gist.
Quant cele l'entent, si fremist,
N'est merveille se s'esbahi,
Quant son Seignor parler oï.
Lors est cil en la chambre entrez,
Et li dist, biau compains, moustrez
Vostre amie, se Diex vous saut.
Et cele fremist, si tressaut;
Mès bien à point son vis li cuevre,
Et cil les treces li descuevre
Qui furent de trop grant beauté.
Compains, par vostre leauté,
Veez, a-il ci biau tesmoing.
Je méismes le vous tesmoing,
Fet li autres, se Diex me gart,
Je cuit bien qu'ele a douz regart,
Quant ele est si bele de ça.
Et ele adès se remuça
Souz son ami, et boute et tire;
Mès cil remoustre tout à tire
Piez et jambes, cuisses et flans,
Les hanches et les costez blans,
Les mains, les braz, et les mamelles,
Qu'ele avoit serrées et belles,
Le blanc col et la blanche gorge.
Compains, foi que je dois saint Jorge,
Fet cil, qui n'en conoissoit mie,
N'avez pas failli à amie,
Bien devez gesir matinée
Lez la plus bele qui soit née,

Au tesmoing que j'en ai véu;
Aucun pechié m'avoit néu,
Que j'ai si tost fame espousé,
Mainte fois m'en a puis pesé,
Et poise, ce sachiez de voir.
Moult par devez grant joie avoir,
Et de bone eure fustes nez,
Quant si bien estes assenez;
Mès foi que je dois saint Martin,
Tart m'est que je lieve au matin.
Lors a cil couverte s'amie,
Et dist, compains, ne vous poist mie,
Se je ne vous moustre sa chiere,
Je la dout tant et tant l'ai chiere,
Que ne vueil que plus en voiez.
Je m'en tieng moult bien apaiez,
Fet cil, se Diex me beneie;
Vous avez bele compaignie,
Si la servez à sa devise,
Qu'ele praingne en gré vostre servise.
Atant li bachelers s'en torne,
Et cele se vest et atorne;
De soi chaucier ne fu pas lente,
Moult fu coroucie et dolente,
Vers son ostel issi s'en vint.
Trois semaines après avint
Que la Dame fist un baing fere,
Et li sires en son afere
Fu alez aus chans ou aillors;
Et la borgoise mande lors
Son ami, que por rien qu'aviegne,
Ne lest pas que à li ne viegne.

Cil vient là, si a demandé
Porqoi ele l'avoit mandé.
Amis, fet-ele, tant vous aim,
Que por vous fis fere cel baing,
Si nous baingnerommes ensamble;
Tout autre solaz, ce me samble,
Ai-je de vostre cors éu,
Nous avons ensamble géu
Maintes fois par nuit et par jor;
Sachiez que j'aim moult le sejor,
Quant je vous ai à compaignon:
Or me plest que nous nous baignon,
Lors si aurai quanques je vueil.
Dame, dist-il, trop grant orgueil
Avez dit, ainz n'oï greignor.
Je vi ore vostre Seignor
Qui revendra, je ne gart l'eure.
Par toz les Sains que l'en aeure,
Fet la Dame, sachiez de fi,
Se nel' fetes, je vous deffi
De m'amor et la vous deffent.
A pou que li cuers ne me fent,
Quant je onques jor de ma vie
Oi de cest home amer envie,
Qui se plaint ainz que li cops chiée.
Dame, ainz que nostre amor dechiée,
Fet li vallés, je sui tout prest
De fere quanques bon vous est,
Puisqu'il vous plest, et bon vous samble.
Lors sont entré el baing ensamble,
Et por ce c'on nes puist sousprendre,
La robe au vallet a fet prendre

La Dame, et metre en une huche.
Estes-vos le Seignor qui huche,
Que la Dame ot envoié querre.
Lors vousist estre en Engleterre
Cil qui se baingne, quant il ot
Son compaignon qui apelot;
Durement en fu esbahiz.
Dame, dist-il, je sui trahiz,
Quant j'empris onques cest afere,
Or ne sai que je puisse fere;
Metez-i conseil, par vostre ame.
Coment, vassaus, ce dist la Dame,
Estes-vous de si biau confort?
Je vous voi bel, et grant et fort,
Si vous deffendez come preus:
Je cuit bien que c'est vostre preus,
S'a deffendre vous afichiez,
Ou derriere moi vous fichiez,
Se vous cuidiez estre sorpris.
Et cil s'est au plus legier pris,
Derrier la Dame s'est tapis,
Qui d'un blanc drap et d'un tapis
Ot bien fete couvrir la cuve;
Li vallés derrier li se muce,
Que ainsi fere li covient.
Estes-vos le Seignor qui vient,
Et la Dame li a dit, sire,
Ça venez, un poi vous vueil dire
De chose dedenz vostre oreille.
Cil se besse, ele li conseille,
Sire, fet-ele, ci se baingne
O moi une moie compaingne,

Riche borgoise, et riche fame;
Mais par la foi que je doi m'ame,
Ele est plus noire c'une choe,
Et plus grosse qu'une baschoe,
Ainz ne vi fame si mal fete.
Ele se plaint, et se deshete
De ce que vous estes ici,
Si vous en vueil crier merci,
Foi que devez au Sauveor,
C'un petit li faciez paor,
Seulement de samblant moustrer
Que vous volez el baing entrer,
Ele ne sera meshui aise.
Moult fu li vallés à mesaise,
Qui ne sot de qoi el parloit;
Et cele en haut dist si qu'il l'oit,
Biaus sires, venez vous baingnier,
Et demain vous ferez sainier,
Que la sainie vous demeure.
La chamberiere sanz demeure
Vient au Seignor, si le deschauce;
Et li vallés forment enchauce,
Et pince et boute la borgoise,
Qui moult se jue et moult s'envoise
De la paor que cil avoit.
N'est pas à aise quant il voit
Son compaignon qui se despoille;
Lors joinst les mains, si s'agenoille,
Et dist, Dame, por Dieu merci,
Ne honissiez moi et vous ci,
Que se vostre sire me trueve,
Jà n'i aura mestier contrueve,

Ne parole, ne serement.
Moult losenge cil durement
Cele qu'il tenoit à amie;
Mès la Dame n'i entent mie,
Ainz l'a derrier son cul torné,
Le musart a si atorné,
Qu'il ne la puet veoir el vis.
Onques nus hom, à mon avis,
Ne fu mès aussi desjouglez,
Or n'est-il pas si enjenglez,
Come il fu l'autrier en sa chambre,
Ainz li fremissent tuit li membre;
Du conforter est-ce neenz,
Qu'il voit le Seigner de leens:
Qui toute a jus sa robe mise,
Fors ses braies et sa chemise;
Mès ses braies maintenant oste,
Si près de la cuve s'acoste,
C'un de ses piez a el baing mis.
Et la Dame li dist, amis,
Or vous chauciez, se vous volez,
Cist bains n'est pas assez coulez,
Ne vueil pas que vous i baingniez;
Mès moult me plest quant vous daingniez
Baingnier o moi, miex vous en pris:
Si ai un autre conseil pris,
Demain ferai un baing tout froiz
Qui sera coulez quatre foiz,
Si vous baingnerez, s'il vous plest.
A cest mot li sires se vest,
Et s'atorne, puis vait au change.
Vassal, fet-ele, tel eschange

Doit-l'en fere au musart prové ;
Or vous ai-je bien esprouvé
A coart et à recreant.
Mès aujord'ui, ce vous creant,
Ert de nous deux la departie.
Maintenant s'est du baing partie,
Si s'est en sa chambre enfermée,
Et cil qui moult l'avoit aimée,
Fu de mauvès contenement.
La chamberiere isnelement
Li rent sa robe, et il s'atorne,
Maintenant de l'ostel s'en torne ;
Mès il se tint à mal bailli
De ce que il a si failli
Du tout en tout à la borgoise,
Qui de ce fist moult que cortoise,
Qui s'en parti et atarja,
Ainsi la Dame s'en venja.
Par cest fablel prover vous vueil
Que cil fet folie et orgueil,
Qui fame engingnier s'entremet :
Quar qui fet à fame un mal tret,
Ele en fet dix, ou quinze, ou vingt,
Ainsi ceste aventure avint.

Explicit des deux Changeors.

LE DIT DU BUFFET.

Manuscrits, nos 7218, 7595 et 7615.

Qui biau set dire et rimoier,
Bien doit sa science avoier
A fere chose où l'en aprenge,
Et dire que l'en n'i mesprenge,
Et cil ne fet mie folie,
Qui d'autrui meffet se chastie.
Li cortois cuers et li gentiz
Est bien à apenre ententiz;
Mès li mauvais fel et cuvers
Est à mal aprendre aouvers :
Li faus hons avers et traïtes
Si est toz jorz embruns et tristes,
Quant il ot le bien recorder,
Quar il ne s'i puet accorder.
Quant il ot aucun conteor,
Si dist, oiez, quel menteor,
Cist en tuera jà tels vingt,
Dont ung seul à estor n'en vint,
N'onques ne furent nez de mere.
Molt par li est au cuer amere
L'example des biens qu'il ot dire,
Que toz muert et d'anui et d'ire;
Mès l'en devroit bien escouter
Conteor quant il set conter.

Porcoi? por ce c'on i aprent
Aucun bien, qui garde s'en prent.
Dore en avant cist fabliaus conte
Qu'il ot en l'ostel à ung Conte
Un Seneschal, si com je cuit,
Felon, et aver, et recuit,
De toz maus vices estoit plains.
Sachiez qu'il ne fust gueres plains
De nului qui leenz venist,
S'aucuns anuiz li avenist,
Tant estoit plains de male afere:
Quant il veoit son Seignor fere
A nului bien, si se dervoit,
Por un petit qu'il ne crevoit
D'orgueil, et d'anui, et d'envie.
Li Cuens qui menoit bone vie,
Qui plains estoit de grant renon,
Ne s'en fesoit se rire non
De la mauvestié de celui,
Quar bien set qu'il n'aime nului
Qui reperier viengne en l'ostel.
Conquis i ot cil uns los tel,
Que trestoz li mons le haoit,
Qui sa mauvestié dire oioit.
Mès li vilains, come porciaus,
S'encressoit, et plains ses bouciaus
Bevoit de vin en larrecin,
Maint cras chapon et maint pucin
Menja toz seus en sa despensse,
A autre honor fere ne pensse.
Li Cuens qui fu et preuz et sages,
Envoie par tot ses messages,

Et mande qu'il vuet tenir Cort.
Renomée qui par tot cort,
Est par le païs espandue,
A la Cort vont sanz atandue,
Escuier, Chevalier et Dames,
Qui tant ne font pas por lor ames,
Com il fesoient por les cors:
Et sachiez, tex est mes recors,
Qui tant por les ames feroit
Com por les cors, ne sofferroit
En Enfer poine ne torment.
Moult i ot riche atornement.
Quiconque vuet, en la Cort entre,
Tex i vient au mien escientre,
C'onques n'avoit saouls esté
Ne en yver, ne en esté;
Mès tuit ont assez à mangier
Vins et viandes sanz dangier,
Quar li Cuens l'avoit comandé.
Moult en somes ore amandé,
Dist li Seneschaus en maleur,
Il n'i metent gueres du leur;
Si demande chaseuns qui vient,
Quanqu'il li estuet et covient,
Ausi qu'il ne coustast ung oef;
S'en i vienent tels trente-nuef
Qui pieça ne furent saoul.
Atant ez un vilain Raoul,
Un bouvier qui vient de charrue.
Li Seneschaus cele part vue
Ses iex, r'a choisi le vilain
Qui molt estoit de lait pelain;

Deslavez ert, s'ot chief locu,
Il ot bien cinquante anz vesoü,
Qu'il n'avoit éu coiffe en teste.
Mauvestiez qui maint home enteste
A fere anui et vilonie,
Et cruauté et felonie,
A si le Seneschal sorpris,
Par poi qu'il n'est de duel espris.
Quant le vilain vist enz entrer,
Venuz li est à l'ancontrer,
Corouciez, souflez et plains d'ire,
Maintenant si li prinst à dire,
Veez quel lonceor de pois,
Vous estes venus seur mon pois
Céenz, foi que doi saint Espir;
Jut a où palier por crespir,
Vez com il fet la paelete,
Il covient mainte escuelete
De porée à farsir son ventre.
La male passions i entre,
Jà n'iert bons tans tant com il vive.
Ainsinc li Seneschaus estrive,
Qui toz muert de duel et d'engaingne;
Noiez soit en une longaaingne
Qui la voie vous enseigna!
Li vilains l'ot, si se seigna,
Et fist croiz de sa destre main.
Sire, fet-il, par saint Germain,
Je vieng mengier, car j'oï dire
Que tuit en ont sans contredire,
Si ne me sai où aséoir.
Je te presterai un séoir,

Ce dist li Seneschaus par truffe;
La paume hauce, une grant buffe
Li done, et puis fet un sifflet,
Or sié, fet-il, sor cest buffet
Que je te preste, or te sié sus.
Li Seneschaus se trest en sus,
Se li a fet nape livrer,
Et més et vin por enyvrer
Li fet doner à grant foison,
Por ce qu'avoir puist achoison
Que il péust le vilains batre,
Que dès or se gardast d'embattre
En la Cort n'a Prince, ni Conte,
Que vous feroie plus lonc conte.
Li Cuens manda les menestrels,
Et si a fet crier entr'els
Qui la meillor truffe sauroit
Dire ne fere, qu'il auroit
Sa robe d'escarlate nueve.
L'uns menestrels à l'autre rueve
Son mestier fere tel qu'il sot;
L'uns fet l'yvre, l'autres le sot,
Li uns chante, li autre note,
Et li autres dit la riote,
Et li autres la jenglerie.
Cil qui sevent de jouglerie,
Vielent par devant le Conte,
Aucuns i a qui fabliaus conte,
Où il ot mainte gaberie,
Et li autres dit lecherie
Là où il ot mainte risée.
Li vilains qui avoit pensée

Li Quens en a geté uns ris,
Qui ot non mesire Henris,
Et lors comença la risée,
Qui en piece ne fu finée.
Li Seneschaus ne set que face,
Qui sa main tenoit à sa face,
Car durement li frit et cuist,
Ce qu'il voit rire, li anuist;
Au vilain féist moult de honte,
Mès il n'en ose por le Conte
Qui durement l'a deffendu.
Et dist li Quens, il t'a rendu
Ton buffet, et ce qu'ot du tien;
Li Cuens a dit au vilain, tien
Ma robe qui n'est pas usée,
Quar fet as la meillor risée
Seur toz les autres menestrels.
Li menestrel dient entr'els;
Par foi, sire, vous dites voir,
Quar il la doit molt bien avoir;
Onc mès si bon vilain ne vi,
Vo Seneschal a bien servi,
Rendu li a sa cuvertise,
Por ce est fols qui mal atise,
Et qui à mal fere labeure;
Ce que sires done et sers pleure,
Sachiez ce sont lermes perdues.
Il sont unes gentz espardues
Qui à nul bien ne se regardent,
Que ce qu'il ont à garder, gardent
Si estroit, que nul bien n'en font,
Que toz li biens en lor mains font,

Que nus n'en a ne preu ne aise;
Molt est la richesce mauvaise,
Dont li sires n'est honorez.
Disons tuit, Diex soit aorez
Dou Seneschal qui batuz fu.
Ars, et bruiz soit en un fu
Qui le bien à fere destorne.
Li vilains de la Cort s'en torne,
Qui la robe au Seignor enporte;
Et quant il fu hors de la porte,
Si dist à soi, qui siet, il seche,
Et puis si dist, qui va il leche.
S'à mon ostel fusse arestuiz,
Ne fusse à piece revestuiz
De robe d'escarlate nueve:
L'en dit qui bien chace, bien trueve.

Explicit le Dit du Buffet.

DU CHEVALIER

A LA ROBE VERMEILLE.

Manuscrits, nos 7218 et 7615.

En la Conté de Dant Martin
Avint entor la saint Martin
Le boillant, que gibiers aproche,
Uns Chevaliers, qui sanz reproche
Vesqui où païs son aage:
Moult le tenoient cil à sage

Qui de lui estoient acointe.
Une Dame mingnote et cointe,
Fame à un riche vavassor,
Proia cil et requist d'amor,
Et tant qu'ele devint s'amie.
Entor deux liues et demie
Avoit entor lor deus osteus.
Li amis à la Dame ert teus
Qu'il erroit par toute la terre,
Por honor et por pris conquerre,
Tant que tuit le tindrent à preu.
Et li vavassors por son preu
Entendoit à autre maniere,
Qu'il avoit la langue maniere
A bien parler et sagement,
Et bien savoit un jugement
Reoorder, c'estoit ses delis.
Por aler aus plais à Senlis,
Apresta un matin son oirre;
Et la Dame manda bon oirre
Son ami par un home sage,
Qui bien sot conter son message:
Et quant cil oï la novele,
Robe d'escarlate novele
A vestu forrée d'ermine.
Come bacheler s'achemine,
Qui amors metent en effroi;
Montez est sor son palefroi,
Ses esperons dorez chauciez,
Mès por le chaut ert deschauciez,
Et prist son esprevier mué,
Que il méismes ot mué,

Et maine deux chienés petiz,
Qui estoient trestoz fetiz
Por fere aus chans saillir l'aloe.
Si com fine amor veut et loe
S'est atornez, d'iluec s'en part,
Et est venuz droit cele part
Où il cuida trover la Dame;
Mès n'i trova home ne fame,
Qui de nis une rien l'aresne;
Son palefroi tantost aresne,
Et mist son esprevier seoir:
En la chambre cort por veoir
Où il cuidoit trover s'amie.
Et cele ne se dormoit mie,
Ainçois se gisoit toute nue,
Et si atendoit la venue
De son ami, et il vint là
Droit au lit où il la trova.
Il la vit crasse, et blanche et tendre,
Sanz demorer et sanz atendre,
Se voloit toz vestuz couchier.
Et la Dame qui molt l'ot chier,
I mist un poi de contredit,
Deboneremement li a dit:
Amis, bien soiez-vous venuz,
Lez-moi vous coucherez toz nuz,
Por avoir plus plesant delit.
Sus une huche aus piez du lit
A cil toute sa robe mise,
Ses braies oste et sa chemise,
Et ses esperons a ostez;
Maintenant est el lit entrez.

Ele le prist entre ses braz,
D'autre joie, d'autre solaz
Ne vous quier fere mension,
Quar cil qui ont entention,
Doivent bien savoir que ce monte;
Por ce ne vueil fere lonc conte,
Mès andui firent liemant
Tel déduit com font li amant.
En ce qu'il se jouent ensamble,
Li plet furent, si com moi samble,
Contremandé au vavassor;
Ainçois qu'il fust prime de jor,
Est-il à l'ostel revenuz.
Dont est cis palefroiz venuz,
Fet-il, cui est cis espreviers?
Lors vousist cil estre à Poitiers,
Qui dedenz la chambre enclos iere.
Entre le lit et la mesiere
Est coulez, mès tant fu sorpris,
Qu'il n'a point de sa robe pris,
Fors ses braies et sa chemise;
Assez a robes soz lui mise
La Dame, mantiaus, peliçons.
Li sires ert en granz friçons
Du palefroi que il remire,
Encore ot au cuer greignor ire,
Quant il est entrez en sa chambre;
Quant voit la robe, tuit li membre
Li fremissent d'ire et d'angoisse.
Lors destraint la Dame et angoisse,
Et dist, Dame, qui est céenz?
Il a un palefroi léenz;

Cui est-il, cui est cele robe?
Et la Dame qui biau le lobe,
Li dist; foi que devez saint Pere,
N'avez-vous encontré mon frere,
Qui orendroit de ci s'en part?
Bien vos a lessié vo part
De ses joiaus, ce m'est avis;
Por tant seulement que je dis
Que tel robe vous serroit bien,
Ainc plus ne li dis nule rien,
Ains despoilla tout maintenant
Cele bele robe avenant,
Et prist la seue à chevaucier,
Son palefroi qu'il ot tant chier,
Son esprevier et ses chienés,
Ses esperons cointes et nés,
Freschement dorez vous envoie:
Par poi que je ne me dervoie,
Et juroie trop durement,
Mès onques por mon serement,
Ne por rien que séusse dire
Ne poi-je son voloir desdire.
Dès qu'il li plest, prenez cest don,
Bien l'en rendrez le gueredon
Encor se Diex vous done vie,
Et li vavassors qui envie
Avoit du biau present avoir,
Li dist, Dame, vous dites voir,
Du palefroi m'est-il moult bel,
Et des chienés et de l'oisel;
Mès un petit i mespréistes,
Quant vous sa robe retenistes,

Quar se samble estre covoitise.
Non fet, sire, mès grant franchise,
Que l'en doit bien, par saint Remi,
Prendre un biau don de son ami;
Quar qui de prandre n'est hardiz,
De doner est acouardiz.
 A tant lessierent la parole,
Et la Dame qui biau parole
A son Seignor par tel reson,
Qu'il n'i puet trover achoison,
Par qoi i mete contredit.
La Dame à son Seignor a dit,
Sire, vous levastes matin;
Foi que vous devez saint Martin,
Venez vous delez moi gesir,
Si vous reposez à loisir:
L'en appareille le mengier.
Et cil n'en fist onques dangier,
Ainz s'est toz nus lez li coulez,
Si vous di qu'il fu acolez,
Et besiez deux tans qu'il ne seut,
La Dame à tastoner l'aqueut
Si souef, que il s'endormi.
Lors bouta un poi son ami,
Et cil tout maintenant se drece,
Vers la huche tantost s'adrece
Où il avoit sa robe mise.
N'i a pas fete grant devise
A lui crespir, ainçois s'atorne,
Et au plustost qu'il puet s'en torne,
Et à tout son harnois s'en vait,
Et le vavassor dormant lait,

Qui dormi jusques vers midi.
Quant il s'esveilla, si vous di
Qu'à la Dame n'anuia point.
Li vavassors qui en biau point
Estoit de son riche presant,
Dist c'on li aportast avant
A vestir sa robe vermeille.
Son Escuier li apareille
Une robe vert qu'il avoit.
Et quant li vavassors la voit,
Se li a dist isnel le pas,
Ceste robe ne vueil-je pas,
Ainz vueil m'autre robe essaier,
Dont richement me sot parer
Mon serorge que je moult pris.
Lors fu li vallés entrepris,
Qui de tout ce riens ne savoit,
Quar toute jor esté avoit
Aus chans les soieors garder.
Lors prist la Dame à regarder
Son Seignor, et se li a dit,
Biaus sire, se Diex vous aït,
Or me dites, se vous volez,
Quele robe vous demandez;
Avez-vous donc robe achatée,
Ou se vous l'avez empruntée
De là où vous avez esté,
Quele est-ele, est-ele à esté?
Je vueil, fet-il, ma robe chiere,
Qui hui main sor cele huche iere,
Que vostre frere m'a donée;
Bien m'a s'amor abandonée,

Et bien doi estre ses acointes,
Quant veut que du sien soie cointes,
Et de ce l'aim-je encore miex,
Qu'il despoilla, voiant voz iex,
Les garnemenz qu'il m'a lessiez.
Certes forment vous avilliez,
Fet la Dame, ce m'est avis;
Bien doit estre vavassors vils
Qui veut estre menesterez;
Miex voudroie que fussiez rez
Sans eue, la teste et le col,
Que jà n'i remainsist chevol;
Ce n'apartient mie à vostre oés
D'avoir garnement s'il n'est nués,
Ç'apartient à ces jougleors,
Et à ces bons enchanteors,
Que il aient des Chevaliers
Les robes, que c'est lor mestiers.
Devez-vous donc robe baillier,
S'el n'est à coudre ou à taillier,
Et soit fete à vostre mesure ?
Se je vous di sens et droiture,
Creez-moi, si ferez savoir.
Lors ne puet-il apercevoir,
Que cele robe est devenue,
Si cuide-il bien qu'en sa venue
L'éust véue sor la huche.
Maintenant son escuier huche,
Mès tuit furent si enseignié,
Que jà n'i aura gaaingnié
A son oés vaillant une poire:
Si cuide-il bien et espoire

Vraies enseignes en orra;
Mès jà par aus rien n'en saura;
Ainçois sera toz bestornez,
Tels les a la Dame atornez,
Que toz les a trez à sa corde,
Chascuns du tout à li s'acorde.

Lors ist li sires de la chambre,
Et dist, Dame, dont ne vous membre,
Quant je fui hui main arrivez,
C'uns palefroiz fu ci trovez,
Et un esprevier et dui chien,
Et disiez que tout estoit mien,
C'est present de par vostre frere?
Sire, dist-ele, par saint Pere,
Il a bien deux mois et demi,
Ou plus, que mon frere ne vi;
Et s'il estoit ci orendroit,
Ne voudroit-il en nul endroit
Qu'en vostre dos fust embatue
Robe que il éust vestue;
Ce déust dire uns fols, uns yvres:
Jà vaut plus de quatre-vingt livres
La grant rente que vous avez,
Et la terre que vous tenez;
Querez robe à vostre talant,
Et palefroi bel et amblant,
Qui souef vous port l'ambléure:
De vous ne sai dire mesure,
Quar vous estes tels atornez,
Que toz les iex avez troublez;
J'ai paor de mauvés encontre,
Qui hui vous venist à l'encontre

De fantosme et de mauvés vent :
Vous muez color moult sovent,
Que je m'en esbahiz trestoute,
Ice sachiez-vous bien sans doute.
Criez à Dame Dieu merci,
Et à mon Seignor saint Orri
Que vostre mémoire vous gart :
Il pert bien à vostre regart
Que vous estes enfantosmez,
Par la rien que vous plus amez.
Cuidiez-vous ore, au dire voir,
La robe et le cheval avoir ?
Oïl, Dame, se Diex me saut.
Diex, dist la Dame, vous consaut,
Et de sa destre main vous saint ;
Quar vous vouez à un bon Saint,
Et si i portez vostre offrande,
Que Diex la mémoire vous rande.
Dame, dist-il, et je me veu
A Dieu et au baron saint Leu,
Et s'irai au baron saint Jacque,
Et saint Eloy, et saint Romacle.
Sire, Diex penst de vous conduire,
Revenez-vous-en par *Estuire*,
Par mon Seignor S. Sauveor,
Iluec vont li bon pecheor,
Et si revenez par la terre,
Monseignor S. Ernoul requerre ;
Vous déussiez dès l'autre esté
Avoir à son moustier esté
O chandoile de vostre lonc ;
Por ce que vous n'i fustes onc,

Vouez li, sire, à fere droit.
Dame, volentiers, orendroit
Ferai, se Dieu plest, ceste voie.
Ainsi la Dame l'en envoie,
Qui li a fet de voir mençonge,
Et se li a torné à songe
Ce qu'il ot véu à ses iex.
Encore esploita-ele miex,
Qu'el le fist pelerin à force,
Et tant se paine, et tant s'efforce,
Qu'el le fet movoir au tiers jor,
Onques n'i quist plus lonc sejor.
Cis fabliaus aus maris promet
Que de folie s'entremet,
Qui croit ce que de ses iex voie;
Mès cil qui vait la droite voie,
Doit bien croire sans contredit
Tout ce que sa fame li dit.

Explicit du Chevalier à la Robe vermeille.

DE SAINT PIERRE ET DU JOUGLEOR.

Manuscrits, nos 7218, et 1830 de Saint Germain.

Qui de biau dire s'entremet,
N'est pas merveille s'il i met
Aucun biau mot selonc son sens.
Il ot un jougleor à Sens
Qui moult ert de povre riviere,
N'avoit pas sovent robe entiere;

Ne sai comment on l'apela,
Mais sovent as dez se pela;
Sovent estoit sans sa viele,
Et sans chauces et sans cotele,
Si que au vent et à la bise
Estoit sovent en sa chemise.
Ne cuidiez pas que ge vos mente,
N'avoit pas sovent chaucemente;
Ses chauces avoit forment chieres,
De son cors naissent les lanieres,
Et quant à la foiz avenoit
Que il uns solleres avoit
Pertuisiez et deforetez,
Moult i ert grande la clartez,
Et moult ert povres ses ators.
En la taverne ert ses retors,
Et de la taverne au bordel;
A ces deux portoit le cembel:
Mais ne sai plus que vos en die,
Taverne amoit et puterie.
Lez dez et la taverne amoit,
Tout son gaaing i despendoit,
Toz jors voloit-il estre en boule,
En la taverne ou en houle.
Un vert chapelet en sa teste,
Toz jors vousist que il fust feste;
Moult desirroit le Diemenche,
Onques n'ama noise ne tence,
En fole vie se maintint.
Or orrez jà com li avint:
En fols pechiez mist son usage.
Quant ot vescu tout son éage,

Morir l'estut et trespasser.
Déables qui ne puet cesser
Des genz engingnier et sousprendre,
S'en vint au cors por l'ame prendre;
Un mois ot fors d'enfer esté,
Ainz n'avoit ame conquesté.
Quant vit le jougléor morir,
Si en corut l'ame sesir,
Porce que morut en pechié,
Ne li a-on pas chalengié.
A son col le geta errant,
Vers enfer s'en vint acorant.
Si compaignon par le païs
Avoient moult de gent conquis;
Li uns aporte champions,
L'autre Prestres, l'autre larrons,
Moines, Eveques et Abez,
Et Chevaliers et genz assez,
Qui en pechié mortel estoient,
Et en la fin pris i estoient.
Puis s'en reperent en enfer,
Lor mestre truevent Lucifer.
Quant les voit venir si chargiez,
Par ma foi, fet-il, bien veigniez,
Vous n'avez pas toz jors festé.
Cist seront jà mal ostelé.
En la chaudiere furent mis.
Seignor, fet-il, il m'est avis,
A ce que je ai ci véu;
Que vous n'estes pas tuit venu.
Si somes, sire, fors uns seus,
Uns chetiz, uns maléureus,

Qui ne set le siecle engignier,
Si ne set les ames gaaignier.
Atant voient celui venir
Qui aportoit tout par loisir
De sor son col le jougleor,
Qui moult estoit de poure ator.
En enfer est entrez toz nuz,
Le jougleor a geté jus;
Li mestres si l'aresona,
Vassal, dist-il, entendez çà,
Fus-tu ribaus, trahitre ou lere?
Nenil, fet-il, ainz fui jouglere,
Avoec moi ai trestout l'avoir
Que li cors seut au siecle avoir.
Li cors soffri mainte froidure,
S'oï mainte parole dure;
Or sui ça dedenz ostelez,
Si chanterai se vous volez.
De chanter n'avons-nous que fere,
D'autre mestier vous covient trere;
Mès por ce que tu es si nus,
Et si très pourement vestus,
Feras le feu souz la chaudiere.
Volentiers, fet-il, par saint Piere,
Quar de chauffer ai grant mestier.
Atant s'assist lez le fouier,
Si fet le feu delivrement,
Et chaufe tout à son talent.
Un jor avint que li maufé
Furent leenz tuit assemblé,
D'enfer issirent por conquerre
Les ames par toute la terre.

Li mestres vint au jougleor,
Qui le feu fist et nuit et jor:
Jouglere, fet-il, or escoute,
Je te comant ma gent trestoute,
Garde ces ames sor tes iex,
Quar je tes creveroie andex,
S'une en perdoies toute seule,
Je te pendroie par la gueule.
Sire, dist-il, alez-vous-ent,
Je les garderai léaument
Trestout au miex com je porrai,
Toutes voz ames vous rendrai.
Amis, sor ce le te recroi;
Mès ce saches-tu bien en foi,
Se une seule en desmanoies,
Que trestoz vis mengiez seroies.
Mais ce saiches-tu sans mentir,
Quant nos revenrons à loisir,
Ge te ferai molt bien servir
D'un gras moine sor un rotir,
A la sauxe d'un userier,
Ou à la sauxe d'un hoilier.
Atant s'en vont, et cil remaint
Qui du feu fere ne se faint.
Or vous dirai come il avint
Au jougleor que Infer tint,
Et com sainz Pieres esploita.
Droitement en enfer entra,
Moult estoit bien appareilliez,
Barbe ot noire, grenons trechiez.
En enfer entre tot secrez,
Un berlenc aporte et trois dez,

Delez le jougleor s'asist
Tout coiement, et se li dist.
Amis, fet-il, veus-tu jouer?
Vois, quel berlenc por hazeter;
Et s'ai trois dez qui sont plenier,
Tu pués bien à moi gaaignier
Bons esterlins privéement.
Lors li moustre delivrement
La borse où li esterlin sont.
Sires, li jougleres respont,
Je vous jur Dieu tout sanz faintise,
Que n'ai el mont fors ma chemise;
Sire, por Dieu, alez-vous-ent,
Certes je n'ai goute d'argent.
Dist saint Pieres, biaus douz amis,
Met de ces ames cinq ou sis.
Sire, fet-il, je n'oseroie,
Car se une seule en perdoie,
Mon mestre me ledengeroit,
Et trestout vif me mengeroit.
Dist saint Pieres, qui li dira,
Jà por vingt ames n'i parra;
Voiz ci l'argent qui toz est fins,
Gaaigne à moi ces esterlins,
Qui tuit sont forgié de novel:
Je te doins vingt sols de fardel,
Si met des ames au vaillant.
Quant cil vit qu'il en i ot tant,
Les esterlins moult convoita,
Les dez prist, si les manoia,
A saint Pieres dist à droiture:
Juons or, soit en aventure

Une ame au cop tout à eschars.
Més deux, dist-il, trop est coars,
Et qui bon a si l'envit d'une,
Ne me chaut quele, ou blanche ou brune.
Dist li jougleres, je l'otri;
Et dist saint Pieres, je l'envi.
Devant le cop, fet-il, Deable,
Metez donc l'argent sus la table.
Volentiers, dist-il, en non Dieu:
Lors met les esterlins au gieu,
Assis se sont au tremerel,
Lui et saint Pieres au fornel.
Gete, jougleres, dist saint Pieres,
Quar tu as moult les mains manieres.
Cil gete aval, si com je cuit,
Par foi, dist sains Pieres, j'ai huit;
Se tu getes après hasart,
J'aurai trois ames à ma part.
Cil gete trois et deux et as,
Et dist saint Pieres, perdu l'às.
Voire, dist-il, par saint Denis,
Ces trois avant si vaillent six.
Et dist saint Pieres, jel' creant.
Lors a geté de maintenant
Douze poins à icele voie,
Tu me dois neuf, or croist ma joie.
Droiz est, dist-il, je l'ai perdu,
Se ge l'envi, tenras-le tu?
Oïl, dist sainz Pieres, par foi,
Ces nuef avant que tu me doi,
Puis vaille douze, que qui l'ait;
Dehait, dist saint Pieres, qui l'ait.

Dist li jougléres, or getez;
Volentiers, fet-il, esgardez,
Je voi hasart, si com je cuit,
Tu me dois trois et dix et huit.
Vois, dist-il, par la teste bieu,
Ce n'avint onques mès à gieu,
Par la foi que vous me devez,
Jouez me vous de quatre dez,
Ou vous me jouez de mespoins;
Or vueil-je jouer à plus poins.
Amis, de par le saint Espir,
Toz tes voloirs vueil acomplir,
Or soit ainsi come tu veus,
Veus-tu à un cop ou à deus?
A un cop soit, fet-il adès,
Vingt-un avant et tant après.
Et dist saint Pieres, Diex m'aït.
Lors a geté sanz contredit,
Dix et sept poins, et si se vante,
Qu'il le fera valoir quarante.
Dist li jougleres, c'est à droit,
Je get après vous orendroit.
Lors gete deseur le berlenc,
Cis cops ne vaut pas un mellenc,
Dist saint Pieres, perdu l'avez,
Quar je vois quisnes en trois dez;
Huimés n'ere-je trop destrois,
Vous me devez quarente trois.
Voire, fet-il, par le cuer bieu,
Je ne vi onques mès tel gieu;
Par toz les Sainz qui sont à Rome,
Je ne croiroie vous ne home,

Que ne m'asséissiez toz cops:
Getez aval, estes-vous fols?
Je cuit vous fustes uns fors lerres,
Quant encore estes si guilerres,
Qu'encor ne vous poez tenir
Des dez chengier et asséir.
Saint Pieres l'ot, si en ot ire,
Par mautalent li prist à dire,
Vous i mentez, se Diex me saut;
Mès c'est coustume de ribaut,
Quant on ne fet sa volenté,
Si dist c'on li change le dé;
Mal dehait qui sus le me mist,
Et mal dehait qui les assist!
Moult a en toi mauvés bricon,
Quant tu me tenis por larron;
Moult s'en faut poi, par saint Marcel,
Que je ne vous oing le musel.
Certes, fet cil, qui de duel art,
Lerre estes-vos, sire vieillart,
Qui mon geu me volez noier;
Jà voir n'enporterez denier,
Ba! non, quar vous le mes toudrez,
Venez avant, si les prenez.
Cil saut sus por les deniers prendre,
Et sainz Pieres sanz plus atendre,
Le vous aert par les illiers.
Et cil lest chéoir les deniers,
Qui moult avoit le cuer mari;
Si l'a par la barbe saisi,
Moult forment à lui le tira,
Et saint Pieres li deschira

Toz ses draz jusques el braiel.
Or n'ot-il onques mès tel duel
Qu'il ot quant il vit sa char nue
Paroir jusques à la çainture ;
Moult se sont entrechapingnié,
Batu, et feru, et sachié.
Or voit le jouglere moult bien
Que sa force ne li vaut rien,
Qu'il n'est ne si fors ne si granz
Com saint Pieres, ne si poissanz ;
Et s'il maintient plus la meslée,
Sa robe ert jà si deschirée,
Qu'il n'en porra joïr jamés.
Sire, dist-il, or fesons pés,
Bien nous sommes entressaié,
Or rejuons par amistié,
S'à gré vous vient et atalente.
Dist saint Pieres, moult m'est à ente
Que vous de mon geu me blasmastes,
Ne que vous larron m'apelastes.
Sire, fet-il, je dis folie,
Or m'en repent, n'en doutez mie ;
Mès vous m'avez fet pis assez
Qui mes dras m'avez deschirez,
Dont je serai moult soufretous,
Or me clamez cuite, et je vous.
Et dist saint Pieres, je l'otroi,
Atant se besierent en foi.
Amis, dist saint Piere, entendez,
Quarente et trois ames devez.
Voire, fet-il, par saint Germain,
Je començai le geu trop main,

Morir l'estut et trespasser.
Déables qui ne puet cesser
Des genz engingnier et sousprendre,
S'en vint au cors por l'ame prendre;
Un mois ot fors d'enfer esté,
Ainz n'avoit ame conquesté.
Quant vit le jougléor morir,
Si en corut l'ame sesir,
Porce que morut en pechié,
Ne li a-on pas chalengié.
A son col le geta errant,
Vers enfer s'en vint acorant.
Si compaignon par le païs
Avoient moult de gent conquis;
Li uns aporte champions,
L'autre Prestres, l'autre larrons,
Moines, Eveques et Abez,
Et Chevaliers et genz assez,
Qui en pechié mortel estoient,
Et en la fin pris i estoient.
Puis s'en reperent en enfer,
Lor mestre truevent Lucifer.
Quant les voit venir si chargiez,
Par ma foi, fet-il, bien veigniez,
Vous n'avez pas toz jors festé.
Cist seront jà mal ostelé.
En la chaudiere furent mis.
Seignor, fet-il, il m'est avis,
A ce que je ai ci véu;
Que vous n'estes pas tuit venu.
Si somes, sire, fors uns seus,
Uns chetiz, uns maléureus,

Qui ne set le siecle engignier,
Si ne set les ames gaaignier.
Atant voient celui venir
Qui aportoit tout par loisir
De sor son col le jougleor,
Qui moult estoit de poure ator.
En enfer est entrez toz nuz,
Le jougleor a geté jus;
Li mestres si l'aresona,
Vassal, dist-il, entendez çà,
Fus-tu ribaus, trahitre ou lere?
Nenil, fet-il, ainz fui jouglere,
Avoec moi ai trestout l'avoir
Que li cors seut au siecle avoir.
Li cors soffri mainte froidure,
S'oï mainte parole dure;
Or sui ça dedenz ostelez,
Si chanterai se vous volez.
De chanter n'avons-nous que fere,
D'autre mestier vous covient trere;
Mès por ce que tu es si nus,
Et si très pourement vestus,
Feras le feu souz la chaudiere.
Volentiers, fet-il, par saint Piere,
Quar de chauffer ai grant mestier.
Atant s'assist lez le fouier,
Si fet le feu delivrement,
Et chaufe tout à son talent.
Un jor avint que li maufé
Furent leenz tuit assemblé,
D'enfer issirent por conquerre
Les ames par toute la terre.

Li mestres vint au jougleor,
Qui le feu fist et nuit et jor:
Jouglere, fet-il, or escoute,
Je te comant ma gent trestoute,
Garde ces ames sor tes iex,
Quar je tes creveroie andex,
S'une en perdoies toute seule,
Je te pendroie par la gueule.
Sire, dist-il, alez-vous-ent,
Je les garderai léaument
Trestout au miex com je porrai,
Toutes voz ames vous rendrai.
Amis, sor ce le te recroi;
Mès ce saches-tu bien en foi,
Se une seule en desmanoies,
Que trestoz vis mengiez seroies.
Mais ce saiches-tu sans mentir,
Quant nos revenrons à loisir,
Ge te ferai molt bien servir
D'un gras moine sor un rotir,
A la sauxe d'un userier,
Ou à la sauxe d'un hoilier.
Atant s'en vont, et cil remaint
Qui du feu fere ne se faint.
Or vous dirai come il avint
Au jougleor que Infer tint,
Et com sainz Pieres esploita.
Droitement en enfer entra,
Moult estoit bien appareilliez,
Barbe ot noire, grenons trechiez.
En enfer entre tot secrez,
Un berlenc aporte et trois dez,

Delez le jougleor s'asist
Tout coiement, et se li dist.
Amis, fet-il, veus-tu jouer ?
Vois, quel berlenc por hazeter;
Et s'ai trois dez qui sont plenier,
Tu pués bien à moi gaaignier
Bons esterlins privéement.
Lors li moustre delivrement
La borse où li esterlin sont.
Sires, li jougleres respont,
Je vous jur Dieu tout sanz faintise,
Que n'ai el mont fors ma chemise;
Sire, por Dieu, alez-vous-ent,
Certes je n'ai goute d'argent.
Dist saint Pieres, biaus douz amis,
Met de ces ames cinq ou sis.
Sire, fet-il, je n'oseroie,
Car se une seule en perdoie,
Mon mestre me ledengeroit,
Et trestout vif me mengeroit.
Dist saint Pieres, qui li dira,
Jà por vingt ames n'i parra;
Voiz ci l'argent qui toz est fins,
Gaaigne à moi ces esterlins,
Qui tuit sont forgié de novel:
Je te doins vingt sols de fardel,
Si met des ames au vaillant.
Quant cil vit qu'il en i ot tant,
Les esterlins moult convoita,
Les dez prist, si les manoia,
A saint Pieres dist à droiture:
Juons or, soit en aventure

Une ame au cop tout à eschars.
Més deux, dist-il, trop est coars,
Et qui bon a si l'envit d'une,
Ne me chaut quele, ou blanche ou brune.
Dist li jougleres, je l'otri;
Et dist saint Pieres, je l'envi.
Devant le cop, fet-il, Deable,
Metez donc l'argent sus la table.
Volentiers, dist-il, en non Dieu:
Lors met les esterlins au gieu,
Assis se sont au tremerel,
Lui et saint Pieres au fornel.
Gete, jougleres, dist saint Pieres,
Quar tu as moult les mains manieres.
Cil gete aval, si com je cuit,
Par foi, dist sains Pieres, j'ai huit;
Se tu getes après hasart,
J'aurai trois ames à ma part.
Cil gete trois et deux et as,
Et dist saint Pieres, perdu l'as.
Voire, dist-il, par saint Denis,
Ces trois avant si vaillent six.
Et dist saint Pieres, jel' creant.
Lors a geté de maintenant
Douze poins à icele voie,
Tu me dois neuf, or croist ma joie.
Droiz est, dist-il, je l'ai perdu,
Se ge l'envi, tenras-le tu?
Oïl, dist sainz Pieres, par foi,
Ces nuef avant que tu me doi,
Puis vaille douze, que qui l'ait;
Dehait, dist saint Pieres, qui l'ait.

Dist

Dist li jougléres, or getez ;
Volentiers, fet-il, esgardez,
Je voi hasart, si com je cuit,
Tu me dois trois et dix et huit.
Vois, dist-il, par la teste bieu,
Ce n'avint onques mès à gieu,
Par la foi que vous me devez,
Jouez me vous de quatre dez,
Ou vous me jouez de mespoins ;
Or vueil-je jouer à plus poins.
Amis, de par le saint Espir,
Toz tes voloirs vueil acomplir,
Or soit ainsi come tu veus,
Veus-tu à un cop ou à deus ?
A un cop soit, fet-il adès,
Vingt-un avant et tant après.
Et dist saint Pieres, Diex m'aït.
Lors a geté sanz contredit,
Dix et sept poins, et si se vante,
Qu'il le fera valoir quarante.
Dist li jougleres, c'est à droit,
Je get après vous orendroit.
Lors gete deseur le berlenc,
Cis cops ne vaut pas un mellenc,
Dist saint Pieres, perdu l'avez,
Quar je vois quisnes en trois dez ;
Huimés n'ere-je trop destrois,
Vous me devez quarente trois.
Voire, fet-il, par le cuer bieu,
Je ne vi onques mès tel gieu ;
Par toz les Sainz qui sont à Rome,
Je ne croiroie vous ne home,

Que ne m'asséisaiez toz cops :
Getez aval, estes-vous fols ?
Je cuit vous fustes uns fors lerres,
Quant encore estes si guilerres,
Qu'encor ne vous poez tenir
Des dez chengier et asséir.
Saint Pieres l'ot, si en ot ire,
Par mautalent li prist à dire,
Vous i mentez, se Diex me saut ;
Mès c'est coustume de ribaut,
Quant on ne fet sa volenté,
Si dist c'on li change le dé ;
Mal dehait qui sus le me mist,
Et mal dehait qui les assist !
Moult a en toi mauvés bricon,
Quant tu me tenis por larron ;
Moult s'en faut poi, par saint Marcel,
Que je ne vous oing le musel.
Certes, fet cil, qui de duel art,
Lerre estes-vos, sire vieillart,
Qui mon geu me volez noier ;
Jà voir n'enporterez denier,
Ba ! non, quar vous le mes toudrez,
Venez avant, si les prenez.
Cil saut sus por les deniers prendre,
Et sainz Pieres sanz plus atendre,
Le vous aert par les illiers.
Et cil lest chéoir les deniers,
Qui moult avoit le cuer mari ;
Si l'a par la barbe saisi,
Moult forment à lui le tira,
Et saint Pieres li deschira

Toz ses draz jusques el braiel.
Or n'ot-il onques mès tel duel
Qu'il ot quant il vit sa char nue
Paroir jusques à la çainture;
Moult se sont entrechapingnié,
Batu, et feru, et sachié.
Or voit le jouglere moult bien
Que sa force ne li vaut rien,
Qu'il n'est ne si fors ne si granz
Com saint Pieres, ne si poissanz;
Et s'il maintient plus la meslée,
Sa robe ert jà si deschirée,
Qu'il n'en porra joïr jamés.
Sire, dist-il, or fesons pés,
Bien nous sommes entressaié,
Or rejuons par amistié,
S'à gré vous vient et atalente.
Dist saint Pieres, moult m'est à ente
Que vous de mon geu me blasmastes,
Ne que vous larron m'apelastes.
Sire, fet-il, je dis folie,
Or m'en repent, n'en doutez mie;
Mès vous m'avez fet pis assez
Qui mes dras m'avez deschirez,
Dont je serai moult soufretous,
Or me clamez cuite, et je vous.
Et dist saint Pieres, je l'otroi,
Atant se besierent en foi.
Amis, dist saint Piere, entendez,
Quarente et trois ames devez.
Voire, fet-il, par saint Germain,
Je començai le geu trop main,

Morir l'estut et trespasser.
Déables qui ne puet cesser
Des genz engingnier et sousprendre,
S'en vint au cors por l'ame prendre;
Un mois ot fors d'enfer esté,
Ainz n'avoit ame conquesté.
Quant vit le jougléor morir,
Si en corut l'ame sesir,
Porce que morut en pechié,
Ne li a-on pas chalengié.
A son col le geta errant,
Vers enfer s'en vint acorant.
Si compaignon par le païs
Avoient moult de gent conquis;
Li uns aporte champions,
L'autre Prestres, l'autre larrons,
Moines, Eveques et Abez,
Et Chevaliers et genz assez,
Qui en pechié mortel estoient,
Et en la fin pris i estoient.
Puis s'en repérent en enfer,
Lor mestre truevent Lucifer.
Quant les voit venir si chargiez,
Par ma foi, fet-il, bien veigniez,
Vous n'avez pas toz jors festé.
Cist seront jà mal ostelé.
En la chaudiere furent mis.
Seignor, fet-il, il m'est avis,
A ce que je ai ci véu;
Que vous n'estes pas tuit venu.
Si somes, sire, fors uns seus,
Uns chetiz, uns maléureus,

Qui ne set le siecle engignier,
Si ne set les ames gaaignier.
Atant voient celui venir
Qui aportoit tout par loisir
De sor son col le jougleor,
Qui moult estoit de poure ator.
En enfer est entrez toz nuz,
Le jougleor a geté jus;
Li mestres si l'aresona,
Vassal, dist-il, entendez çà,
Fus-tu ribaus, trahitre ou lere?
Nenil, fet-il, ainz fui jouglere,
Avoec moi ai trestout l'avoir
Que li cors seut au siecle avoir.
Li cors soffri mainte froidure,
S'oï mainte parole dure;
Or sui ça dedenz ostelez,
Si chanterai se vous volez.
De chanter n'avons-nous que fere,
D'autre mestier vous covient trere;
Mès por ce que tu es si nus,
Et si très pourement vestus,
Feras le feu souz la chaudiere.
Volentiers, fet-il, par saint Piere,
Quar de chauffer ai grant mestier.
Atant s'assist lez le fouier,
Si fet le feu delivrement,
Et chaufe tout à son talent.
Un jor avint que li maufé
Furent leenz tuit assemblé,
D'enfer issirent por conquerre
Les ames par toute la terre.

Le jor que la place dut estre,
A la luor de la fenestre
D'une chambrete où els s'asistrent;
Dedenz un test la poudre mistrent.
Dist Sucrée, Diex nous i vaille;
Més sachiez il covient sanz faille
Que o pissat soit destemprée:
Je ne sui mie reposée,
Si me dueil del errer encore,
Si me covient reposer ore;
Mès fetes et j'esgarderai.
Dist Agace et je pisserai
Où test, et ferai mon orine.
Dist Brunatin, bele cousine,
Et je tendrai, bien atiriez
Le test, que que vous pisserez.
Lors li tint desouz et i garde,
Et i prist au plus que pot garde;
Por miex esgarder el se plie;
Mais Agace ne pissast mie
Se l'en la déust escorcier,
N'i pissast-el sanz efforcier;
Mès ele i a mise sa force.
En ce que Agace s'efforce,
Et un très grant pet li eschape,
Por neent déust taillier chape:
Pet ist du cul et poudre vole.
Qu'est-ce, deable, pute fole,
Dist Brunatin, que as-tu fet?
Certes vez ci vilain meffet;
Toute as notre poudre souflée,
Ele m'est dusqu'es iex volée,

Si

Si m'a enfumée trestoute.
Que passion et male goute
Te puisse ore en tes iex descendre!
Çà mes trois sols tu les dois rendre,
Jes aurai par sainte Marie.
Dist Agace, je nel' di mie,
Que je les vous rende par droit,
Que ne tenistes pas à droit
Le test, que tenir deviiez
En droit le ***, et l'aviiez
En droit le cul, si mefféistes
Que la poudre nous en tolistes;
Et quant ele est par vous chéue,
Je di qu'elle est vostre perdue:
Si covient que vous la rendez.
Dist Brunatin, or entendez,
Vostre cul est si prés du ***,
Que il n'est sages ne bricon
Qui i véist à painne marche,
Ce samble, le cop d'une hache
Qui à un roont trou s'aboute,
Et vez ci ma reson trestoute.
Coment que je le test tenisse,
Jamès la poudre ne perdisse,
Se ne fust vostre souflerie;
Et quant vous l'avez hors jalie,
Je di que vous la devez rendre,
S'en oserai bien droit attendre
Et en Romanz et en Latin.
Bien puet estre, dist Brunatin;
Mès quant vous içe saviiez
Que vous au pissier poirriiez,

Que doit que vous ne le déistes,
Si fussiez du domages quites,
S'éussiez dist vostre maniere,
J'éusse trest le test arriere.
Mès vous nous avez decéues,
Et toutes nos colors perdues,
Et vilainement hors souflées,
S'en devez rendre les denrées:
Cest content n'est ne bon ne gent,
Metons nous en sus bone gent.
Dist Brunatin, jel' lo bien certes.
Et qui devra rendre les pertes?
Ainsi ont la chose atirée.
Damoisele, ce dist Sucrée,
Que Diex vous doinst male semaine
Laquelle me rendra ma paine
De colors que j'ai aportées,
Que vous avez au cul souflées?
Qui perdra rende les domages,
Font-eles, et prenez bons gages
De chascune, c'est bien resen,
Tant que ceste affere apelon.
Si firent comme oï avez.
Seignor et Dames, qui savez
De droit, jugiez sanz delaier
Qui doit cette poudre paier,
Cele qui tint le test en l'uevre,
Ou cele qui soufla deseure.
Moult est de gent, quoi que nus die,
Qui bien ne pisseroient mie
En nul leu que il ne péissent,
Et puis après ice ej pissent,

Si r'a grant force en test tenir
En droit le *** sans avenir
En droit le cul, ce n'est pas fable:
Or en dites droit convenable.

Explicit des trois Meschines.

LA SAINERESSE.

Manuscrit, n°. 7218.

D'UN borgois vous acont la vie,
Qui se vanta de grant folie,
Que fame nel' poroit bouler.
Sa fame en a oï parler,
Si en parla priveement,
Et en jura un serement
Qu'ele le fera mençongier,
Jà tant ne s'i saura guetier.
Un jor erent en lor meson
La gentil Dame et le preudom,
En un banc sistrent lez à lez;
N'i furent gueres demorez,
Esvos un pautonier à l'uis
Moult cointe et noble, et sambloit plus
Fame que home la moitié,
Vestu d'un chainse delié,
D'une guimple bien safrenée,
Et vint menant moult grant posnée;
Ventouses porte à ventouser,
Et vait le borgois saluer.

En mi l'aire de sa meson.
Diex soit o vous, sire preudon,
Et vous et vostre compaignie.
Diex vous gart, dist cil, bele amie:
Venez seoir lez moi icy.
Sire, dist-il, vostre merci,
Je ne sui mie trop lassée.
Dame, vous m'avez ci mandée,
Et m'avez ci fete venir,
Or me dites vostre plesir.
Cele ne fu pas esbahie,
Vous dites voir, ma douce amie,
Montez là sus en cel solier,
Il m'estuet de vostre mestier.
Ne vous poist, dist-ele au borgois,
Quar nous revendrons demanois;
J'ai goute és rains moult merveillouse,
Et por ce que sui si goutouse
Mestuet-il fere un poi sainier.
Lors monte après le pautonier,
Les huis clostrent de maintenant.
Le pautonier le prent esrant,
En un lit l'avoit estendue,
Tant que il l'a trois fois f***.
Quant il orent assez joué,
F***, besié et acolé,
Si se descendent del perrin,
Contreval les degrez enfin,
Vindrent esrant en la meson;
Cil ne fut pas fol ne briçon,
Ainz le salua demanois.
Sire, adieu, dist-il au borgois.

Diex vous saut, dist-il, bele amie;
Dame, se Diex vous beneie,
Paiez cele fame moult bien,
Ne retenez de son droit rien
De ce que vous sert en manaie.
Sire, que vous chaut de ma paie,
Dist la borgoise à son Seignor?
Je vous oi parler de folor,
Quar nous deus bien en convendra,
Cil s'en va, plus n'i demora,
La poche aux ventouses a prise.
La borgoise se r'est assise
Lez son Seignor bien aboufée.
Dame, moult estes afouée,
Et si avez trop demoré.
Sire, merci por amor Dé,
Jà ai-je esté trop traveillie,
Si ne pooie estre sainie,
Et m'a plus de cent cops ferue,
Tant que je sui toute molue;
N'onques tant cop n'i sot ferir
C'onques sanc en péust issir;
Par trois rebinées me prist,
Et à chascune fois m'assist
Sor mes rains deux de ses pecons,
Et me feroit uns cops si lons,
Toute me sui fet martirier,
Et si ne poi onques sainier.
Granz cops me feroit et sovent,
Morte fussent mon escient,
S'un trop bon oingnement ne fust.
Qui de tel oingnement éust,

Jà ne fust més de mal grevée,
Et quant m'ot tant demartelée,
Si m'a après ointes mes plaies
Qui moult par erent grans et laies;
Tant que je sui toute guerie:
Tel oingnement ne haz-je mie,
Et il ne fet pas à haïr,
Et si ne vous en quier mentir.
L'oingnement issoit d'un tuiel,
Et si descendoit d'un forel
D'une pel moult noire et hideuse,
Mais moult par estoit savoreuse.
Dist li borgois, ma bele amie,
A poi ne fustes mal baillie,
Bon oingnement avez éu.
Cil ne s'est pas apercéu
De la borde qu'ele conta,
Et cele nule honte n'a
De la lecherie essaucier.
Por tant le veut bien essaier,
Jà n'en fust paié à garant,
Se ne li contast maintenant.
Por ce tieng-je celui à fol
Qui jure son chief et son col
Que fame nel' poroit bouler,
Et que bien s'en sauroit garder.
Mais il n'est pas en cest païs
Cil qui tant soit de sens espris
Qui mie se péust guetier
Que fame nel' puist engingnier,
Quant cele qui ot mal es rains
Boula son Seignor premerains.

Explicit de la Saineresse.

DE LA DAMOISELLE QUI SONJOIT.

Manuscrit, n° 7218.

UNE Damoiselle sonjoit
Que uns bachelers qui l'amoit,
Vestuz d'une cote de pers
Venoit d'entort et de travers,
Et avoecques li se couchoit;
Ausi come en songes estoit,
En va celui en sa meson,
Si c'onques ne li oï-on.
Tant quist que il trova son lit,
Gros avoit et quarré le ***,
Et moult ert cointes, liez et baut;
Il joinst les piez et fet un saut
El lit où ele se dormoit.
Li pautoniers qui *** a roit,
La prent, et la corbe et l'enbronche,
Et cele dort tozjors et fronche;
Trois fois l'a f*** en dormant,
Que ne se mut ne tant ne quant;
Mès après la quarte s'esveille.
Or orrez une grant merveille,
Les iex ouvri, si le choisi,
Gete les poins, si le saisi:
Estes, fet-ele, vous estes pris,
Devant l'Evesque de Paris
Vous covient venir droiturier;
Qui vous fist mon perc depecier

Sanz congié, quant je me dormoie?
Si me doinst Diex que je revoie
Pere ne mere que je aie,
Trop estes de male manaie,
Qui si m'avez despucelée.
Je ne serai mès mariée,
Mès or me faites autretant,
Quant je veille come en dormant,
Quar je ne sai en moie foi
Com vous getez les cops le Roi
Là où le mal aux Dames tient.
Je dormoie, ne m'en sovient;
Esploitiez tost, je vos donrai
D'une mieue toile que j'ai,
Chemise et braies orendroit.
Male honte Diex li envoit
Qui ne gaaigne quant il puet,
Fetes tost, quar fere l'estuet.
Par foi, fait cil, ma douce amie,
Je ai bien vo requeste oïe;
Si le ferai, si m'aït Diex,
Tant que il vous en sera miex.
Lors l'avoit prise à la Torcoise,
Si le rembronche et si l'entoise;
Come baron d'iluec eschape,
Et cil lest corre, si le frape,
Mès ne vaut rien que bien se tient:
Por nient, fet-ele, ne vous crient,
Il n'aura garde à ceste enpointe,
Se estiiez encor plus cointe
Que vous n'estes de la moitié,
Por ce que vous estes pingnié,

Et je sui encontre ce blonde.
Por quoi passastes-vous l'esponde,
Quant je me dormoie en mon lit?
Cuidiez-vous de vostre grant ***
Avoir moi si estoutoïe?
Je sui encor saine et haitie
Plus que vous au mien escient;
Se contre vous ne me deffent,
Dont sui-je pire que ribaude,
Vous en aurez jà une chaude.
Or fetes tost, si alez jus,
Je revoil ore aler desus,
Ce n'est pas, ce m'est avis, honte,
Quant home faut se fame monte.
Ainsi torna son songe à bien,
Autressi face à moi le mien,
Et à ces Dames qui ci sont;
Les premiers qu'eles troveront
Soit autretel comme cil fu,
Moult lor seroit bien avenu.

Explicit de la Damoiselle qui sonjoit.

D'UNE PUCELLE

Qui ne pooit oïr parler de f*** qu'elle ne se pasmast.

Manùscrits, nos 7218 et 7615.

SEIGNOR, oiez un noviau conte,
Que mon flablel dit et raconte
Que jadis estoit un Baron
Qui moult estoit de grant renon.
Une fille avoit merveilleuse,
Et tant par estoit desdaigneuse,
Que ne pooit oïr parler
De f*** ne de culeter,
Ne de rien qui à ce tornast,
Que maintenant ne se pasmast:
Moult en fu gran la renomée.
Un vallet ot en la contrée,
Qui a oïes les noveles;
A merveille les tint à beles,
Et jure Deu, à qoi qu'il tort,
Ne lera qu'il ne voist à Cort
Por soi deduire et deporter.
Alez i est sans demorer,
Et quant ce vint après souper,
Si commencierent à border,
Et contoient de lor aviaus,
Lor aventures, lor fabliaus,

De grant dolor mener se paine,
Moult i emploie bien sa paine,
Qu'ele en a le molle trové.
Si a moult bien son preu prové,
Ce samble, à toz vers son Seignor,
Ainz fame ne fist tel dolor.
Et quant ce vint à l'enterrer,
Dont oïssiez fame crier,
Et véissiez mont grant duel fere,
Et poins detordre et cheveux trere,
Et si s'escrie de seur touz,
Prodon, bons hom, où irez-vous?
Or vous met-l'en en cele fosse,
Sire, je remaing de vous grosse;
Qui garira l'enfant et moi?
Miex vuel morissiens-nous andoi.
Quant li cors fu en terre mis,
Dont s'escria à moult hauz cris;
Si se decire, et pleure et brait,
A la terre chéoir se lait.
Si parent la reconfortoient,
A l'ostel mener l'en voloient,
Mais ele dit qu'ele n'iroit,
Ne jamès ne s'en partiroit
De la fosse, morte ne vive.
Tant s'en escombat et estrive,
Que il l'ont lessié par anui,
Avec li ne remaint nului:
Seule remest et sans compaingne.
Esvos un Chevalier estraingne,
Lui et son escuier venoit,
Son chemin à l'autre tenoit.

Sanz congié, quant je me dormoie?
Si me doinst Diex que je revoie
Pere ne mere que je aie,
Trop estes de male manaie,
Qui si m'avez despucelée.
Je ne serai mès mariée,
Mès or me faites autrestant,
Quant je veille come en dormant,
Quar je ne sai en moie foi
Com vous getez les cops le Roi
Là où le mal aux Dames tient.
Je dormoie, ne m'en sovient;
Esploitiez tost, je vos donrai
D'une mieue toile que j'ai,
Chemise et braies orendroit.
Male honte Diex li envoit
Qui ne gaaigne quant il puet,
Fetes tost, quar fere l'estuet.
Par foi, fait cil, ma douce amie,
Je ai bien vo requeste oïe;
Si le ferai, si m'aït Diex,
Tant que il vous en sera miex.
Lors l'avoit prise à la Torcoise,
Si le rembronche et si l'entoise;
Come baron d'iluec eschape,
Et cil lest corre, si le frape,
Mès ne vaut rien que bien se tient:
Por nient, fet-ele, ne vous crient,
Il n'aura garde à ceste enpointe,
Se estiiez encor plus cointe
Que vous n'estes de la moitié,
Por ce que vous estes pingnié,

Et je sui encontre ce blonde.
Por quoi passastes-vous l'esponde,
Quant je me dormoie en mon lit?
Cuidiez-vous de vostre grant ***
Avoir moi si estoutoïe?
Je sui encor saine et haitie
Plus que vous au mien escient;
Se contre vous ne me deffent,
Dont sui-je pire que ribaude,
Vous en aurez jà une chaude.
Or fetes tost, si alez jus,
Je revoil ore aler desus,
Ce n'est pas, ce m'est avis, honte,
Quant home faut se fame monte.
Ainsi torna son songe à bien,
Autressi face à moi le mien,
Et à ces Dames qui ci sont;
Les premiers qu'eles troveront
Soit autretel comme cil fu,
Moult lor seroit bien avenu.

Explicit de la Damoiselle qui sonjoit.

D'UNE PUCELLE

Qui ne pooit oïr parler de f*** qu'elle ne se pasmast.

Manuscrits, nos 7218 et 7615.

SEIGNOR, oiez un noviau conte,
Que mon flablel dit et raconte
Que jadis estoit un Baron
Qui moult estoit de grant renon.
Une fille avoit merveilleuse,
Et tant par estoit desdaigneuse,
Que ne pooit oïr parler
De f*** ne de culeter,
Ne de rien qui à ce tornast,
Que maintenant ne se pasmast:
Moult en fu gran la renomée.
Un vallet ot en la contrée,
Qui a oïes les noveles;
A merveille les tint à beles,
Et jure Deu, à qoi qu'il tort,
Ne lera qu'il ne voist à Cort
Por soi deduire et deporter.
Alez i est sans demorer,
Et quant ce vint après souper,
Si commencierent à border,
Et contoient de lor aviaus,
Lor aventures, lor fabliaus,

Tant que li uns f*** noma,
Et la pucele se pasma.
Quant li vallés la vit pasmée,
Tot maintenant gole baée
Se l'est cheoir come pasmez;
Et quant il se fu relevez,
Et la pucele fu levée,
Mout en fu grande la risée,
Et dient tuit par la maison,
C'or a la pucele baron:
Car ele méismes jura
Que jà mari ne per n'aura,
S'ele n'a celui qui se pasme;
Car ele cuide bien et asme
Qu'il soit auques de sa maniere.
A son pere en a fait proiere,
Donez le moi, biaus pere chiers;
Fille, fet-il, moult volentiers.
Que vos feroie lonc sermon?
Lendemain le prist à baron,
Grant noces i ot et granz feste,
Assés i ot parlé de geste;
Et quant ce vint à la vesprée,
Qu'il ont leur joie demenée,
Si les a-l'en couchiez ensamble.
La Damoisele, ce me samble,
Li mist la main droit sor le pis,
Ice que est, fet-ele, amis?
Douce, par sainte patenostre,
Quanqu'il i a c'est tot vostre.
Puis lest aval sa main glacier,
Si a trové un *** moult fier

Que cil avoit entre deux aines,
Moult bien fresté à treize vaines,
Come baston à champion,
Gros ert emmi et gros en son.
Sire, por Deu le Roi celestre,
Dites-moi que ce puet ci estre.
Bele, fet-il, c'est mes polains,
Qui moult parest de grant bien plains.
Puis taste avant, si a sentues
Unes grandes *** velues,
Et qu'est ceci par sainte Helaine?
Douce, c'est li sas à l'avaine,
Ne vueil mie estre desgarnis.
Sire, mout estes bien apris.
Tot maintenant que cil l'oï,
Si le baisa et conjoï,
Sa main li mist sor la mamele,
Que ele avoit durete et bele,
Amie, fet-il, qu'est ceci?
Sire, c'est fruis, vostre merci,
Que je port adès dens mon sain.
Puis lest aval couler sa main,
Si la mist droit sor le poinil;
Amie, qu'est ceci, fet-il?
Par Deu qui fist et mer et onde,
C'est li plus biaus praiaus du monde;
Praiaus voire, par Deu, c'est mon.
Puis li met la mains sor le *** :
Et qu'est-ce ci, amie bele?
Sire, c'est une fontenele
Qui siet ci en mi mon prael,
Si i fait moult bon et moult bel,

Qu'ele est assise en un recoi.
Puis taste avant del plus lonc doi,
Si com avint par aventure,
Si trueve une autre havéure,
Maintenant a sa main retrete.
Ne doutez, sire, c'est la guete
Qui la fontaine et le pré garde;
Mès jà por ce mar arez garde
Que n'i puissiez bien amener
Vo polain pestre et abevrer.
Bele, que dira donc la guete
Qui la fontaine et le pré guete?
Sire, se le trovez si sot
Qu'il en parost un tot seul mot,
Si le ferez emmi les denz
Du sachet où l'aveine est enz.
Quant cil l'oï, s'en ot grant joie,
Maintenant la prent, si la ploie,
En la fontaine mist sa beste
Trestot jusques outre la teste:
Quant la guete s'est parcéus
Qu'il est honiz et decéus,
Maintenant a deux cris gitez:
Oiez, douce, dist-il, oiez,
Oiez, dist-il, dou traitor.
Sire, por Deu le Creator,
Ferez, batez, botez, hortez,
Batez-le tant que l'ociez;
Si que l'estordissiez trestot,
Que ne se face si estot.
Que vos feroi-je longue fable?
Par Deu le Pere Esperitable,

Tant le bati, tant le frapa,
Que onques puis mot ne sona;
Tant le bati, le las dolent,
Qu'il li fist l'alaine puant.

*Explicit d'une Pucelle qui ne pooit oïr parler de f*** qu'elle ne se pasmast.*

DE CELLE QUI SE FIST F*** SUR LA FOSSE SON MARI.

Manuscrits, nos 7218 et 7615.

Entruès que volentez me vient
De fables dire, et il me tient,
Dirai en leu de fable, voir.
Un hom qui de petit d'avoir
Ert en grant richece embatuz,
Si com ses termes ert venuz,
Li prist mort en Flandres jadis;
Moult fu et par fais et par dis
Sa fame de sa mort irie,
Quar fame est moult tost atirie
A plorer et à grant duel fere,
Quant ele a un pei de contrere,
Et tost r'a grant duel oublié.
Quant la Dame vit devié
Son Seignor qui tant l'ot amée,
Sovent s'est chetive clamée:

De grant dolor mener se paine,
Moult i emploie bien sa paine,
Qu'ele en a le molle trové.
Si a moult bien son preu prové,
Ce samble, à toz vers son Seignor,
Ainz fame ne fist tel dolor.
Et quant ce vint à l'enterrer,
Dont oïssiez fame crier,
Et véissiez mout grant duel fere,
Et poins detordre et cheveux trere,
Et si s'escrie de seur touz,
Prodon, bons hom, où irez-vous?
Or vous met-l'en en cele fosse,
Sire, je remaing de vous grosse;
Qui garira l'enfant et moi?
Miex vuel morissiens-nous andoi.
Quant li cors fu en terre mis,
Dont s'escria à moult hauz cris;
Si se decire, et pleure et brait,
A la terre chéoir se lait.
Si parent la reconfortoient,
A l'ostel mener l'en voloient,
Mais ele dit qu'ele n'iroit,
Ne jamès ne s'en partiroit
De la fosse, morte ne vive.
Tant s'en escombat et estrive,
Que il l'ont lessié par anui,
Avec li ne remaint nului:
Seule remest et sans compaingne.
Esvos un Chevalier estraingne,
Lui et son esculier venoit,
Son chemin à l'autre tenoit.

La Dame vit illuec seoir,
Qui à trestot li sien pooir,
Destruit et escille son cors
Por son Seignor qui estoit mors.
Voiz-tu, dist-il à l'escuier,
Celle Dame là escillier
Son cors? n'a mie son cuer lié,
Certes mout en ai grant pitié.
Pitié du déable vos tient,
Quant il de li pitié vos vient;
Je gagerai, se vos volez,
Par si que de ci vos tornez,
Que jà à mout petit de plet,
Si dolente com el se fait,
La f***, mais que vous traiez
En tel lieu que ne nos voiez.
Qu'as-tu dit, escomeniez?
Je cuit que jà Crestiens n'ies,
Ainz as el cors le vif deable,
Quant contrové as or tel fable.
Est-ce fable? g'i gageroie
Vers vos, si gager m'i osoie.
Or i parra que tu feras,
Jà par moi véus n'i seras,
Repondre m'irai souz cel pin.
Cil descent jus de son roncin
A la terre, et fet chiere morne,
Vers la Dame sa voie torne;
Si dist en bas, non pas en haut,
Chier suer, dist-il, Diex vous saut.
Saut, fet-ele, mès doinst la mort,
Que je sui vive à moult grant tort,

Que

Que mes sire est mors, mes maris,
Par cui mes cuers est si maris,
Qui me gita de poureté,
Et me tenoit en grant chierté,
Si m'amoit plus que lui-méisme.
Suer, je sui plus dolenz la disme.
Coment plus? Jel' te dirai, suer:
Je avoie mis tout mon cuer
A une fame que j'avoie,
Et assez plus de moi l'amoie,
Qui ert bele, cortoise et sage,
Ocise l'ai par mon outrage.
Ocise l'as? Coment, pechierre?
En f*** voire, ma Dame chiere,
Ne je ne voudroie plus vivre.
Gentiz hom, vien ça, si delivre
Cest siecle de moi, si me tue,
Or t'en efforce et esvertue,
Et si me fai, se tu pués, pis,
Que tu ta fame ne féis,
Tu dis qu'ele fu morte au f***.
Lors s'est lessie chéoir outre
Ausi com s'ele fu pasmée;
Cil a la robe sus levée,
Si li embat el *** le ***,
Si que ses sires bien le vit
Qui se pasmoit de ris en aise.
Me cuides-tu donc tuer d'aise,
Fet la Dame, qui si me ***?
Ainz tu deromperoies tous
Que tu m'éusses ainsi morte.
Ainsi la Dame se conforte

Qui ore demenoit tel duol:
Por ce tieng-je celui à fol
Qui trop met en fame sa cure.
Fame est de trop foible nature,
De noient rit, de noient pleure,
Fame aime et het en trop poi d'eure,
Tost est ses talenz remuez.
Qui fame croit, si est dervez.

*Explicit de celle qui se fist f*** sur la fosse son Mari.*

LE JUGEMENT DES C***.

Manuscrit, n° 7218.

CIST fabliaus nous dist et raconte
Qu'il ot jadis desouz le Conte
De Blois un homme qui avoit
Trois filles, dont moult desirroit
Qu'eles venissent à honor.
Eles amoient par amor
Un bacheler moult bel et gent,
Qui estoit moult de bone gent;
Mès il n'estoit mie moult riches,
Et si n'estoit avers ne chiches.
Toutes trois lor fet bon semblant,
A chascune avoit convenant
Que il les prendra à moillier,
Toutes trois l'orent forment chier:
Or vous dirai de lor afere.
L'ainsnée ne se pot plus tere,

Ainz dist à sa suer qu'ele amoit
Un bacheler qui biaus estoit.
L'autre respont, qui est-il dont?
C'est Robinés d'outre le pont.
Lasse ! dist-ele, mar fui née,
Quant ma suer est ainsi dervée,
Qu'ele aime celui qui m'amoit;
La male passion te loit,
Dist la mainsnée, il aime moi.
Ainsi furent en grant effroi
Trestoutes trois por un seul home.
Estes-vous venu le preudome
Qui peres est aus damoiseles;
Et l'ainsnée des trois puceles
Vint à son pere isnelement,
Et se li dist cortoisement :
Peres, je me vueil marier,
Se vous me voliez doner
Celui qui lonc tens m'a amée,
Trestoute en seroit honorée
Nostre gent et nostre lingnie.
Fille, se Diex me beneïe,
Dist li peres, tu as grant tort.
Voire ainçois me doinst Diex la mort,
Fet cele qu'après li fu née;
De celui sui trois tans amée
De qui ele se vante et prise.
Dont serai-je ariere mise,
Dist la mainsnée? bien me vant
Que il m'aime plus durement
Qu'il ne fet nule de vous deux.
Li peres fu toz merveilleux,

Quant il les oï desresnier,
Forment se prist à coroucier.
Dist li pere, ce ne puet estre,
Ne jugeroit ne Clerc ne Prestre
C'un home éussiez toutes trois;
Mès ainçois que passe li mois
Me serai de ce conseilliez.
Celes dient, or esploitiez,
Quar nous voudrons par tens savoir
Laquele le devra avoir.
Li preudom ala au moustier
Por messe oïr; au reperier
Encontra son frere germain,
Si l'avoit saisi par sa main,
A conseil le tret d'une part.
Frere, fet-il, se Diex me gart,
Mes freres es, et conseillier
Me dois, se je en ai mestier.
Voire, dist cil, que ce est drois.
Frere, fet-il, moult grant desrois
Est avenuz en ma meson,
Mes filles sont en grant tençon,
Eles aiment un bacheler
Trestoutes trois sanz demorer,
Chascune dist qu'ele l'aura.
Dist lor oncles, bien i faudra
Tele qui biau le cuide avoir,
Se puis exploitier par savoir.
Li dui frere s'en vont ensamble
En la meson, si com moi samble,
Où les trois puceles estoient,
Qui du vallet s'entremetoient.

Lor oncles les en apela,
Nieces, dist-il, or venez ça;
Si me dites vostre errement.
Les puceles tout esraument.
Sont devant lor oncles venues;
Ne furent pas tésanz ne mues,
Ainz parlerent moult hautement.
L'ainsnée tout premierement
Li dist qu'ele avoit un ami,
Bel et cortois, et moult joli,
Et si le voudra espouser.
L'autre ne se volt plus celer,
Ainz dist, tu mens, voir je l'aurai,
Quar ainçois de toi l'acointai.
La mainsnée ne set que dire,
Plaine est de mautalent et d'ire,
Prent un baston à ses deux mains,
Sa suer en fiert parmi les rains,
Qu'à la terre la fet chéir.
Lor oncles les va departir:
Nieces, dist-il, tenez en pais,
Li jugemenz sera jà fais
Laquele le devra avoir;
Et si aura de mon avoir,
Cent sols de Tornois li donrai,
Et son ami li liverrai
Cele qui miex saura respondre
A ce que je voudrai despondre.
Celes dient communement,
Nous l'otroions moult bonement;
Demandez, nous responderons.
Volentiers, ce dist li preudons.

Il apela de ses voisins
Trois des plus mestres eschevins
Por ce que jugaissent à droit
De ce que chascune diroit.
Primerain demanda l'ainsnée:
Niece, n'i a mestier celée;
Qui est ainsnez, vous ou vos ***?
Oncles, par Dieu et par ses nons,
Mes *** si est en bone foi,
Si m'aït Diex, ainsnez de moi,
Il a barbe, je n'en ai point:
Se je ai respondu à point,
Si jugiez droit et leauté.
Li eschevin ont escouté
Ce que la pucele avoit dit.
Dont vint l'autre sans contredit,
Ses oncles la mist à reson:
Or me dites de vostre ***,
S'il est de vous ainsnez, ma niece?
Oncles, dist-ele, de grant piece
Sui-je ainsnée que mes ***,
Que j'ai les denz et grans et lonz,
Et mes *** n'en a encor nus.
Or ne me contredie nus
Robin, se je le doi avoir.
Or ont les deux dit lor savoir.
Si apela-l'en la mainsnée,
Ses oncles l'a aresonée;
Niece, fet-il, or me direz
Se vos *** est de vous ainsnez,
Ou estes ainsnée de lui.
Oncles, dist-ele, por nului

Ne lerai que ne le vous die,
Qui veut si le tiengne à folie,
Mes *** est plus jones de moi :
Si vous dirai reson por qoi.
De la mamele suis sevrée,
Mes *** a la goule baée,
Jones est, si veut aletier ;
Or m'ose bien affichier
Que j'ai bone reson trovée.
L'ame de lui soit honorée
Qui jugera ces moz à droiz.
Damoisele, par bon endroit
Tel reson avez respondu,
Vous avez de trestout vaincu ;
Li eschevin ce li ont dit,
Puis li donent sanz contredit
Celui qui lonc tens l'a amée.
Or voist querant par la contrée
Se li jugemenz est bien fez.
Que Diex vous pardoinst voz meffez,
Se vous i savez qu'amender,
Je le vieng à vous demander.

*Explicit li Jugement des C***.*

DU PESCHEOR DE PONT SEUR SAINE.

Manuscrit, n° 7218.

J'oï conter l'autre semaine
C'uns peschieres de Pont seur Saine

Espousa fame baudement;
Assez i prist vin et forment,
Et cinq vaches et dix brebis.
La meschinette et ses maris
S'entr'amoient de bone amor.
Li vallés alloit chascun jor
Peschier en Saine en son batel,
Et si fesoit argent novel
Toutes les foiz que il peschoit;
Assez en vendoit et menjoit,
Et s'en pessoit moult bien sa fame.
Il estoit sire, et ele dame
De lui et de quanqu'il avoit,
Come preudom se maintenoit,
Et la f*** au miex qu'il pot;
Qui ce ne fet, l'amor se tolt
De jone fame quant il l'a,
Jà bone joie n'en aura,
Quar jone fame bien péue,
Souvent voudroit estre f***.
Un jor gisoient en lor lit,
Au bacheler tendi le ***
Que il avoit et lonc et gros,
Au poing sa fame l'ót enclos,
Si nel' senti ne mol ne vain:
Sire, dist-ele, plus vous aim
Que je ne faz Perrot mon frere,
Voire, par Dieu, plus que ma mere,
Ne que mòn pere ne ma suer,
Je ne t'en croiroie à nul fuer,
Fet cil, que tu m'amaisses tant
Come tu me fes entendant,

Ainz cuit que tu le dis par guile.
Non faz, dist-ele, par saint Gile,
Je vous aim por ce que m'amez;
Vous me chauciez bien et vestez,
Et donnez assez à mengier,
Et si m'achetastes l'autrier
Bone cote et bon sorcot bleu.
Tu m'ameroies, fet-il, peu,
Se plus ne te savoie fere;
D'aillors covient l'amor atrere,
Se je ne te f*** bien,
Tu me harroies plus c'un chien:
Je m'en effors por toi sovent,
Jà fame por nul garniment
N'amera si bien son mari
Com por fere ce que je di.
Cele fist moult le grimouart;
Fi, fet-ele, que Diex m'en gart,
Que je vous aime por ce fere;
Moult m'anuieroit vostre afere,
Se le vous osoie véer,
Jà ne vous leroie bouter
Vostre longaingne de boiel.
Cuidiez-vous or qu'il m'en soit bel?
Ce est la riens qui plus m'anuie;
Mengié l'éust ore une truie!
Mès que vous n'en éussiez mort.
Suer, dist-il, tu auroies tort,
Se j'avoie le *** perdu,
Il me seroit trop meschéu,
Tu ne m'ameroiès jamès.
Si feroie plus c'onques mès,

Fet cele qui volentiers ment,
Moult me poise quant je le sent,
Tel deable de pendeloche,
Qui entre les jambes vous loche;
Quar pléust ore au vrai cors Dé
Que un chien en fust enossé.
Or ne set son mari de voir
S'ele ment, ou ele dist voir,
Tant c'un example li moustra,
Par qoi moult très bien l'esprova.
Il se leva un jor bien main,
Son aviron prist en sa main,
Et prist sa roi et son truel,
Si s'en entra en son batel,
Et s'en r'ala peschier en Saine,
Tant qu'il vint à la mestre vaine
De l'eue qui estoit corant;
Lors a véu venir flotant
Un Provoire qui ert noié;
Si vous dirai par quel pechié.
Uns Chevaliers le mescreoit,
Qui por sa fame le haoit,
S'en fu espris de jalousie;
Tant le gueta, et tant l'espie,
Que il trova la char jumele,
Le masle deseur la femele
Trova ensamble nu à nu.
Cil saut en piez le *** tendu,
En l'eue sailli qui ert grant,
Noier le covint maintenant,
Mès onques nul lieu n'aresta,
Et li peschierres le trova.

Ausi tost come il à lui vint,
De sa fame lors li souvint
Qui dist que rien ne haoit tant,
Qui fust en cest siecle vivant,
Come ele fesoit son ostil.
Le *** rez à rez du poinil
Li a à son coutel trenchié,
Puis l'a bien lavé et torchié,
Si l'a mis dedenz son giron.
Atant come il ot de poisson,
S'en vint en sa meson arriere,
Si a fet une tele chiere
Come s'il déust lors morir.
Sa fame le cort conjoïr,
Et li dist, suer, tré te en là,
Jamès mon cuer joie n'aura,
Quar je sui mors et mal bailli.
Troi Chevalier m'ont assailli,
Où ne trovai nule merite,
Fors qu'il me mistrent à eslite;
Il me distrent que je perdroie
Lequel membre que je voudroie.
S'il me tolissent la véue,
Tote joie éusse perdue;
S'il me trenchaissent les oreilles,
Li mons en parlast à merveilles;
Je dis c'on me copast le ***.
Por ce que tu avoies dit
Que tu n'en avoies que faire.
Le *** a geté enmi l'aire,
Et cele l'a bien regardé,
Si le vit gros et bien carré,

Et conust bien que c'estoit *** :
Fi, fet-ele, com fet despit,
Diex vous envoit corte durée;
Or n'est-il riens que je tant hée,
Come je faz le cors de vous :
Certes or departirons-nous.
Quoi, bele suer, jà déis-tu,
Se j'avoie le *** perdu,
Que tu ne m'en harroies jà,
Je me merveil coment ce va.
Encor, dist-ele, di-je bien
Qu'il ne me chaut de vostre rien,
Se de vostre mauvestié non;
Jamès ensamble ne girron.
Une bajasse ot amenée
Qui estoit de la vile née,
Ne sai sa niece ou sa cousine,
Ele l'appelle Ysabeline;
Cueil ces vaches par cel porpris,
Mainc-les en par cel postis,
Je m'en irai par l'uis derriere.
Il y avoit une faviere
Qui jà estoit toute cossée :
Oiez de qoi s'est porpenssée.
Ele en apele Ysaberon,
Bele niece, fai bon giron;
Eslis de ces plus beles cosses,
Et je cueillerai des plus grosses,
Si en emplirai tout mon sain,
Jà n'en leroie une au vilain,
Se les en péusse porter.
Cil le comence à rapeler :

Douce amie, quant je t'oi prise,
Je te promis en sainte Yglise
Que je te porteroie foi;
J'ai bien vingt et six sols sor moi,
Vien avant, pren en la moitié,
G'i cuideroie avoir pechié,
Se je t'en toloie ta part:
Vien avant, et si les depart,
Pren la moitié, l'autre me lesse.
Et cele contre val s'abesse,
Se li cerche entor le braier,
Si a trové un *** si fier
Qui en ses braies li pantoise;
Ele le paumoie et souspoise,
Si le senti et dur et chaut,
De joie toz li cuers li saut.
Qu'est-ce, dist-ele, que je sent?
C'est mon ***, dist-il, qui me tent
Itel com je soloie avoir.
Gabez-me vous? ainz vous di voir,
Coment vous est-il revenu?
Jà l'a Diex fet par sa vertu,
Qui ne voloit mie, ce croi,
Que tu te partisses de moi.
Lors le comence à acoler,
A besier, et à langueter,
Et tint la main au *** tozdis.
Ha! biaus frere, biaus douz amis,
Vous m'avez hui espoentée;
Onques puis l'eure que fui née,
Ne fu mon cuer plus à mal aise:
Tout maintenant l'acole et baise.

El r'apele sa chamberiere,
Ramaine les bestes arriere,
Ele li crie à grant alaine,
Ramaine les bestes, ramaine,
Me sire a son *** recouvré,
Nostre Sires i a ouvré.
Seignors, fols est qui fame croit,
Fors tant come il l'ot et la voit.
Je di en la fin de mon conte
Que s'une fame avoit un Conte,
Le plus bel et le plus adroit,
Et le plus alosé qui soit,
Et fust Chevaliers de sa main,
Meillor c'onques ne fu Gavain.
Portant que il fust escoillié,
Tost le voudroit avoir changié
Au pior de tout son ostel;
Portant qu'ele le trovast tel
Qu'il la f*** tost et sovent.
Se Dames dient que je ment,
Souffrir le vueil; atant m'en tais,
De m'aventure n'i a mais.

Explicit du Pescheor de Pont seur Saine.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

GLOSSAIRE

GLOSSAIRE

Contenant l'explication des mots les plus difficiles à entendre, qui se trouvent dans ce volume.

A

A : Avec, pour, de, du, avez, sur, contre, par, en, est, au.

Aage : Age.

Aaisié : Soulagé, à qui rien ne manque.

Aaisier : Soulager, faire du bien.

Aatir : Défier, s'empresser, résister, disputer la concurrence.

Aatis : Empressés, défiés.

Abaissier : Apaiser, tranquilliser.

Abandon (se mettre) : S'exposer.

Abatris : Destruction, carnage.

Abaubis : Etonné.

Abelir : Plaire, être agréable.

Abet : Ruse, finesse, subtilité, fraude.

Abeveter : Tromper, endormir par des discours; guetter, épier pour surprendre.

Abosmez : Abattu, triste, accablé, déconcerté.

Abouffer : Essouffler, ôter la respiration.

Aboute : Touche, joint.

Abouter : Aboutir, toucher, être joignant.

Açaindre : Environner.

Açaint : Environné.

Açainte : Coin, lieu retiré.

A celée : En cachette, secrètement.

Acener : Joindre, placer, adresser juste. *Voyez* Assener.

A ce qu'il : Pendant qu'il.

Acesmement : Action de parer.

Acesmer : Parer, orner, ajuster, habiller.

Acesmes : Ornemens, parures.

Achaison, *achoison* : Occasion, prétexte, dessein, sujet; plainte, querelle, accusation, calomnie.

Achaisoner : Accuser, calomnier.

Achaper : Echapper.

Achesmer. *Voyez* Acesmer.

Achoisier, *achoisier* : Apaiser, tranquilliser.

Achoison. *Voyez* Achaison.

Acliner : Se baisser, saluer, se prosterner.

Acoier : Apaiser.

Acointe : Lié d'amitié, familier; fréquentation.

Acointement : Fréquentation.

Acointer : Fréquenter, se lier, se joindre à quelqu'un.

Acointer (pour la rime) : Raconter.

Acoler : Embrasser.

Acompaignier : Marier, joindre, coucher avec quelqu'un.

Acorchier : Ecorcher.

Acorer : Faire mourir, arracher le cœur, les entrailles.

Acouardi : Lâche, paresseux, abattu, lent, las.

Acoucher : Se mettre au lit.

Acoucher malade : Tomber malade, être alité.

Acoupler : Joindre.

Acourer. *Voyez* Acorer.

Acuit : Acquitte, tienne quitte.

Adaerains : Le dernier, enfin.

Adaigner : Regarder comme digne, aimer, complaire, faire la volonté de quelqu'un.

Adens : Le visage contre terre, prosterné.

Adenter : Renverser, terrasser

le visage contre terre, faire mordre la poussière; se prosterner.

Adès : Toujours.

Adeser : S'attacher, se joindre; *adesa*, se joignit.

Adevinal : Enigme.

Adonc, *adonques, adons :* Alors.

Adoubber : Aiguiser, parer, ajuster, arranger, armer, habiller, préparer.

Adoucer : Caresser, tranquilliser.

Aente, *être à ente :* Gravé; *il m'est à ente :* J'ai cela gravé dans le cœur, je ne peux l'oublier; *manet altâ mente repostum. Gesir à ente*, être couché près d'une personne, être, pour ainsi dire, collé, joint.

Aerdre : S'attacher, se joindre; saisir, empoigner.

Aers et Aert : S'attache, saisit.

Aers : Joint, attaché, saisi.

Aeurer : Adorer, honorer, prier.

Afaitié : Instruit, poli, ajusté, disposé.

Afaitier : Parer, arranger, instruire, donner de l'éducation.

Afautrer : Harnacher.

Afebloier : Affoiblir, et s'affoiblir.

Afeter; *afetier*. Voy. Afaitier.

Afferer, *afferir :* Convenir, être sortable.

Affichier : Assurer, s'appliquer.

Affiches : Boucles.

Affier, *afier :* Assurer.

Affiert : Convient.

Affoler : Blesser, faire contusions, faire enrager.

Affronter : Blesser le front, casser le front.

Affubler : Couvrir, vêtir, endosser.

Afouer : Abattre, accabler.

A foy : Ma foi.

Agait : Subtilité, surprise.

Aggrellier : Devenir grêle, diminuer.

Agironer : Environner.

Aguet. *Voyez* Agait.

Ahan : Peine, fatigue, travail.

Ahaner : Peiner, fatiguer, labourer, travailler.

Aherdre : S'attacher.

Ahocher : Accrocher.

Aïe : Aide, secours.

Aigre : Alerte, vigoureux.

Aigrét : Verjus, sauce.

Aillie : Ail, sauce à l'ail.

Aim, *ain :* Hameçon à pêcher.

Ain : Pour aime.

Ainc : Avant, mais jamais; *ainc avant, ainc mais, ainc mès*, jamais avant.

Ainçois, *ainzois :* Avant, au contraire, mais, avec, en attendant.

Aingleterre : Angleterre.

Ains : Mais, au contraire, avant; *ains l'ajorner*, avant le jour.

Ainsné : Aîné.

Air : Force, violence, colère, courroux.

Aire : Place, état; *de put aire*, de bas, de vil et méchant état.

Airer, *airier :* Irriter, fâcher.

Aïst, *aït :* Aide.

Aiue : Aide, secours.

Ajorné : Le point du jour.

Ajorner, *ajourner :* Faire jour; *à l'ajorner*, au point du jour.

Akeure : Joigne.

Alaschier : Desserrer, relâcher.

A l'avesprer : Le soir.

Alegier, *alegier :* Soulager.

Alemande : Amande, fruit.

Alemite : Soufflet, coup de poing.

Alenée : Haleine.

Aleure : Train, pas; *grant aleure*, grand train, à grands pas.

Alixandre : Ville d'Alexandrie.

Alleluie : Joie, plaisir, réjouissance.

Alloigne, *alloignement :* Délai, retard.

Alme : Ame.

Aloe : Alouette, oiseau.

Aloigne. *Voyez* Alloigne.

Alongement : Délai.

Alosé : Estimé, recommandable, prisé, distingué à tous égards, de bonne réputation.

Alouer : Vendre, louer, prendre à gage.

Amaint : Amène.

Amander, *amender :* Corriger, profiter.

Amans : Amoureux.

Amant et Ament : Pour amende, se corrige et corrige.

Ambedeux, *ambedoi, ambedui :* Tous deux.

Amblant : Qui enlève; qui va l'amble.

Ambler : Enlever, voler, aller l'amble.

Ambleure : Aller le pas.

Ame : Quelqu'un.

Amegroier: Diminuer, ruiner, maigrir.

Amende : Réparation.

Amender : Réparer.

Amenuiser. *Voy*. Amegroier.

Amer: Désagréable, amertume.

Ameres, *ameurs :* Amans, amoureux.

Amienois : D'Amiens.

Amires, (pour la rime) : Amiral.

Amis : Capuchon, couverture.

Amisté : Amitié.

Ammi : Au milieu.

Amoier : S'employer, s'appliquer, avoir à cœur, prendre goût à quelque chose.

Amont : En haut.

Amonter : Monter, parvenir, augmenter, valoir.

Amorettes : Amourettes.

Anbedeux, *anbedoi, anbedui :* Tous deux.

Anc : Exclamation ; *han,* en frappant.

Ancianor, (rime) : Antique, ancien.

Anc nuit : Avant cette nuit.

Ançois. *Voyez* Ainçois.

Ancui : Avant ce jour.

Andeux, *andex, andoi, andous, andui :* Tous deux, tous les deux ensemble.

Anel : Anneau, bague.

Anelet : Petit anneau.

Anfarme : Infirme.

Angoisser : Presser.

Aniaus : Bagues.

Anieus : Fâcheux.

Anoi, *anuit :* Ennui, peine, chagrin, insulte.

Anque : Avant.

Anqui : Là, de-là.

Ansois, *anzoiz.* Voy. Ainçois.

Anui, *anuit :* Peine, chagrin; cette nuit.

Anuis seroit : Il seroit difficile.

Anuiter, *anuitier:* Commencer à faire nuit.

Anuiter, *anuitier :* La nuit; *ains l'anuitier,* avant la nuit.

Anvis, *envis :* Malgré, à peine.

Aombrer : Faire de l'ombre; couvrir.

Aorer, *aourer:* Adorer, prier.

Aoust : Moisson.

Aouster : Moissonner.

Aousteron : Moissonneur.

Aouvré : Employé au travail.

Aouvrer : Travailler.

Apaier : Satisfaire, contenter, apaiser.

Aparecer : Rendre lent, paresseux.

Aparmain : A l'instant.

Apenser : Réfléchir, préméditer, examiner.

Apert : Evident; *en apert,* évidemment.

Apert : Savant, connoisseur, intelligent.

Apertise : Connoissance, intelligence.

Apostoille, *apostole :* Le Pape.

Appareillier, *apparillier :* Disposer, préparer, arranger, habiller, ajuster.

Appiaut : Appèle.

Appoier : Appuyer.

Apresser : Accabler, opprimer.

Apresure : Ardeur.

Aprocher : Fréquenter.

Aproismer : Approcher.

A que faire : Pour quoi faire.

Aqueut, *aquieut* : Reçoit bien, accueille.

Aquieut la voie : Se met en chemin.

Aquoiser : Apaiser, tranquilliser.

Araisner, *araisoner*, *aresner*, *aresoner* : Parler à quelqu'un, l'entretenir, lui porter la parole, haranguer.

Arder, *ardoir*, *ardre* : Brûler.

Arecier : Se mettre en œuvre.

Arer : Labourer.

Aresner : Arrêter, attacher.

Aresner, *aresnier*, *aressoner*. Voyez Araisner.

Arestus : Arrêté.

Arirer : Mettre en colère.

Arme : Ame.

Arondelle : Hirondelle.

Arraisonner. *Voy.* Araisner.

Arramir : Assembler, convoquer, réunir ; s'engager, défier. *Place arramie*, joûte, combat indiqué, engagé.

Arrier, *arriere* : Derrière, à reculons ; *retrò* ; signifie encore, aussi.

Ars : Art ; arc ; brûlé.

Art (savoir d') : Etre fin, rusé.

Arvoire : Enchantement, vision, vapeur.

Asmer : Estimer, juger.

Aspre : Ardent, empressé.

Asproier : Exciter, pousser, aiguillonner.

Assaier : Tenter, essayer, assiéger.

Assaillir : Essayer.

Assazez : Rempli, comblé de biens, content.

Asseir, *assir* : Bien placer, bien traiter.

Assen : Intelligence.

Assené : Bien ou mal placé.

Assener, *asseneir* : Placer, marier, adresser juste, attraper, parvenir, joindre.

Assentant : Consentant.

Assentement : Consentement.

Assentir : Consentir.

Asseur : Assuré.

Assiece : Place.

Assommer : Compter, nombrer ; finir.

Assoudre : Absoudre ; d'où

Assous : Absous, franc, quitte ; *assoille*, absolve.

Astelle : Morceau de bois.

Ataine : Athènes, ville de Grèce.

Ataine : Querelle, dispute ; chagrin, tourment.

Ataineux : Fâcheux.

Atalanter, *atalenter*, *atalentir* : Disposer, instruire, rendre propre à quelque chose, avoir et donner de la bonne volonté ; d'où *atalenté*, disposé, prêt à agir, de bonne volonté, empressé.

Atant : Alors.

Atapir : Se cacher, se presser contre quelque chose.

Atarger, *atargier*, *atarjer* : Retarder, différer ; presser.

Atirer : Ajuster, convenir, accorder.

Atoivre : Collier ou joug d'un bœuf.

Ator : Atour, parure.

Atorner, *atourner* : Préparer, disposer, ajuster, parer, orner, arranger, harnacher ; *atort*, prépare, dispose.

A tout : Avec tout ; *à tout sa chemise*, avec sa seule chemise ; *à tout un homme*, avec un seul homme.

Atropeler, *atruper* : Assembler, réunir.

Attremper : Modérer, arranger, ajuster, accorder.

Aube : Le point du jour ; *aube crievant*, au point du jour.

Aubres : Arbres.

Auçoire : Auxerre.

Au daarain : Enfin.

Aumaille : Bestiaux à cornes, bœufs, vaches, chèvres.

Aumaire : Armoire.

AUMOSNIERE : Bourse.

AÜNER : Assembler.

AUNOI : Aune, arbre; lieu planté d'aunes.

AUQUES : En ce moment, alors, à présent.

AUS : Ail; eux; avec.

AUSINT : Aussi bien.

AUTRESI, *autretel :* Comme, de même, semblablement.

AUTRESTANT, *autretant :* De même, pareil, semblable; pareillement, semblablement.

AUTRIER. *Voyez* L'AUTRIER.

AUVERNOIS, *auvernats :* Espèce de vin à Orléans et à Blois.

AUVOIRE : Folie, vertiges, enchantemens, vapeurs.

AUX : Ail; eux; avec.

AVAL : En bas.

AVALER : Descendre.

AVANT : Avance, fasse profiter.

AVANT DIRE : Poursuivre, continuer; prédire.

AVEL, *aviaus :* Tout ce que l'on souhaite.

AVENANS, *avenant :* Agréable, qui plaît, d'agréable abord, gracieux, de facile accès.

AVER, *avere*, *avers :* Avare.

AVERA, *averai :* Aura, j'aurai.

AVERS : Avare; biens.

AVIAUS : Bijoux, tout ce que l'on souhaite, bonnes aventures.

AVIENT : Avoient.

AVOI : Hélas.

AVOIR : Biens, richesses.

AVOIR BEU SON SANG : Etre fou, insensé; *avoir en despit*, mépriser.

AVOLONTER : Donner bonne volonté. *Voyez* S'AVOLONTER.

AVOLTIRE, *avoutire :* Adultère.

B

BACHELER : Jeune homme, adolescent.

BACON : Cochon, jambon, tranche de lard.

BAER : Souhaiter, viser, ouvrir la bouche; *gole baée*, bouche ouverte.

BAILLI (bien) : Bien traité; *mal bailli*, mal traité.

BAILLIE : Puissance, gouvernement, autorité, tutelle, charge, garde.

BAISSELLE, *bajasse :* Servante.

BALANCIER : Jeter.

BALER : Danser, s'agiter.

BARAT : Tromperie, trahison, complot odieux, mauvais dessein.

BARATER : Tromper, tendre des piéges; troquer.

BAREIL : Baril, tonneau.

BARGIGNIER : Balancer, varier, être inconstant, marchander.

BARNAGE : Courage, force, valeur; suite d'un grand.

BARON : Mari, homme.

BASCHOUE : Hotte enduite de poix.

BATEL : Bateau; marteau.

BAUÇANT : De couleur jaune.

BAUDRAI : Donnerai.

BAUT : Joyeux, gai; donne.

BEDUYN : Hérétique parmi les Mahométans, ceux qui croyent à Aly.

BEER : Viser, tendre, aspirer, souhaiter, attendre, desirer.

BEL : Bien.

BELEMENT : Doucement, agréablement.

BELLONE : Inégal en longueur.

BELLUES : Contes en l'air.

BENEIR : Bénir.

BENEOIT, *beneoite :* Béni, bénie, saint.

BENNIE, *banie :* Assemblée.

BERCIL : Bergerie.

BERCUEL : Berceau.

BERGOIGNE : Bourgogne

BERRUIER : Qui est du Berry.

BESANT : Pièce de monnoie de Bysance, valant dix sols.

Apresuré : Ardeur.
Aprocher : Fréquenter.
Aproismer : Approcher.
A que faire : Pour quoi faire.
Aqueut, *aquieut :* Reçoit bien, accueille.
Aquieut la voie : Se met en chemin.
Aquoiser : Apaiser, tranquilliser.
Araisner, *araisoner, aresner, aresoner :* Parler à quelqu'un, l'entretenir, lui porter la parole, haranguer.
Arder, *ardoir, ardre :* Brûler.
Arecier : Se mettre en œuvre.
Arer : Labourer.
Aresner : Arrêter, attacher.
Aresner, *aresnier, aressoner.* Voyez Araisner.
Arestus : Arrêté.
Arirer : Mettre en colère.
Arme : Ame.
Arondelle : Hirondelle.
Arraisonner. *Voy.* Araisner.
Arramir : Assembler, convoquer, réunir ; s'engager, défier. *Place arramie*, joûte, combat indiqué, engagé.
Arrier, *arriere :* Derrière, à reculons ; *retrò ;* signifie encore, aussi.
Ars : Art ; arc ; brûlé.
Art (savoir d') : Etre fin, rusé.
Arvoire : Enchantement, vision, vapeur.
Asmer : Estimer, juger.
Aspre : Ardent, empressé.
Asproier : Exciter, pousser, aiguillonner.
Assaier : Tenter, essayer, assiéger.
Assaillir : Essayer.
Assazez : Rempli, comblé de biens, content.
Asseir, *assir :* Bien placer, bien traiter.
Assen : Intelligence.
Assené : Bien ou mal placé.
Assener, *asseneir :* Placer, marier, adresser juste, attraper, parvenir, joindre.
Assentant : Consentant.
Assentement : Consentement.
Assentir : Consentir.
Asseur : Assuré.
Assiece : Place.
Assommer : Compter, nombrer ; finir.
Assoudre : Absoudre ; d'où
Assous : Absous, franc, quitte ; *assoille*, absolve.
Astelle : Morceau de bois.
Ataine : Athènes, ville de Grèce.
Ataine : Querelle, dispute ; chagrin, tourment.
Atainеux : Fâcheux.
Atalanter, *atalenter, atalentir :* Disposer, instruire, rendre propre à quelque chose, avoir et donner de la bonne volonté ; d'où *atalenté*, disposé, prêt à agir, de bonne volonté, empressé.
Atant : Alors.
Atapir : Se cacher, se presser contre quelque chose.
Atarger, *atargier, atarjer :* Retarder, différer ; presser.
Atirer : Ajuster, convenir, accorder.
Atoivre : Collier ou joug d'un bœuf.
Ator : Atour, parure.
Atorner, *atourner :* Préparer, disposer, ajuster, parer, orner, arranger, harnacher ; *atort*, prépare, dispose.
A tout : Avec tout ; *à tout sa chemise*, avec sa seule chemise ; *à tout un homme*, avec un seul homme.
Atropeler, *atruper :* Assembler, réunir.
Attemper : Modérer, arranger, ajuster, accorder.
Aube : Le point du jour ; *aube crievant*, au point du jour.
Aubres : Arbres.
Auçoire : Auxerre.
Au daarain : Enfin.
Aumaille : Bestiaux à cornes, bœufs, vaches, chèvres.
Aumaire : Armoire.

Aumosniere : Bourse.
Aüner : Assembler.
Aunoi : Aune, arbre ; lieu planté d'aunes.
Auques : En ce moment, alors, à présent.
Aus : Ail ; eux ; avec.
Ausint : Aussi bien.
Autresi, *autretel :* Comme, de même, semblablement.
Autrestant, *autretant :* De même, pareil, semblable ; pareillement, semblablement.
Autrier. *Voyez* L'autrier.
Auvernois, *auvernats :* Espèce de vin à Orléans et à Blois.
Auvoire : Folie, vertiges, enchantemens, vapeurs.
Aux : Ail ; eux ; avec.
Aval : En bas.
Avaler : Descendre.
Avant : Avance, fasse profiter.
Avant dire : Poursuivre, continuer ; prédire.
Avel, *aviaus :* Tout ce que l'on souhaite.
Avenans, *avenant :* Agréable, qui plaît, d'agréable abord, gracieux, de facile accès.
Aver, *avere*, *avers :* Avare.
Avera, *averai :* Aura, j'aurai.
Avers : Avare ; biens.
Aviaus : Bijoux, tout ce que l'on souhaite, bonnes aventures.
Avient : Avoient.
Avoi : Hélas.
Avoir : Biens, richesses.
Avoir beu son sang : Etre fou, insensé ; *avoir en despit*, mépriser.
Avolonter : Donner bonne volonté. *Voyez* S'avolonter.
Avoltire, *avoutire :* Adultère.

B

Bacheler : Jeune homme, adolescent.
Bacon : Cochon, jambon, tranche de lard.
Baer : Souhaiter, viser, ouvrir la bouche ; *gole baée*, bouche ouverte.
Bailli (bien) : Bien traité ; *mal bailli*, mal traité.
Baillie : Puissance, gouvernement, autorité, tutelle, charge, garde.
Baisselle, *bajasse :* Servante.
Balancier : Jeter.
Baler : Danser, s'agiter.
Barat : Tromperie, trahison, complot odieux, mauvais dessein.
Barater : Tromper, tendre des piéges ; troquer.
Bareil : Baril, tonneau.
Bargignier : Balancer, varier, être inconstant, marchander.
Barnage : Courage, force, valeur ; suite d'un grand.
Baron : Mari, homme.
Baschoue : Hotte enduite de poix.
Batel : Bateau ; marteau.
Bauçant : De couleur jaune.
Baudrai : Donnerai.
Baut : Joyeux, gai ; donne.
Beduyn : Hérétique parmi les Mahométans, ceux qui croyent à Aly.
Beer : Viser, tendre, aspirer, souhaiter, attendre, desirer.
Bel : Bien.
Belement : Doucement, agréablement.
Bellone : Inégal en longueur.
Bellues : Contes en l'air.
Beneir : Bénir.
Beneoit, *beneoite :* Béni, bénie, saint.
Bennie, *banie :* Assemblée.
Bercil : Bergerie.
Bercuel : Berceau.
Bergoigne : Bourgogne
Berruier : Qui est du Berry.
Besant : Pièce de monnoie de Bysance, valant dix sols.

Brscousse : Agitation, secousse.

Brsoig, *besoigne :* Besoin, nécessaire.

Bestourner : Renverser.

Beu : Agréable, beau.

Beuban : Pompe, grand étalage; orgueil.

Beuse : Dans le Fabliau de *Sire Hains*, exclamation.

Bias, *biaus, biax :* Beau.

Birer : Se réjouir.

Blanchoier : Paroître blanc.

Blandir : Caresser.

Blastange : Blâme, insulte.

Blastanger : Blâmer, insulter.

Blastent : Blâme.

Blef, *bleif :* Bled, froment.

Blesmir : Tâcher.

Bliaut : Manteau.

Bloes : Bleues.

Blondette chiere : Mine gracieuse, réception gracieuse.

Boce : Bouche.

Bochet, *bochez :* Bosquet.

Boen : Bon.

Boier : Boyau.

Boillant : Bouillant; *S. Martin le boillant*, la Translation de S. Martin, le 4 juillet.

Boire son sens : Devenir fou.

Boisdie : Tromperie, ruse, finesse, adresse.

Boise : Bois, pour la rime.

Boiser : Tromper; d'où *bois*, trompe.

Boivre : Boire.

Bon oï : Oï, en basse Normandie, signifie défaut, incommodité.

Borce, *borse :* Bourse.

Borde, *bourde :* Mensonges, contes en l'air.

Borde : Maison.

Bos : Bois.

Boschage : Petit bois, bocage.

Boucel, *bouciaux :* Ventre, boyaux; vaisseaux, bouteille, cruche.

Boudine : Le nombril.

Boule : Tromperie; *savoir de boule*, savoir tromper.

Bout : Bouteille.

Bouter : Mettre, pousser.

Bouvier : Conducteur de bœufs.

Braiel, *braier, braies :* Culottes, brayette.

Braine : Espèce de monnoie. *Constant Duhamel*, vers 320; c'est aussi un poisson de rivière.

Braioel : Culotte, le haut de la culotte.

Brait : Cri.

Branc d'acier : Epée, sabre.

Braoillier : Défaire sa brayette, jouer de la brayette.

Braons, *braion :* Canons de la culotte.

Brehaigne : Stérile.

Bricon : Coquin, mauvais sujet, brigand.

Brochettes : Eperons.

Bruir : Griller.

Buef, *bués :* Bœuf.

Buen : Bien, bon; *à son buen*, à son plaisir, à son gré, tel qu'il convient, à sa volonté.

Buffe, *buffet :* Soufflet.

Bufois : Orgueil, vanité, grande pompe, équipage brillant, grand train.

Buies : Chaînes, entraves.

Buisses : Buisson, bûches, morceaux de bois.

Bureau, *buriau, burel :* Bure, grosse étoffe.

C

Ça : En arrière, ci-devant.

Cacoute : Coup.

Calangage, *aller en calangage :* Aller en maraude, chasser sur les terres d'autrui, usurper.

Calanger : Disputer la propriété, s'emparer du bien d'autrui.

Canivet : Canif.

Cantorbille : Cantorbéri, ville d'Angleterre.

Carchier : Charger.

CAROLE : Concert, danse, assemblée de joie.

CASTOIEMENT : Instruction.

CAUS (rime) : Coups.

CEAX : Ceux.

CE CUIT : Je pense, il m'est avis, je m'imagine.

CÉENS : Ici dedans.

CEL : Ce, celle, cette ; *cels*, ceux-là.

CELEEMENT : En secret.

CELI : Celui.

CEMBEL : Assemblée, combat, joûte.

CEP : Prison.

CERCHIER : Chercher.

C'ERT : C'étoit, ce sera.

CHAALIS : Bois de lit.

CHAILLE : Vient du verbe *chaloir,* il importe, se soucier, s'embarrasser, s'intéresser ; *ne vous chaille*, ne vous embarrassez point.

CHAINSE : Ce qui sert en général à couvrir, jupon, chemise, nappe d'autel, voile, etc.

CHAITIF, *chaitis :* Pauvre, malheureux, infortuné.

CHALLE, *Challon*, *Challos :* Charles.

CHALOIR : Il importe.

CHAMPAIGNE : Campagne.

CHAMPIONS : Défenseurs, qui combattent pour un autre.

CHANCEL : Le chœur de l'Eglise.

CHANDOILE : Chandelle ; *devoir la chandelle à S. Arnoul*, être cocu.

CHANEL : Conduit, canal.

CHANJAST : Changeât.

CHAPEL, *chapelet :* Chapeau, couronne de fleurs, voile de femme.

CHAPEL : Hangar où on tue les bêtes.

CHAPELAIN : Prêtre, curé.

CHAPELEIS : Carnage.

CHAPELER : Couper, briser, casser.

CHAR : Chair, viande.

CHARIER : Charger.

CHARNIERE : Les pentures d'une porte.

CHARRIERE : Chemin de charrette.

CHARTRE : Prison.

CHASTEL, *chastiax :* Bourg, château, biens domaniaux.

CHASTELAIN : Seigneur d'un bourg ; c'étoit aussi un Gouverneur.

CHASTIER, *chastoier :* Reprendre, instruire, corriger.

CHASTOIEMENT : Réprimande, correction.

CHATONER : Ramper, aller à quatre pattes.

CHATONS : Caton.

CHAUCIERS : Chaussons, souliers.

CHAUDUN : Du boudin.

CHAUT : Du verbe *chaloir; il ne m'en chaut*, il ne m'importe, je ne m'en soucie pas.

CHAVESTRIAUX ; *estre aux chavestriaux*, être en querelle, se battre, se tirer aux cheveux.

CHEANS, *bien cheans :* Heureux ; *mal cheans,* malheureux.

CHEIR : Tomber.

CHEITIVE : Chétive, infortunée, malheureuse, captive.

CHERE. *Voyez* CHIERE.

CHETIF, *chetis*. Voy. CHAITIF.

CHEVALET : Petit cheval.

CHEVANCE : Biens, richesses ; *faire chevance*, gagner des richesses. Il signifie aussi, ruse, finesse, expérience.

CHEVAUCHER, *chevauchier :* Aller à cheval.

CHEVECE : Coiffe, voile. Oiseau nocturne, chouette.

CHEVEIL : Cheveux.

CHEVELER : Prendre quelqu'un par les cheveux, les lui arracher.

CHEVESTRE : Licol.

CHEVIT : Jouir, venir à bout.

CHEVOLS : Cheveux.

CHICE : Avare.

CHIÉE : Tombe ; *que qu'il en chiée,* quoi qu'il en arrive.

CHIEF : Tête, commencement,

bout, extrémité, fin; *de chief en chief*, d'un bout à l'autre; *venir à chief*, venir à bout; *à chief trere*, parvenir à un but, réussir.

Chief enclin : Tête baissée.

Chiere : Visage, mine, réception; *chiere basse*, visage abattu, consterné; *chiere haute*, visage levé, gai, content; *chiere mate, lasse*, mine abattue, consternée; *chiere morne*, triste.

Chiet : Tombe.

Chiez : Chez; chef, tête.

Choe : Chouette, oiseau nocturne.

Choisir : Appercevoir.

Chols : Choux.

Choser : Gronder, blâmer, accuser, imputer.

Ci : Ici.

Ciaus, *ciaux, ciax :* Ceux-ci; Cieux, ciel.

Ciex : Cieux, ciel.

Cil : Ce, celui, ceux.

C'il : S'il.

Ciller : Fermer les yeux.

Cis : Cet, ce, ces.

Citoal : Cannelle.

Citole : Instrument de musique à cordes.

Claim, *clains :* Clameur, cri, plainte.

Claimer, *clamer :* Se plaindre, appeler, nommer, demander, crier après quelqu'un, accuser; *clamer quite*, ou *cuite*, déclarer quitte; *se clamer las*, se dire infortuné, abattu.

Clamor : Cri, plainte.

Clartez : Dans *S. Pierre et le Jougleör*, parlant des souliers de ce dernier : *moult iert grant la clartez ;* c'est-à-dire, qu'ils étoient troués. On dit encore : *il a des souliers de neuf jours ;* pour dire qu'ils sont percés, faisant allusion aux enfans qui ne voyent clair qu'à neuf jours.

Claufichier : Attacher avec des clous.

Clergie : Science.

Clers : Gens savans, instruits, magistrats, notaires, maîtres d'école.

Clers et sers : Gros et menu.

Clicorgne (regarder) : Regarder de travers.

Clostre : Cloître.

Cluingner : Baisser les yeux; faire signe.

Coard, *coars, coart :* Lâche, poltron, timide, lent, paresseux.

Coe : Queue.

Coens, *cuens :* Comte.

Coi, *coie :* Tranquille.

Coiement : Tranquillement, sans bruit, à voix basse.

Çoiler : Céler, cacher.

Coillir : Cueillir.

Coint : Poli, bien instruit, prudent, sage, avisé, subtil, rusé, ajusté, paré.

Cointement : Prudemment.

Cointise : Politesse, prudence.

Cointoier : Instruire, polir, ajuster, parer, élever, éduquer.

Coissin : Coussin; cousin.

Coiter, *coitier :* Presser, pousser, exciter, aiguillonner.

Colée : Coup, soufflet.

Com : Combien, quoique.

Comand, *comans, comant :* Ordre, commandement; commande.

Coment : Commence; commande; commandement.

Commun : Public.

Communalment, *communaument :* Tous ensemble, en général, en public, en présence de tout le monde.

Communement : Publiquement.

Compaigne : Compagnie.

Compain, *compaing :* Camarade, compagnon.

Comparage : Comperage.

Comparer, *comperer :* Payer, acheter, coûter, mériter, acquérir; *je l'ai comparé chier*, je l'ai payé cher. De-là vient *compraisses* dans *Sire Hain et Dame Anieuse*.

Con : Comme; quoique; combien; qu'on.

Conchier : Salir, ordoyer ; Tromper, surprendre, jouer d'un tour.

Concile (tenir) : Jaser, parler ensemble.

Conciller : Conseiller, prendre conseil.

Conclure : Faire taire.

Confez : Confesseur ; confessé.

Conjoier, *conjoïr :* Fêter, bien recevoir, se réjouir ensemble, faire fête.

Conquester : Gagner.

Conquet : Profit, avantage.

Conroi : Compagnie, soin ; *prendre conroi*, avoir soin.

Conroier : Arranger, préparer, disposer, régler.

Consaut : Conseille, console.

Consaux : Conseils, desseins formés, résolutions prises.

Conseiller : Raconter bas, parler à l'oreille, prendre avis, le demander, projeter.

Conseut : Atteint.

Consirée : Eloignement, absence.

Consirer : Eloigner.

Consivre, *consuir, consuivre :* Atteindre, parvenir, obtenir.

Conte : Discours ; *tenir conte*, jaser, parler.

Contens : Dispute, querelle ; content.

Contreour, *contere :* Qui raconte, narrateur.

Contiller : Conter, raconter, discourir.

Contraire, *contrere :* Accident, malheur, adversité.

Contrait : Mal fait, contrefait, estropié.

Contralieux : Querelleur, contrariant.

Contremont : En haut, en montant ; *arbres d'un grand contremont*, d'une grande hauteur.

Contreuve, *controveure, controuveure :* Mensonge, invention.

Contreval : En bas.

Cop, *cops :* Coups.

Cop : Cocu.

Corage : Cœur, ame.

C'orains que : Auparavant que, jusqu'alors.

Corbeuil : Corbeil, petite ville. Les oignons de cet endroit étoient fort estimés dans le XIII[e] siècle.

Corde ; *trere à sa corde*, mettre de son parti.

C'or que : Encore.

Corroie : Bourse ; on la portoit à la ceinture ; ceinture.

Cors : Corps ; court, *brevis ;* course, *cursus ;* cour, *curia. Grant cors*, grande course, grand pas, grand train.

Cort : Cour ; *curia ;* il court, *currit ;* bref, court.

Cortil : Jardin.

Cortine : Tour de lit, tout ce qui environne.

Coster : Coûter.

Cote, *cotelle :* Corset, veste, manteau de lit qui ne passoit pas les côtes.

Cote verte : Manteau de lit.

Coue : Queue.

Coueter : Convoiter ; remuer la queue.

Coupe ; Faute ; cocu.

Courage : Cœur, ame.

Couroie, *courroie :* Bourse à mettre argent, qui se portoit comme une ceinture.

Courtil : Jardin.

Courtine. *Voyez* Cortine.

Coust ; *de poure coust*, de peu de valeur.

Coute : Coude.

Coute, *couete :* Matelas, couverture, espèce d'oreiller, carreau, traversin pour appuyer les coudes.

Coutel : Couteau.

Couture : Champ labouré, cultivé.

Couvertoir : Couverture.

Couvine, *covine :* Dessein, projet, conduite, manière.

Craisset : Chandelle.

Crampi : Courbé, resserré, restraint.

CRANCHE : Chancre.
CRAS : Gras.
CRÉANTER : Promettre, assurer, engager.
CREMER, *cremir :* Craindrè.
CREMOR : Crainte.
CREPON, *crespon :* Croupion, échine.
CRESPIR : Couvrir.
CRIEN, *crient :* Craint.
CRIENDRE : Craindre.
CRI LEVER : Appeler du secours.
CRISNER : Faire un certain bruit comme un lit.
CROIRE : Prêter.
CROISSER. *Voyez* CRISNER.
CROIX D'OUTRE MER : Les Croisades.
CROLLER : Pencher.
CROUSTELLE : Petite croûte de pain.
CUI : Qui, à qui.
CUIDER, *cuidier :* S'imaginer, penser, présumer, être d'avis.
CUIDER, *cuidier,* substantif : Imagination, présomption, pensée, avis; *au mien cuidier,* suivant moi, à mon avis.
CUIR : Peau.
CUIT : Pense.
CUITE, *cuitte :* Quitte.
CUITEMENT : Franchement, sans payer, gratis.
CUIVERT : Bas, abject, sans sentiment, esclave.
CUIZANBON : Soin, inquiétude.
C'UN : Qu'un.
CURE : Soin, envie, desir.
CUSTODE : Gardien.
CUVERTISE : Bassesse, esclavage.
CYNELE : Fruit de l'épine blanche.

D

DAARAIN, *daerain :* Dernier; *au daarain,* à la fin.
DALEZ : D'auprès, d'à côté.
DAM, *damp, don :* Seigneur.
DAMAGE : Dommage.
DAME DÉ, *Dame Dieu, Dame Diex :* Seigneur Dieu.
DAMOISEL, *damoisiaux, damoisiax :* Jeune homme de condition, jeune gentilhomme.
DAN, *dans, dant :* Seigneur.
DANGER, *dangier :* Peine, retard, difficulté, embarras, inquiétude; *à dangier,* avec peine, avec difficulté, avec retard; *faire dangier,* faire difficulté.
DANQUI : De-là.
D'AX : D'eux.
DÉ : Dieu.
DE : Que.
DECHIÉE : Tombe; *dechiez,* tombé.
DEÇOIVRE, *decevoir :* Tromper, surprendre.
DEDUIT : Plaisir, récréation, amusement.
DEFAMÉ : Infâme.
DEFAMIE : Infamie.
DEFFENGE (rime) : Défende.
DEFFERM : Ouvert.
DEFFERMER : Ouvrir.
DEFFUBLER : Oter, se devêtir.
DEFOI, *defois :* Défense, empêchement.
DEFORRETEZ : Souliers éculés.
DEFORS : Dehors; autrefois.
DEGRAS (faire ses) : Pousser une selle.
DEGUERPIR : Quitter.
DEHAIT, *dehet, dehez :* Peine, affliction, abattement, malheur, tristesse, incommodité.
DEHAITIÉ, *dehetié :* Triste, abattu, découragé.
DEHAITIER, *dehetier :* Rendre, être triste, abattu, découragé.
DEHURTER : Pousser, presser, frapper.
DEJOUGLER : Déconcerter.
DEJOUSTE : Auprès.
DEL : Du, de ce; *d'un et del,* de chose et d'autre.

Delaiance : Retard.

Delaier : Différer, retarder.

Delaier, substantif : Retard, délai ; *sans delaier*, sans retard.

De legier : Facilement.

Delez : A côté, auprès.

Delié : Mince, menu.

Delit : Plaisir ; crime, mauvaise action.

Delitous : Agréable.

Delivre : Affranchi, débarrassé ; *être delivre*, être quitte, libre.

Delivrement : Sans peine, sans embarras, facilement.

Delui (rime) : Délai.

Demaine : Propre, ce que l'on a en propriété, ce qui nous appartient ; *sa vache demaine*, la vache qui lui appartient.

Demainer, *demener :* Agir, se comporter, agiter, tourmenter.

Demanois : A l'instant ; cependant, pendant ce temps.

Demantaire : Devant, ci-devant.

Demener. *Voyez* Demainer.

Demener dolor : Etre triste.

Demener joie : Se réjouir.

Demenriemes : Menerions.

Dementer : Se plaindre.

Demie : La moindre chose.

Demoréé, *demorement :* Retard, délai.

Demorer : Demeurer, rester.

Demorer, substantif : Demeure, retard, délai.

D'en chiez : De chez.

Denréé : Mesure de pinte, forme.

Deporter : Se réjouir, se récréer, se délasser ; se tirer d'affaire ; soulager, cesser le travail.

Deputaire, *deputere :* Méchant, cruel, de mauvaises mœurs, bas, abject, sans sentiment.

Dereze : Usée.

Deroute : Rompue, brisée.

Dervé : Hors du sens, fol, enragé, extravagant.

Dervoier : Enrager, sortir du sens.

Desachier : Tirer, secouer, agiter.

Descachier : Pousser, presser, persécuter.

Descarchier : Décharger.

Desclos : Ouvert.

Desçombrer : Débarrasser, élaguer.

Desconseillie : Abandonnée, qui ne sait à qui avoir recours.

Deserte : Récompense.

Deservir : Mériter.

Deshait, *deshaitier*, *deshetié*, *deshetier*. Voyez Dehait.

De si : Jusqu'à.

Desirier : Desir.

Deslavé : Malpropre, sale.

Desléal, *desloial :* Infidèle, traître.

Desloer : Désapprouver.

Desmanoier : Déménager, sortir du manoir.

Desmesure : Outrance ; outrage, excès ; *à demesure*, extraordinairement, hors de règle.

Desoivre, *desevoir :* Tromper, surprendre.

Despartie : Séparation.

Despendre : Dépenser, prodiguer.

Despers : Méchant, libertin.

Despondre : Expliquer.

Desprier : Vil, abject, mal habillé.

Desrainier, *desrenier :* Parler, porter la parole, expliquer, disputer, contrarier.

Desraison, *desreson :* Tort, injustice, folie, mauvaise action, malice.

Desroi, *desrois :* Déréglement, injustice, faute, crime, discorde, égarement.

Desroier : Faire sortir de la droite voie, détourner du bon chemin, corrompre.

Desrompre : Briser, casser, disloquer.

Desservir : Mériter.

Destor : Coin, cachette.

Destorber, *destourber :* Troubler, empêcher, embarrasser.

Destorbier : Embarras, empêchement.
Destort : Détourne.
Destraindre, *destreindre* : Contraindre, presser.
Destre : Main droite.
Destrier Cheval de parade, dressé au manége.
Destrois Pressé, dans le détroit embarrassé.
Destrois Embarras.
Desvez Hors du sens, fou.
Desvoier Mourir
Detriement : Longueur, retardement.
Detrier : Arrêter, retenir.
Detrier : Retard.
Deu : Dieu.
Deuil : Peine, chagrin.
Deut : Fait mal, se plaint.
Devaler : Descendre.
Devant : Sur-tout, principalement.
Deveurer : Dévorer.
Devis, *devise* : Plaisir, volonté; *à sa devise*, à son gré.
Deviser : Parler, s'entretenir, causer, expliquer.
Deviser : Partager.
Dex, *Diex* : Dieu.
Dien. Doyen.
Dis : Jour; dix; *dis tans*, dix fois.
Ditié : Pièce de poésie.
Diva : Dame.
Divers : Fâcheux, désagréable.
Do : Deux.
Doi, *dois, doit:* Deux; doigt.
Doillé, *douillet* : Mou, efféminé, délicat.
Doint : Donne.
Dois, *dais* : Ciel.
Dois : Conduit, canal.
Dokes : Sorte de drogues. *Voy.* le Fabliau de *la Vieille Truande*.
Doloir : Se plaindre, se fâcher, sentir du mal.
Dols, *dolx* : Doux.
Dondelle : Maîtresse, donzelle.
Donion, lisez *donjon* : Forteresse.
Donoier, *dosnoier* : S'amuser (proprement), faire l'amour, se caresser.
Donoier, *dosnoier*, subst. : Galanterie.
Dont : D'où.
Dou : Du.
Doule Double.
Doulouser *Voyez* **Doloir**.
Dous Deux.
Douteir *douter:* Craindre.
Drapel : Drapeau.
Draps, *dras* : Habits, hardes, nippes, tout ce qui sert à couvrir.
Drois : Justice, équité; *drois est*, il est juste.
Dru, *drue* : Galant, amant, amante.
Druerie : Galanterie, amour, le plaisir et l'action de faire l'amour.
Duel : Peine, ennui, chagrin, tristesse, affliction.
Dueller : Etre triste, chagrin.
Dui : Deux; je dus.
Duire (se) : Se parer, se conduire, agir.
Duit : Instruit, ajusté.
D'un et del : D'un et d'autre, de chose et d'autre.
Duol (rime), *duel* : Peine, chagrin.
Durement : Fortement, violemment.
Dus : Duc; conducteur.
Dusqu'a : Jusqu'à.
Dusques : Jusques.

E

Ebahi : Etonné, surpris.
Ebahir : Etonner, surprendre.
Ebanoi : Divertissement.
Ebanoier : Se réjouir, se dissiper.
Egite : Egypte.

Einçois, *einsòis:* Avant, au contraire.

Eisvos : Voici.

El : Au, dans ; rien ; contraire, autre chose, point ; *d'un et d'el,* de chose et d'autre, d'un et d'autre.

Eles : Ailes ; à l'instant.

Els : Eux ; yeux.

Embatre : Se fourrer, se précipiter, se mêler, s'avancer, plonger.

Embelir : Plaire, être agréable.

Emble : Le pas.

Embler : Voler, dérober, enlever, ravir ; se soustraire, s'esquiver.

Embrancher, *embroncher, embruncher :* Couvrir, cacher.

Embronc, *embrons :* Triste, obscur.

Empaindre, *empeïndre :* Enfoncer.

Empenné : Garni de plumes.

Emplus : Mouillé.

Emprendre : Entreprendre.

Emputeir, *emputer :* Imputer, accuser, calomnier.

Emputeis : Accusé, calomnié.

En : On.

Enamer : Aimer.

Encarchier : Charger.

Encenble : Ensemble.

En ce que : Pendant que.

Encerquer : Rechercher, poursuivre. Dans Constant Duhamel, *cil qui les forfez encerque le Promoteur.*

Enchaucer : Poursuivre, presser.

Encliner : Saluer en se courbant, saluer, faire la révérence, se baisser.

Encombre, *encombrement, encombrier, encumbrier :* Embarras.

Encombrer : Combler, embarrasser.

En çon, *en son :* En haut.

Encontre aller et venir : Aller au-devant.

Encoste : A côté.

Encresser : Engraisser.

Encuser : Accuser.

Endementiers, *endemendre, endementre :* Pendant que, dans l'intervalle, pendant ce temps, cependant.

Endoi, *endui :* Tous deux.

Enes l'eure : A l'instant.

Enfançon : Petit enfant.

Enfantomé : Ensorcelé, qui a des vapeurs.

Enfers : Infirme.

Enfés : Enfant ; infect.

Enfoïr : Enterrer.

Enfrume : Avare, chiche, désagréable.

Engaigne : Tromperie, ruse.

Engaigner : Tromper, embarrasser, mettre dans la peine.

Engaine : Tromperie, ruse.

Enganer : Tromper.

Engelez : Gelé de froid.

Engenieur : Ingénieur.

Engeter : Chasser, mettre hors, délivrer.

Engigner : Tromper.

Engigneux : Ingénieux, industrieux, subtil, adroit.

Engignier, *engigner :* Surprendre, tromper.

Engin, *engien :* Esprit, malice, art, ruse, finesse, détours, adresse.

Engle : Angle, coin.

Engles : Anges.

Englés : Anglois.

Engousser : Enfler, grossir ; *jambes engoussées,* grosses, enflées.

Engranger : Augmenter.

Engrans, *engrant, engrès :* Empressé, de bonne volonté.

Engroisser : Engrosser.

Enhaster : Embrocher.

Enjenglé : Babillard, railleur.

En meïsme : Pendant.

En mi : Au milieu.

Enosser : Etrangler.

Enpaindre : Enfoncer.

Enpenné. *Voyez* Empenné.

Enpesque : Empêche, interpelle.

Enport : Emporte.

Enresdie : Rage, violence.

En romans : En françois.

Ens : Dedans.

Enseignie : Instruite.

Enseler : Mettre une selle.

Ensuir, *ensuivre :* Imiter; obtenir.

Entailler : Sculpter, graver.

Entaillere : Sculpteur, graveur.

Entais, (pour la rime) : Attentif.

Entalentis : Disposé, empressé.

Entendre : Comprendre.

Ententieux, *ententiex, ententis :* Attentif, appliqué.

Entir : Entier.

Entoiser : Encocher.

Entor : Environ, auprès, autour.

Entr'ax : Entre eux.

Entrechanier : Entrecouper, parler par intervalle, parler en dialogue.

Entrechapingnier : S'entretirer les cheveux, se prendre réciproquement aux cheveux.

Entreplaeler : S'entrebattre.

Entremettre : Tenter, entreprendre.

Entrepris : Embarrassé.

Entresait : Cependant, à l'instant.

Entrués : Dans cet intervalle, pendant ce temps-là.

Envaïe : Attaque, combat.

Envers, *enverse :* En l'air, à la renverse.

Enverser : Renverser.

Envier, (terme du jeu de brelan) : Augmenter, mettre au-dessus.

Envis : Malgré soi, à peine.

Envoiser : Se réjouir.

Envoiserie, *envoiseure :* Joie, plaisir, divertissement.

Envoisie : Gaie.

Erce, *herce :* Machine de bois qui a des chevilles pour écraser les mottes de terre lorsque les grains sont semés.

Ere : J'étois, je serai.

Erite : Hérétique.

Ermitier : Hermite.

Erodes : Hérode.

Errant : Courant; à l'instant, promptement.

Erraument, *erremment :* A l'instant, promptement.

Erre : Train, voyage, chemin, pas.

Errer : Marcher, voyager, agir, travailler.

Ersoir : Hier soir.

Ert : Etoit, sera.

Es : Voici.

Esbahir : Etonner, surprendre.

Eschamperches : Claie, cloison, palissades.

Escharnir : Insulter.

Eschars : Chiche, avare, resserré.

Eschequeure : Echancrure.

Eschéus : Tombé.

Escientre : Sciemment, à mon escient.

Escil : Bannissement, exil, peine, affliction, destruction, ravage, abattement, accablement.

Escillier : Ravager, détruire, exiler, bannir, proscrire.

Esclabouter : Couvrir d'eau, de boue, de sang, etc.

Esclavine : Manteau.

Esclers : Dans le Fabliau d'*une Femme pour cent Hommes,* semble être une Nation : je n'ai pu découvrir quelle elle étoit ; je pense que c'est en général, infidèles, hérétiques, idolâtres.

Escondire : Refuser, s'excuser.

Escondit : Refus, excuse.

Escorcier : Ecorcher; relever, découvrir.

Escousser : Secouer.

Escout; *estre à escout, prendre escout :* Ecouter, épier, être attentif.

Escremie : Combat, attaque.

Escremir : Combattre.

Escrin : Coffre.

Escueillie : Invitation.
Escuirex, *escuirvel:* Ecureuil, petit animal de forêts.
Esfroncher : Froncer les sourcils.
Esgard : Conseil, avis.
Esgoheler : Se nettoyer la bouche.
Eslais : Sauts, bonds, secousses.
Eslaisser, *eslaissier :* Sauter, saillir, s'élancer, se réjouir.
Esles : Ailes.
Eslés. *Voyez* Eslais.
Eslessier. *Voyez* Eslaisser.
Esle-vous, *esles-vous :* Le voici, les voici.
Eslite (mettre à) : Donner le choix.
Eslocher : Ebranler, secouer.
Esmai : Etonnement, trouble, inquiétude, embarras, surprise.
Esmaier : Surprendre, étonner, troubler, inquiéter, s'effrayer.
Esmanchié : Estropié.
Esmarir. *Voyez* Esmaier.
Esme, *esmer :* Jugement, estimation, avis.
Esmer : Estimer, juger.
Esmeré: Précieux, inestimable.
Esmier : Briser, casser.
Especes : Epices.
Esperdus : Etonnés.
Esperis : Esprit.
Esperitable : Spirituel.
Espés, *espesse :* Epais, épaisse.
Espie : Espion.
Espinoches : Epinards, herbe, légume.
Espinois : Lieu entouré et planté d'épines.
Espir, *espirit :* Esprit.
Esploiter, *esploitier :* Agir, opérer, marcher, travailler, avancer, faire du progrès, profiter.
Espoentail : Epouvantail.
Espoenter : Epouvanter.
Espoi : Pieu, piquet, levier, gros bâton.
Espoir : Peut-être.
Esponde : Le bord d'un lit.
Espourir : Etonner, épouvanter.
Esprendre : S'allumer, s'embrâser.
Espringuer : Sauter, danser.
Espris : Epris, embrâsé, allumé.
Esprovance : Epreuve.
Esracer : Arracher.
Esraument : Promptement.
Esrement : conduite, manière de vivre, d'agir.
Essaier : Tenter, assiéger.
Essars, *essarts :* Broussailles, champs incultes.
Essarter : Arracher les broussailles, cultiver, labourer des terres.
Essil : Ravage, destruction.
Essiller : Ravager, détruire, exiler.
Essoigne, *essoine :* Excuse, empêchement, contredit, difficulté.
Essoigner : Excuser, dispenser.
Essorer, *essoreir :* Sécher.
Essors hale : Air sec; *il vous sera bon li essors,* le hâle vous conviendra.
Essoure, (pour la rime) : Dans le Fabliau *des deux Chevaux,* race.
Essuer : Essuyer.
Estage : Place, degré.
Estal : Combat; *prendre estal,* combattre, batailler, disputer.
Estal : Siége, banc; *à estal,* sans cesser, à l'instant.
Estanc : Las, abattu.
Estanchier : Supprimer.
Estant : Debout.
Estaucer : Prendre un état.
Estauceure : Stature.
Estavoir : Bienséance, convenance, nécessaire, nécessité, tout ce qui convient, faire le faut.
Estele : Etoile; bâton, éclats de bois.
Estelé : Etoilé.
Ester, *esteir ; laisser ester,*

laisser respirer, suspendre; *lais moy ester*, laisse-moi tranquille.

Estes vous : Voici.

Esteule : Paille.

Estindre : Faire mourir.

Estins : Mort.

Estor, *estour:* Combat, choc, bataille.

Estordir, *estordre :* Maltraiter, tourmenter.

Estormir, *estourmir :* Etourdir, engourdir.

Estornel : Etourneau, oiseau.

Estot : Fou.

Estouper : Boucher.

Estourra : Conviendra.

Estout : Fou, étourdi.

Estoutie : Folie.

Estoutir : Rendre bête.

Estouvoir. *Voyez* Estavoir.

Estrain : Paille, fourrage.

Estraindre : Serrer, grincer.

Estraine : Race, origine, extraction; *de pute estraine*, de basse extraction.

Estraingne : Etranger.

Estrait : Retiré.

Estre : Etat, lieu, place; excepté; *de put estre*, de bas état.

Estrif, *estris :* Combat, choc, dispute.

Estriver : Disputer, quereller, contrarier.

Estrous (à) : Certainement.

Estuet : Il convient; *estut*, il convint.

Estuier : Serrer, cacher.

Estuirre (pour la rime) : Dans le Fabliau de *la Robe vermeille*, convenance.

Estuper : Boucher.

Estut : Il se tint debout; *stetit*.

Esvos, *esvous, et vos :* Voici.

Eue, lisez *eve :* Eau.

Eur : Bonheur; sentier, bord, rivage.

Eure : Heure; *hora*. *En meisme l'eure*, à l'instant; *bele eure*, le jour.

Eure : Bord; *eure de couture*, sentier d'un champ labouré, ensemencé.

Eux, *ex :* Les yeux.

Ez-les : Les voila.

F

Façon : Figure, visage.

Faerie : Enchantement, sortilége.

Fafellues : Contes en l'air pour surprendre, tromper.

Faille : Faute; *sans faille*, sans faute, indubitablement, immanquablement.

Fain : Foin; faim.

Faire : Dire; *fait-il*, dit-il.

Faire : Agir, se comporter; *faire confesse*, se confesser, entendre la confession; *faire que fol*, agir en fou; *faire que sage*, *faire savoir*, agir sagement; *faire seur*, assurer.

Faire : Etre; *cela ne fait point à dire*, cela ne se doit dire.

Fais : Fois; *vice*.

Fais : Fardeau, quantité.

Faitement, *faitissement:* Bien fait, fait avec art.

Fait-il : Dit-il.

Faitis : Bien fait, bien élevé, bien ajusté.

Faiture : Façon, construction, création.

Falenie : Cruauté, trahison, mauvaise humeur, caprice, brutalité.

Fallis : Faux, traître.

Falon : Cruel, traître.

Falonie. *Voyez* Falenie.

Falorder : Tromper.

Falose : Fraude, mensonge.

Faloser : Tromper.

Fart : Déguisement; ruse, subtilité.

Faucer : Manquer, tromper.

Faut : Manque, finit.

Favelles : Fables, contes en l'air pour surprendre.

Faviere : Champ semé de fèves.

Faz : Fais.

Fel, *felons :* Cruel, traître, méchant, capricieux. brutal.

Felon, *felonesse, felonie.* Voy. Falenie.

Fere : Faire. *Voyez* Faire.

Fergier : Frapper, marteler.

Ferir : Frapper.

Fermaux : Boucles.

Ferrant : Cheval gris.

Ferreis : Coups, bruit des armes.

Feru : Frappé.

Fêtement, *feture.* Voyez Faitement.

Fetis. *Voyez* Faitis.

Feture. *Voyez* Faiture.

Feure, lisez *fevre :* Maréchal, serrurier.

Feurre : Paille.

Feus : Cruel, traître, brutal.

Fez, *faix :* Fardeau.

Fi : Foi; *de fi,* certainement, véritablement, ma foi.

Fiance : Foi.

Fiancer : Promettre, s'engager.

Fiere, *fiert :* Frappe; *fierent,* ils frappent.

Fiex, *fil :* Fils.

Fin : Pur, vrai, sage, poli, sincère, etc.

Finer : Cesser.

Fis : Assuré, certain.

Fisicien : Médecin.

Fisique : L'art de la médecine.

Fius : Fils; certain.

Flabel, *flablel, fabliau :* Conte.

Flatir : Jeter avec fureur, avec emportement.

Foilles : Feuilles.

Foillir : Feuillir.

Foïr : Fuir.

Foirier : Chômer, cesser, ne point travailler.

Folier, *foloier :* S'amuser, folâtrer.

Foliete : Folie.

Folor (pour la rime) : Folie.

Fond, pour fondent.

Fontenelle : Petite fontaine.

Forel : Conduit, canal.

Forestier : Garde des forêts.

Forment : Fortement; froment, bled.

Fornel : Fourneau.

Fors : Dehors; excepté; *il n'y a fors,* il n'y a que.

Forsener : Sortir, être hors du sens, de raison.

Fors trechier : Enlever, arracher.

Fortraire, *fortrere :* Oter, enlever, soustraire.

Fos, *fox :* Fou.

Fou : Feu.

Fouc : Troupeau.

Fraile : Fragile, menu, délié, délicat.

Frain : Bride.

Fraindre : Rompre, briser; d'où

Frains, *fraint, frais, freite, fret :* Brisé, rompu.

Frape : Peine.

Fremaille : Gageure.

Frire : Frémir.

Froncher : Ronfler, rêver.

Frume faire : Faire mauvaise mine.

Fu : Feu.

Fuer : Prix; dehors; fois; *vice.*

Fuer : Manière, guise, façon; *à nul fuer,* en nulle manière.

Fus, *fust :* Bois, bûches, perches, arbres, banc, pièce de bois, arbre sans branche.

G

Gaaig, *gaaing :* Gain, profit, labourage.

Gaaignage, *gaaingnage :* Labourage.

Gaaigner, *gaaingner :* Labourer, cultiver.

Gaber : Railler.

Gabois, *gabs, gas :* Railleries.

Gagier : Saisir, engager.
Gagner : Venir à bout.
Gagnons, *gaignons :* Chiens mâtins.
Gajaille : Gageure.
Galois : Mesure.
Gambes : Jambes.
Ganelons : Traître.
Garder : Regarder.
Garir : Garantir; avoir soin; *laisser garir,* laisser en repos.
Garison : Réfection, repas.
Garnemens : Habits, munitions, garnitures, équipages, meubles.
Gars, *garse :* Garçon; drôle, mauvais sujet; gens de néant, gens à tout faire, comme *Ribaus* et *Pautoniers*.
Garson, *garçon.* Voyez **Gars**.
Gart : Garde.
Gaste : Vaste, désert, abandonné.
Gaut : Joyeux.
Gavai, *gavion :* Gosier.
Gehine : Gêne, tourment, question, torture.
Gehir : Avouer, confesser, reconnoître.
Gelinois : Langage des poules.
Gembes : Jambes.
Gens, *gent :* Joli, poli, agréable, gracieux.
Gent : Nation.
Gentiex. *Voyez* **Gent**.
Gere : J'étois.
Gerra, de *gesir :* Couchera.
Gesir : Coucher.
Geste; *gens de geste :* De conséquence.
Geu : Juif; jeu; parti, alternative; *partir le geu,* donner l'alternative.
Géu, de *gesir :* Couché, a couché, coucha; *géu à homme,* couché avec un homme.
Géust : Coucha.
Giendre : Se plaindre.
Gient : Se plaint.
Gieu : Jeu.
Girrez, de *gesir :* Coucherez.
Glacer, *glacier;* Glisser, couler.
Glaiolai, *glayeul :* Plante, espèce d'iris.
Gloutoier : Manger avidement.
Gole : Gueule, bouche.
Gone : Robe.
Gorgueter : Faire passer de la gorge dans l'estomac.
Gorlée : Rusée, à qui on ne fait rien accroire.
Graer : Agréer.
Graigneur, *graindre*, *greignor :* Plus grand.
Graile : Menu, délié.
Gramment, *graument :* Grandement, amplement.
Gras humé : Bouillon.
Greigneur, *greignor :* Plus grand.
Greil : Gril.
Grenons : Moustaches.
Gresse : Grèce.
Grevain : Fatigant, fâcheux.
Grever, *griever :* Incommoder, fâcher, accabler, tourmenter.
Griet : Fâche.
Grondir, *gronsoneir*, *gronsoner :* Murmurer, gronder.
Groucier : Murmurer, se fâcher.
Grous : Chien.
Guanches, *guenches :* Détours, finesses, tours d'adresse.
Guarir : Avoir soin, garantir.
Guenchir : Pencher, détourner.
Guerpir : Abandonner.
Guerredon : Récompense.
Guerredoner : Récompenser.
Guete : Sentinelle.
Guier : Conduire.
Guile : Tromperie, surprise, ruse, finesse.
Guiler : Tromper.
Guilere, *guileur :* Trompeur.
Guimple : Ce qui couvre la gorge des femmes.
Guincher : Pencher, détourner.
Guis, *gui*, *guisse :* Façon, manière; Juif.

H

Hace : Haïsse.
Haiter, *haitier:* Réjouir, rendre joyeux, donner du courage, efforcer, plaire, être agréable.
Haitie, *haitié :* Gai, joyeux, alerte, gaillard, en bonne santé.
Haligote : Robe, habit déchiré; lambeaux.
Haligoté : Déchiré, en lambeaux.
Hamie : Croc, ou autre instrument de cuisine.
Hanap, *hanapel:* Tasse.
Haoir : Haïr; d'où *haoie*, haïssois; *haoit*, haïssoit.
Hardement : Audace, hardiesse.
Harper : Pincer de la harpe; accrocher.
Haschie : Morsure, peine, tourment, affliction, douleur.
Haste : Broche.
Hastez : Brûlé.
Hastiu : Prompt, pressé, précipité.
Haterel : La nuque du col.
Hatipel : Coup de poing, soufflet, coup de broche.
Hatiplat : Coup, soufflet.
Hauber, *haubert :* Cotte de mailles, cuirasse.
Haz : Hais.
Hazeter : Terme du jeu de brelan.
Helmot : Le vrai mot, sentence.
Héraudie : Souquenille, mauvais habit.
Herbergement : Logis, hôtel, maison, logement.
Herberger : Loger.
Herbergerie : Logement.
Hesteaux : Bancs de hêtre.
Het : Hait; joie, plaisir.
Hetier : Gai, gaillard.
Hiaume : Casque.
Hoel : Houe, instrument, outil à labourer la terre.
Hoilier : Débauché, libertin.
Hoingnier : Murmurer, se plaindre.
Holier. *Voyez* **Houlier**.
Hom, *hon, hons :* Homme.
Ho ne jo; *ne pouvoir ne ho ne jo*, n'en pouvoir plus, être las, abattu, hors de combat.
Hongerie, *honguerie :* La Hongrie.
Houle : Espèce de jeu de mail.
Houlier : Homme qui fréquente les femmes de mauvaise vie.
Houre : Cri excitatif, pille, happe, mords.
Hourt : Finesse, adresse; *savoir de hourt*, être rusé, fin, adroit.
Houseaux, *housiaux :* Bottes, bottines où le soulier tient.
Huche : Coffre.
Hucher, *huchier, huier :* Appeler, crier, siffler.
Huesbir, *hueser :* Se botter.
Hui : Aujourd'hui.
Huimés : A cette heure, à présent, ce jour.
Huis : Porte.
Huis : Exclamation, ouais.
Huiseus : Niaiseur, paresseux.
Huiseuse : Paresse et paresseuse.
Hure : Tête.
Hustin : Querelle, bruit, dispute.
Hustiner : Fâcher, quereller, disputer.

I

Iaume, *heaume :* Casque.
Ice, *icel, icest :* Celui, ce.
Ice : Cela.
Iere : J'étois, il étoit, je serai.

Iert : Il étoit, il sera.
Iex : Yeux.
Ignel, *inel*, *isnel :* Prompt, actif; *ignel le pas*, *inel le pas*, promptement, à l'instant.
Ignelement : Promptement.
Ilec, *illec*, *illekes*, *illeques*, *illuec :* Là ; *illuc*, *illic*.
Illiers : Les flancs.
Irais : Irrité, en colère, cruel, piqué.
Irascus : En colère, fâché.
Irèement, *iriement :* Avec colère.
Iriez : En colère, fâché.
Isnel, *isniaus :* Prompt, actif, vigilant ; *isnel le pas*, promptement.
Issi : Ainsi.
Issir : Sortir ; *ist*, il sort ; *istra*, sortira ; *istrez*, sortirez.
Itant : Autant, de même ; *à itant*, aussi.
Iteis, *itel :* Semblable.

J

Ja : Soit, ce que, quoique, jamais, pas, point, déjà.
Jaiant : Géant.
Jajole : Geole, cage.
Jalie : Jetée.
Jamais : Pas, point.
Jangle, *janglerie :* Babillage, raillerie.
Jangleur : Railleur, grand parleur.
Jarle : Vaisseau de bois à deux oreilles trouées, par lesquelles on passe un bâton, un tinel en Bourgogne, une tine.
Jel : Je le.
Jenglerie. *Voyez* Jangle.
Jes : Je les.
Jeun : A jeun.
Joe : Joue.
Joée : Soufflet.
J'oi : J'ai eu, j'entends ; *j'oï*, j'ai entendu, j'entendis.
Joï : J'ai joui.
Joiant : Joyeux.
Jones, *josnes :* Jeunes.
Jonglere, *jougleur*, *jouglere :* Qui joue des instrumens, *menestrel*.
Jonglerie : Action de jouer des instrumens.
Jouchier : Coucher.
Jovent : Jeunesse.
Juer : Jouer.
Juesdi : Jeudi.
Juise : Jugement.
Juour : Jeu, assemblée.
Jupe : Soutane.
Jus : A bas, à terre ; *mettre jus*, mettre bas, chasser, détrôner.
Justise : Justice ; juge, gouverneur, maître, Roi.
Justiser : Maîtriser, conduire, gouverner.
Jut : Coucha.

K

Kalendre : Cigale, oiseau.
Karole : Danse, concert.
Keus, *kex :* Celui qui a soin du feu, cuisinier.
Kex, *keus :* Pierre à aiguiser, caillou.

L

Ladre : Lazare.
Laid : Offense, insulte.
Laidangement : Insulte, outrage, blessure.
Laidanger, *laidangier :* Insulter, offenser, calomnier, maltraiter, outrager, blesser.
Laidir : Insulter, offenser.
Laignes : Bois, bûches.
Laine (contre) : Contre-poil.

Lais : Insulte, affront; laisse; legs; laid, difforme; crime, faute.

Laisse : Discontination.

Laisser : Cesser, discontinuer, manquer.

Landes : Terres incultes remplies de broussailles.

Lanier : Lent, paresseux.

Lanieres : Lambeaux.

Larecin, *en larecin :* Furtivement.

Large : Libéral.

Largesse, *larguece :* Libéralité.

Las : Hélas.

Las, *lasse :* Malheureux, malheureuse, infortuné, infortunée.

La sus : Là haut.

L'autrier : L'autre jour.

Le : Au, du.

Lé : Large; côté; *en long et en lé,* en long et en large.

Léal : Fidèle.

Léalment : Fidèlement.

Lealté, *léauté :* Foi, fidélité.

Leans : Là dedans.

Leaument : Fidèlement.

Lechere, *lechiere, lecheur :* Luxurieux, friand, amoureux, galant, débauché, qui aime la vie libertine.

Lecheresse : Luxurieuse.

Lecherie, *lecheure :* Friandise, luxure, débauche, vie joyeuse.

Ledenger, *ledengier.* Voyez Laidanger.

Ledir. *Voyez* Laidanger.

Léens : Là dedans.

Legier : Facile; *de legier,* facilement.

Legierement : Facilement.

Leiz : Près, à côté.

L'en : Lui en, on, l'on.

Lere, *lerres :* Larron.

Leson, (pour la rime) : Lit.

Lesse : Legs; tâche.

Lesser. *Voyez* Laisser.

Lest, *let :* Laisse.

Let : Injure, affront, blessure.

Let : Laid, hideux.

Leu : Loup; lieu.

Lez : Près, à côté; large.

Li : Lui, les, elle.

Lié, *liez :* Joyeux, gai.

Liefres : Lèvres.

Liement : Joyeusement.

Liet (rime) : Lève.

Linceus : Draps, suaires.

Lingne, *lingas :* Bâtons, bûches, morceaux de bois.

Liquex, *liquiex :* Lequel.

Lisse : Chienne pleine, et autres animaux.

Liues : Lieues.

Livroison : Portion.

Lo : Loue, approuve.

Lober : Tromper, amuser.

Locu, *chief locu :* Tête où il n'y a des cheveux que par place.

Loer : Louer, approuver, conseiller.

Loial, *loiau :* Fidèle.

Loiaument : Fidèlement.

Loier : Lier.

Loier : Récompense, salaire, gages.

Loist : Il est permis.

Loit (rime) : Lie, joint.

Longaigne : Canal, étang, vivier; lieu souterrain.

Longaigne, adj. : Long.

Lor : Leur.

Los : Conseil, louange, approbation, réputation; *terre de los,* terre fameuse, titrée.

Losanger, *losenger, lozengier :* Railler, insulter.

Louceor de pois : Avaleur de pois, homme d'appétit.

Lousques : Louche.

Lozengier : Railleur.

Lués : Aussitôt, à l'instant.

Luiers : Récompense.

Lut : Il lui fut permis; *licuit.*

M

Machecliер : Charcutier, boucher.

Maçue ; *porter la maçue*, être chargé d'une entreprise ; *bailler la maçue*, charger d'une entreprise.

Madre : Espèce de pierre.

Maignée, *maignie* : Famille, domestique, maisonnée.

Mail : Maillet.

Mailluel : Maillot d'enfant.

Main : Matin.

Main a main : A l'instant.

Maindre : Moindre.

Mainer : Mener.

Maingne : Mange.

Mainie. *Voyez* **Maignée**.

Mains : Moins.

Mains, *maint* : Plusieurs ; demeure ; né, puîné.

Maintenir : Cultiver, entretenir, fréquenter, conduire, gouverner.

Maire (rime) : Mère ; maître.

Mais : Jamais, lorsque, quand, pas, point ; pourvu, à condition, excepté, à l'avenir, plus, dès que, sinon ; *je n'en peux mais*, ce n'est pas ma faute, je ne peux plus.

Maisiere : Muraille.

Maisnie. *Voyez* **Maignée**.

Maisselle : Joue, mâchoire.

Maistrie : Habileté, adresse, science.

M'aït : M'aide.

Mait, *met* : Coffre, huche au pain.

Mal, *male* : Mauvais, mauvaise.

Malage : Maladie, infirmité.

Mal art : Malice, tromperie, trahison.

Malart : Oiseau sauvage.

Mal-bailli : Mal ajusté, mal traité, en mauvais équipage.

Mal de hait : Maudit soit, malheur.

Malement : Méchamment, mal.

Malbois : Maudit, maudite.

Malot : Taon, grosse mouche.

Mal talent : Mauvaise volonté, dépit, rage, fureur.

M'ame : Mon ame.

M'amie : Mon amie.

Manacer, *manecer* : Menacer.

Manache : Menace.

Manaie : Puissance, garde, jouissance.

Manans : Rempli de biens, riche, qui regorge de richesses, qui est à son aise ; demeurant.

Manche, *manchote* : Estropiée de la main.

M'andoille : Mon andouille.

Maneple : Broche, vrille.

M'anel : Mon anneau.

Maner : Demeurer.

Manés : A l'instant.

Maniere, subst. : Manœuvre.

Manoier : Manier, toucher.

Manoir, subst. : Demeure.

Manoir : Demeurer.

Mantél : Manteau.

Mantelet : Petit manteau.

Mar : Mauvais, méchant ; mal, malheur ; *marmal*, mal-à-propos, à la mauvaise heure ; *jà mar en douterez*, ce seroit mal si vous en doutiez.

M'arc : Mon arc.

Marc : Vingt sols dans le XIII[e] siècle.

Marvoié : Fou, enragé, hors du sens, du chemin.

Mas : Matelas.

Masange : Mésange.

Masse : Troupe, assemblage.

Master : Manifester.

Matons : Gâteau de pâte ferme.

Maufez : Les diables.

Maugré l'en, *maugré sien* : Malgré lui.

Maurre : Mordre, manger.

Maus : Mal, mauvais.

Mautalent : Dépit, fureur, rage, colère, mauvaise volonté.

Mautalentis : De mauvaise volonté, plein de dépit.

M'autre : Mon autre.

Mauvis : Espèce d'alouette.
Mecine : Médecine.
Meffait, *meffet:* Crime, mauvaise action, tort, péché; *estre meffet*, être coupable, avoir tort.
Mehaigner : Blesser.
Mehain : Blessure, contusion, coup.
Mei : Mes.
Meins : Moins; je demeure.
Méisse : Que j'eusse mis; que je demeurasse.
Méist : Eût mis; eût demeuré.
Mellans, *mellenc, mellens :* Merlans.
Melle : Merle, oiseau.
Membrer : Se ressouvenir, rappeler des choses passées.
Mencolie : Allure, conduite, façon d'agir.
Mendre, Moindre, plus petit.
Menestrel, *menestreil, menestreus, menestrex:* Serviteurs, joueur d'instrumens, menestriers, valets anciens, gens de bas état prêts à tout faire, comme les *gars, garsons, ribauts, pautoniers.*
Meneur : Mineur; *frere meneur,* cordelier.
Menjue : Mange; *menjust,* qu'il mange.
Menoir, subst. : Demeure.
Menoir : Demeurer.
Menoir, (pour la rime) : Mineur.
Menor, *menu:* Mineur; *frere menor,* cordelier.
Menra : Menera; *menrai*, menerai.
Menre : Moindre, plus petit.
Menrois : Menerois.
M'entente : Mon intention.
Mentoivre : Se ressouvenir.
Menu vair : Etoffe à petites fleurs.
M'envois : Je m'en vais.
Merci : Pitié, grace, miséricorde, bonté.
Merir : Récompenser.
Mervoille : Merveille.
Mes. *Voyez* Mais.
s : Mon.
Mes : Maison; messager; mesure, ordre, façon.
Mesaesmer : Mésestimer.
Mescheance : Mauvaise, fâcheuse aventure.
Meschéans : Infortuné, malheureux.
Mescheir, *meschoir :* Arriver mal.
Meschief : Crime, faute, malheur, accident.
Meschin : Jeune homme.
Meschine : Fille en général, jeune servante.
Meschinette : Petite fille.
Mescréans : Infidèles, hérétiques, idolâtres.
Mescroire : Soupçonner, se méfier.
Mesesance : Malheur, mauvais état.
Mesgnie, *mesnie :* Famille, domestique.
Meshaingner : Blesser.
Mesierе : Muraille.
Mesler : Brouiller quelqu'un.
Mesnil : Maison dans les champs, ferme seule.
Mesoïr : Mal entendre.
Mespoins : Mécompte.
Mesprendre : Se tromper, manquer à ce qu'on doit; faire faute; mentir.
Mespresure : Surprise, faute; *sans mespresure*, sans mentir.
Mesprison : Faute, délit, crime.
Mes que : Lorsque.
Mes sire : Mon seigneur, mon mari.
Mestier : Nécessaire, utile, besoin; *mestier Dieu*, service de Dieu; *mestier m'est*, il m'est nécessaire; *si mestier est*, s'il est nécessaire.
Mettre avant : Exposer aux yeux, faire voir, déclarer, révéler.
Mettre seure, *mettre sus :* Accuser, imputer.
Mez : Arbrisseaux.
Mi : Mes, mon, moi; moitié.
Mie : Pas, point.
Mielz : Mieux; miel.

Miennuit : Minuit.
Mieudre : Meilleur.
Mieue: Ma, mienne.
Miex, *miez :* Mieux.
Miez : Miel.
Mignot: Délicat, poli, agréable.
Mire : Chirurgien, médecin.
Mireor : Miroir.
Mirer : Rendre, récompenser.
Moes : Moues.
Moie : Mienne; tas de gerbes de bled que l'on fait aux champs, lorsque les granges sont trop pleines; monceau.
Moillier : Femme.
Moisson : Moineau.
Moller : S'efforcer.
Monachaulx : De moine.
Monial, *moniaux :* De moine, de religieuse.
Mons, *mont :* Monde; *tout en un mont*, en un tas.
Monstier : Eglise, monastère.
Monteiz : Elevé en honneur et en richesses.
Monter : Valoir, servir, être utile, augmenter.
Morcel, *morsel :* Morceau.
Morel, *moriax :* Cheval noir.
Mors : Morsure; mûres, fruit.
Mortier : Lampe, terrine, lampion.
Moult, *mout :* Beaucoup, plusieurs.
Mouteplier : Multiplier.
Mouvoir : Partir.
Mucer, *muchier, mucier :* Cacher.
Mueble : Mobilier.
Muer : Changer; *muer un esprevier,* l'instruire.
Muir : Mugir; que je meure; il meurt.
Muire : Meurt, de mourir.
Mus : Muet.
M'usage : Mon usage.
Musage : Amusement, dissipation répréhensible, libertinage.
Musarde : Femme de mauvaise vie.
Musel : Museau, face, visage.
Muser : Mener la vie joyeuse.
Mut : Partit.

N

Naces, *naches :* Les fesses; *nates.*
Naie : Non.
Naistre : Naissance.
Neant, neent : Rien, inutile; *pour neent*, inutilement.
Neis, *nes :* Pas même; pas un seul.
Nel : Ne le.
Nellui, *nelui :* Nul.
Ne mais : Pourvu que.
Nennil : Non.
Ne pourquant : Cependant.
Ne que : Non plus que.
Nes : Ne les; *nes méme*, pas même.
Nés : Net.
Nestre : Naissance.
Neu, (pour la rime) : Nuit; *nocuit.*
Nevous : Neveu.
Niant. *Voyez* Neant.
Nice : Novice, sans expérience.
N'iere : N'étoit, ne sera.
Nigromance : Magie.
Nil : Ni lui.
Nis : Pas même; pas un seul.
No : Notre.
Noiant, *neant, noient :* Inutile. Dans le Fabliau des deux Changeurs : *D'autrui aise est-il noiant ;* il ne faut point s'embarrasser des plaisirs des autres.
Noier : Nier.
Noif, *nois :* Neige.
Noise : Dispute, querelle.
Noiseus : Querelleur.
Noisier : Action de disputer.
Nonchaloir : Indifférence, abandon.
Non pourquant : Cependant.
Non sachant : Ignorant; *à loi*

de non sachant, comme un ignorant.

N'OT : N'entend; n'eut.

NOU : Ne le.

NOUREÇON : Nourriture.

NOVIAU : Nouveau.

NUEF : Neuf; *novus, novem*.

NUEF, *nués* : Nouveau.

NUISANCE : Peine, ennui, chagrin.

NULUI, *nus* : Nul.

NUNS, *nus* : Nul, personne; *nuns nez*, nul homme vivant.

O

O : Avec.

OCHOISON, *ocoison* : Sujet, prétexte, occasion.

OCTROIER : Accorder, consentir.

OEF : OEuf.

OES : Oie; *anser*.

OÉS, *oez* : OEufs; yeux; plaisir, volonté, desir, profit, avantage; *chose faite à l'oez d'une autre*, faite l'une pour l'autre.

OI : J'eus, j'entends. Mais dans le Fabliau d'une Femme pour cent Hommes, il signifie, avoir.

OÏ : Entendu, j'entendis.

OÏE : Entendue; oreille.

OI-GE : Ai-je; entends-je.

OIL : Oui.

OIR : Héritier.

OIRRE : Chemin, train, équipage; cruche; *grant oirre*, grand train, promptement.

OIRRER : Marcher.

OISEL, *oisillons* : Oiseaux.

OM, *ome, on* : Homme, on.

ONNIS : Uni, semblable.

ONQUES : Jamais; avant; autrefois.

ONTES : Honte.

ORAINS : Ci-devant, avant ce moment; autrefois.

ORBES : Coups, contusions; obscurs.

ORCE : Ours.

ORD : Sale, impur, infâme.

ORE : Bord; à présent; heure.

ORÉE, *orez* : Orage; bord.

ORENDROIT : Directement, à cet instant, à présent.

ORENT : Eurent; entendirent; prient.

ORER : Prier.

ORGUIEX : Orgueil.

ORINE : Origine; urine.

ORLAINS, *Orliens* : Orléans.

ORREZ : Entendrez.

ORRONT : Entendront.

ORTAUX : Orteils, les pouces des pieds.

OS : Entends-tu.

OS, *ost* : Armée; ose; *ost bennie*, armée assemblée.

OST : Qu'il ôte, ôtât.

OSTAGES : Gîtes, logemens.

OSTAL, *ostel, osteux* : Maison en général.

OSTIL : Outil.

OSTOR : Autruche, oiseau.

OT : Eut; entend, entendit.

OTRIER, *ottroier* : Accorder, consentir, convenir.

OU : Au.

OUAN : Dans un an, dans l'année, il y a un an.

OUE : Oie; *anser*.

OUEL : Egal; yeux.

OU IL : Quoiqu'il.

OURER : Prier, adorer.

OUTRECUIDIÉ : Présomptueux, arrogant.

OUTRECUIDIER : Présomption.

OUVREOIR : Boutique, atelier d'ouvrier.

OVRER : Travailler.

P

Paelette : Petite poêle, poêlon.

Paielle : Poêle, chaudière.

Pailluel, *paillet :* Paillasse.

Paire : Paroisse ; *appareat*.

Palefroi : Cheval de maître, de parade, dressé au manége.

Pallier : Paille.

Pans : Pense.

Par, superlatif : Très.

Parage : Parenté.

Parant : Parent, paroissent ; évident.

Parc : Lieu destiné au combat.

Parcevance : Action d'appercevoir, découverte.

Parclose : Fin.

Pardoint : Pardonne.

Parfond : Profond.

Parfurnir : Accomplir.

Pariex : Pareil.

Parisis : Monnoie faite à Paris, valant le quart en sus de celle faite à Tours ; 20 sols *Parisis* valoient 25 sols Tournois.

Parlement : Conférence ; *tenir parlement*, conférer, tenir conversation.

Parliere : Discoureur, babillard.

Parmi : Par moitié, au milieu.

Paroille : Egal, pareil.

Paroir : Paroître.

Paroit : Muraille.

Paroler : Parler.

Parost : Qu'il parle.

Parrer : Paroître ; *parra*, paroîtra.

Parsomme : Fin, conclusion.

Parsovance : Découverte, action de s'appercevoir.

Partie : Patrie, contrée ; portion, part.

Partir : Partager.

Paticle : Joie, grand bruit, fracas.

Paume : La main.

Paumoier : Manier, frapper de la main, agiter de la main quelque chose.

Pautonier, *pautoniere :* Gens d'état vil, gens prêts à tout faire, homme disposé à tout.

Pechiere : Pécheur, *peccator ;* pêcheur, *piscator*.

Peçons. *Voyez* La Saineresse, page 453, vers 77.

Peisser : Pisser.

Pel : Peau ; pieu, piquet, levier.

Pela (se) : Perdit tout ce qu'il avoit.

Pelain, *peleure :* Peau, poil.

Pelice : Robe.

Pelicer : Arracher la peau.

Peliçon : Manteau, robe fourrée.

Penceir : Penser.

Penceir, subst. : Pensée.

Pennes : Plumes, ailes ; étoffe.

Perc : Parc.

Percheux, *perecheux*, *pereceus :* Las, abattu, paresseux.

Pere : Pierre ; *Petrus*.

Perier : Poirier.

Perin, *perron :* Salon.

Perrer : Paroître ; *perre, pert*, paroît ; *perra*, paroîtra.

Perrin, *perron :* Escalier.

Pers : Etoffe de soie, taffetas ; bleu foncé.

Pertuis, *pertus :* Trou.

Pertuiser : Percer.

Peschiere. *Voyez* Pechiere.

Peser : Fâcher, chagriner, déplaire, incommoder.

Pesme : Très-mauvaise ; *pessima*.

Pesques : Lambeaux.

Pestel : Pieu, piquet ; pilon.

Pestre le ciel : Amuser, tromper le monde.

Peteiller : Frapper avec un bâton.

Petitet : Peu.

Phisicien : Médecin.

Phisique : Médecine.

Piaut : Peaux.

Piautre : Etable, chenil.

Piece : Espace de temps et de lieu ; *pieça*, *piece a*, *piesa*, de-

puis long-temps en ça, il y a long-temps; *grant piece a*, il y a très-long-temps.

Pile; dans Gombert: *Moult le maine de male pile.*

Piment : Vin rouge.

Pior : Pire, plus méchant.

Piot : Oiseau qui commence à voler.

Pis : Poitrine; pieu, piquet; puits.

Pis : Pire; *pejus.*

Place : Plaise; *placeat, placet.*

Plage, *plege:* Caution.

Plaier : Blesser.

Plaigne, *plain:* Plaine, lieu uni.

Plaissier : Courber, plier.

Plait, *plet; tenir plet,* parler, conférer; *bâtir plet,* comploter, machiner.

Planté, *plenté :* Abondance, grande quantité, grand nombre; *à grant plenté*, abondamment.

Platel : Plat.

Plege : Gage, caution.

Plenier : Entier, grand, abondant.

Plenté. *Voyez* Planté.

Plentive : Abondante.

Plet : Discours, dispute, projet; *bastir un plet,* former un dessein, préméditer.

Plevir : Promettre, s'engager, cautionner.

Plot : Plut; *placuit.*

Pocon, *poconet:* Pot.

Poi : Peu.

Poie : Appui de fenêtre.

Poignant (aller) : En piquant de l'éperon, aller grand train.

Poinil : L'anus.

Poins : Point, du verbe *poindre,* pique, paroît.

Poins : Poing; *pugnus;* point; *punctum.*

Poirre : Péter; *poirriez,* péteriez.

Pois : Dépens, charge; *vous estes venus sur mon pois,* vous êtes venu à ma charge, malgré moi.

Poiser. *Voyez* Peser.

Poison : Potion, bouillon, boisson.

Poist : Fâche, chagrine.

Pol : Paul.

Ponois (de grand) : De grand poids, de conséquence.

Pooie, *poois, pooit:* Pouvois, pouvoit.

Pooir : Pouvoir; *tous les Pooirs,* tous les Saints.

Por : Pour.

Porcacher, *porchacer:* Préméditer, entreprendre, former un dessein, chercher.

Porces (rime) : Portes.

Porcuite : Encuirassée, remplie de ruse.

Porée : Les légumes servant à faire la soupe, légumes fricassés, potage aux herbes.

Porpens : Réflexion, méditation.

Porpenser, *pourpenser :* Réfléchir, préméditer, former un dessein.

Porpris, *pourpris:* Enceinte, enclos, dépendances.

Porquérir : Rechercher.

Porséer : Poursuivre.

Portere : Porteur.

Posnée : Grand train, grand étalage, grand équipage, pompe.

Postis : Fausse porte, palissades.

Pot : Peut, put.

Pou : Peu.

Poue : Patte.

Pouerte, *pouretez:* Pauvreté.

Pour : A cause.

Pouret : Pauvre.

Pourpens : Perplexité, en balance, réflexion, délibération.

Pourpenser. *Voy.* Porpenser.

Pourpris. *Voyez* Porpris.

Pourtant : Pour cela, par cette raison.

Pourtaster : Tâter autour, environ.

Pourtraitier, *pourtretier :* Raconter.

Pourveoir, *porveoir:* Penser, s'imaginer, aviser.

PRAEL, *praiaux, praiel, préau:* Prairie, pré.

PRENDRE : Commencer.

PRESTRESSE : Servante, gouvernante d'un curé.

PREU : Beaucoup; profit; brave, hardi, prudent et sage.

PREVOIRE, *provoire :* Prêtre, curé.

PRIMERAIN : Premier; *au primerain*, au commencement.

PRIMES DU JOUR : Six heures du matin.

PRIVÉEMENT : En particulier, secrètement.

PROIER : Prier.

PROIERE : Prière.

PROISIÉ : Prisé, estimé.

PROISNE : Prône.

PROU : Assez; profit.

PROUS : Brave, hardi.

PROUVER (se) : Se montrer, se faire connoître; *prouver à desloial*, convaincre d'infidélité.

PROVAIRE, *provoire, prouvaire, pruvoire :* Prêtre, curé; *provisor;* d'où, la rue des *Prouvaires*, près S. Eustache à Paris.

PROVOST : Préposé.

PUER (jeter) : Rejeter, mettre dehors, refuser.

PUERRI : Pourri, gâté, sali.

PUIER : Appuyer.

PUIS QUE : Après que.

PULENS, *pullent, pullente :* Infâme, puant, abject, bas.

PUT : Puant, infâme; *de put estre*, d'état vil, abject.

PUTE : Puante, vilaine; *de pute affaire, de pute estre*, de basse extraction.

PUTEL : Puits.

Q

QOI, *quoi :* Tranquille.

QUAILE : Ardent, fort, alerte.

QUAILLE : Caille, oiseau.

QUANQUE : Tout ce que.

QUANS, *quants :* Combien.

QUARESMEL : Carême.

QUAROLE : Concert, danse.

QUARRIAUX : Pierres; traits d'arbalètes.

QUAS : Cas; *casus*.

QUAS : Cassé; *quassatus*.

QUATIR : Cacher.

QUENS, *Cuens :* Comte.

QUE QU'AINSI : Dans le temps que.

QUE QUE : Pendant que; quoique.

QUE QU'ELLE : Pendant qu'elle.

QUERIR : Chercher.

QUEX : Cuisinier.

QUIDER : Penser, croire, s'imaginer.

QUINTAINE : Lieu et jour que l'on tire au blanc.

QUI QUE : A qui il, à quiconque.

QUIS, *quist ;* de *querir :* Chercha.

QUISTRENT : Cherchèrent.

QUOISIER : Tranquilliser; *quiescere*.

QU'OT : Qui eut.

R

R'A : A encore.

RACHAPT : Rachat.

RACIET : Replace.

RADRECER : Retourner, remettre dans le chemin.

RAENÇON : Rançon.

RAFAITIER, *rafetier:* Réparer, raccommoder, rajuster.

R'AIE : Recouvre.

RAINES : Grenouilles.

RAINSEL : Petit rameau, branche, brin d'herbes.

RAIS : Rayons.

RAISNABLE : Raisonnable.

RALER : Retourner.

RAMAINT : Ramène.

RAMÉE : Berceau de branches d'arbres.

RAMENTEVOIR, *ramentoivre :* Repasser dans son esprit, se rap-

peler un fait, se ressouvenir; d'où *ramentoit*, se rappelle, se ressouvient.

Ramposne : Correction, représentation, querelle, dispute.

Ramposner : Quereller, disputer, gronder.

Ramu : Branchu, épais.

Randon, *randonnée, rendon :* Force, violence, rapidité, secousses rapides.

Rapaier : Apaiser, satisfaire, contenter.

R'arez : Aurez encore, récupérerez.

Ravine : Force, violence, rapidité, torrent.

Ravoier : Remettre dans le chemin.

Ray : Rayon.

Rebinée : Deux fois.

Rebondie : Secousse.

Reclaim (faire venir à) : Faire venir à réminiscence, à jubé.

Reclaim : Refrain, proverbe.

Recoi : Coin, cachette; *en recoi*, en secret, en cachette.

Reçoif : Reçoit.

Recoillir : Ramasser, assembler.

Reçoivre : Recevoir.

Recorder : Se souvenir, rappeler, retracer.

Recorir : Se jeter derechef.

Recort : Rapporte, vous fait souvenir, rappelle le souvenir.

Recouvré : Rétabli, refait.

Recréant : Las, fatigué, abattu, lâche.

Recroire : Se lasser, s'abstenir; s'engager de nouveau.

Recrut : Se lassa.

Recuit : Reçut; dur, coriace, fin, rusé, madré.

Refretoirs : Réfectoires.

Regehir : Confesser, avouer, reconnoître.

Reiz : Rase.

Remaigne : Reste.

Remaindre : Rester, demeurer.

Remainsist, *remaigne, remaint :* Restât.

Remaint : Demeure, reste.

Remanant, *remenant :* Reste, restant.

Remeir : Rester, demeurer.

Remembrer : Se ressouvenir.

Remese : Restée, demeurée.

Remest : Demeure, reste; *sachiez n'en remest sor lui*, il ne lui en céda rien, il ne resta court.

Remez : Resté, remis.

Remirer : Considérer, examiner.

Remposner. *Voyez* Ramposne.

Remucer : Cacher.

Renart (savoir du) : Etre fin, rusé, adroit.

Rendon. *Voyez* Randon.

Rendu : Moine, ermite.

Renoier : Renier.

Renuef : Renouvelé.

Renvoisiement : Joyeusement.

Reoigner : Couper les cheveux, raser.

Repairer, *repairier, reperer :* Retourner.

Repairier, subst. : Logis, maison, retour.

Reparoler : Parler.

Repassé : Remis, rétabli, revenu.

Repasser : Revenir de maladie.

Repentaille : Cachette, secret.

Repere : Logis, maison, demeure; retour.

Reperer, *reperier :* Retourner.

Repointe : Rétive, coriace, fine, rusée.

Repondre : Cacher.

Repons : Caché.

Repost : Caché; embuscade; *en repost*, en cachette, en secret.

Reproche, *reprovier :* Proverbe.

Repus : Repus, caché.

Requoi (à) : En secret, secrètement.

Rés, *rese :* Rasé, rasée.

Rescorre : Recouvrer.

Rescous : Délivré.

Reskeue : Recouvre.

Reson (mettre à) : Parler, adresser la parole.

Resouvoir : Recevoir.

Respiter : Différer la peine, le supplice.

R'est : S'est remis, est revenu.

Restancher : Sécher.

Retolue : Reprise, enlevée une seconde fois.

Retornée, *retournée :* Retour.

Retraire, *retrere :* Réciter, raconter, rapporter, expliquer, exposer; se retirer, différer, refuser, s'abstenir.

Retrais : Rapporté, raconté, récité, empêché, qui s'abstient.

Retrere : Retirer.

Revait, *revet :* Retourne.

Revel : Orgueil, rebellion.

Reveler : Se rebeller.

Reveleux : Rebelle, alerte, indocile, qui résiste, qui lève la crête.

Revertir : Retourner.

Revois : Retourne.

Rez : Rasé.

Richoise : Richesse.

Rien : Chose; *res.*

Riens née : Ame vivante.

Rioter, *rioteir :* Disputer.

Riviere : Source, origine, extraction.

Roe : Roue.

Roi : Rets, filets.

Roietel : Roitelet.

Roiller : Rouler, agiter.

Roit : Roide.

Roncin : Cheval de service, à tous usages pénibles; porte-malle; d'où le diminutif *roncinet.*

R'ont-il : Ont-ils encore.

Rooiller les yeux : Regarder en les roulant.

Rooingniez : Rogné, coupé.

Roonde : Le bas du capuchon du moine, manteau.

Rotruhenges : Refrains de chansons.

Rouelle : Fortune, roue de fortune.

Rouer, *rover :* Prier.

Route : Troupe, bande de gens; rompue.

Rouvaisons : Rogations.

Rouver, *ruever :* Prier.

Royere : Raie.

Rubeste : Rude, sauvage, disgracieuse.

Ruer, *ruher :* Se jeter, frapper, jeter.

S

S'abaie : Son abbaye.

Sachant : Savant.

Sachel, *sachelet :* Petit sac.

Sacher : Tirer en agitant, secouer.

Sade : Sage, agréable, gracieuse.

Sadette : Un peu sage.

Safrener : Agraffer.

Sage : Sensé, prudent, savant.

S'aïe : Son aide.

Saie : Robe.

Saigner, *saignier, sainier :* Marquer, faire le signe de la croix.

Saillir : Sauter, se lever, se jeter, sortir, paroître.

Saindre : Ceindre, mettre une ceinture, environner; d'où *saint,* ceint; *sainte,* ceinte.

Saine : La rivière de Seine.

Sainie : Saignée.

Sainier : Saigner.

Saint, *saigne :* Marque, signe de la croix.

S'aire, lisez *s'aïre :* Sa colère.

Saire, lisez *s'aire :* Sa grange, sa place.

Samblant : Mine, accueil, apparence.

S'ambler : Se dérober, s'esquiver, se soustraire.

S'ame : Son ame.

S'amie : Son amie.

S'amor : Son amour.

Sans : Sang.

Sans sejor : Sans relâche, sans délai.

Saoule : Lasse.

S'asoreiller : Se chauffer au soleil.

S'atant : Si à présent.

S'aumaille : Son aumaille. *Voyez* T'aumaille.

S'aumuce, *s'aumuche :* Son aumuce.

Saus : Sols; *solidi; vingt saus,* vingt sols.

Saus, *saut :* Salue.

Saut : Sauve; saute; sort.

Sautier : Pseautier.

S'avoine : Son avoine.

Savoir : Sagesse, prudence; *faire savoir,* agir sagement, prudemment; *savoir fol,* imprudence, témérité.

S'avoit : Si avoit, et avoit.

Seigner. *Voyez* Saigner.

Seignor : Seigneur, mari.

Seille : Sceau, terrine.

Sejor : Séjour; *estre à sejor,* être libre, en repos, sans embarras, sans affaire.

Sel : Celle, cette, si elle.

S'elle : Si elle.

Selve : Forêt.

Semetiere : Cimetière.

Semondre, *semoner:* Inviter, mander, sommer, exciter

Semons : Invité, mandé.

Semonse : Invitation.

Sené, *seneis, senez :* Prudent, sage, sensé.

Senestre : Gauche.

S'entente : Son intention, son application, son affection.

Seoir : Siége.

Sequeure : Secoure.

Serf : Esclave, serviteur; *servus.*

Sergent, *serjans :* Serviteur, domestique; *serviens.*

Seri, *serie:* Doux, tranquille, agréable.

Serorge : Beau-frère.

Serrez (huis) : Fermé à la serrure.

S'error : Son erreur.

Sers, *serf :* Serviteur.

Sers : Gros. *Voyez* Clers.

Servage : Servitude, esclavage.

Ses : Son, sa, si les, et les.

Sés, *secs ; deniers secs,* deniers comptans.

S'escole : Son instruction, ses remontrances.

S'esgoeler : Recoudre ses hardes.

Sesone : Saison, à son tour.

S'espeuse : Son épouse.

Ses sire : Son mari.

S'estudie : Son étude, son application, son attention.

Seue : Sienne, sa; *seues,* ses.

Seuil : Le pas de la porte; *solium;* j'ai coutume; *soleo.*

Seult, *seut :* Il a coutume; du verbe *soloir* et *souloir* ci-après.

Seur : Sûr, assuré; sur, *super.*

Seus : Seul; *solus;* as coutume; *soles.*

Seut : Suit; a coutume.

Seux : Ceux; seul.

Si : Son, et ses, sa, ces.

Siecle : Monde.

Siecler : Plaire au monde, vouloir paroître jeune.

Siet : Convient, plaît.

Siet : Situé, assis.

Si fais, *si fés :* Ainsi faits, faits de cette manière.

S'ira : S'en ira.

S'ire : Sa colère.

Sire : Mari, maître.

Sisne : Sonnez; deux six.

Siue : Sienne.

Siut : Suit.

Soduiant, *souduiant :* Séducteur.

Soe : Sienne.

Soef : Doux, gracieux, agréable; *suavis.*

Soefment : Agréablement.

Soel : Il a coutume, j'ai coutume; du verbe *soloir.*

S'oi : Et si j'eus, et j'eus.

S'oï : Si entendis, et j'entendis.

Soi : Je sus, je pus.

Soiaus, *soieus :* De soie, ou

ressemblant à de la soie; *cheveux soiaus*, ressemblans à de la soie, fins comme de la soie.

Soie : Sienne, sa.

Soier : Couper, moissonner.

Soieur : Moissonneur.

Soignans, *soignante :* Concubine.

Solacer, *solacier :* Consoler, soulager, se réjouir, s'amuser, dissiper, avoir de la joie, de la consolation.

Solas : Consolation, satisfaction, contentement.

Solasser. *Voyez* Solacer.

Solaux : Soleil.

Sole : Seule.

Solier : Salle en général, galetas, soit par haut, soit par bas.

Sollères, *sollers :* Souliers.

Soloir, *souloir :* Avoir coutume; *soloit*, avoit coutume.

Soloit, (pour la rime) : Souleur, crainte, saisissement.

S'om : Si on.

Sommeçon : Haut, extrémité, surcharge.

S'onques : Si jamais.

Sor : Sur.

Sorcil : Sourcils.

Sorcot, *sourcot :* Habit, robe qui se met sur la cote, la veste, corset, surtout.

Sorfaire : Augmenter, amplifier.

Soronder : Abonder, regorger.

Sorporter : Supporter, endurer.

Sort (entendre de) : Savoir la magie.

Sort, *sourt :* Paroît.

Sos, *soz :* Sous; sot, fou.

S'ot : Et eut; et entendit.

Sot : Sut.

Sotie : Folie.

Souatume : Douceur, suavité.

Souavet : Doucement, agréablement.

Soue : La sienne.

Souef, *souez :* Doux, agréable; il est aussi adverbe.

Souffreteus, *souffretous :* Qui est dans la peine.

Soulacier. *Voyez* Solacier.

Souliens : Avions coutume.

Souloil : Soleil.

Soupapes : Soufflets, coups de poings.

Soupe en vin : Du pain trempé dans le vin, que l'on appelle en Bourgogne une *trempée*.

Soupelis : Surplis.

Sourdois : A l'oreille.

Sous : Seul.

Souslochier : Boiter.

Soutis, *sutis :* Subtil, adroit.

Souvin, *souvine :* Couché le visage en l'air; *supinus*.

Subvention : Secours.

Sue : Sienne.

Suen : Sien, son; *suens*, siens, ses.

Suer : Sœur.

Sus : En haut; *sus et jus*, haut et bas.

T

Tabor : Tambour.

Tahon : Grosse mouche qui incommode les vaches.

Tai : Boue, fange, bourbier, lieu marécageux.

Taillant : Maigre, pointu, qui coupe.

Taille (mettre en) : Compter, nombrer.

Tailler : Compter.

Tains, *taint :* Pâle, défait, défiguré.

Taiseron : Tison, bûche.

Taisir : Se taire.

Talent : Envie, bonne volonté, desir, empressement, plaisir.

T'ame : Ton ame.

Tançons, *tanchons :* Débats, querelles, disputes.

Tans : Fois; *dix tans*, dix fois.

Tant ne quant : Nullement, en nulle manière.

Tant que : Jusqu'à.

Tapir : Cacher, se presser, se serrer contre quelque chose.

Targer, *targier :* Différer, tarder.

Targer, *targier,* subst. : Délai, retard.

Tarier : Presser, pousser, exciter.

T'aumaille : Tes bœufs, tes bêtes à cornes, ton aumaille.

Taut : Enlève.

Teches : Taches, défauts ; marques distinctives. On a dit dans les siècles passés, bonnes taches, et mauvaises taches.

Tehir : Croître, augmenter.

Teil : Tel.

Tempre : Tôt.

Tence, *tençon :* Querelle, combat, dispute.

Tencer, *tenchier :* Disputer, quereller.

Teneures : Domaines, biens immeubles.

Tenor (estre en) : Etre en possession.

Tens : Fois ; *cent tens*, cent fois ; *quatre tens*, quatre fois.

Terdre : Nettoyer, essuyer, torcher.

Tere : Taire ; silence.

Terres : Biens.

Ters : Nettoyé, essuyé, torché.

Tertres : Collines, buttes de terre.

Tessus : Rubans.

Test : Vase, soucoupe.

Test : Tait ; *tacet.*

Testée (pour la rime) : Rouge *testée*, tête ensanglantée.

Teus, *tex :* Tel.

Ti : Tes, ton, toi.

Tille : Chanvre, corde de chanvre.

Timons : Les jambes et les cuisses.

Tiné, *tinel :* Gros bâton, levier pour porter des tines, qui sont des vaisseaux de bois, à oreilles, pour mettre la vendange.

Tinel : Salle basse, galetas pour serrer les tines.

Tineus, pluriel de *tinel.*

Tire a tire : A l'instant, promptement.

Tiue : Tienne, ta.

Toaille, *toeille :* Voile, serviette, nappe, essuie-main, toile, draps de lit.

Toeiller : Fouiller, remuer.

Toille (rime) : Tu les.

Toissus : Rubans, ceintures.

Toïtel, *toitiaus :* Petit toit, petite étable.

Tolir, *tollir :* Enlever.

Tollistes : Enlevâtes ; *tolois,* j'enlevois.

Tolt : Enlève.

Tolte, *tollue :* Enlevée.

Tolte : Levée de deniers ; d'où *maltote*, concussion.

Tor : Tour.

Torbes, *tourbes :* Troupes ; fusées de terre à brûler.

Torne : Nièce.

Torner : Retourner, revenir.

Tornoi : Joûte.

Tornoier : Joûter.

Tornoier, subst. : Joûte.

Tort : Tortu ; dommage ; tourne.

Torte : Tortue.

Tos, *toz :* Tous.

Tos dis, *tous dis*, *toz dis :* Tous les jours.

Tos tans, *tos tens :* Toujours, en tout temps.

Tot : Enlève.

Touaille. *Voyez* Toaille.

Toudra : Enlevera ; *toudrez*, enleverez.

Tous dis, *toz dis :* Toujours.

Touse : Fille bonne à marier.

Toutes voies : Cependant.

Trahitier, *trahitor, trahitre, traïtor :* Traître.

Traihi : Bien fait, compassé, fait à trait.

Traime : Trame, fil pour ourdir la toile.

Traion : Tirons.

Traire, *trere :* Tirer ; *trere à tesmoing*, prendre à témoin.

Tramettre : Envoyer.

Traus : Trous.

Travailler, *traveiller, travil-ler :* Tourmenter, peiner, lasser, accabler.

Treces, *tresches :* Cheveux.

Trechier : Tresser.

Tremerel : Table de jeu.

Tremereler : Jouer.

Trepas : Passage d'un endroit à l'autre, et

Trepas : Violement de la loi, transgression, faute.

Trepasser : Passer outre, contrevenir.

Trepeiller : Trépigner, s'agiter.

Trere : Traire, tirer ; *avoir trere*, souffrir ; *tret eu*, avoir souffert.

Trescher fors : Enlever.

Très oïr : Ouïr, entendre clairement, distinctement.

Trespensé : Triste, abattu.

Tresses : Cheveux.

Trest : Se tire, serre.

Trestor : Fuite, détour, délai.

Trestoz, *trestuit :* Tous en général.

Tresvenir : Arriver juste au point.

Tristan (chanter de) : Faire des lamentations. *Roman de Tristan*, Chevalier de la Table ronde, critiqué pour sa longueur dans *Sire Hains et Dame Anieuse.*

Troussel : Trousseau, valise.

Trouveur, *trovor :* Inventeur.

Truage : Tribut ; *estre en truage*, être en prison faute de rançon.

Truand : Gueux, mendiant, qui demande son tribut ; *robe truande*, mauvaise, déchirée.

Truel : Filet à pêcher au bout d'une perche.

Truever : Trouver.

Truffer : Tromper, amuser de paroles.

Truffes : Mensonges, choses controuvées, contes en l'air, surprises, sornettes, tours d'adresse.

Truis, *truist :* Trouve.

Trumiaux : Les jambes.

Tuert : Tourne.

Tuiel : Tuyau ; *tuiel de culote*, canon de culotte.

Tuit : Tous.

Tumer : Tomber.

U

Uevre : OEuvre, ouvrage, opération ; ouvre.

Uevrer : Ouvrer, travailler, agir.

Uevrir : Ouvrir.

Uis : Porte.

Umelier : Humilier.

Umle : Humble.

V

Vain : Foible, abattu, sans force.

Vair, *vaire*, *vairons*, *vairs :* De différentes couleurs ; *varius. Yex, yeux vairons*, étoient les beaux yeux dans les xii, xiii et xive siècles.

Vait : Va.

Vallés, *vallet*, et *vallos*, (pour la rime) : Valet. Ce terme étoit anciennement bien éloigné de la signification d'aujourd'hui ; c'étoit le fils d'un Roi, ou d'un Seigneur.

Vaucel : Petite vallée.

Vaucist : Auroit valu.

Vaudra : Voudra.

Vauroit : Vaudroit ; voudroit.

Vaussisse : J'aurois voulu ; et j'aurois valu.

Vaussist : Il auroit voulu.

Vavasseur, *vavassor :* Arrière-vassal,